This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

**Usage guidelines**

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

**About Google Book Search**

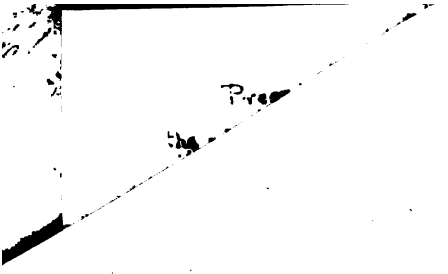
Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

Presented by
the widow and children
of the late
Rev. Stephen Brown Bathe, M.A.,
Balliol, Rector of Rushbury.
1912.

Revd James Reynolds Young

600009791W

STIMMONS,
nd & New Bookseller,
104, Parade, Leamington.
Books Bought or Exchanged.



# SERMONS
## DU PERE
# BOURDALOUE,
DE LA COMPAGNIE DE JESUS.

## SUR LES MYSTERES.

TOME PREMIER.

*NOUVELLE EDITION.*

*A LYON,*

Chez PIERRE BRUYSET PONTHUS, rue Merciere., à la Croix d'or.

M. DCC. LVIII.

*AVEC PRIVILEGE DU ROI.*

16·5·1912

# AVERTISSEMENT.

ON s'étoit bien attendu que les Sermons du Pere Bourdaloue feroient auſſi favorablement reçus qu'ils l'ont été. En voici la ſuite qui ſemble devoir ſoutenir toute l'eſtime que le public a conçue des premiers. Quiconque même a du goût pour les Sermons, & en ſçait faire le diſcernement, trouvera dans ceux-ci cet avantage, qu'étant d'un genre où il eſt plus rare de réuſſir, l'Auteur en a pris le vrai caractère, & s'y eſt tracé une méthode, qui pour être devenue commune, ne lui en eſt pas moins propre, puiſque c'eſt lui qui en a donné le modèle, ou du moins qui l'a beaucoup perfectionnée.

Avant le Pere Bourdaloue, les Prédicateurs traitoient les myſtères de la Religion d'une maniére abſtraite & ſéche; & ſi quelques-uns les tournoient à la pratique & à la morale, ce n'étoit qu'en peu de mots & qu'aſſez ſuperficiellement. Ils expliquoient le fond de chaque myſtère, ils en établiſſoient la vérité, ils en montroient les convenances; & du reſte, autant pour remplir leur ſujet & ne pas manquer de matiére, que pour donner de la force à leurs penſées, ils avoient recours à de longues citations, ſoit de l'Ecriture & des Peres, ſoit même des

a

Auteurs profanes. Voilà ce que faisoient les plus habiles, & ils en demeuroient-là de sorte que leurs discours étoient plutôt, à le bien prendre, des leçons de théologie, que des prédications.

D'autres moins solides, quoique plus diserts, s'en tenoient à une simple exposition des mystères, & s'apliquoient d'ailleurs à la relever par tous les agrémens d'une élocution, ou vive & brillante, ou seulement exacte & polie; mais souvent plus recherchée que naturelle. Certaines aplications de l'Ecriture assez ingénieuses, quelques comparaisons & quelques figures, quelques sentimens même dévots & affectueux; beaucoup de fleurs, mais peu de substance & peu de suc: c'étoit-là que se réduisoit toute leur étude, & l'idée qu'ils se formoient de ce qu'il y a dans la Religion de plus saint & de plus auguste.

Le Pere Bourdaloue vit le défaut de cette spéculation, trop vague pour arrêter les esprits, & pour faire sur les cœurs des impressions capables de les remuer & de les toucher. Il comprit qu'il falloit ramener à lui-même l'Auditeur; & que s'il ne le réveilloit de tems en tems par une peinture de ses mœurs, qui le pique & qui l'intéresse, il laisse bientôt son attention s'égarer, ou s'affectionne peu à ce qu'il entend. Tellement que le Prédicateur doit à peu près se comporter dans la chaire à l'égard des autres, comme

il ſe comporte à ſon égard, & pour ſon édification propre, au pied d'un oratoire & dans la méditation. Un homme qui médite ſur un myſtére, ſe le retrace d'abord dans l'eſprit, & en conſidére toutes les circonſtances: mais après cette premiere vue, faiſant un retour ſur ſoi-même, & ſe comparant avec le modéle qu'il a devant les yeux, il s'inſtruit, il ſe confond, il s'anime, il prend des réſolutions, & ſort de la priere en diſpoſition de les exécuter.

Tel fut le plan que le Pere Bourdaloue crut devoir ſuivre: & c'eſt par-là même encore qu'il ſe garantit d'un autre excès. Car il eſt vrai que les Prédicateurs donnent quelquefois là-deſſus dans un extrêmité toute oppoſée. Ce ne ſont plus proprement les myſtéres qu'ils traitent: mais à l'occaſion des myſtéres, de purs ſermons de morale qu'ils font. Un Auditeur qui éclate dans le miſtére dont ils ont à parler, & qui le diſtingue, c'eſt à quoi ils s'attachent; & en cela il n'y a rien qu'on puiſſe reprendre, & qui ne ſoit ſelon les régles. Mais après avoir propoſé cette vertu comme le point capital du myſtére, & comme le fruit qu'il en faut retirer, l'envisager ſeule dans toute la ſuite du diſcours, & perdre abſolument le myſtére de vue, ſans y revenir jamais, & ce n'eſt peut-être dans une courte concluſion, il paroît que c'eſt manquer à un des devoirs les plus eſſentiels du miniſtére Evangélique. Le Miniſtre

de l'Evangile doit avant toutes choses instruire ses Auditeurs de leur religion ; & ils n'en peuvent avoir qu'une connoissance très-imparfaite, si l'on ne prend soin de leur en expliquer les premiers principes & les vérités fondamentales, qui sont les mystéres.

Au milieu de ces deux extrémités, il y a un tempérament dont le Pere Baurdaloue ne s'est guére écarté. Il donne à un mystère tout l'éclaircissement convenable ; mais il y joint ensuite une morale toute fondée sur le mystére même ; & parle parfait rapport qu'il sçait trouver entre l'un & l'autre, il les assortit si bien ensemble, que le mystére sert de preuve à la morale ; & que la morale est la plus juste conséquence du mystére. Il fait plus : outre la premiere division de son discours, tantôt en deux & tantôt en trois propositions générales, souvent il subdivise encore chaque partie ; & ces subdivisions, qui sont autant de circonstances du mystére, s'étendent également & sur le mystére & sur la morale : d'où il arrive qu'au même tems qu'il dévelope par ordre tout son mystére, il expose dans le même ordre & dévelope toute la morale qui y répond.

On a pu voir par quelques-uns des Sermons de cet excellent Prédicateur qui ont déja paru, comment il entroit dans le véritable esprit des mystéres, & sous quels traits il les sçavoit représenter : mais on le verra encore mieux ici. Il est difficile d'en conce-

voir des idées plus justes, & d'en faire de plus grandes images. Non qu'il use pour cela de termes pompeux & d'amplifications, ni qu'il ait besoin de ces ornemens que l'art fournit à l'orateur comme des secours pour le soutenir : toute sa grandeur est dans les choses mêmes qu'il dit, qu'il tire de son sujet. Sans s'arrêter à certaines pensées ou toutes mystiques ou seulement pieuses, & sans les rejetter aussi, ni les affoiblir en aucune manière, il n'avance rien qui ne lui paroisse solidement établi dans la Religion. C'est-là qu'il se renferme, & qu'en Prédicateur habile & maître de son expression & de ses tours, il accommode, par un don qui lui étoit particulier, au stile & à la dignité de l'éloquence chrétienne, ce que la Théologie a de plus profond sur nos mystéres, & ce qu'elle exprime même dans le langage le plus obscur, & , si on l'ose dire, de plus barbare. La fin de chaque mystére, ses desseins que Dieu y a eu en nous proposés, ses adorables perfections qu'on y découvre, les avantages qui nous en reviennent, les dispositions nécessaires pour le célébrer dignement & utilement, enfin les effets de grace & de salut qu'il doit opérer en nous, voilà toute la suite de ses discours, mais avec une solidité qui convainc, & avec une majesté qui inspire de la vénération pour notre Foi.

L'esprit prévenu de la force n'a plus de peine à se rendre, dès qu'il est pénétré de ce

ſentiment de reſpect pour les myſtéres de Dieu, ſe porte de lui-même aux conſéquences où le Prédicateur le veut conduire. C'eſt ce qu'on éprouvera en liſant ces Sermons. Le P. Bourdaloue les a remplis d'inſtructions propres de tous les états. Comme il cherchoit moins à plaire qu'à ſe rendre utile, & que ſon zéle étoit univerſel, il avoit ſoin de proportionner ſa morale à toutes les conditions des hommes; & ce qu'il y a même d'aſſez remarquable, c'eſt qu'il ne parle preſque jamais en particulier à ceux que la Providence a diſtingués ou par leur naiſſance ou par leur rang ſans adreſſer enſuite la parole aux autres que Dieu n'a pas ainſi élevés; & que par une merveilleuſe diverſité de vues, il trouve tout à la fois dans le même myſtére, & pour les grands & pour les petits, ſelon leurs ſituations différentes, des régles de conduite & des motifs de ſanctification.

Ce qui ne fait pas moins connoître l'étendue & la fécondité de ſon génie, ce ſont les divers diſcours qu'il a compoſés ſur les mêmes ſujets. Il y en a ſur certains myſtéres juſques à quatre; & ſur les autres, communément deux ou trois; tous ſi complets, qu'à prendre chacun ſéparément, il ſemble qu'il y ait épuiſé toute ſa matiére. Ce n'eſt pas au reſte qu'il ne fût quelquefois obligé de rentrer dans les mêmes penſées; car les ſujets ne ſont pas infinis: mais ces penſées miſes ſous d'autres jours & diverſement exprimées, ſans avoir le

dégoût de la répétition, ont au contraire une force & une grace toujours nouvelle.

Il faut après tout convenir, que sur le myſtére de l'Aſcenſion de Notre-Seigneur, le Pere Bourdaloue n'a pas tout-à-fait obſervé la méthode qu'il s'étoit preſcrite. Ce ſermon eſt tout moral, & hors l'exorde & quelques endroits très-courts qui regardent le myſtére, il n'y eſt parlé que de la gloire du Ciel & du mérite requis pour l'obtenir. Mais un des myſtéres où les Prédicateurs ſe donnent plus aiſément cette liberté, c'eſt, ce ſemble, celui-ci. L'Auditeur y eſt aſſez accoutumé; & nul à cette fête n'eſt ſurpris qu'on l'entretienne du ſouverain bonheur où Jeſus-Chriſt nous a précédés, & qui eſt le terme de notre eſpérance. Quoi qu'il en ſoit, un ſeul diſcours, quelque beau qu'il puiſſe être, ni un exemple particulier ne peut prévaloir contre une maxime générale.

On doit dire à peu près la même choſe du ſecond ſermon de l'Aſſomption de la Vierge: & parce qu'il a raport à un fait dont tout le monde n'eſt pas inſtruit, ou dont la mémoire commence peut-être à s'effacer, il eſt bon pour rendre le ſermon plus intelligible, d'ajouter à qu'elle occaſion le Pere Bourdaloue le compoſa. Il y a pluſieurs années qu'il parut un petit ouvrage intitulé: *Avis ſalutaire de la bienheureuſe Vierge à ſes Dévots indiſcrets*, avec ces paroles de S. Paul au bas du titre: *Que votre culte ſoit raiſonnable.*

Il ſembloit que l'auteur n'eût eu en vue que de régler le culte de la Vierge : mais ce libelle tendoit à le détruire. C'eſt ce qu'aperçurent d'abord toutes les perſonnes bien intentionnées qui prirent ſoin de l'examiner & ce qui alluma le zéle des vrais Catholiques en France, en Italie, en Allemagne, en Eſpagne & ailleurs. L'ouvrage donc, très-injurieux à la Mere de Dieu & capable de troubler la piété des Fidéles, fut déféré de toute part au S. Siége, & authentiquement condamné. Le P. Bourdaloue entreprit de le combattre dans un Sermon ſur la dévotion à la Vierge, qui eſt celui-même dont il s'agit. Ce n'eſt ni une controverſe de l'Ecole, ne une longue déclamation de la Chaire, mais un diſcours ſolide, où ces avis prétendus ſalutaires ſont réfutés avec autant de modération & de briéveté, que d'ordre & de préciſion.

On a délibéré ſi l'on mettroit le Sermon du Lundi de Pâques au rang des autres, parce qu'il eſt imparfait : mais on a conclu qu'il ne falloit pas l'omettre, ni le déplacer, & l'on a jugé même que le Public ſeroit bien aiſe d'avoir cette preuve de la fidélité avec laquelle on lui donne les Sermons du Pere Bourdaloue.

*Aprobation de M. de Precelles, Docteur de la Maiſon & Société de Sorbonne, & Lecteur des Livres.*

J'Ai lu deux nouveaux volumes des Sermons du R. P. Bourdaloue. Ils m'ont paru de la même force & de la même beauté que les premiers qui ont été imprimés depuis peu, & qui ont été ſi bien reçus du Pubic.

Fait en Sorbonne, le 10. Décembre 1708.

C. DE PRECELLES.

*Permiſſion du R. P. Provincial.*

JE ſouſſigné Provincial de la Compagnie de Jeſus, dans la Province de France, permets au Pere François Bretonneau de la même Compagnie, de faire imprimer un Livre qu'il a revu, & qui a pour titre : *Sermon du Pere Bourdaloue de la Compagnie de Jeſus, ſur les Myſteres* : lequel Livre a été vu & aprouvé par trois Théologiens de notre Compagnie. En foi de quoi j'ai ſigné la préſente permiſſion. A Paris, ce 15. Février 1709.

MICHEL LE TELLIER.

# SERMONS
## CONTENUS
## DANS CE VOLUME.


*Sur la Nativité de Notre-Seigneur Jeſus-Chriſt.* pag. 1
*Sur la Circonciſion de Notre-Seigneur Jeſus-Chriſt.* 35
*Sur l'Epiphanie.* 71
*Sur la Paſſion de Notre-Seigneur Jeſus-Chriſt.* 110
*Sur la Paſſion de Notre-Seigneur Jeſus-Chriſt* 155
*Sur la paſſion de Notre-Seigneur Jeſus-Chriſt.* 195
*Sur la Réſurrection de Notre-Seigneur Jeſus-Chriſt.* 246
*Sur la Réſurrection de Notre-Seigneur Jeſus-Chriſt,* 287
*Sur l'Aſcenſion de Notre-Seigneur Jeſus-Chriſt.* 203
*Sur la Pentecote.* 337
*Sur la très-ſainte Trinité.* 375
*Sur le très-ſaint Sacrement.* 403


SERMON

# SERMON
## SUR
# LA NATIVITÉ
## DE N. S.
# JESUS-CHRIST.

Et hoc vobis signum: Invenietis Infantem pannis involutum, & positum in præsepio.

*Voici la marque à quoi vous connoîtrez le Sauveur qui vous est né : c'est que vous trouverez un enfant emmailloté & couché dans une crêche.* En saint Luc, *chap.* 2.

SIRE,

EST-IL donc vrai que le Dieu destiné pour nous sauver, que le Médiateur des hommes, que le Fils unique du Pere, faisant son entrée dans le monde, y dût être reconnu par des langes & par une crêche ! Est-il vrai que ce devoient être là les marques de sa venue, &

que, ce Meſſie dont les Prophétes avoient ſi magnifiquement parlé, que ce Meſſie envoyé de Dieu pour un ſi important deſſein, ne devoit être diſtingué dans ſa naiſſance, que par l'humilité & la pauvreté ! Voilà, mes Freres, dit S. Auguſtin, ce qui a cauſé le ſcandale des Juifs. Ils attendoient un Sauveur ; mais ils ſuppoſoient que ce Sauveur viendroit dans l'éclat de la majeſté ; qu'il ſeroit riche, puiſſant, heureux ; qu'il rétabliroit viſiblement ſur la Terre le Royaume d'Iſraël ; qu'il combleroit ſes ſujets de biens & de proſpérités. Prévenus qu'ils étoient de ces eſpérances, on leur a annoncé que ce Sauveur étoit né dans l'obſcurité d'une étable, & c'eſt ce qui les a non-ſeulement troublés, mais choqués, mais révoltés. Ce ſcandale a paſſé juſques dans le Chriſtianiſme : l'enfance & la crêche d'un Dieu, voilà par où a commencé parmi les Chrétiens l'infidélité de l'héréſie. Otez-moi, diſoit, au raport de Tertullien, l'impie Marcion, ôtez-moi ces langes honteux & cette crêche indigne du Dieu que j'adore : *Auſer à nobis pannos & dura præſepia.* Ainſi parloit cet héréſiarque, ſi injuſtement & ſi fauſſement préoccupé contre les baſſeſſes aparentes de Jéſus-Chriſt naiſſant. Or, ce qui a ſcandaliſé les Juifs, ce qui a ſervi de fond à l'erreur des premiers héréti-ques, c'eſt ce qui nous trouble encore aujourd'hui. Car c'eſt-là le ſigne que notre orgueil combat intérieurement, le ſigne qui bleſſe notre amour-propre, & contre lequel il s'éleve, le ſigne que notre raiſon même a bien de la peine à ne pas condamner ; en un mot, le ſigne qui devoit être, ſelon le Prophéte, & qui ſera toujours pour le monde un ſujet de

*Tertull.*

contradiction : *Signum cui contradicetur.* Cependant, Chrétiens, c'eſt à ce ſigne qu'eſt attaché notre ſalut, & c'eſt-là que dépendent les fruits de grace que nous devons retirer de ce Myſtére. Il eſt donc de mon devoir de juſtifier, ſi j'oſe parler de la ſorte, ce ſigne adorable ; & c'eſt ce que je vais faire, après que nous aurons rendu à Marie l'hommage ordinaire. *Ave Maria.* Luc. c. 2.

DIEU parlant au Roi d'Iſraël lui dit : Demandez au Seigneur votre Dieu qu'il vous faſſe voir un ſigne de ſa toute-puiſſance : *Pete tibi ſignum à Domino Deo tuo :* & ſur le refus que fit Achaz de demander ce ſigne à Dieu, parce qu'il ne vouloit pas tenter le Seigneur, le Seigneur lui-même lui donna, ſans qu'il le voulût, un ſigne qu'il ne demandoit pas : *Propter hoc dabit Dominus ipſe vobis ſignum.* C'eſt ainſi, Chrétiens, que Dieu dans ce Myſtére en uſe à notre égard. Pour nous faire entendre que le Meſſie eſt né, il nous donne un ſigne, mais un ſigne que nous ne demandions pas, un ſigne que nous n'attendions pas, un ſigne auquel nous ne penſions pas ; je dis plus, un ſigne que nous ne voulions pas, & contre lequel il prévoyoit bien que le monde ſe révolteroit. Cependant c'eſt lui-même qui nous le donne, lui-même qui le choiſit pour nous : *Propter hoc dabit Dominus ipſe vobis ſignum.* Et il eſt queſtion de ſçavoir ſi nous avons droit de le rejetter, & ſi le choix qu'a fait Dieu de ce ſigne, doit trouver tant de contradiction dans nos eſprits. Or, je prétends que jamais contradiction n'a été plus mal fondée : pourquoi ? parce que jamais ſigne n'a été plus raiſonnable, plus ſaint, plus divin, Iſaï. c. 7. Ibid.

ni par conſéquent plus digne & du choix de Dieu & de l'aprobation des hommes, que celui de la pauvreté & de l'humilité de J. C. Ecoutez-en la preuve, qui va faire le partage de ce diſcours. Le ſigne que l'Ange donne aux Paſteurs, en leur annonçant la naiſſance de Jeſus-Chriſt, eſt le ſigne du Dieu Sauveur: *Natus eſt vobis hodie Salvator, & hoc vobis ſignum:* Il vous eſt né un Sauveur, & voici la marque à quoi vous pourrez le reconnoître. C'eſt donc par raport à l'office de Sauveur que nous devons conſidérer ce ſigne. D'où je conclus d'abord, que c'eſt de tous les ſignes que Dieu ait jamais donné aux hommes, le plus admirable: pourquoi? parce que c'eſt le ſigne le plus naturel, & en même tems le plus efficace que Dieu ait jamais employé pour découvrir aux hommes les richeſſes de ſa grace, & pour leur faire ſentir les effets de ſa miſéricorde. Deux qualités qui diſtinguent ce ſigne: ſigne le plus naturel, & ſigne le plus efficace. Le plus naturel, c'eſt-à-dire le plus propre à marquer & à bien faire connoître la choſe qu'il ſignifie: le plus efficace, c'eſt-à-dire le plus propre à opérer même ce qu'il ſignifie. Non, Chrétiens, Dieu avec toute ſa ſageſſe ne pouvoit aujourdhui nous donner un ſigne, ni plus naturel, puiſqu'il nous marque parfaitement que le Sauveur eſt né, & pourquoi il eſt né; premiere Partie: ni plus efficace, puiſqu'il commence déja à produire dans les eſprits & dans les cœurs les merveilleux effets pour leſquels le Sauveur eſt né; ſeconde Partie. Conformité de ce ſigne avec la qualité de Sauveur, Vertu de ce ſigne dans les miracles qu'il a opérés dès la naiſſance du Sauveur, c'eſt tout mon deſſein.

Luc. c. 2.

IL est vrai, Chrétiens ; le saint & glorieux Enfant dont nous célébrons la naissance, avoit été promis au monde en qualité de Sauveur : mais, selon les principes de la foi, il ne devoit l'être, & même dans l'ordre de la justice, il ne pouvoit l'être qu'à deux conditions ; — l'une d'expier le péché, & l'autre de réformer — l'homme pécheur : car Dieu vouloit être satisfait ; & tandis que l'homme demeuroit dans la corruption & le désordre où l'avoit réduit le péché, il n'y avoit point de salut pour lui. Il falloit donc que J. C. pour opérer ce salut & pour faire l'office du Sauveur, c'est-à-dire de médiateur entre Dieu & l'homme, donnât à Dieu d'une part toute la satisfaction qui lui étoit dûe, en portant la peine du péché ; & de l'autre, corrigeât dans l'homme les déréglemens du péché. Or, pour nous marquer qu'il étoit prêt d'accomplir ces deux conditions, & que déja même il les accomplissoit, je prétends, & vous l'allez voir, qu'il ne pouvoit choisir un signe plus naturel que la pauvreté & l'humilité de sa naissance. *Transeamus usque Bethleem, & videamus hoc Verbum quod factum est.* Passons en esprit jusqu'à Bethléem ; & à l'exemple des Pasteurs, contemplant avec les yeux de la foi ce que nous y voyons aujourdhui, & ce que Dieu nous y fait connoître, tâchons à nous former l'idée d'un des plus grands Mystéres de notre Religion. I. PART. Luc. c. 2.

Comme Sauveur, le Fils de Marie devoit expier le péché, & être la victime du péché. Pouvoit-il pour cela se produire au monde dans un état plus convenable que celui où la Providence l'a fait naître ; disons mieux, que celui où par son propre choix il a voulu naître ? Ce

fut là, ce fut dans l'étable de Bethléem, que brûlé de zéle pour les intérêts de Dieu, il termina les anciens sacrifices, & comme souverain Prêtre de la Loi de grace, il en établit un nouveau ; là, que la crêche lui servant d'autel, il fit à Dieu pour la premiere fois l'oblation solemnelle de sa personne ; là, comme porte le Texte sacré, que son humanité lui tenant lieu de tabernacle, d'un tabernacle vivant, qui n'avoit point été fait par les mains des hommes, mais qui étoit l'ouvrage du S. Esprit, il parut non plus avec le sang des boucs & des taureaux, mais avec son propre sang ; & pour parler en termes plus simples, là qu'il se mit en devoir d'être déja l'agneau de Dieu, cet agneau sans tache, qui devoit satisfaire à la justice divine par lui-même, & aux dépens de lui-même. Dieu ne vouloit plus de toutes les autres victimes ; mais ce corps tendre & délicat dont il avoit revêtu son Fils unique, étoit la vraie hostie qu'il attendoit depuis tant de siécles. Or la voilà enfin cette hostie pure, sainte, digne de Dieu ; la voilà qui commence à être immolée. Ainsi les Peres de l'Eglise l'ont-ils connu, & ainsi Tertullien s'en expliquoit-il, quand il nous donnoit cette excellente idée de J. C. *A partu virgineo effectus hostia* : un Sauveur aussi-tôt sacrifié qu'il est né, aussi-tôt offert à son Pere qu'il est sorti du sein de sa Mere. Car ne vous imaginez pas, dit S. Chrysostome, que l'immolation de cet agneau de Dieu, ait été la derniere action de sa vie, ou du moins qu'elle n'ait été que la derniere. Si c'est par-là qu'il voulut finir, ce fut aussi par-là qu'il voulut commencer ; c'est-à-dire, s'il acheva son sacrifice sur la Croix, il en consacra les prémices dans la crêche.

*Tertull.*

Oui, mes Frères, ce fut dans sa sainte Nativité que ce Verbe fait chair commença le sacrifice qu'il devoit consommer au Calvaire. Il ressentoit déja des divins empressemens dont il donna dans la suite de si sensibles témoignages à ses Disciples, quand il leur disoit : *Baptismo habeo baptisari ; & quomodò coarctor, usque dum perficiatur* ? Je dois être baptisé d'un baptême ( c'étoit le baptême douloureux de sa passion & de sa mort ) & que je me sens presſé jusqu'à ce qu'il s'accomplisse ! Ce terme *coarctor*, selon la belle remarque de S. Ambroise, ne pouvoit mieux s'apliquer ni mieux se raporter qu'au Mystère de la crêche, où toute la Majesté de Dieu étoit comme resserrée dans la petitesse d'un enfant, & où tout le zéle de J. C. ce zéle immense, se trouvoit en quelque sorte contraint & gêné, parce que le tems n'étoit pas encore venu de le faire paroître & de le déployer dans toute son étendue : *& quomodò coarctor, usque dum perficiatur* ! Il les ressentoit, dis-je, ces saints empressemens, & il n'attendit pas que son sang fût entiérement formé dans ses veines pour se livrer comme une victime. A quoi donc ce Dieu nouvellement né pensa-t-il dès le moment de sa naissance ? à quoi s'occupa cette grande ame renfermée dans un si petit corps ? Apliquez-vous, mes chers Auditeurs, à une vérité si touchante. Que faisoit J. C. dans la crêche ? il réparoit par ses humiliations tous les outrages que l'orgueil des hommes avoit déja faits ou devoit faire encore à Dieu ; il rétablissoit l'empire de Dieu, il rendoit à Dieu toute la gloire que le péché lui avoit ravie. Que faisoit Jesus-Christ dans la crêche ? il apaisoit Dieu, il désarmoit la

Luc. c. 12.

colére de Dieu, il attiroit ſur les hommes la plénitude des miſéricordes de Dieu. Diſons quelque choſe de plus particulier. Que faiſoit J. C. dans la crêche ? il expioit tous les crimes dont les hommes étoient alors & dont nous-mêmes nous devions être un jour chargés devant Dieu ; nos révoltes contre Dieu, nos déſobéiſſances à la loi de Dieu, nos réſiſtances opiniâtres aux inſpirations de Dieu, nos ingratitudes envers Dieu, nos froideurs, nos relâchemens dans le culte de Dieu. Il payoit les dettes infinies dont nous devions être comptables à la juſtice de Dieu : & voilà ce qu'il nous annonce par le ſigne de ſa pauvreté, par le ſigne de ſon humilité, par le ſigne de ſa mortification : *Et hoc vobis ſignum.*

En effet, que nous aprend autre choſe cet état pauvre où il ſe réduit, cet état humble où il paroît, cet état ſouffrant où il naît ; ſinon qu'il vient faire pénitence pour nous, & nous aprendre à la faire. Ecoutez ceci, Chrétiens. Je dis nous aprendre à la faire ; car c'eſt aujourdhui que Dieu veut que nous concevions une haute idée, une idée juſte de cette ſainte vertu : en voici le ſigne, en voici la meſure & le modéle : Un Dieu humilié & anéanti, un Dieu pleurant & verſant des larmes, un Dieu ſouffrant. Oui, dit S. Chryſoſtome, couché dans la crêche, il faiſoit pénitence pour nous, parce qu'il ſçavoit que nous étions incapables de la faire ſans lui, & que notre pénitence ſans la ſienne nous eût été abſolument inutile, puiſqu'elle eût été indigne de Dieu. Et il nous aprenoit à la faire, parce qu'il vouloit que nous connuſſions l'indiſpenſable néceſſité où nous ſommes d'être pénitens comme lui, &

qu'il ſçavoit que ſa pénitence ſans la nôtre, quelque mérite qu'elle pût avoir, ne nous ſeroit jamais apliquée, ni jamais par raport à nous ne ſeroit acceptée de Dieu. C'eſt-là, dis-je, ce qu'il nous enſeigne, & la crêche n'en eſt-elle pas la marque la plus convainquante ? mais comment encore nous l'enſeigne-t'il cette pénitence ? Ah ! Chrétiens, élevez vos eſprits au-deſſus des baſſeſſes aparentes de ce Myſtére. Il pleure nos péchés, que nous ne pleurons pas nous-mêmes ; & il les pleure doublement, parce que nous ne les pleurons pas nous-mêmes. myſtére adorable, & capable d'exciter dans nos cœurs les ſentimens de la plus vive contrition. Car prenez garde, mes Freres, c'eſt la remarque de S. Bernard, ſi J. C. naiſſant pleure dans la crêche, il ne pleure pas comme les autres enfans, ni par le même principe que les autres enfans : *Plorat quippe Chriſtus, ſed non ut cæteri, aut certè non quare cæteri.* Les autres enfans pleurent par foibleſſe, & celui-ci pleure par raiſon, pleure par amour & par compaſſion ; les autres pleurent leurs propres miſéres, & celui-ci pleure les nôtres ; les autres pleurent, parce qu'ils portent la péine du péché, & celui-ci, parce qu'il vient détruire le péché & l'effacer par ſes larmes. Or, ces larmes d'un Dieu, ajoute le même Pere, me cauſent tout à la fois, & de la douleur & de la honte : *Porrò lacryma iſta, Fratres, & dolorem mihi pariunt, & pudorem.* De la honte, quand je conſidére que le Fils unique de Dieu a compati à mes maux, qu'il en a été ſi vivement touché, & que j'y ſuis moi-même ſi inſenſible : quand je fais réflexion qu'un Dieu a pleuré ſur moi, & que je ne pleure pas ſur moi-même ; au contraire, que je ſoutiens

Bern.

Ibid.

avec une affreuſe indolence, avec une tranquillité & un endurciſſement monſtrueux, le ſouvenir de mon péché, dont je devrois faire la matiere éternelle de mon repentir & de mes pleurs. De la douleur, quand je penſe qu'après avoir fait pleurer J. C. dès ſon berceau, je lui en donne encore tous les les jours de nouveaux ſujets; que pouvant le conſoler par la réformation de ma vie, j'inſulte, pour ainſi dire, à ſes larmes par mes déſordres; & qu'au lieu qu'il a prétendu détruire le péché & l'anéantir, je le fais revivre dans moi & régner avec plus d'empire que jamais. Sur quoi ce grand Saint s'écrioit: *O duritia cordis mei!* ô dureté de mon cœur, juſqu'à quand réſiſteras-tu à la charité d'un Dieu, à la pénitence d'un Dieu, au zéle d'un Dieu, & au zéle d'un Dieu pour toi-même? Cœur de pierre, quand t'amolliras-tu, & quand deviendras-tu ce cœur de chair que Dieu promettoit à ſes ſerviteurs; c'eſt-à-dire, ce cœur tendre pour ton Dieu, ce cœur ſenſible aux impreſſions de ſon amour, aux mouvemens de ſa grace & aux intérêts de ſa gloire? Car voilà, Chrétiens, les ſentimens dont S. Bernard étoit pénétré en contemplant la crêche de Bethléem. C'étoit un homme ſéparé du monde, crucifié au monde, mort au monde; c'étoit un Saint: ſi donc il parloit de la ſorte, & s'il le penſoit, nous bien éloignés de la ſainteté de ſa vie & des ferveurs de ſa pénitence, que devons-nous dire, & ſur-tout que devons-nous penſer?

*Bern.*

Il y a plus encore: Après avoir expié le péché, J. C. devoit ſauver & réformer l'homme pécheur, ou plutôt il devoit ſauver l'homme pécheur, & le réformer en expiant notre péché, & en ſatisfaiſant à Dieu: *Qui natus eſt vobis*

*Luc. c. 2.*

*hodie Salvator.* Ne regardons point cet Enfant enveloppé de langes comme la ſplendeur de la gloire du Pere, comme le Créateur de l'univers, comme le Seigneur de toute la terre, comme le Roi des ſiécles, & comme le Juge des vivans & des morts. Il eſt tout cela ; mais ce n'eſt ſous aucune de ces qualités qu'il vient de naître. Enviſageons-le comme Sauveur, & comme réformateur de l'homme ; & voyons ſi le ſigne qu'il choiſit, pour nous annoncer ſa venue, n'eſt pas de tous les ſignes le plus convenable & le plus conforme au deſſein qu'il s'eſt propoſé. C'eſt un Dieu né pour nous ſauver, & ce qui nous perdoit, Chrétiens, ou plutôt ce qui nous perd encore tous les jours, vous le ſçavez, c'eſt un attachement criminel aux honneurs du ſiécle, aux richeſſes du ſiécle, aux plaiſirs du ſiécle. Trois ſources de corruption, trois principes de la réprobation des hommes. Or, que fait J. C. Il vient au monde avec le ſigne de l'humilité, avec le ſigne de la pauvreté, avec le ſigne de la mortification. Prenez garde : je dis avec le ſigne d'une humilité ſans bornes ; pourquoi ? pour l'oppoſer à cette ambition démeſurée qui nous fait rechercher les honneurs du ſiécle, & qui eſt une de nos paſſions les plus dominantes. Je dis avec le ſigne d'une pauvreté volontaire ; pourquoi ? pour l'oppoſer à ce deſir inſatiable des biens de la terre & des richeſſes du ſiécle dont nous ſommes poſſédés. Je dis avec le ſigne d'une entière mortification ; pourquoi ? pour oppoſer à cette molleſſe qui nous corrompt & qui nous rend eſclaves de nos ſens. Peut-il mieux nous marquer qu'il eſt ce Sauveur par excellence, qui doit délivrer ſon peuple de la ſervitude de l'enfer & de la tyrannie du

péché ? Conduite adorable de notre Dieu ! Si ce Dieu Sauveur avoit paru au monde avec des signes tout contraires à ceux qu'il a pris pour nous déclarer sa naissance, nous eût-il jamais persuadé ces grandes vérités, à quoi, de notre propre aveu, notre salut est attaché ? Je m'explique ; s'il eût pris pour signe de sa venue, au lieu de l'obscurité de l'étable & de la pauvreté de la crêche, l'éclat & la gloire, l'opulence & les aises de la vie, nous eût-il jamais persuadé l'humilité de cœur, la pauvreté de cœur, le détachement & la haine de nous-mêmes ? & d'ailleurs sans nous persuader tout cela, nous eût-il sauvés ? Le voyant riche & dans l'abondance, le voyant sur le trône & dans la grandeur, le voyant dans le faste, dans la pompe, aurions-nous été touchés des maximes de son Evangile, de cet Evangile qui devoit condamner notre amour propre ? quelques leçons qu'il nous eût fait touchant le mépris du monde & le renoncement au monde, l'en aurions-nous cru ? quelqu'assurance qu'il nous eût donnée du bonheur de ceux qui souffrent & qui pleurent, nous en serions-nous tenus à sa parole ? de sa doctrine, n'en aurions-nous pas apellé à son exemple ? & quoique la conséquence de son exemple à sa doctrine ne fût pas juste par rapport à nous, eussions-nous eu assez d'équité pour ne nous en pas prévaloir ? Vous annonçant aujourdhui un tel Sauveur, & avec de telles marques, serois-je bien reçu à vous prêcher la sévérité chrétienne ; & oserois-je m'élever contre votre luxe, contre vos délicatesses, contre tous les désordres d'une cupidité avare ou sensuelle ? Mais maintenant que je vous annonce un Sauveur né dans une crêche, &

réduit à une extrême misére ; mais maintenant que je vous le présente, ce Sauveur, tel qu'il a voulu être, & tel qu'il est en effet, sans secours, sans biens, sans autorité, sans crédit, sans nom, exposé dès sa naissance à toutes les injures d'une saison rigoureuse, à peine couvert de quelques misérables langes, n'ayant pour lit que la paille, & pour demeure qu'une vile retraite & une étable quels reproches n'ai-je pas droit de vous faire ? quels arrêts ne puis-je pas prononcer contre vous ? Je dis contre vous, mondains ambitieux & entêtés d'une vaine grandeur ; je dis contre vous, mondains avides & intéressés ; je dis contre vous, mondains amateurs de vous-mêmes & voluptueux.

Car enfin, mes chers Auditeurs, raisonnons tant qu'il nous plaira : ce signe de l'humilité d'un Dieu confond aujourd'hui malgré nous tout l'orgueil du monde ; & pour peu qu'il nous reste de religion, il est impossible qu'à la vue de la crêche nous soutenions l'énorme contradiction qui se trouve entre cet orgueil du monde & notre foi. Qu'un Juif ou qu'un Païen soit livré aux desirs d'une ambition déréglée, je ne m'en étonne pas ; c'est une suite naturelle de l'incrédulité de l'un & de la vanité de l'autre : mais qu'un Chrétien qui fait profession d'adorer un Dieu humilié & anéanti ; disons mieux, qu'un Chrétien qui dans la personne de son Dieu fait profession d'adorer l'humiliation même & l'anéantissement même, soit dans sa propre personne idolâtre des honneurs du monde, ne pense qu'à se les attirer, n'ait en vûe que l'accroissement de sa fortune, ne puisse rien souffrir au-dessus de soi, se pique d'aspirer à tout, ne borne jamais ses prétentions,

*Isai.* & 14. diſe toujours dans ſon cœur, *Aſcendam* ; je n'en demeurerai pas là, ſe pouſſe par brigue & par intrigue là où il ſe défie que ſon mérite le puiſſe élever, & ſe plaigne de l'injuſtice du ſiécle, quand par les voies les plus obliques il déſeſpére d'y parvenir ; ne regarde ce qu'il eſt déja qu'avec indifférence & avec dégoût, & ce qu'il voudroit être qu'avec des impatiences qui le troublent, des inquiétudes qui le dévorent : qu'un Chrétien, dis-je, avec la foi de ce grand Myſtére que nous célébrons, ait le cœur plein de ces ſentimens, s'en faſſe des régles de vie, & ſe croie ſage & habile de les ſuivre ; ah ! mes chers Auditeurs, ce ſont des contradictions que je ne comprends pas. Mais d'où viennent-elles ces contradictions, que d'une oppoſition ſecrette à ce ſigne vénérable de l'humilité d'un Dieu naiſſant ? Si ce ſigne trouvoit dans nos eſprits toute la docilité que la foi demande, ces contradictions ceſſeroient, & notre ambition ſeroit pour jamais détruite. Or, du moment que ce ſigne détruit l'ambition dans nous, nous ne pouvons plus douter que ce ne ſoit le ſigne du Dieu Sauveur.

Raiſonnons tant qu'il nous plaira, malgré tous nos raiſonnemens ce ſigne de la pauvreté d'un Dieu confond l'aveugle cupidité des hommes, & il n'y a point de riche mondain, pour peu qu'il ait encore de Chriſtianiſme, qui ne ſoit aujourdhui troublé, allarmé, conſterné de cette penſée : Le Dieu que j'adore, eſt venu me ſauver par le renoncement aux richeſſes, & ſa pauvreté eſt le ſigne qu'il m'a donné de mon ſalut. Il eſt vrai que le monde, ſans égard à ce ſigne, ne laiſſe pas de perſiſter dans ces maximes, qu'à quelque prix que ce

soit il en faut avoir, que la grande science est d'en avoir, que la vraie sagesse est de s'apliquer à en avoir, que tout est permis & honnête pour en avoir, qu'on ne peut jamais en avoir trop, ni même en avoir assez; que les hommes ne valent ni ne sont estimés qu'autant qu'ils en ont; mais il n'est pas moins vrai, répond S. Bernard, que dans tout cela le jugement du monde est réfuté, est renversé, est réprouvé par J. C. *Sed in his omnibus judicium mundi arguitur, subvertitur, confutatur*, & que le signe de sa crêche suffit pour donner de l'horreur de ces damnables maximes. Or, ce signe peut-il confondre des maximes aussi damnables que celles-là, & n'être pas le signe du Rédempteur qui vient sauver le monde! Il est vrai que malgré ce signe les riches du siécle ne laissent pas de s'aplaudir de leur prospérité, & d'en faire le sujet de leur vaine joie; mais aussi est-ce pour cela, ajoûte S. Bernard, que Jesus-Christ dès son berceau leur dit anathême; & que de sa crêche, comme du tribunal de sa justice, il leur prononce aujourdhui ces arrêts de condamnation: *Væ vobis divitibus*; Malheur à vous, riches avares; malheur à vous, riches injustes; malheur à vous, riches orgueilleux; malheur à vous, riches insensibles & sans miséricorde: c'est-à-dire, malheur à la plûpart de vous; car c'est là que vous conduisent communément ces biens périssables que vous possédez, ou plutôt qui vous possédent plus que vous ne les possédez vous-mêmes. Or de quel dessein qu'avoit le Sauveur du monde de lancer un jour contre les riches ces formidables anathêmes, par quel signe plus naturel pouvoit-il les y préparer, que par le signe de

pauvreté ? & dès-là n'étoit-ce pas un ſigne de ſalut pour eux, puiſqu'en les préparant à ces anathêmes, il leur aprenoit à s'en préſerver ?

Raiſonnons tant qu'il vous plaira ; malgré toutes nos vûes mondaines, ce ſigne de la mortification d'un Dieu confond aujourdhui la molleſſe du monde ; & il n'y a point d'ame ſenſuelle, pour peu qu'elle ſoit encore ſuſceptible des ſaintes impreſſions de la grace, qui s'apliquant ce ſigne, & le conſidérant, ne rougiſſe de ſes délicateſſes, on n'y renonce même pour jamais. Or delà j'ai droit de conclure que c'eſt donc un ſigne de rédemption. Car ce qui corrompt le plus ſouvent une ame, & ce qui la rend eſclave du péché, c'eſt l'attachement à ſon corps, cette vie molle dont on ſe fait une habitude, cette condeſcendance éternelle aux deſirs de la chair, cette attention à la flatter & à ne lui rien refuſer, à lui accorder tout ce qu'elle demande, & plus qu'elle ne demande ; cette ſuperfluité d'ajuſtemens, de parures, de propretés, de commodités ; cette horreur de la ſouffrance, & ce ſoin exceſſif de prévenir & de fuir tout ce qui pourroit faire de la peine & mortifier : voilà ce qui entretient dans nous le régne de cette concupiſcence charnelle qui ſouille les ames. Or je défie l'ame la plus aſſervie à ſes ſens de pouvoir ſe préſenter devant la créche du Sauveur, ſans avoir honte d'elle-même. On tâche à juſtifier tout cela, & à s'en faire même une conſcience ; car qu'eſt-ce que la fauſſe conſcience n'excuſe pas ? mais il eſt queſtion de ſçavoir ſi l'on peut avec tout cela être conforme à ce Dieu, dont la chair innocente & virginale doit être le modéle de la nôtre. Or le voici lui-même, reprend S. Bernard, qui vient nous aſſurer

du contraire ; lui-même qui eſt la ſageſſe de Dieu, vient nous détromper de toutes nos erreurs. Cette ſageſſe que Dieu tenoit cachée dans ſon ſein, ſe découvre pour cela viſiblement à nous. Parce que nous étions charnels, & que nous ne comprenions rien que de charnel, elle veut bien s'accommoder à notre foibleſſe ; elle prend un corps, elle ſe fait chair ; & revêtue qu'elle eſt de notre chair, elle nous prêche hautement & ſenſiblement que cette vie douce & commode eſt la voix infaillible de la perdition, qu'il n'y a de ſalut que dans la pénitence, & qu'une partie eſſentielle de la pénitence eſt de matter ſa chair & de la crucifier avec ſes vices. Car voilà, mes Freres, ce que la Sageſſe incarnée nous dit aujourdhui, voilà ce que nous annoncent l'étable, la crêche, les langes, toutes les circonſtances qui accompagnent la naiſſance de cet adorable Enfant : *Hoc prædicat ſabulum, hoc clamat præſepe, hoc lacryma evangeliſant.* Oui, Seigneur, c'eſt ce que vous nous faites entendre ; & quand vous parlez, il eſt juſte que vous ſoyez écouté ; il eſt juſte que toute la ſageſſe du monde s'anéantiſſe, & rende hommage aux ſaintes vérités que vous nous révélez ; il eſt juſte que renonçant à ſes lumieres, elle avoue que ce ſigne de la crêche avoit plus de proportion que tout autre avec l'office de Sauveur que vous veniez exercer. Si vous aviez pris, ô mon Dieu, ce ſigne pour vous, il pourroit ne pas convenir à l'idée que nous avons de votre ſainteté & de votre ſuprême Majeſté ; mais le prenant pour nous, nous reconnoiſſons que c'eſt le ſigne qu'il nous falloit, puiſque c'eſt par-là que tous les déréglemens de notre eſprit & tous les emportemens de notre cœur Bern.

devoient être confondus. N'eſt-ce pas même ainſi que l'Ange ſemble nous le déclarer par ces paroles ! *Et hoc vobis ſignum* ; comme s'il nous diſoit : C'eſt un ſigne, mais un ſigne pour vous, & non pour lui : un ſigne pour vous faire comprendre ce qui vous a juſqu'à préſent perdu, & ce qui doit déſormais vous ſauver. Si vous étiez venu, ô mon Dieu, pour être le Sauveur des Anges, peut-être ce ſigne n'auroit-il pas été propre pour eux ; mais il étoit propre pour des hommes ſuperbes, pour des hommes remplis de l'amour d'eux-mêmes, pour des hommes dominés & corrompus par l'avarice : *Et hoc vobis ſignum.* Ce ſigne de la crêche, reprenoit Tertullien, par raport à mon Dieu, paroît indigne de ſa grandeur ; mais ce qui me paroît indigne de lui, eſt néceſſaire pour moi ? ce qui fait en aparence ſa confuſion, eſt le reméde de mes criminelles vanités ; ce qui eſt le ſigne de ſon humiliation, eſt le Sacrement de mon ſalut : *Totum hoc dedecus, Sacramentum eſt meæ ſalutis.* Et parce que le Dieu que j'adore, ne veut être aujourdhui ce qu'il eſt, que pour mon ſalut ; parce qu'oubliant en quelque façon qu'il eſt le Dieu de tous les êtres, il ſe contente d'être le Dieu de mon ſalut ; parce qu'en vertu de ce Myſtére, il ſemble que mon ſalut ne ſoit pas tant pour ſa gloire, que ſa gloire pour mon ſalut, puiſqu'il la ſacrifie à mon ſalut, il veut bien prendre ce ſigne ſi ſalutaire & ſi néceſſaire pour moi, tout humiliant qu'il peut être pour lui. Ainſi, mes chers Auditeurs, malheur à nous ſi nous rejettons ce ſigne ; malheur ; ſi nous ne l'honorons qu'extérieurement ; malheur, ſi Juifs encore d'eſprit & de cœur, nous nous en ſcandaliſons ! *O præſe-*

*Luc.* c. 2.

*Tertull.*

*Ambr.*

*splendidum* ! *ô felices panni* ! O glorieuſe crêche, s'écrioit le grand S. Ambroiſe, & devons-nous nous écrier après lui ! ô heureux langes ! ô précieuſes marques de la venue de mon Sauveur, & du deſſein qu'il a de me ſauver ! Signe le plus naturel, mais en même-tems ſigne le plus efficace, puiſqu'il commence déjà à produire les merveilleux effets pour leſquels le Sauveur eſt né, comme je vais vous le montrer dans la ſeconde Partie.

II. PART.

NON, Chrétiens, à en juger par l'expérience & par l'événement, jamais Dieu, tout Dieu qu'il eſt, n'a donné aux hommes de ſigne plus efficace, ni d'une plus ſurprenante vertu, que celui qu'il nous donne dans la naiſſance de ſon Fils. Car, malgré les opoſitions & les contradictions du monde, ce ſigne a ſanctifié le monde & tous les états du monde. Miracle dont je ne veux point d'autre preuve, que l'étable de Bethléem, puiſque c'eſt-là que malgré l'infidélité du monde, ce ſigne de l'enfance de J. C. a rempli les ignorans & les ſimples de la ſcience de Dieu, & a captivé les ſages & les ſçavans ſous l'obéiſſance de la foi ; là, que malgré la cupidité du monde, ce ſigne de la pauvreté de J. C. a fait aimer aux pauvres leur miſére, & a détaché les riches de leurs richeſſes : là, que malgré l'orgueil du monde, ce ſigne des abaiſſemens de J. C. a élevé dans l'ordre de la grace de vils ſujets, & a perſuadé aux grands & aux puiſſans du ſiécle de ſe faire petits & humbles devant Dieu. Donnons jour à ces penſées. Qu'avez-vous compris, quand j'ai dit le monde ſanctifié & ſanctifié dans tous ſes états, ſinon ces changemens tout divins, ces

effets surnaturels qu'a opérés la naissance du Fils de Dieu dans toutes les conditions qui partagent le monde ? c'est-à-dire, la simplicité éclairée, & la prudence humaine obligée de renoncer à ses propres vues ; la pauvreté reconnue pour béatitude, & l'opulence consacrée à la piété & à la religion ; la bassesse rendue capable de servir à Dieu d'instrument pour les plus grandes choses, & la grandeur soumise à Dieu par la grace de l'Evangile, & dévouée au culte de Dieu. Car ce sont-là les merveilles que l'étable de Bethléem nous découvre sensiblement, d'une part dans les Pasteurs, & de l'autre dans les Mages ; & c'est aussi ce que j'apelle le miracle de la sanctification du monde. Dans les Pasteurs nous voyons des hommes grossiers devenus spirituels & intelligens ; & dans les Mages, des hommes intelligens, & spirituels devenus dociles & fidéles : dans les Pasteurs, des pauvres glorifiant Dieu & s'estimant riches ; & dans les Mages, des riches pauvres de cœur & se dépouillant sans peine de leurs trésors : dans les Pasteurs, de sujets méprisables selon le monde, choisis pour être les premiers Apôtres de Jesus-Christ ; & dans les Mages, des grands de la terre humiliés & prosternés aux pieds de ce nouveau Messie. Miracle subsistant, qui de l'étable de Bethléem s'est répandu par un autre miracle dans tout le monde chrétien. Miracle qui va vous faire voir la vertu toute-puissante de ce signe par où l'Ange annonce aujourdhui la venue du Sauveur : *Natus est vobis hodie Salvator, & hoc vobis signum.* Luc. c. 2. Apliquez-vous, mes chers Auditeurs ; tout ceci renferme pour nous des instructions bien solides & bien importantes.

Des ſimples & des ignorans, (car puiſque J. C. dans le Myſtére de ce jour leur a donné la préférance, en les apellant les premiers à ſon berceau, il eſt juſte de commencer par eux (des ſimples éclairés de Dieu, des pauvres glorifiant Dieu, & dans leur condition s'eſtimant riches; c'eſt ce qui paroît dans les Paſteurs, & ce que le ſigne de la pauvreté de J. C. opéra divinement dans leurs perſonnes. Ils paſſoient la nuit, dit l'Evangéliſte, à garder leurs troupeaux, lorſque tout-à-coup ils ſe trouvent inveſtis d'une lumiere céleſte qui les frape: *Et claritas Dei circumfulſit illos.* Pénétrés de cette lumiere, & intérieurement émus, ils ſe diſent l'un à l'autre: Allons, voyons ce qui eſt arrivé, & inſtruiſons-nous de ce que le Seigneur veut ici nous faire connoître. Ils viennent à Bethléem, ils entrent dans l'étable, ils aperçoivent l'Enfant dans la crêche; & à la vue de ce ſigne, ils comprennent que c'eſt le Verbe de Dieu, ce Verbe incréé, mais fait homme pour ſauver les hommes: *Videntes cognoverunt de Verbo quod dictum erat illis de puero hoc.* Prenez garde, s'il vous plaît; ce ſigne de la crêche ne les trouble point, ne les rebute point, ne les ſcandaliſe point: au contraire, c'eſt par-là qu'ils diſcernent le don de Dieu, c'eſt par ce ſigne qu'ils ſe ſentent excités à bénir le Ciel; car ils regardent ce Dieu naiſſant, non-ſeulement comme leur conſolation, mais comme leur gloire; ils ſe tiennent honorés de lui être ſemblables, & ils découvrent en lui leur bonheur, & les prérogatives infinies de leur condition. Touchés donc de ce ſigne ils adorent dans Jeſus-Chriſt la pauvreté, qui juſques-là avoit été le ſujet de leurs

*Ibid.*

*Ibid.*

chagrins & de leur plaintes ; ils s'en retournent comblés de joie, contens de ce qu'ils ſont ; déplorant le ſort des riches de Jéruſalem, bien loin de l'envier ; heureux en qualité de pauvres, d'être les élus d'un Dieu pauvre comme eux, & les premiers de ſa
*Ibid.* rédemption : *Et reverſi ſunt glorificantes & laudantes Deum.* Ce n'eſt point encore aſſez pour eux de l'avoir connu, ce Dieu pauvre, ils l'annoncent de toutes parts, ils publient les merveilles de ſa naiſſance, & tous ceux qui
*Ibid.* les écoutent en ſont ſurpris & ravis : *Et omnes qui audierunt, mirati ſunt.* Qu'eſt-ce que tout cela, demande S. Chryſoſtome ? par où ces Bergers dans un moment ſont-ils devenus ſi intelligens & ſi ſpirituels ? d'où leur eſt venu ce don de pénétration, cette ſcience de Dieu dont ils ſont remplis ? comment l'ont-ils ſi-tôt acquiſe, & où ont-ils appris le ſecret de la communiquer ſi aiſément & ſi parfaitement aux autres ? Ah ! mes Freres, reconnoiſſons ici la Providence, & rendons-lui avec des cœurs dociles les hommages de notre foi : tout cela eſt le merveilleux effet de la crêche du Sauveur ; & voici comment : comprenez & goûtez cette moralité ſi eſſentielle au Chriſtianiſme que vous profeſſez.

La pauvreté, dit S. Bernard, abondoit ſur la terre, mais on n'en ſçavoit pas le prix ; & c'étoit delà néanmoins que dépendoit le ſalut de la plus grande partie du monde, puiſque dans l'ordre des conſeils de Dieu, la plus grande partie du monde devoit avoir la pauvreté pour partage. Que fait Jeſus-Chriſt ? il vient aprendre au monde à l'eſtimer : cette pauvreté étoit un tréſor caché, que chacun

poſſédoit ſans le connoître, ou pour mieux dire, que les hommes tout mondains & tout charnels poſſédoient malgré eux, & ſans le vouloir; il vient leur en donner une juſte idée, & leur en montrer la valeur. Et en effet à peine a-t'il paru avec les marques précieuſes de la pauvreté, que voilà des hommes, quoique charnels, perſuadés du prix inéſtimables de ce tréſor, ravis de l'avoir trouvé, prêts à tout quitter pour s'en aſſurer la poſſeſſion, louant Dieu d'y être parvenus : *Glorificantes & laudantes Deum.* Parlons plus clairement; La pauvreté abondoit ſur la terre; mais, comme ajoûte S. Bernard, ce n'étoit pas celle qui devoit béatifier les hommes, & ſervir de titre pour l'héritage du Royaume de Dieu. Car qu'étoit-ce que la pauvreté qui régnoit ſur la terre? une pauvreté dont on gémiſſoit, dont on rougiſſoit, dont on murmuroit; & celle par où l'on devoit entrer dans le Royaume de Dieu étoit au moins une pauvreté acceptée avec ſoumiſſion, ſoufferte avec réſignation, convertie par un ſaint uſage en bénédiction : or, voilà celle dont le Fils de Dieu leve aujourdhui l'étendart, en propoſant le ſigne de ſa crêche; & vous ſçavez avec quelle ardeur & quel zéle cet étendart a été ſuivi. Donnons encore à ceci un nouvel éclairciſſement? Avant Jeſus-Chriſt on voyoit des pauvres dans le monde; mais des pauvres, reprend S. Bernard, qui s'eſtimoient malheureux de l'être : des pauvres, qui ſouffrant toutes les incommodités de la pauvreté, n'en avoient ni la vertu ni le mérite, & qui n'ayant pas les avantages des richeſſes, en avoient toute la corruption & tout le déſordre; des pauvres ſans humilité, ſans piété, ſouvent ſans *Ibid.*

conſcience & ſans religion ; des pauvres, dont l'indigence & la miſére n'empêchoient pas le libertinage des mœurs, & qu'elle rendoit au contraire plus vicieux & plus diſſolus ; en un mot, des pauvres réprouvés de Dieu, par l'abus qu'ils faiſoient de la pauvreté même. Voilà de quoi le monde étoit plein, & il falloit pour ſanctifier le monde des pauvres d'un caractére tout différent ; c'eſt-à-dire, des pauvres aimant leur pauvreté, profitant de leur pauvreté, honorant Dieu & remerciant Dieu dans leur pauvreté ; des pauvres en qui la pauvreté fût le fond d'une vie pure & innocente ; des pauvres apliqués à leurs devoirs, vigilans, fervens, laborieux ; des pauvres dont la religion fît reſpecter la condition, & dont la condition fût un état avantageux pour la Religion. Or, graces à celui dont nous célébrons la naiſſance ; c'eſt par la vertu de ſa crêche, que le monde a vu de ſemblables pauvres : & l'on peut dire que par-là ce ſigne de la crêche a changé la face du monde, puiſque par-tout où il a été reconnu, la pauvreté changeant de nature & de qualité, a rempli le monde de juſtes, de ſaints, de prédeſtinés ; au lieu qu'auparavant elle le rempliſſoit d'hommes inutiles, d'hommes vagabonds, & ſouvent de ſcélerats.

Sortons de l'étable de Bethléem, & par une autre preuve encore plus touchante, convainquons-nous de cette vérité. Qui a fait dans l'Egliſe de Dieu tant de pauvres volontaires, dont la ſainteté auſſi-bien que la profeſſion, eſt encore de nos jours l'ornement du Chriſtianiſme ? la vûe de la crêche de Jeſus-Chriſt, Voilà ce qui a peuplé le Monde Chrétien de ces pauvres Evangéliques, qui par un eſprit de foi,

foi ſe ſont fait un bonheur & un mérite de quitter tout, & de ſe dépouiller de tout. Le monde profane les a traités de fous & d'inſenſés ; mais en vue de cette crêche, ils ont tenu à honneur d'être répatés fous & inſenſés dans l'idée du monde profane, pourvu qu'ils euſſent l'avantage d'être en cela même plus conformes à ce Dieu naiſſant. Des millions de Fidéles, d'opulents qu'ils étoient, ont renoncé, pour le ſuivre, à toute la forme du ſiécle ; des hommes comblés de biens ont, à l'exemple de Moïſe, préféré les miſeres de ce Dieu Sauveur, & celles de ſon peuple, à toutes les richeſſes de l'Egypte ; des Vierges illuſtres par leur ſang ont ſacrifié pour devenir ſes épouſes, les plus grandes eſpérances ; des Princeſſes, pour ſe rendre dans ſa maiſon d'humbles ſervantes, ont abandonné toutes leurs prétentions & tous leurs droits. Tél eſt le miracle dont nous ſommes témoins : & malgré l'inſtquité du monde, ce miracle ſubſiſtera juſqu'à la fin des ſiécles ; c'eſt-à-dire, juſqu'à la fin des ſiécles il y aura des pauvres parfaits, des pauvres héritiers du Royaume céleſte, & cohéritiers du Dieu pauvre, qui eſt venu leur en tracer le chemin & les y appeller.

Peuples qui m'écoutez, voilà ce qui doit vous remplir d'une confiance chrétienne, & vous conſoler : vous profeſſez une Religion, qui releve votre baſſeſſe, qui honore votre pauvreté, qui béatifie vos miſeres & qui vous en découvre les avantages dans la perſonne de votre Dieu. Vous êtes peu de choſe ſelon le monde ; mais c'eſt par là même qu'il ne tient qu'à vous d'être les ſujets les plus propres au Royaume de Dieu, puiſque Dieu ſe plaît à

répandre ſur vous les richeſſes de ſa grace. Si vous connoiſſiez le don précieux que vous poſſédez & qui eſt en vous, ſi vous ſçaviez eſtimer votre pauvreté ce qu'elle vaut, vous ne penſeriez qu'à bénir le Ciel ; & vous félicitant vous-mêmes de la conformité de votre état avec l'état de Jeſus-Chriſt, vous goûteriez ſenſiblement ce que votre infidélité a tant de peine à comprendre, & peut-être à croire, je veux dire, le bonheur & le prix de votre condition.

Au contraire, Grands du monde, Sages du monde, Riches & Puiſſans du monde, voilà votre humiliation, & ce qui doit vous faire marcher dans la voie de Dieu avec crainte & avec tremblement. Vous adorez un Dieu qui ſe faiſant homme n'a rien voulu être de ce que vous êtes, & qui par un deſſein particulier a affecté d'être tout ce que vous n'êtes pas ; un Dieu qui venant au monde a mepriſé toute la grandeur & toute la proſpérité humaine, les regardant comme des obſtacles à la fin de ſa miſſion ; un Dieu, qui dans cette vue a appellé les pauvres & les petits préférablement à vous, & qui par là, oſerois-je me ſervir de ce terme, ſi je n'avois de quoi vous l'adoucir ? qui, dis-je, par là ſembleroit preſque vous avoir dédaignés : car en qualité de Prédicateurs de l'Evangile, nous ne pouvons, mes Freres, diſoit S. Cyprien, quelque zéle & même quelque reſpect que nous ayons pour vos perſonnes, vous diſſimuler cette vérité affligeante ; mais écoutez-moi, & comprenez en bien l'adouciſſement. Car il n'eſt point abſolument vrai que ce Dieu pauvre ait en effet rebuté ni dédaigné la grandeur du monde ;

& j'avance même que bien-loin de la dédaigner il a eu dans ſa naiſſance des égards pour elle, juſqu'à la rechercher & à ſe l'attirer : mais c'eſt ici que je reconnois encore la vertu miraculeuſe du ſigne de la crêche, & que j'adore les conſeils de Dieu. Comme la vertu de ce ſigne a paru dans les petits, en les élevant aux plus hautes fonctions de l'Apoſtolat ; dans les ſimples, en les éclairant des plus vives lumieres de la Foi ; dans les pauvres, en les enrichiſſant des plus précieux dons de la grâce : auſſi par un autre prodige, ce même ſigne de la crêche a-t-il fait paroître ſa vertu dans les grands, en les réduiſant à s'abaiſſer devant Jeſus-Chriſt ; dans les ſages, en les ſoumettant à la ſimplicité de la foi ; dans les riches ; en les détachant de leurs richeſſes, & les rendant pauvres de cœur. C'eſt de quoi nous avons la preuve dans l'exemple des Mages ; mais une preuve à laquelle je défie les cœurs les plus endurcis de réſiſter, s'ils s'appliquent à en ſentir toute la force. Car Jeſus-Chriſt naît dans la judée ; & des Mages, c'eſt-à-dire, des hommes ſçavants, des puiſſants, des opulents du ſiécle, des Rois même viennent des extrémités de l'Orient, pour le chercher. Après avoir abandonné pour cela leurs Etats, après avoir ſuporté les fatigues d'un long voyage, après avoir eſſuyé mille dangers, ils arrivent à Bethléem ; ils entrent dans l'étable, & là que trouvent-ils ? Un Enfant couché dans une crêche. Mais cet Enfant, eſt-ce donc le Dieu qu'ils ſont venus reconnoître ? Oui, Chrétiens, c'eſt lui-même, & c'eſt juſtement à ce ſigne de la crêche qu'ils le reconnoiſſent. Sans délibérer, ſans examiner,

dès qu'ils l'aperçoivent, ils ſe proſternent devant lui ; & non contents de lui ſacrifier leurs tréſors en les lui offrant, ils lui ſacrifient leur raiſon en l'adorant.

Ah ! Chrétiens, achevons de nous inſtruire dans cet excellent modèle que Dieu nous propoſe. Il eſt vrai, les Mages ne voient qu'une crêche & qu'un enfant, mais c'eſt la merveille de Dieu que ce ſigne de l'enfance & de la crêche de Jeſus-Chriſt ait aſſez de pouvoir ſur leurs eſprits pour leur faire adorer dans cet enfant ce qui ſemble moins digne de leurs adorations, qu'il faſſe aſſez d'impreſſion ſur leurs cœurs pour en détacher dans un moment les paſſions les plus vives & les plus enracinées, & qu'il ſoit aſſez efficace pour les humilier ſous le joug de la Foi. Après cela, douterons-nous que ce ſigne ne ſoit le ſigne du Dieu Sauveur ? Je prétends que ce ſeul miracle de la converſion des mages en eſt un témoignage plus éclatant que tout ce que J.C. fera jamais ; & que les aveugles-nés guéris, que les morts de quatre jours reſſuſcités ne ſeront point des ſignes plus authentiques de ſa divinité & de ſa miſſion, que ce qui paroit dans l'étable de bethléem ; c'eſt-à-dire, que des grands du monde, que des riches du monde, que des ſages du monde ſoumis à l'empire de Dieu. C'eſt un grand miracle que des hommes ſimples & ignorans, comme les Paſteurs, parviennent tout-à-coup à la conoiſſance des plus beaux miſtères, & ſoient remplis des lumieres divines : mais un miracle ſans contredit encore plus grand, c'eſt que des hommes verſés dans les ſciences humaines & adorateurs de leur fauſſe prudence y

renoncent pour ne plus ſuivre que les vues obſcures de la Foi. Car entre la ſageſſe du monde & l'obéiſſance de la Foi il y a bien plus d'oppoſition qu'entre la ſimplicité de l'eſprit & les lumieres du Ciel, puiſque Dieu prend plaiſir à ſe communiquer aux ſimples : *Et cum ſimplicibus ſermocinatio ejus.* Quand donc je vois des Bergers éclairés de Dieu, connoiſſant le Verbe fait chair, & l'annonçant, le glorifiant, j'en ſuis moins ſurpris, parce que ce ſont là les voies ordinaires de la Providence : mais au contraire la ſageſſe du monde étant ſi opoſée aux révélations de Dieu, voulant raiſonner ſur tout, voulant avoir l'évidence de tout, voulant décider de tout ſelon ſes vues, ce qui m'étonne, c'eſt de la voir ſi docile dans les Mages, & ſi ſouple. Frapé de ce changement, j'étends, s'il m'eſt permis, la propoſition de Jeſus-Chriſt lorſqu'il diſoit à ſon Pere : *Confitebor tibi, Pater, quia abſcondiſti hæc à ſapientibus & prudentibus, & revelaſti ea parvulis* : je vous bénis, mon Pere, de ce que vous avez caché toutes ces choſes aux ſages & aux prudens du ſiécle, pour les révéler aux petits. Car je dis à Dieu : ſoyez éternellement béni, Seigneur, de les avoir révélées aux Sçavans & aux Sages ; & quand je le dis ainſi, je ne détruis en aucune maniere la parole du Fils de Dieu, puiſqu'il a fallu pour recevoir cette Foi, & pour croire ces ineffables Myſtéres, que les Sçavans & les Sages ſoient devenus petits comme des enfans : *Et revelaſti ea parvulis.* Prov. 3. Matth. ch. 11.

C'eſt un grand miracle que des pauvres, tels qu'étoient les Paſteurs, aprennent à eſtimer la pauvreté, juſqu'à s'en faire un bonheur & un ſujet d'actions de graces ; mais un miracle

ſans doute encore plus grand, c'eſt que des riches ſe détachent de leurs richeſſes, & deviennent pauvres de cœur; car il eſt bien plus difficile d'allier enſemble l'opulence & la pauvreté de cœur, que cette même pauvreté de cœur & une pauvreté réelle & véritable. Que des Bergers donc nés dans la diſette, accoutumés à vivre dans l'indigence, & à manquer des commodités de la vie, ſe bornent à leur état & en ſoient contens, c'eſt ce que j'ai moins de peine à comprendre: mais la poſſeſſion des richeſſes étant un poiſon ſi ſubtil pour corrompre le cœur, & une amorce ſi puiſſante pour le ſurprendre & pour l'attacher; que les Mages, je veux dire, que des riches éteignent dans eux toute affection à ces biens trompeurs & enchanteurs, qu'ils dépoſent leurs tréſors aux pieds de Jeſus-Chriſt pour l'en rendre maître, & qu'ils conſentent à n'avoir plus déſormais, s'il le faut, d'autre héritage ſur la terre que ſa pauvreté; qu'au moins dans leur eſtime ils la préferent cette pauvreté chrétienne à toute la fortune du monde, c'eſt ce que je ne puis aſſez admirer. Touché de ce prodige, je m'adreſſe à vous, riches, & je ne vous dis plus, comme S. Jacques: Tremblez, gémiſſez, déplorez le malheur de votre état: *Agite nunc, divites: plorate ululantes in miſeriis veſtris*: mais je vous dis: prenez confiance, & conſolez-vous; car Jeſus-Chriſt eſt venu apeller & ſauver les riches, auſſi-bien que les pauvres. Mais du reſte, quels riches? obſervez-le bien, & voilà en quoi ce que je dis s'accorde parfaitement avec ce que dit ce S. Apôtre. Car ces riches que Jeſus-Chriſt reçoit à ſa ſuite & à qui il deſtine ſa gloire,

*Jacob.* 5. 1.

ce ſont des riches détrompés du vain éclat des richeſſes ; des riches prêts à lui ſacrifier toutes leurs richeſſes ; des riches pauvres & de volonté & en eſprit, diſpoſés, quand il lui plaira, à l'être pour lui & comme lui, réellement & en effet.

C'eſt un grand miracle que, malgré la baſſeſſe de leur condition, Dieu ait ſuſcité les Paſteurs pour être comme les premiers Apôtres du Meſſie, & pour publier dans le monde ſa venue : mais un miracle encore bien plus grand, c'eſt que, malgré l'orgueil preſque inſéparable de la puiſſance humaine, Dieu dans les Mages ait inſpiré aux puiſſans du ſiécle tous les ſentimens de la vraie humilité ; car l'humilité dans la grandeur eſt le chef-d'œuvre de la grace. Ainſi, ſans me contenter de vous dire avec l'Apôtre S. Paul, que Dieu a choiſi les foibles pour confondre les forts, & les petits pour humilier les grands : *Infirma mundi elegit Deus ut confundat fortia* : je puis ajouter qu'il a pareillement choiſi les forts pour inſtruire les foibles, & les grands pour ſervir de modéle aux petits. Mais du reſte, quels grands ? prenez garde ; voici l'éclairciſſement de ma penſée, & par où elle convient avec celle du Maître des Gentils : des grands deſcendus volontairement & par leur choix, au rang des petits ; des grands prévenus d'un ſaint mépris pour toute la pompe qui les environne, & plus petits à leurs yeux qu'ils ne ſont grands devant les hommes ; des grands qui ne priſent leur grandeur qu'autant qu'elle peut ſervir à s'abaiſſer plus profondement aux pieds de l'Homme-Dieu ; des grands jaloux non de leur gloire, mais de la gloire de Dieu ;

1. Cor. c. 1.

préparés à tout entreprendre, non pour dominer, mais pour obéir à Dieu ; non pour se faire honorer & craindre, mais pour faire honorer & craindre Dieu ; non pour se chercher eux-mêmes & leurs propres avantages, mais pour maintenir les droits & les intérêts de Dieu.

Voilà, mes chers Auditeurs, ce qu'a pu opérer le signe de la crêche, & ce qu'il doit encore opérer dans chacun de vous, si vous voulez que ce soit pour vous un signe de salut. Il faut qu'il corrige toutes vos erreurs, & qu'il vous fasse prendre des maximes toutes contraires à la sagesse du monde ; il faut qu'il amortisse le feu de cette ayare convoitise qui vous consume, & qu'il vous dégage de toute attache aux biens périssables du monde ; il faut qu'il réprime vos ambitieux desirs, & qu'il banniſse de votre cœur toutes les vanités & tout le faste du monde. Autrement, craignez la vertu de ce signe, bien loin d'y mettre votre confiance ; car ce signe de salut pour les autres ne pourroit être pour vous qu'un signe de réprobation : signe vénérable & tout divin, en quoi consiste le caractère propre du Christianisme, & par où d'abord il s'est fait connoître. Mais graces soient rendues au Dieu immortel, qui nous fait voir encore aujourd'hui pour notre consolation ce signe respecté, révéré, adoré par le premier Roi du monde, je veux dire, qui nous fait voir le premier Roi du monde fidéle à Jesus-Christ, déclaré pour Jesus-Christ, saintement occupé à étendre la gloire de Jesus-Christ, & à combattre les ennemis de son Eglise & de sa foi. L'héréſie abbatue, l'impieté réprimée, le duel

aboli, le ſacrilége recherché & hautement vengé, tant d'autres monſtres : dont Votre Majeſté, Sire, a purgé la France, & qu'elle a bannie de ſa Cour ; en ſeront d'éternelles preuves. Le dirai-je néanmoins, & pourquoi ne le dirois-je pas, puiſqu'il y va des intérêts du Seigneur, & que je parle devant un Roi à qui les intérêts du Seigneur ſont ſi chers ? De ces monſtres que Votre Majeſté pourſuit, & contre qui elle a déja ſi heureuſement employé ſon autorité Royale, il en reſte encore, Sire, qui demandent votre zéle & tout votre zéle. L'Ecriture me défend de les nommer : mais il me ſuffit que Votre Majeſté les connoiſſe, & qu'elle les déteſte. Elle peut tout, & la ſeule horreur qu'elle en a conçue ſera plus efficace que toutes les loix, pour en arrêter le cours. Ils ne ſoutiendront pas ſa diſgrace, ni le poids de ſon indignation ; & quand elle voudra, ces vices honteux au nom Chrétien, ceſſeront d'outrager Dieu & de ſcandaliſer les hommes. C'eſt pour cela, Sire, que le Ciel vous a placé ſur le trône ; c'eſt pour cela qu'il a verſé ſi abondamment ſur votre perſonne ſacrée les dons de force, de ſageſſe, de piété, qui vous diſtinguent entre tous les Monarques de l'univers. Mais c'eſt par là même auſſi que Votre Majeſté attirera ſur elle toutes les bénédictions dont Dieu récompenſa autrefois la religion de David : Car je le protégerai, dit le Seigneur, parlant de ce ſaint Roi ; je l'apuyerai, ma main s'étendra pour le ſecourir, & mon bras le fortifiera ; j'exterminerai ſes ennemis de devant ſes yeux, toutes ſes entrepriſes réuſſiront ; enfin j'en erai mon Fils aîné, & je l'éleverai au-deſſus

Pſ. 88. de tous les Rois de la terre : *Et ego primogenitum ponam illum excelſum præ regibus terræ.* Oracle accompli dans votre Majeſté, encore plus viſiblement que dans le religieux Prince en faveur duquel il fut d'abord prononcé. Nous n'en doutons point, Sire : voilà d'où ſont venus & d'où viennent ſans interruption ces proſpérités & ces ſuccès qui ont étonné toute l'Europe, & dont le bruit s'eſt répandu juſqu'aux extrémités de la terre. A ces ſuccès, ô mon Dieu, à ces proſpérités paſſées, vous en ajouterez de nouvelles : vous bénirez toujours un Roi dont le premier ſoin eſt de vous honorer & de vous ſervir ; dont le ſouhait le plus ardent eſt de faire de ſa Cour une Cour chrétienne, de ſon Royaume un Royaume chrétien, & du Monde même, s'il en étoit maître, un Monde chrétien. Ainſi pourrez-vous, Sire, attendre tout d'un Dieu à qui vous donnez tous les jours des marques ſi ſenſibles de votre piété, & qui tous les jours vous donne des marques ſi éclatantes de ſa protection. Il n'en demeurera pas là ; l'avenir répondra au paſſé, & l'éternité bienheureuſe mettra le comble à de longues & glorieuſes années. C'eſt ce que je vous ſouhaite au nom du Pere, & du Fils, & du Saint-Eſprit.

# SERMON

## SUR LA CIRCONCISION DE JESUS-CHRIST.

Postquam consummati sunt dies octo, ut circumcideretur puer, vocatum est nomen ejus JESUS, quod vocatum est ab Angelo priusquam in utero conciperetur.

*Lorsque le huitiéme jour fût arrivé où l'Enfant devoit être circoncis, on le nomma* JESUS, *ainsi que l'Ange l'avoit marqué, avant qu'il eût été conçu dans le sein de Marie sa mere.* En S. Luc, chap. 2.

L'ANGE n'étoit que le Ministre choisi de Dieu pour aporter du Ciel ce nom de Jesus, mais Dieu même en étoit l'auteur, & il n'apartenoit qu'à Dieu de le pouvoir être; c'est-à-dire, que Dieu seul pouvoit donner à l'Enfant qui venoit de naître, le nom de Sauveur, non-seulement parce qu'il falloit

pour cela une autorité ſupérieure à celle des Anges & des hommes, mais parce qu'il n'y avoit que Dieu qui pût parfaitement comprendre tout le ſens & toute l'étendue de ce ſaint nom. Nom divin qui ne peut être prononcé avec reſpect que par un mouvement particulier du Saint-Eſprit : *Nemo poteſt dicere, Dominus Jeſus, niſi in Spiritu Sancto.* Nom vénérable, qui fait fléchir tout genou, & qui humilie toute grandeur : *In nomine Jeſu omne genu flectatur.* Nom ſacré, que l'enfer redoute, & qui ſuffit pour mettre en fuite les démons : *In homine meo dæmonia ejicient.* Nom plein de force, & en vertu duquel ſe ſont faits les plus authentiques & les plus éclatans miracles : *In nomine Jeſu Chriſti ſurge & ambula.* Nom ſalutaire, dont les Sacremens de la Loi nouvelle tirent toute leur efficace : *His auditis baptizabantur in nomine Domini Jeſu.* Nom tout-puiſſant auprès de Dieu, & dont le mérite infini engage le Pere céleſte à exaucer les prieres des hommes : *Quodcumque petieritis patrem in nomine meo, dabit vobis.* Nom glorieux, que le zéle Apoſtolique a porté aux Gentils & aux Rois de la terre : *Vas electionis eſt mihi iſte, ut portet nomen meum coram gentibus.* Nom, pour la confeſſion duquel les Saints ſe ſont fait & un honneur & un bonheur de ſouffrir les plus ſanglans affrons, & d'être expoſés à tous les outrages : *Ibant gaudentes, quoniam digni habiti ſunt pro nomine Jeſu contumeliam pati.* Enfin, nom incomparable & unique, puiſqu'il n'y en a point d'autre ſous le Ciel, par qui nous puiſſions être ſauvés : *Nec enim aliud nomen eſt ſub cœlo datum hominibus, in quo nos oporteat ſalvos*

1. Cor. 12. Philip. 2. Marc. 16. Act. 3. Act. 19. Joan. 14. Act. 9. Act. 5. Act. 4.

*Seri.* Tel eſt le nom, mes chers Auditeurs, que reçoit aujourdhui le Fils de Marie : *vocatum eſt nomen ejus* JESUS. Mais pourquoi, demande S. Bernard, ce nom ſi auguſte eſt-il attaché à la Circonciſion ? car il ſemble que la Circonciſion convienne plutôt à celui qui doit être ſauvé, qu'au Sauveur même : *Circumciſio quippe magis ſalvandi quam Salvatoris eſſe videtur.* Quelle liaiſon y a-t-il donc entre ces deux Myſtéres ? Pourquoi attend-on que l'Enfant ſoit circoncis, pour lui donner le nom de Sauveur ? & quel raport le nom de Sauveur peut-il avoir avec la Circonciſion de l'Enfant ? C'eſt l'importante queſtion que j'entreprends de réſoudre, & qui ſervira de fonds à ce diſcours, où j'ai à vous inſtruire des vérités du Chriſtianiſme les plus eſſentielles. J'ai beſoin pour cela du ſecours d'en haut, & je ne puis mieux l'obtenir que par l'interceſſion de celle qui a reçu la plénitude de la grace. *Ave Maria.* Bern.

POUR vous faire d'abord concevoir le Myſtère que nous célébrons, & pour vous en donner une juſte idée, je me repréſente aujourdhui le Fils de Dieu ſous deux qualités différentes, que l'Ecriture lui attribue, & qui réunies dans ſa perſonne ont fait, ſi j'oſe m'exprimer de la ſorte, tout le plan de ſa religion. Car je les conſidére avec S. Paul, comme conſommateurs de l'ancienne Loi, & comme fondateur ou inſtituteur de la Loi nouvelle. Comme conſommateur de l'ancienne Loi, il obéit à la Loi ; & comme fondateur de la Loi nouvelle, il établit & il impoſe la Loi. Comme conſommateur de l'ancienne Loi, il

accomplit la Circonciſion des Juifs ; & comme fondateur de la Loi nouvelle, il vient publier une autre Circonciſion bien plus parfaite, & qui eſt celle des vrais Chrétiens. En un mot, comme conſommateur de l'ancienne Loi, il eſt lui-même circoncis ſelon la chair ; & comme fondateur de la Loi nouvelle, il nous aprend & il nous oblige à être circoncis d'eſprit & de cœur. Voilà, mes chers Auditeurs, à quoi ſe réduit tout le Myſtére de ce jour ; mais voilà en même tems par où je réponds à la difficulté de S. Bernard, & en quoi je découvre le raport qu'il y a entre la Circonciſion & le nom de Jeſus. Comprenez-le bien, s'il vous plaît. *Circumciditur puer, & vocatur* JESUS. *Bern.* On circoncit l'Enfant, & on le nomme Jeſus, c'eſt-à-dire, Sauveur. Pourquoi Sauveur, au moment qu'il eſt circoncis ? parce qu'il eſt certain que Jeſus-Chriſt, en ſe ſoumettant à la Circonciſion Judaïque, commence dès-lors à faire de ſa part tout ce qu'un Dieu-Homme pouvoit faire pour nous ſauver ; c'eſt ma premiere Propoſition : & parce qu'il n'eſt pas moins vrai, qu'en établiſſant la Circonciſion évangélique, il nous a enſeigné comme Légiſlateur & comme Maître, tout ce que nous devons faire de notre part, pour mériter nous-mêmes d'être ſauvés ; c'eſt ma ſeconde Propoſition. Apliquez-vous à la ſuite & à l'ordre de ces deux penſées. Le ſalut de l'homme dépendoit eſſentiellement de deux cauſes : de Dieu & de l'homme même : de Dieu, qui en eſt le principal auteur : & de l'homme même, qui en doit être le coopérateur. Car, comme dit S. Auguſtin, Dieu qui nous a créés ſans nous, n'a pas voulu, quoiqu'il le pût abſolument

nous ſauver ſans nous. Il falloit donc que Jeſus-Chriſt, pour être parfaitement Sauveur, non-ſeulement en fît lui-même la fonction, mais qu'il nous aprît qu'elle devoit être, pour l'accompliſſement de ce grand ouvrage, notre coopération. Or je prétends que dans ce Myſtére, il s'eſt admirablement acquitté de ces deux devoirs. Du premier, en s'aſſujettiſſant à la Circonciſion de l'ancienne Loi, qui étoit la Circonciſion de la chair; & du ſecond, en nous obligeant à la Circonciſion de la Loi nouvelle, qui eſt la Circonciſion du cœur. Voilà de quoi nous lui ſerons éternellement redevables; il nous a ſauvés, & il nous a donné un moyen ſûr pour travailler nous-mêmes à nous ſauver. Si donc il ne nous ſauve pas, ou ſi nous ne nous ſauvons pas nous-mêmes, notre perte, dit le Prophéte, ne peut venir que de nous, *Perditio tua Iſraël*: & c'eſt ce que nous avons infiniment à craindre. Il a commencé à nous ſauver par l'obéiſſance qu'il a rendue à la Loi de l'ancienne Circonciſion; vous le verrez dans la premiere Partie: & il nous a donné un moyen ſûr, pour nous aider nous-mêmes à nous ſauver, par la Loi qu'il a établie de la Circonciſion nouvelle; je vous le montrerai dans la ſeconde Partie. C'eſt tout mon deſſein, pour lequel je vous demande & j'attends de vous une favorable attention.

*Oſée c. 13.*

OUI, Chrétiens, c'eſt en ſe ſoumettant à la Circonciſion de l'ancienne Loi, que le Fils de Dieu s'eſt montré véritablement Sauveur; & c'eſt, à proprement parler, dans le Myſtére de ce jour, qu'il a commencé à en exercer l'office: écoutez-en les preuves. Car

I. PART.

au moment qu'il fut circoncis, il se trouva dans la disposition prochaine & nécessaire pour pouvoir être la victime du péché. Au moment qu'il fut circoncis, il offrit à Dieu les prémices de son sang adorable, qui devoit être le remède du péché. Au moment qu'il fut circoncis, & en vertu de sa Circoncision, il s'engagea à répandre ce même sang plus abondamment sur la croix, pour la réparation entiere du péché. Trois choses à quoi la rédemption du monde étoit attachée, & dont la Foi nous assure que le salut des hommes dépendoit. Trois raisons solides, que je vous prie d'aprofondir avec moi, & qui vont vous faire comprendre, mais d'une maniere sensible, sur quoi est fondée cette mystérieuse liaison qui se rencontre entre la Circoncision de l'Enfant & l'imposition du nom de Jesus : *Circumciditur, & vocatur Jesus.*

Au moment que le Fils de Dieu fut circoncis, il se trouva dans la disposition prochaine & nécessaire pour pouvoir être la victime du péché, & par conséquent pour être parfaitement Sauveur ; car pour sauver l'homme tombé dans la disgrace de son Dieu, il falloit satisfaire à Dieu dans toute la rigueur de la justice : Dieu le vouloit ainsi, & c'est un point de religion qui ne peut être contesté. Pour offrir à Dieu cette satisfaction rigoureuse, il falloit un sujet capable de souffrir & de mourir ; la croix & la mort étoient les moyens choisis pour cela dans le conseil de la Sagesse éternelle : toutes les Ecritures nous l'enseignent. Pour être capable de souffrir & de mourir, il falloit au moins avoir la marque du péché ; la chose est évidente, & c'est sur quoi roule toute la

Théologie de S. Paul. Cette marque du péché ne devoit être imprimée sur la chair innocente de Jesus-Christ, que par sa sainte Circoncision; & en effet, la Circoncision, quelque sainte que nous la concevions dans la personne du Sauveur, étoit en soi & selon l'institution divine, le Sacrement & le sceau de la justification des pécheurs. Que s'ensuit-il de là? Vous prévenez déjà ma pensée: il s'ensuit qu'avant que J. C. fût circoncis, il lui manquoit, pour ainsi dire, une condition, sans laquelle il ne pouvoit pas encore être la victime de ce Sacrifice sanglant & douloureux que Dieu exigeoit pour notre rédemption. Cette condition, c'est-à-dire, ce pouvoir prochain d'être immolé comme victime pour nos péchés, étoit la suite du Mystére de sa Circoncision: & c'est ce que l'Evangéliste semble nous déclarer par ces paroles: *Postquam consummati sunt dies, ut circumcideretur puer, vocatum est nomen ejus* JESUS: lorsque le tems de la Circoncision de l'Enfant fut venu, & qu'en effet on l'eut circoncis, on lui donna le nom de Jesus. Comme si l'Evangéliste nous disoit: jusques là quelque perfection & quelque mérite qu'il eût, il ne portoit pas encore ce nom, parce qu'il n'avoit pas encore tout ce qui lui étoit nécessaire pour être actuellement Sauveur; mais après la Circoncision, il eut droit d'être apellé Sauveur, parce qu'il ne lui manquoit plus rien pour l'être: Donnons à cette vérité plus d'étendue & plus de jour.

Pour sauver des pécheurs & des coupables, (ceci vous surprendra, Chrétiens, mais c'est votre religion que je vous expose,) pour sauver des pécheurs & des coupables, il falloit un

juſte ; mais un juſte, dit S. Auguſtin, ſur qui pût tomber la malédiction qui traîne après ſoi le péché, & le châtiment qui lui eſt dû. Or ce juſte, c'étoit Jeſus-Chriſt : il ne devoit pas être pécheur ; comme pécheur il eût été rejetté de Dieu : il ne ſuffiſoit pas qu'il fût juſte ; comme juſte, il n'auroit pu être l'objet des vengeances de Dieu : mais en qualité de médiateur, il devoit, quoi qu'exempt de péché, & quoiqu'impeccable même, tenir une eſpèce de milieu entre l'innocence & le péché ; & ce milieu entre l'innocence & le péché, ajoute S. Auguſtin, c'étoit qu'il eût la marque du péche. Ainſi, il falloit que Jeſus-Chriſt fût juſte en vérité, & pécheur en aparence : juſte en vérité, pour pouvoir juſtifier les hommes ; & pecheur en aparence, pour pouvoir attirer ſur ſoi les châtimens de Dieu. Car Dieu, tout irrité qu'il étoit contre les hommes, ne pouvoit s'en prendre à Jeſus-Chriſt, tandis qu'il ne voyoit en lui que juſtice & que ſainteté ; & cette irréprehenſible ſainteté de Jeſus-Chriſt, quelque deſir qu'il eût d'expier nos crimes, le rendoit incapable d'en ſubir pour nous la peine. Que fait-il donc ? il prend la forme de pécheur, & par là il ſe met en état d'être ſacrifié pour les pécheurs : car c'eſt pour cela, dit S. Paul, que Dieu l'a envoyé revêtu d'une chair ſemblable à celle du péché : *Deus filium ſuum mittens in ſimilitudinem carnis peccati.* Expreſſion dont les Manichéens abuſoient, lorſqu'ils conchuoient de là que Jeſus-Chriſt n'avoit eu qu'une chair aparente ; au lieu que les Peres ſe ſervoient du même paſſage pour combattre l'héréſie des Manichéens, &

*Rom. c. 8.*

pour prouver contr'eux la vérité & la réalité de la chair de Jesus-Christ. En effet, comme raisonnoit S. Augustin, l'Apôtre ne dit pas précisement que Dieu a envoyé son Fils avec la ressemblance de la chair, *in similitudinem carnis* : il s'ensuivroit que Jesus-Christ n'auroit pas été vraiment homme, & cela seul saperoit le fondement de tout le Christianisme ; mais il dit que Dieu l'a envoyé avec une chair semblable à celle du péché, *in similitudinem carnis peccati* ; pour marquer que la chair de Jesus-Christ a eu l'aparence & la marque du péché, sans avoir jamais contracté la tache du péché, & c'est ce que nous faisons profession de croire. Il n'en falloit pas davantage, reprend S. Augustin, afin que Jesus-Christ fût en état de souffrir pour nous : car il y a, dit ce saint Docteur, entre Dieu & le péché une telle opposition que l'aparence seule du péché a suffi pour obliger Dieu à n'épargner pas même le Saint des Saints, & pour le déterminer à exécuter sur la chair innocente de Jesus-Christ l'arrêt de notre condamnation. Oui, mes Freres, parce que ce Dieu-Homme est couvert de l'ombre de nos inquités, Dieu le livrera à la mort, & à la mort de la Croix ; & parce qu'il a consenti à paroître criminel, il sera traité comme s'il l'étoit. Vous diriez, à entendre parler l'Ecriture, que Jesus-Christ en conséquence de ce Mystére, ait été non-seulement pécheur, mais le péché même, parce qu'il en a pris le caractère & la marque : *Eum qui non noverat peccatum, pro nobis peccatum fecit.* Ce sont les termes de S. Paul, qui pris à la lettre pourroient nous scandaliser ; mais qui dans le sens orthodoxe

2. Cor. 5.

expriment une des vérités les plus chrétiennes & les plus édifiantes. Celui qui ne connoiſſoit point de péché, a été fait péché pour nous ; c'eſt-à-dire, celui qui ne connoiſſoit point le péché, a paru devant Dieu, comme s'il eût été lui-même le péché, & a été traité de Dieu, comme le péché même ſubſiſtant eût pu mériter de l'être, *Eum qui non noverat peccatum, pro nobis peccatum fecit.*

Or, dans quel moment de la vie du Sauveur cette étonnante propoſition fut-elle exactement & ſpécialement vérifiée, & quand peut-on dire que Jeſus-Chriſt s'eſt pour la premiere fois préſenté aux yeux de ſon Pere comme s'il eût été le péché même ? Au moment de ſa Circonciſion, je m'explique, dès ſa naiſſance il étoit homme ; mais il n'avoit rien encore alors de commun avec les pécheurs. Son Incarnation, l'œuvre par excellence du Saint-Eſprit ; ſa génération dans le ſein d'une Vierge toujours Vierge ; ſon entrée miraculeuſe dans le monde, tout cela l'éloignoit des moindres aparences du péché. Mais aujourdhui, dit S. Bernard, qu'il ſe ſoumet à la Loi de la Circonciſion, cette Loi n'ayant été faite que pour les pécheurs, il paroît pécheur. Le voilà donc dans l'état où Dieu le vouloit pour l'immoler à ſa juſtice. Avant qu'il ſubît cette Loi, Dieu offenſé cherchoit une victime pour ſe ſatisfaire, & il n'en trouvoit point : *Super quo percutiam ?* diſoit-il, par un de ſes Prophétes ; ſur qui déchargerai-je ma colere, & ſur qui dois-je fraper ? Sur les coupables, qui ſont les pécheurs ? Quand je les aurois tous anéantis, ma gloire n'en ſeroit pas réparée. Sur ce Juſte, qui vient de naître dans

*Iſai. 6. 3.*

l'obſcurité d'une étable ? c'eſt mon Fils bien-aimé, en qui je me plais ſouverainement, & en qui par là même je n'aperçois rien qui puiſſe mériter ma vengeance. Voilà, mon Dieu, où votre Juſtice en étoit réduite, & juſques à l'acompliſſement de ce miſtére, il n'y avoit point encore de JESUS qui pût être pour nos péchés l'hoſtie de propitiation que vous demandiez. Le Meſſie qui venoit de paroître au monde, pour être trop ſaint, n'étoit pas encore en état d'être pour nous un ſujet de malédiction, *Factus pro nobis maledictum* ; & pour être trop digne de votre amour, il ne pouvoit encore ni reſſentir, ni apaiſer votre courroux : mais maintenant qu'il porte, comme circoncis, la marque du péché, ſouffrez, Seigneur, que nous vous le diſions avec confiance, nous avons enfin un Sauveur. Vous demandez ſur qui vous frapperez, pour vous venger, *Super quò percutiam* ? C'eſt ſur ce divin Enfant ; car il a déſormais tout ce qu'il faut, tout ce que vous pouvez deſirer, pour tirer de lui, & pour vous donner à vous-même une ſatisfaction entiere. Il a la forme d'un pécheur, pour éprouver la rigueur de vos jugemens, & il a la ſainteté d'un Dieu, pour mériter vos miſéricordes : en faut-il davantage pour nous ſauver ? Vengez-vous donc, ô mon Dieu, pourrois-je ajouter avec reſpect, vengez-vous aux dépens de la chair de cet agneau, qui devient aujourdhui ſemblable à la chair du péché, & qui par cette reſſemblance même ſe trouve en état d'être la précieuſe matiere de ce grand ſacrifice, qui doit détruire le péché. C'eſt ainſi que le Fils de Dieu ſe

*Galat.* 3.

met, en voulant être circoncis, dans la disposition prochaine & nécessaire pour sauver les hommes.

Mais en demeure-t-il là ? Non Chrétiens : sa charité va plus avant : il ne se contente pas d'être en état de nous sauver ; il veut dès aujourdhui en faire l'essai, & dans sa Circoncision il en trouve le moyen. Comment cela ? en offrant à Dieu les prémices de son sang, qui devoit être le prix de notre salut. Il est vrai, disent les Théologiens, que la moindre action du Fils de Dieu, eu égard à la dignité de sa personne, pouvoit suffire pour nous racheter ; mais dans l'ordre des décrets divins, & de cette rigide satisfaction à laquelle il s'étoit soumis, il falloit qu'il lui en coûtât du sang. Ainsi étoit-il arrêté dans le conseil de Dieu, que ce seroit lui qui pacifieroit par son sang le Ciel & la terre, lui qui par son sang nous réconcilieroit avec son Pere ; *Pacificans per sanguinem crucis ; sive qua in terris, sive qua in cœlis sunt* : & que ce traité de paix entre Dieu & nous ne commenceroit à être ratifié, que quand le sang du Rédempteur auroit commencé à couler ; d'où vient que lui-même il l'apelloit le sang de la nouvelle alliance : *Hic est sanguis meus novi Testamenti.* Ainsi étoit-il ordonné que dans la Loi même de grace nul péché ne seroit remis sans effusion de sang ; *Sine sanguinis effusione non fit remissio* ; & que le sang de Jesus-Christ auroit seul la vertu de nous purifier & de nous laver : *Sanguis Jesu Christi Filii ejus emundat, nos ab omni peccato.* Ainsi la Foi nous aprend-elle que l'Eglise, comme épouse du Dieu Sauveur, devoit lui apartenir

*Coloss.* c. 11. *Matth.* 9. *Hebr.* c. 9. *Joan.* 1. ep. 1.

par droit de conquête ; mais que ce droit ne ſeroit fondé que ſur l'acquiſition qu'il en auroit faite par ſon ſang : *Ecclesiam, quam acquisivit sanguine suo.* Or, c'eſt ici que la condition s'exécute ; & quand je vois ſous le couteau de la Circoncision, ce Dieu naiſſant, je puis vous dire bien mieux que Moïſe : *Hic est sanguis fœderis quod pepigit Dominus vobiscum* ; voici le ſang du teſtament & de l'alliance, que Dieu a fait en votre faveur. C'eſt donc proprement en ce jour que commence la Rédemption du monde, & que le Fils de Dieu prend poſſeſſion de ſa qualité de Sauveur, puiſque c'eſt en ce jour qu'il en fait les premieres fonctions, & qu'il entre dans le Sanctuaire, non plus avec le ſang des boucs & des taureaux, mais avec ſon propre Sang ; en vérifiant à la lettre cette parole de l'Apôtre : *Per proprium sanguinem introivit in sancta.* Ah, mes Freres ! s'écrie S. Auguſtin, que cette conduite de Jeſus-Chriſt eſt différente de celle qui nous eſt repréſentée dans l'Hiſtoire ſainte au troiſiéme livre des Rois ! Nous liſons que les Prophétes & les Prêtres de Baal dans la célebre conteſtation qu'ils eurent avec Elie, ſe faiſoient à eux-mêmes, par un zele ſuperſtitieux & pour honorer leur Dieu, de douloureuſes inciſions juſqu'à ce qu'ils fuſſent couverts de leur ſang : *Et incidebant se juxta ritum suum cultris & lanceolis, donec perfunderentur sanguine.* Mais aujourd'hui nous voyons un Dieu, qui par l'excès d'une ardente charité ſe fait circoncire pour ſauver ſon peuple. Quelle oppoſition entre Jeſus-Chriſt & Baal, ou plutôt entre les adorateurs de Baal, &

Act. c. 20.

Exod. c. 24.

Hebr. c. 9.

3. Reg. c. 18.

ceux du vrai Dieu ! Dans le Temple de Baal, les hommes répandoient leur ſang pour leur Dieu ; & dans le Temple du vrai Dieu, c'eſt Dieu même qui verſe ſon ſang pour les hommes. Là un peuple idolâtre déchiroit ſa chair pour plaire à une fauſſe divinité ; & ici le Dieu incarné n'épargne pas ſa propre chair pour faire un peuple fidéle. Un ſang impur offert à Baal, voilà le myſtère de l'impiété ; le ſang d'un Dieu qui nous purifie, voilà le myſtère de l'Amour divin. Mais auſſi, pourſuit S. Auguſtin, devons-nous reconnoître, que dans cette oppoſition, ou dans ce parallele, toute la gloire eſt du côté de Jeſus-Chriſt : car jamais la ſuperſtition n'a donné à Baal, ni aux autres Dieux des Nations, le titre de Sauveur ; il étoit reſervé à Jeſus-Chriſt ſeul, & ne convenoit qu'à lui. Les Païens, comme le même ſaint Docteur le montre évidemment dans ſon admirable Traité de la Cité de Dieu, les Païens étoient plutôt les ſauveurs de leurs Dieux, que leurs Dieux n'étoient leurs ſauveurs : mais pour nous, reprend-il, nous adorons un Dieu & un Dieu Sauveur ; & de ces deux qualités, l'une nous ſert pour conclure l'autre : car nous comprenons que Jeſus-Chriſt n'a rien épargné pour nous ſauver, parce qu'il étoit notre Dieu ; & nous ne pouvons plus douter qu'il ne ſoit notre Dieu, puiſqu'au prix même de ſon ſang il a voulu nous ſauver.

Cependant, me direz-vous, ce n'étoit pas à la Circonciſion du Fils de Dieu, mais à ſa mort, qu'étoit attaché le ſalut du monde : j'en conviens, mes chers Auditeurs ; mais convenez auſſi, & ſouvenez-vous de ce que j'ai

j'ai ajouté ; ſçavoir, que la Circonciſion fut pour le Fils de Dieu un engagement à la mort. Souvenez-vous qu'au moment qu'il fut circoncis, il s'obligea ſolemnellement à conſommer ſur la Croix le ſacrifice ſanglant dont il ne faiſoit alors que la premiere oblation ; & delà reconnoiſſez avec moi que le ſalut du monde eut donc encore une connexion eſſentielle avec notre Myſtére. Ce ne ſont point ici mes propres penſées, ni des ſpéculations, c'eſt l'expreſſe doctrine de S. Paul, lorſqu'il déclaroit aux Galates, que tout homme qui ſe faiſoit circoncire, en vertu de la Circonciſion même, ſe chargeoit d'accomplir toute la Loi : *Teſtificor omni homini circumcidenti ſe, quoniam debitor eſt univerſæ legis facienda* : conſéquence onéreuſe dont le Fils de Dieu fut bien éloigné de ſe diſpenſer, puiſqu'il proteſta depuis hautement qu'il étoit venu pour l'accompliſſement de la Loi. Or, l'accompliſſement de la Loi, dit S. Jerôme, par raport à Jeſus-Chriſt, c'étoit la mort de Jeſus-Chriſt même : car Jeſus-Chriſt étoit la fin de la Loi, *Finis enim Legis Chriſtus* ; & il n'en devoit être la fin que par la conſommation du ſacrifice de ſon humanité ſainte. Ainſi du moment qu'il ſe ſoumit à être circoncis, il s'engagea par un pacte ſolemnel à être crucifié & à mourir : pourquoi ? parce que ſon crucifiement & ſa mort étoient le terme & comme le dénouement de toute la Loi, dont il s'impoſoit le fardeau, & dont, ſelon l'expreſſion de l'Apôtre, il devenoit par ſa Circonciſion le débiteur univerſel : *Debitor univerſæ legis facienda.* Galat. c. 5. Rom. c. 10.

Concluons après ſaint Bernard, que c'eſt

donc avec juſtice que le nom de Jeſus lui eſt donné. Ah! dit ce Pere, nous ne devons pas conſidérer ce Sauveur comme les autres : car mon Jeſus n'eſt pas ſemblable à ces anciens Sauveurs du Peuple de Dieu, & ce n'eſt pas en vain qu'il porte ce nom : *Neque enim ad inſtar priorum, meus iſte Jeſus nomen vanum aut inane portat.* Il n'en a pas ſeulement l'ombre comme ceux-là, mais la vérité : *Non eſt in eo magni nominis umbra, ſed veritas.* Quand des Princes naiſſent ſur la terre, nous les apellons Rois, Monarques, Souverains : mais ce ſont des titres pour ſignifier ce qui doit être un jour, & non pas ce qui eſt. Bien loin d'être en état de gouverner les peuples, ils ne ſont pas encore en état de ſe connoître ; & dans cet âge tendre & ſans expérience, leur foibleſſe les réduit à ſe laiſſer conduire par leurs propres Sujets, avant qu'ils puiſſent les conduire eux-mêmes. Mais Jeſus-Chriſt ne commence à prendre la qualité de Sauveur, qu'au moment qu'il commence à en faire l'exercice ; & dès ce jour on peut dire de lui, ce que l'Ecriture a dit du brave Eléazar, au premier livre des Machabées : *Dedit ſe ut liberaret populum ſuum, & acquireret ſibi nomen æternum.* Il n'eſt pas plutôt né qu'il ſe livre pour le ſalut des ſiens, & pour s'acquerir un nom immortel, qui eſt le nom de Jeſus. N'eſt-ce pas pour cela, Chrétiens, que ce nom lui a été ſi cher, & que dans la penſée de S. Jerôme, il lui a tenu lieu d'une récompenſe proportionnée à toutes les humiliations de ſa Circonciſion & à tous les travaux de ſa vie ? N'eſt-ce pas pour cela qu'il l'a porté ſur la Croix comme un diadême d'honneur ; &

*Bern.*

*Idem.*

1. *Machab.* c. 6.

qu'ayant ſouffert que les Juifs lui refuſaſſent devant Pilate le titre de Roi, il ne permit jamais qu'ils lui conteſtaſſent le nom de Jeſus? N'eſt-ce pas pour cela qu'il a fait publier par toute la terre ce ſaint nom, ce grand nom, cet auguſte nom? n'eſt-ce pas, dis-je, parce qu'il n'eſt rien de plus naturel que de ſe glorifier des noms qu'on s'eſt acquis par ſa vertu, plutôt que de ceux qu'on tient du hazard ou du bonheur de la naiſſance? Or, l'Homme-Dieu n'a poſſédé le nom de Jeſus, que par titre de conquête: il l'a mérité en ſauvant les pécheurs, & il commença à les ſauver en voulant répandre ſon ſang & ſubir la Loi de la Circonciſion.

Mais quoi, mon Dieu, y avoit-il donc pour vous tant de gloire à racheter de vils eſclaves? trouviez-vous tant de grandeur à vous abaiſſer ſi profondément pour eux; & des hommes valoient-ils un ſang auſſi précieux que le vôtre? Oui, mon cher Auditeur, voilà ce que valoit votre ame, & ce qu'elle valoit au jugement même de votre Dieu: c'eſt ainſi qu'il l'a eſtimée, & en donnant ſon ſang pour elle, il n'a pas cru trop donner; car ſon amour, tout libéral qu'il eſt, n'eſt pas prodigue. Toujours dirigé par ſa Sageſſe, il conforme les moyens à la fin, & puiſqu'un Dieu ſouffre déja pour votre ſalut, il faut que votre ſalut ſoit le juſte prix des ſouffrances d'un Dieu. Or, mes Freres, eſt-ce là l'eſtime que vous en faites vous-mêmes? Eſt-ce de la ſorte que vous en jugez? Saint Auguſtin diſoit: Voyez ce que votre ame, ou plutôt ce que le ſalut de votre ame a coûté au Dieu Sauveur qui s'en eſt fait la victime; & par le ſang qu'il a

verſé, vous aprendrez quel bien il a prétendu
*Auguſt.* acheter. *Vias quanto emit, & videbis quid emit.* Mais je dis moi : voyez en combien de rencontres vous l'avez ſacrifié ce ſalut, en combien de rencontres vous le ſacrifiez tous les jours à un vain intérêt, à un plaiſir profane, & même ſi abominable ; & delà tirez à votre confuſion cette triſte conſéquence, que le premier de tous les biens, le ſouverain bien, eſt de tous les biens le plus mépriſé. Car ſi vous l'eſtimez, je ne dis pas autant qu'il le mérite, puiſqu'il eſt au-deſſus de toutes nos vues & que Dieu ſeul en peut connoître tout le prix ; mais du moins autant que vous le pouvez & que vous le devez ; pourquoi l'oubliez-vous, pourquoi l'expoſez-vous, pourquoi y renoncez-vous ſi aiſément ? D'où vient que donnant tout au monde, & faiſant tout pour des affaires temporelles, vous ne faites rien pour celle-ci ; que vous ne voulez preſque jamais en entendre parler ; que vous craignez ceux à qui le zéle inſpire de vous en repréſenter les conſéquences, de vous y faire penſer ; que toutes les pratiques chrétiennes, la priere, la méditation des vérités éternelles, l'aſſiduité à la parole de Dieu, la lecture des bons livres, l'uſage des Sacremens, moyens de ſalut ſi néceſſaires, que tout cela vous fatigue, vous ennuie, vous rebute ? Ah ! mes chers Auditeurs, quelle oppoſition entre ce Dieu circoncis & nous, & en cela même quel aveuglement de notre part & quel renverſement ! Il fait ſa gloire & ſon plus bel emploi de nous ſauver, & nous nous faiſons un jeu de nous perdre. Lui étoit-il donc plus important d'être Sauveur, qu'il ne nous

importe d'être ſauvés ? S'il eſt Sauveur, eſt-ce pour lui ; & ſi nous ſommes ſauvés, n'eſt-ce pas pour nous mêmes ? Sans être Sauveur en eût-il été moins heureux, en eût-il été moins Dieu ? & ſans être ſauvés, que pouvons-nous être, & quel anathême doit tomber ſur nous ? Cependant, pour être Sauveur, rien ne lui paroît difficile ; & pour être ſauvés, tout nous devient impoſſible. Mais ne nous y trompons pas, & ne croyons pas qu'il veuille nous ſauver ſans nous : je l'ai dit, & je ne puis trop vous le redire ; il veut bien ſans nous faire les premieres avances ; il veut bien ſans nous s'immoler pour nous ; il veut bien pour ſatisfaire à la juſtice de Dieu, & pour nous mettre en état de l'apaiſer nous-mêmes, ſe charger de nos iniquités, & en devenir la victime ; ſe préſenter à ſon Pere tout couvert de ſang, & s'engager à en répandre juſqu'à la derniere goutte : voilà ce qu'il veut, voilà ce qu'il fait, & comment ſans nous & par une pure miſéricorde il eſt Sauveur. Mais que dans la ſuite il vous diſpenſe de tout ce que vous devez contribuer au ſalut qu'il vous procure ; mais qu'il en faſſe tous les frais, & que vous n'y mettiez rien de votre part ; mais qu'il vous tranſporte & qu'il vous communique tellement tous ſes mérites, que vous ſoyez pleinement déchargés du ſoin de vous les apliquer ; mais que tout innocent qu'il eſt & l'innocence même, que tout ſaint qu'il eſt & la ſainteté même, il porte toute la peine du péché, & que les pécheurs vivent dans les aiſes & les commodités de la vie : ce n'eſt point là ce qu'il a prétendu ; & ſi j'oſe ainſi m'exprimer, le nom

de Jesus entendu de la sorte, n'est qu'un phantôme. Il est vrai, disoit le grand Apôtre touché de cette pensée, il est vrai que mon Dieu a souffert pour moi ; mais en acquittant mes dettes, ce que je ne pouvois sans lui, il ne m'a pas dégagé de l'obligation indispensable où je suis de les acquitter moi-même avec lui ; & c'est pour cela que j'accomplis dans ma chair, ce qui manque aux souffrances de Jesus-Christ : *Adimpleo ea quæ desunt passionum Christi.* Ainsi parloit S. Paul, & ainsi devons-nous parler nous-mêmes : Mais qu'y a-t-il donc à faire ? c'est, mes Freres, de coopérer avec Jesus-Christ à l'ouvrage de notre salut : & comment ? ne sortons point de notre Mystére pour l'aprendre ; car si Jesus-Christ a commencé dans ce Mystére à nous sauver, par l'obéissance qu'il a rendue à la Loi de l'ancienne Circoncision, il nous y donne encore un moyen sûr, pour nous aider nous-mêmes à nous sauver, par la Loi qu'il a établie de la Circoncision nouvelle : c'est la seconde Partie.

Coloss. 2. 1.

II. PART.

UNE Circoncision qui n'est plus seulement extérieure, mais qui pénétre, pour ainsi dire, jusques dans les parties les plus intimes de l'ame : *Non quæ in manifesto est Circumcisio.* Une Circoncision qui n'est plus de la main des hommes, mais qui est l'ouvrage de Dieu, & qui sanctifie l'homme devant Dieu : *Circumcisio non manu facta.* Une Circoncision qui ne consiste plus dans le dépouillement de la chair, mais dans le renoncement aux vices & aux concupiscences de la chair : *In expoliatione corporis carnis.* Une Circon-

Rom. 2. 2.

Coloss. 2.

Ibid.

cision dont l'esprit & le cœur sont les deux principes, aussi-bien que les deux sujets ; les deux principes, parce qu'elle s'exécute par eux ; & les deux sujets, parce qu'elle s'accomplit en eux ; c'est-à-dire, une Circoncision de cœur, qui se fait, non selon la lettre, mais dans la ferveur de l'esprit ; *Circumcisio cordis in spiritu, non litterâ.* Voilà, mes chers Auditeurs, les saintes, mais énergiques & vives expressions dont s'est servi le grand Apôtre pour définir ce que j'apelle la nouvelle Circoncision, ou la Circoncision évangélique ; voilà l'idée qu'il en a conçue : & par là, dit S. Chrysostome, il nous a marqué l'essentielle différence & la perfection infinie du culte chrétien, comparé à celui des Juifs & des Payens. Car les Payens, remarque ce Pere, pratiquoient un culte tout à la fois charnel & faux ; les Juifs dans leurs cérémonies en observoient un pareillement grossier & charnel, mais véritable : les Chrétiens seuls ont l'avantage dans leur Religion, d'avoir tout ensemble, & un culte véritable, & un culte spirituel. C'est donc de cette véritable Circoncision qu'il s'agit maintenant de vous parler : encore un moment d'attention, s'il vous plaît. Que fait aujourdhui le Fils de Dieu pour nous apprendre, comment nous devons cooperer à l'œuvre de notre salut ? Il nous en propose un moyen aussi divin qu'il est indispensable & nécessaire ; sçavoir, cette mystérieuse, mais réelle Circoncision de l'esprit & du cœur ; Circoncision dont il nous fait une loi, dont il nous explique le précepte, dont il nous facilite l'usage ; trois choses, qui sont pour nous autant de graces,

Rom. c. 2.

que nous n'eſtimerons jamais aſſez, & pour leſquelles nous lui devons une éternelle reconnoiſſance.

Il nous propoſe la Circonciſion du cœur, & il nous en fait une loi: car il n'abolit l'ancienne Circonciſion, ou pour parler plus exactement, l'ancienne Circonciſion ne finit en lui, que parce qu'il établit la nouvelle; & comme dit S. Auguſtin, il ne prend l'ombre & la figure que parce qu'il aporte la lumiere & la vérité: *Suſcipit umbram, daturus lucem; ſuſcipit figuram, daturus veritatem.* Or la lumiere & la vérité, c'étoit que nous fuſſions tous circoncis de cœur, comme les Juifs l'étoient ſelon la chair. Circonciſion du cœur, c'eſt-à-dire retranchement des deſirs vagues & inutiles, des deſirs inquiets & bizarres, des deſirs déréglés & immodérés, des deſirs charnels & mondains, des deſirs criminels & illicites, qui naiſſent dans le cœur, & qui le corrompent. Ainſi l'a entendu S. Paul; & parce que ces pernicieux deſirs ſont excités en nous par des vains objets qui nous charment, par des faux intérêts qui nous aveuglent, par des occaſions dangereuſes qui nous entrainent & qui nous pervertiſſent, cette circonciſion du cœur doit être une ſéparation entiere de ces objets, un renoncement parfait à ces intérêts, un éloignement ſalutaire de ces occaſions: car voilà, mes Freres, reprend S. Auguſtin ce qui nous étoit figuré par la Circonciſion Judaïque; voilà à quoi Dieu préparoit le monde, quand il obligeoit Abraham & tous ſes deſcendans à ſe circoncire. Comme les Sacremens de ce tems-là, ajoute le même Pere, étoient non-ſeulement des figures, mais

*Auguſt.*

des promesses ; voilà ce que Dieu permettoit au monde, quand il disoit à ce saint Patriarche : C'est par là que tu trouveras grace devant moi ; *Ut sit in signum fœderis inter me & vos.* Aujourdhui la promesse cesse : pourquoi ? parce qu'en vertu de la Circoncision de Jesus-Christ ce qui étoit alors promis est présentement exécuté ; je veux dire, parce qu'en conséquence du Mystére que nous célébrons, nous sommes, ou du moins il ne tient qu'à nous que nous ne soyons circoncis en Jesus-Christ de cette Circoncision parfaite qui nous dépouille de nous-mêmes, & qui nous rend dignes de Dieu : *In quo & circumcisi sumus.* Car c'est nous, dit l'Apôtre, qui, comme Chrétiens, sommes les vrais circoncis : *Nos enim sumus Circumcisio* : & c'est nous, qui par la profession que nous faisons de renoncer au monde, de nous détacher du monde, de mourir & d'être crucifiés au monde, avons droit de nous glorifier, en qualité de vrais circoncis, d'être les légitimes enfans d'Abraham. Il est vrai ; mais aussi devons-nous reconnoître, que si nous n'avons nulle part à cette bienheureuse Circoncision, qui réforme l'intérieur de l'homme, dès-là quoiqu'extérieurement marqués du sceau de Jesus-Christ, qui est le caractère du Baptême, nous n'avons que le nom de Chrétiens ; nous sommes encore Juifs d'esprit & de cœur, ou plutôt nous ne sommes ni Juifs ni Chrétiens, puisque nous n'avons ni la sainteté de la Loi, ni la perfection de l'Evangile ; état déplorable de tant de mondains qui vivent presque au milieu du Christianisme, sans religion, parce qu'ils y vivent, pour me servir du terme de S. Paul, dans

*Genes. c. 17.*

*Philip. c. 3.*

une incirconcision générale de leurs passions ; & Dieu veuille, mes chers Auditeurs, que vous ne soyez point de ce nombre ; c'est-là, dis-je, ce que nous prêche le Fils de Dieu dans cette auguste solemnité.

Il nous propose la Circoncision spirituelle, ou la Circoncision du cœur, comme un moyen indispensablement requis pour le salut : car qu'y a-t-il de plus nécessaire au salut que d'arracher, que d'étouffer, que de mortifier, que de détruire ce qui est en nous une source & un principe de damnation ? Or, la source de damnation est dans notre cœur ; & quiconque la cherche ailleurs, ne la connoît pas, & ne se connoit pas soi-même. Car c'est du cœur, disoit à ses Disciples notre divin Maître, en leur expliquant la parabole dont ils lui demandoient l'éclaircissement, c'est du cœur que partent les mauvaises pensées, les actions lâches, les desseins injustes & violens ; du cœur que sortent les trahisons, les meurtres, les larcins, les faux témoignages, les médisances, les impudicités, les adulteres ; c'est dans le cœur que tout cela se forme & s'engendre, & c'est tout cela qui perd l'homme & qui le condamne : *De corde exeunt cogitationes, adulteria, furta.* Il faut donc que ce cœur soit circoncis, si nous en voulons faire un cœur chrétien, un cœur épuré de l'iniquité du siécle, & capable de participer à la grace de la rédemption. Il faut que tout ce qu'il y a dans ce cœur de corrompu, de malin, de vicieux, de contagieux, soit retranché par une mortification solide, & que nous soyons bien persuadés que sans cela c'est un cœur réprouvé de Dieu. C'est aussi, mes chers Auditeurs, ce

*Matth.* 15.

que Jesus-Christ m'oblige à vous annoncer de sa part. Au lieu que S. Paul instruisant les Gentils qui se convertissoient au Christianisme, leur déclaroit que s'ils se faisoient circoncire, Jesus-Christ qui toutefois étoit venu pour les sauver, ne leur serviroit de rien : *Ecce ego Paulus dico vobis, quoniam si circumcidamini, Christus vobis nihil proderit* ; parce qu'en effet, après la publication de l'Evangile la Circoncision de la chair étoit au moins pour les Gentils devenue un obstacle au salut : moi, je vous dis au contraire de la Circoncision du cœur, si vous ne la pratiquez généreusement, si vous ne l'accomplissez fidellement, ce Jesus que vous invoquez aujourdhui, tout Sauveur & tout Dieu qu'il est, ne vous sauvera pas, & ne sera point Jesus pour vous ; *Christus vobis nihil proderit.* *Galat. c. 5.*

C'est moi qui vous le dis, Chrétiens, & qui vous le dis avec toute l'autorité que me donne mon ministére : mais m'en croirez-vous pour cela, & en serez-vous plus dociles à ma parole qui est celle de Dieu même ? A combien de ceux qui m'écoutent n'aurois-je pas droit de faire le même reproche que S. Etienne faisoit aux Juifs avec toute l'ardeur de son zéle : *Durâ cervice, incircumcisis cordibus, vos semper Spiritui sancto resistitis.* Hommes durs & inflexibles, hommes incirconcis de cœur, vous résistez toujours au Saint-Esprit. Mais il n'étoit pas étonnant, reprend S. Augustin, qu'ils resistassent alors au Saint-Esprit ; & le prodige auroit été qu'avec des cœurs incirconcis, c'est-à-dire, avec des cœurs immortifiés, avec des cœurs envenimés, avec des cœurs passionnés, ils eussent été soumis à *Act. c. 7.*

l'esprit de Dieu qui leur parloit. Aussi ne suis-je pas surpris, mes Freres, que parmi vous il y ait encore tant de Chrétiens rébelles aux vérités que je leur prêche ; tant de Chrétiens qui ne m'entendent que pour me contredire secrettement, ou tout au plus pour satisfaire une vaine curiosité qui les attire, mais obstinés & déterminés à ne se pas rendre : pourquoi ? ce sont des cœurs incirconcis, des cœurs emportés, dominés, tyrannisés par leurs passions ; des cœurs qui n'ont jamais fait nulle épreuve, & qui n'ont aucun exercice de cette mortification chrétienne, laquelle aprend à s'assujettir, à se contraindre, à se modérer ; des cœurs en qui l'amour du monde regne souverainement, & agit avec toute la vivacité qui lui est propre. Or, à de tels cœurs rien de plus inutile, ô mon Dieu, que votre parole, quoique sainte, quoique divine. A des cœurs ainsi disposés, rien de plus difficile que le salut : & c'est ce que Dieu voulut expressément nous figurer dans la conduite qu'observa Josué à l'égard des Israëlites, quand il fut sur le point de les introduire dans la terre promise. Que fit-il ? il les obligea tous sans exception à se faire circoncire ; & de tant de milliers d'hommes qui l'avoient suivi dans le désert, aucun ne fut admis dans cette terre bienheureuse, qui n'eût auparavant subi la rigueur de cette loi. Cela se faisoit-il sans dessein ? non sans doute, répond S. Jerôme ; mais l'intention de Dieu étoit de nous faire comprendre, que nul de nous ne devoit entrer dans la gloire, s'il n'avoit la marque de la Circoncision Evangélique ; c'est-à-dire, s'il ne portoit en son corps, & sur-tout dans son

cœur, la mortification de Jesus-Christ, & que ce vrai Josué, ce Sauveur, ce Conducteur par excellence du peuple de Dieu n'ouvriroit jamais les portes du Ciel qu'à ceux qui auroient le courage de vouloir être circoncis en lui & avec lui, qu'à ceux qui seroient résolus à se faire les violences nécessaires, & à faire à Dieu les sacrifices convenables, pour mériter d'être reçus dans cette terre des vivans.

Car il faut pour cela, ajoute S. Jerôme, & cette instruction est encore plus essentielle à mon sujet, & plus propre à vous édifier que tout ce que je viens de dire; il faut pour être sauvés, une Circoncision entiere, une Circoncision universelle, une Circoncision qui s'étende à tout, & qui n'excepte rien. Et la raison, dit ce Pere, en est bien évidente; parce qu'il n'y a point de vice en nous qui ne puisse nous faire perdre le salut, si nous le laissons croître & se fortifier; point d'affection déréglée, de quelque nature qu'elle soit, si elle prend l'empire sur nous, qui ne puisse être la cause de notre ruine; point de passion, si nous ne la soumettons à Dieu, qui ne suffise pour nous damner. En effet, ce n'est communément qu'une passion qui fait tout le désordre de notre ame, & qui nous expose à la réprobation éternelle: toutes les autres, si vous voulez, sont dans l'ordre; celle-là seule, parce que nous la négligeons, & que nous ne travaillons pas à la réprimer, nous précipite dans l'abîme. Il faut donc que la Circoncision de cœur aille jusqu'à elle, ou plutôt, il faut qu'elle commence par elle, & qu'elle s'y attache. Et cette mortification universelle des passions, cette mortification sans reserve &

ſans reſtriction, c'eſt ce que j'apelle une Circonciſion en Jeſus-Chriſt ; *In quo & Circumciſi ſumus.* Voilà le précepte nouveau qu'il établit ; & dont il pouvoit bien nous dire dès-lors ce qu'il dit enſuite à ſes Apôtres du précepte de la charité : *Mandatum novum do vobis.* Voilà ce qu'il avoit autant de droit d'apeller ſon commandement : *Hoc eſt præceptum meum.* Voilà l'admirable & ſainte Loi dont il devoit être le légiſlateur, cette Loi de la Circonciſion des cœurs. Mais il ne ſe contente pas de l'établir, il veut encore nous l'expliquer par ſon exemple ; & c'eſt ce qu'il fait d'une maniere toute divine dans ce Myſtère.

*Joan.* c. 13. *Joan.* c. 15.

En effet vous me demandez à quoi ſe réduit cette Circonciſion nouvelle, & ſi néceſſaire au ſalut ? Pour le bien aprendre, conſidérons plus en détail ce qui ſe paſſe dans la Circonciſion du Sauveur. Son exemple nous fait voir ce que nous devons ſur-tout retrancher dans nous-mêmes, ou plutôt, ce que la grace y doit retrancher aux dépens de la nature & des inclinations corrompues de notre cœur. Car dans la Circonciſion de Jeſus-Chriſt nous trouvons les quatre paſſions les plus dominantes & les plus difficiles à vaincre, parfaitement ſacrifiées & ſoumiſes à Dieu ; celle de la liberté, celle de l'intérêt, celle de l'honneur, & celle du plaiſir : celle de la liberté, dans l'obéiſſance que rend ce Dieu homme à une Loi qui ne l'obligeoit pas ; prenez garde, s'il vous plaît, à cette circonſtance : celle de l'intérêt, dans le dépouillement & le dénuement où il veut paroître : celle de l'honneur, dans ce caractère ignominieux du péché, dont il conſent à ſubir toute la honte ; enfin celle du plaiſir, dans cette

opération ſanglante & douloureuſe qu'il ſouffre. Tels ſont, mes chers Auditeurs, les devoirs les plus eſſentiels d'une Circonciſion chrétienne : comprenez-les. Pour vous, Mondain, elle conſiſte cette Circonciſion en eſprit, à retrancher de votre cœur cet amour de l'indépendance, & ce déſordre d'une volonté libertine qui ne veut s'aſſujettir à rien, qui ne ſuit que ſes idées & ſon caprice, à qui la régularité la plus douce devient inſuportable, dès là qu'elle eſt régularité ; ſur-tout, à retrancher de votre conduite cette facilité malheureuſe de s'accorder des diſpenſes ſelon ſon gré ; d'interprêter la Loi en ſa faveur, de croire qu'elle eſt pour les autres & qu'elle n'eſt pas pour nous, de s'en adoucir le joug par mille artifices que l'eſprit du monde ſçait bien ſuggérer, de lui preſcrire des bornes, & de n'en vouloir obſerver que l'eſſentiel & le néceſſaire, d'en abandonner toute la perfection pour s'attacher préciſément à l'obligation ; maxime la moins ſoutenable & la plus pernicieuſe au ſalut. Car, ſans vous faire ici remarquer combien il eſt indigne de traiter de la ſorte avec Dieu ; ſans vous faire craindre le retour funeſte à quoi vous vous expoſez, engageant Dieu par là à vous traiter vous-mêmes dans toute la rigueur, & à ne vous accorder que ces graces communes que ſa providence générale ne refuſe pas à ſes plus grands ennemis ; ſans parler de la conſéquence terrible qui s'enſuivroit de cette ſouſtraction des graces ſpéciales, & des ſecours extraordinaires que Dieu eſt bien moins obligé de nous donner, que nous ne le ſommes de faire pour ſon ſervice ce que nous apellons œuvres de ſurérogation ; ſans rien dire de

tout cela, je prétends, Chrétiens, que vous permettant ainſi ce que la Loi vous permet, vous n'éviterez jamais de vous permettre mille choſes que la Loi ne vous permet pas : pourquoi ? parce que je ſuis certain que dans le diſcernement des choſes permiſes & non permiſes vous vous flatterez, vous vous aveuglerez, vous vous tromperez vous-mêmes ; & parce qu'il m'eſt encore évident que quand vous ne vous tromperiez pas, votre paſſion vous emportera, & que vous ne ſerez jamais aſſez fermes ni aſſez maîtres de vous-mêmes pour vous en tenir exactement à ce qui vous eſt accordé par la Loi, & pour ne pas aller plus loin. Mais c'eſt un commerce innocent, c'eſt un entretien honnête, c'eſt un divertiſſement qui n'a rien de criminel ; il n'importe, retranchez-le, mon cher Auditeur. Quand un habile Médecin veut guérir une plaie envenimée, il fait couper la chair vive, afin que la contagion ne ſe communique pas. Or vous ne devez pas avoir moins de ſoin du ſalut de votre ame, qu'on en a du ſalut & de la ſanté du corps.

Pour vous, Avare, elle conſiſte cette ſainte Circonciſion, à retrancher cet eſprit d'intérêt qui vous poſſéde ; cette inſatiable cupidité qui vous brûle & qui vous dévore ; ce deſir paſſionné d'avoir ; cette impatience d'acquérir, qui vous fait commettre les plus groſſieres injuſtices ; cette crainte de manquer, qui vous endurcit aux miſéres des pauvres ; ce ſoin de garder, qui vous rend odieux à ceux même que les ſentimens de la nature devroient vous attacher d'un nœud plus étroit : ces chagrins de perdre, qui vous déſeſperent, & qui vous révoltent contre le Ciel ; cette folie d'amaſſer,

d'accumuler toujours biens ſur biens, qui ſortiront de vos mains, & qui paſſeront à des impies ou à des ingrats. Pour vous, Ambitieux, votre circonciſion doit être, ſelon l'Evangile, de retrancher cette paſſion démeſurée de vous pouſſer, & de vous élever, à laquelle vous ſacrifiez tout, ces vues de fortune qui vous occupent uniquement, & que vous vous flattez en vain de pouvoir accorder avec les régles d'une droite conſcience; ces empreſſemens de parvenir à ce qu'un orgueil préſomptueux s'eſt propoſé pour objet; cette diſpoſition ſecrette à employer pour y réuſſir, toutes ſortes de moyens, fuſſent-ils les plus honteux & les plus bas; ces envies du bonheur d'autrui & de ſes proſpérités, dont vous vous faites un ſuplice; ces jalouſies qui vont juſqu'à vous inſpirer les haines & les averſions les plus mortelles, comme ſi le mérite du prochain étoit un crime dans lui, & qu'il ne pût ſans vous offenſer jouir des avantages dont le Ciel préférablement à vous l'a gratifié. Enfin, ce que vous devez retrancher, c'eſt, homme ſenſuel & voluptueux, cet attachement opiniâtre qui vous tient depuis ſi long-tems dans le plus dur & le plus vil eſclavage; ce jeu qui juſqu'à préſent a été la ſource de tous les déſordres de votre vie; ces converſations licencieuſes qui d'un jour à un autre vous font perdre inſenſiblement la pudeur & l'horreur du vice; ces lectures dont le poiſon ſubtil a commencé & fomente encore maintenant votre libertinage; ces parties de plaiſir qui ſont pour vous de ſi dangereuſes tentations, & qui allument le feu dans votre ame: C'eſt, Femme du monde, cet amour de vous-même dont vous êtes toute

remplie, & comme enivrée ; cette idolâtrie de votre perſonne, qui attaque directement le premier devoir de la Religion ; ces ſoins outrés de votre ſanté, qui vous font ſi aiſément tranſgreſſer les plus inviolables & les plus ſaintes loix de l'Egliſe ; ces dépenſes exceſſives en habits, en ajuſtemens, en parures, & ce luxe dont rougiroit une païenne ; ces nudités immodeſtes, & ces deſirs de plaire qui vous rendent complices & reſponſables de tant de crimes ; cette vie douce, commode, molle qu'il eſt ſi difficile & comme impoſſible d'allier avec l'innocence du cœur & la pureté des mœurs. Voilà, Chrétiens, pourquoi il faut vous armer de ce glaive, que le Sauveur du monde a lui-même aporté ſur la terre, ou pour parler plus ſimplement, voilà à quoi doit s'étendre cette Circonciſion dont J. C. a voulu lui-même être le modéle : ſans cela, point de ſalut.

Mais il s'enſuit donc que pour ſe ſauver, il faut mourir à ſoi-même. En doutez-vous, mon cher Auditeur ? Le Fils de Dieu ne nous l'a-t-il pas expreſſément déclaré, quand il nous l'a dit, que pour être ſon diſciple & pour être digne de lui, il falloit renoncer à tout & porter ſa croix ? Saint Paul ne nous dit-il pas que ſans la mortification chrétienne on ne peut avoir part à l'héritage de Dieu, ni regner avec Jeſus-Chriſt ? Et n'eſt-ce pas ce que nous fait admirablement entendre S. Auguſtin au livre treizieme de la Cité de Dieu ? Les paroles de ce Pere ſont remarquables : Il parle de l'obligation qu'avoient les Martyrs de mourir pour la défenſe de leur foi ; mais ce qu'il dit convient parfaitement à mon ſujet, & peut très-naturellement s'apliquer à la mort des paſſions. Oui,

mes Freres, ( c'eſt ainſi que s'explique ce ſaint Docteur, ) il faut mourir au monde pour vivre à Dieu. On diſoit autrefois au premier homme, tu mourras ſi tu péches ; mais maintenant on dit aux Fidéles, mourez pour ne pas pécher: *Olim dictum eſt homini, morieris ſi peccaveris ; nunc dicitur Chriſtiano, morere ne pecces.* Ce qu'il falloit craindre alors pour ne pas pécher, maintenant il faut le deſirer & le faire pour ſe préſerver du péché : *Quod timendum tunc fuerat ut non peccaretur, nunc ſuſcipiendum eſt ut non peccetur.* La foi nous enſeigne que ſi nos premiers parens n'euſſent pas péché, ils ne ſeroient pas morts ; & la même foi nous aprend que les plus juſtes même pécheront s'ils ne meurent ; *Niſi peccaſſent illi, non morerentur : juſti autem peccabunt, niſi moriantur.* Ceux-là ſont donc morts, parce qu'ils ont voulu pécher ; & ceux-ci ne péchent point, parce qu'ils veulent bien mourir : *Mortui ſunt illi, quia peccaverunt ; non peccant iſti, quia moriuntur.* Ainſi conclut S. Auguſtin : Dieu a donné tant de bénédiction à notre foi, que la mort même qui détruit la vie, eſt devenue un moyen pour entrer dans la vie : *Sic Deus tanquam fidei noſtræ præſtitit gratiam, ut mors quam vitæ conſtat eſſe contrariam, inſtrumentum fieret per quod tranſiretur ad vitam.*

*Auguſt. l. 13 de Civit. Dei.* *Ibid.* *Ibid.* *Ibid.*

Cette morale, direz-vous, n'eſt propre que pour les Solitaires & les Religieux. Erreur, mes Freres ; en quelque état & de quelque condition que vous ſoyez, elle vous regarde ; & j'oſe dire qu'elle vous eſt encore plus néceſſaire dans le monde que par-tout ailleurs : c'eſt ce que vous avez tant de peine à vous perſuader, & ce qui néanmoins eſt inconteſtablement vrai.

Il faut que l'Homme du monde & le Religieux ſoient circoncis de cœur : mais à comparer les beſoins de l'un & de l'autre, cette Circonciſion du cœur eſt encore dans un ſens, d'une obligation plus indiſpenſable pour l'homme du monde que pour le Religieux. Pourquoi ? parce que l'homme du monde a beaucoup plus de choſes à retrancher que le Religieux, à qui les vœux de ſa profeſſion ont déja tout ôté ; parce que l'homme du monde a des paſſions beaucoup plus vives que le Religieux, puiſqu'il a beaucoup plus d'objets capables de les exciter ; parce que l'Homme du monde eſt beaucoup plus expoſé que le Religieux, & qu'il doit par conſéquent veiller beaucoup plus ſur lui-même, & faire de plus grands efforts pour ſe défendre & pour ſe ſoutenir. Après le premier pas qu'a fait le Religieux, après ce premier ſacrifice qui l'a dépouillé de tout, il ne lui reſte plus rien, ce ſemble, à offrir : mais vous dans le monde, qu'avez-vous juſqu'à préſent donné à Dieu, ou que n'avez-vous point encore à lui ſacrifier ?

Je n'ignore pas après tout que cette Circonciſion qu'on vous demande, a ſes peines ; elle eſt difficile, j'en conviens : mais comme Jeſus-Chriſt nous en fait une loi, comme il nous en explique le précepte, il nous en facilite l'uſage : & cela par où ? par la vertu même du ſang qu'il commence à répandre : car ce ſang divin porte avec ſoi une double grace, l'une intérieure, & l'autre extérieure : grace intérieure, c'eſt celle du Sauveur ; cette grace que le médiateur des hommes a lui-même aportée ; cette grace qui nous éclaire l'eſprit & nous fait connoître nos devoirs, qui nous touche le

cœur & nous les fait aimer ; cette grace victorieuſe & toute puiſſante, qui réprimoit dans S. Paul l'aiguillon de la chair dont il étoit ſi violemment tourmenté ; qui ſoutenoit les Martyrs contre toute l'horreur des tourmens, & qui ſeule dans notre plus grande infirmité peut être pour nous l'apui le plus ferme & le plus inébranlable : grace extérieure, c'eſt celle de ce même exemple par où Jeſus-Chriſt nous explique ſa Loi, & par où il nous encourage à l'accomplir ; car à la vue de ce ſang qu'il verſe, de quel prétexte pouvons-nous colorer notre lâcheté ? Que nous demande-t-il qui égale ce qu'il a fait, & comment, dit S. Bernard, le reméde qu'il nous préſente, peut-il nous paroître amer, après qu'il l'a pris lui-même avant nous & pour nous ?

Il eſt donc tems, Chrétiens, de nous réveiller du profond ſommeil où notre foi demeure enſevelie : c'eſt l'avis que nous donne l'Apôtre : *Hora eſt jam nos de ſomno ſurgere* : Il eſt tems, pourſuit le Maître des Gentils, que renonçant à l'impiété & aux paſſions mondaines, nous vivions dans le ſiécle préſent avec tempérance & avec juſtice, en vue de cette béatitude que nous attendons, & de ce glorieux avénement de notre Dieu, où il couronnera ſes Elus, marqués du caractère de l'Agneau. Nous entrons aujourdhui dans une nouvelle année : combien Dieu en voit-il dans cet auditoire qui la commencent & qui ne la finiront pas ? Si tel qui m'écoute, étoit convaincu qu'il eſt de ce nombre, & ſi de la part de Dieu je lui diſois avec certitude : penſez à vous ; car votre heure aproche, & c'eſt dans le cours de cette année qu'on vous redemandera votre ame ; c'eſt dans *Rom. c. 13.*

le cours de cette année que vous devez comparoître devant le tribunal de Dieu, & y rendre compte de vos actions : ſi, dis-je, tel à qui je parle, en étoit aſſuré, & qu'il n'en doutât point, je n'aurois alors nulle peine à lui perſuader cette Circonciſion du cœur, dont je viens de vous entretenir. Quelle impreſſion ne feroit pas ſur ſon eſprit cet arrêt de mort que je lui aurois prononcé ? Pénétré de cette penſée, voici la derniere année de ma vie, quelles réſolutions ne formeroit-il pas ? quelles meſures ne prendroit-il pas ? avec quels ſentimens de repentir & de douleur ne ſortiroit-il pas de cette prédication ? quelle pénitence ne feroit-il pas diſpoſé à entreprendre ? quel changement & quelle réforme ne verroit-on pas dans toute ſa conduite & dans ſes mœurs ? penſeroit-il à ſa fortune ? ſeroit-il occupé de ſes plaiſirs ? Ah ! Chrétiens, ſans avoir la même aſſurance que lui, la ſeule incertitude où nous ſommes, ne ſuffit-elle pas pour produire en nous les mêmes effets ? Ayons toujours comme le Prophéte Royal, notre ame dans nos
Pſ. 109. mains ; *Anima mea in manibus meis ſemper* ; c'eſt-à-dire, ſoyons toujours prêts à partir, toujours prêts à nous préſenter devant Dieu : pourquoi ? parce que nous ne ſçavons quand il nous apellera, & que ce ſera peut-être dès cette année. Quoi qu'il en ſoit, ſanctifions-la, & faiſons-en une année de ſalut : elle paſſera ; mais ce qui ne paſſera jamais, c'eſt la récompenſe éternelle qui vous eſt promiſe, & que je vous ſouhaite, &c.

# SERMON
## SUR
# L'EPIPHANIE.

Cùm natus eſſet Jeſus in Bethleem Judæ, in diebus Herodis Regis, ecce Magi ab Oriente venerunt Hieroſolymam, dicentes: Ubi eſt qui natus eſt Rex Judæorum? Vidimus enim ſtellam ejus in Oriente, & venimus adorare eum. Audiens autem Herodes Rex turbatus eſt, & omnis Hieroſolima cum illo.

*Jeſus étant né dans Bethléem de Juda, au tems que régnoit Hérodes, des Mages vinrent d'Orient à Jéruſalem, & ils demandoient: Où eſt le Roi des Juifs, qui eſt nouvellement né? car nous avons vu ſon étoile en Orient, & nous ſommes venus l'adorer. Le Roi Hérodes ayant appris cela, en fut troublé, & toute la ville de Jeruſalem avec lui.* En ſaint Matthieu, *chap.* 2.

VOILA, chrétienne, Compagnie l'accompliſſement de la parole de Simeon, lorſque tenant entre ſes bras l'Enfant Jeſus, il diſoit à Marie ſa Mere: cet Enfant que vous voyez, ſera la ruine & la réſurrection de pluſieurs: *Ecce poſitus eſt hic in ruinam & in reſurrectionem* Luc. c. 2.

*multorum.* Des Mages partis de l'Orient pour venir adorer ce divin Sauveur, ce ſont ceux pour la réſurrection deſquels il commence à paroître au monde : & l'impie Hérodes troublé de ſa venue & du ſeul bruit de ſa naiſſance, nous marque ceux au contraire pour qui il doit être une occaſion de ruine. Voilà l'effet de ce que le même Fils de Dieu, après le célebre miracle de la guériſon de l'aveugle-né, dit à ſes Diſciples : *In judicium veni in hunc mundum, ut qui non vident, videant; & qui vident, cæci fiant.* Je ſuis venu dans le monde pour y exercer un jugement, en conſéquence duquel les aveugles voient, & ceux qui voient deviennent aveugles. C'eſt en ce jour que ce jugement s'accomplit à la lettre. Les Mages au milieu des ténebres de la Gentilité ſont éclairés des plus vives lumieres de la grace ; Hérodes & les Juifs avec lui, dans le centre de la vraie Religion, ſont frapés d'un aveuglement terrible. La crêche de Jeſus-Chriſt eſt le tribunal où en qualité de ſouverain Juge il prononce ces deux Arrêts, & où par avance il peut dire : *In judicium veni in hunc mundum, ut qui non vident, videant; & qui vident cæci fiant.* Figurez-vous donc, Chrétiens, ce Sauveur naiſſant, ſous l'idée que Jean-Baptiſte ſon précurſeur en concevoit, ayant dès aujourdhui le van à la main, *cujus ventilabrum in manu ſua*; c'eſt-à-dire, faiſant dès aujourdhui le diſcernement des hommes ; prédeſtinant les uns, réprouvant les autres ; apellant & éclairant ceux-ci, abandonnant & aveuglant ceux-là ; attirant des étrangers & des infidéles, rejetant les enfans & les héritiers du Royaume. Myſtère étonnant, où

*Joan.* ℣. 9.

*Matth.* ℣. 12.

nous

nous devons avec reſpect adorer les conſeils de Dieu ; Myſtére impénétrable qu'il ne nous eſt pas permis de ſonder, & où je dois néanmoins trouver de quoi vous inſtruire. Or, pour cela, mes chers Auditeurs, je m'arrête aux deux premieres vues qui ſe préſentent d'abord, & qui ſemblent partager notre Evangile. Nous y voyons d'une part les Mages qui viennent chercher Jeſus-Chriſt, & de l'autre Hérodes qui conſpire contre Jeſus-Chriſt. C'eſt à quoi je m'attache, & d'où je veux tirer deux grandes inſtructions qui vont faire la matiere de ce diſcours, après que, &c. *Ave Maria.*

C'Est des Juifs en particulier que Saint Paul a voulu parler quand il a dit que nul des Princes de ce monde n'avoit connu la ſageſſe cachée dans le Myſtère d'un Dieu fait homme : *Sapientiam in myſterio, quæ abſcondita eſt, quam nemo Principum hujus ſæculi cognovit.* Et la raiſon qu'il en aporte le fait bien voir, puiſqu'il ajoute que s'ils avoient connu cette ſageſſe, ils n'auroient jamais crucifié le Seigneur de la gloire : *Si enim cognoviſſent, nunquam Dominum gloriæ crucifixiſſent.* Par là, dis-je, il eſt évident que les ſeuls Juifs étoient ceux que l'Apôtre avoit en vue, & dont il déploroit le ſort : car il ne pouvoit d'ailleurs ignorer qu'entre les Gentils il y avoit eu des ſages du monde, des hommes diſtingués ſelon le monde, des Mages qui ſous la conduite de l'étoile, ou plutôt ſous la conduite de Dieu même, ayant cherché Jeſus-Chriſt & l'ayant adoré, étoient parvenus à la connoiſſance de cette ſageſſe divine.

1. Cor. 2.

*Ibid.*

Mais S. Paul dans la ſuite du même paſſage nous fait remarquer que les Juifs qui n'avoient pas connu & qui avoient eu le malheur de ne vouloir pas connoître cette ſageſſe de Dieu cachée dans le myſtère de l'Homme-Dieu, s'étoient piqués de connoître & de ſuivre une ſageſſe toute oppoſée ; ſçavoir, la ſageſſe du ſiécle, ſageſſe réprouvée ; & dont Dieu, diſoit-il, avoit pris plaiſir à confondre la vanité, jusqu'à la convaincre de folie : *Nonne Deus* 1. Cor. c. 1. *ſtultam fecit ſapientiam hujus ſæculi ?* Or, il eſt encore certain qu'entre ces Princes du monde qui dès le tems de S. Paul s'étoient ainſi aveuglés dans le Judaïſme, Hérodes par toute ſorte de raiſon a dû tenir le premier rang. Voilà donc, mes chers Auditeurs, les deux idées que je me propoſe, & où je trouve que doit ſe raporter toute la morale du grand Myſtère que nous célébrons ; l'idée de la vraie ſageſſe, & l'idée de la fauſſe ſageſſe : l'idée de la vraie ſageſſe, qui conſiſte à chercher Dieu ; & l'idée de la fauſſe ſageſſe, qui conſiſte à ſe chercher ſoi-même : l'idée de la vraie ſageſſe dont nous avons le modéle dans l'exemple des Mages ; & l'idée de la fauſſe ſageſſe que je découvre dans l'exemple d'Hérodes : comprenez, s'il vous plaît, ces deux penſées. Qu'étoit-ce que les Mages dont nous honorons la mémoire ; c'étoient les ſages de la Gentilité ; & tous les Peres conviennent qu'ils ont été les prémices de notre vocation à la Foi. Il étoit donc naturel que Dieu nous donnât dans eux un parfait modéle de la ſageſſe chrétienne, & c'eſt ce qu'il a prétendu, ne je vais vous le montrer dans la premiere

2. Au contraire, qu'étoit-ce qu'Hérodes

dans le Judaïsme ? un sage politique, un sage mondain, le plus infidéle de tous les hommes envers Dieu. Il étoit donc plus propre que tout autre à nous faire comprendre le désordre de la fausse prudence ; & c'est ce que vous verrez avec étonnement & avec frayeur dans la seconde Partie. Ainsi la solide sagesse des Elus & des vrais Chrétiens dans la conduite des Mages en cherchant le Fils de Dieu, & l'aveugle sagesse des réprouvés & des impies dans la conduite d'Hérodes en persécutant le Fils de Dieu : l'une, qui nous fait connoître les saintes voies par où nous devons marcher pour arriver au terme du salut ; l'autre, qui nous fait voir sensiblement les voies d'iniquité dont nous devons nous préserver, & qui ne peuvent aboutir qu'à la perdition ; c'est tout mon dessein.

NON, Chrétiens, jamais la Providence n'a donné au monde un modèle plus achevé de cette véritable sagesse, qui consiste à chercher & à trouver Dieu, que celui qu'elle nous propose dans la personne des Mages. Examinons tous les caractères de leur foi, dans son commencement, dans son progrès & dans sa perfection. Dans son commencement, c'est-à-dire, dans la promptitude avec laquelle ils se déterminent à suivre la vocation divine qui leur est marquée par l'étoile, & dans le courage qu'ils font paroître en abandonnant tout pour obéir à l'ordre de Dieu. Dans son progrès, c'est-à-dire, dans la constance qu'ils témoignent, lorsque l'étoile vient à s'éclipser, s'informant avec soin du lieu où est né l'Enfant qu'ils cherchent, le reconnoissant pour Roi I. PART.

des Juifs juſqu'au milieu de Jéruſalem, & même au milieu de la Cour d'Hérodes, & déclarant avec une ſainte liberté qu'ils ſont venus pour lui rendre leurs hommages. Dans ſa perfection, je veux dire, dans l'admirable diſcernement qu'ils font de Jeſus-Chriſt, ne ſe ſcandaliſant point de l'état pauvre & humble où ils le trouvent; au contraire, concluant delà même qu'il eſt leur Sauveur, l'adorant en eſprit & en vérité, & par les myſtérieux préſens qu'ils lui offrent, lui donnant autant de preuves de leur parfait dévouement & de leur religion. Cherchez-vous Dieu de bonne foi, mes chers Auditeurs, & voulez-vous ſçavoir comment on le trouve? en voilà toute la ſcience & tout le ſecret. Ne diſons plus après cela, que les voies de Dieu ſont des voies obſcures & inconnues: elles nous ſont ici révélées trop clairement & trop diſtinctement, pour avoir droit de tenir déſormais un tel langage. Ne nous plaignons plus des difficultés qui s'y rencontrent & des égaremens qui y ſont ſi ordinaires: après l'exemple de ces Mages, qui n'y ont marché avant nous que pour nous y ſervir de guides, nos plaintes ſeroient également vaines & injuſtes. Supposé l'excellent modèle que Dieu nous met devant les yeux, nos erreurs en matiere de ſalut ne peuvent plus être excuſables; & ſi malgré tant de lumieres nous ſommes aſſez malheureux pour ne pas trouver Dieu & pour nous perdre, c'eſt à notre infidélité, c'eſt à notre lâcheté, c'eſt à notre inconſtance, c'eſt à nos reſpects humains, c'eſt à notre orgueil, c'eſt à notre avarice & à un attachement opiniâtre aux biens de ce monde, c'eſt

à nous-mêmes enfin que nous devons imputer notre malheur. Attention, Chrétiens; ceci me fournit pour vous des leçons bien importantes.

Promptitude à ſuivre la vocation du Ciel: ce fut le premier effet de la foi des Mages, & le premier trait de cette haute ſageſſe qui par un changement divin, d'infidéles qu'ils étoient, les mit en état de trouver le Dieu Sauveur. Dès qu'ils virent ſon étoile, ils partirent pour aller à lui: *Vidimus ſtellam ejus, & venimus.* Ils ne balancerent point, ils ne délibérerent point, ils ne s'arrêterent point ni à former de vains projets, ni à prendre de longues meſures. Attentifs à l'étoile qui les éclairoit, & uniquement apliqués à chercher celui qu'elle leur annonçoit, ils hâterent leur marche: pourquoi? parce qu'ils étoient déja remplis de cet eſprit & de cette ſageſſe ſurnaturelle qui conduit les élus de Dieu. Or, comme remarque S. Chryſoſtome, chercher Dieu de la maniere efficace & ſolide dont le cherche une ame fidéle, ce n'eſt plus raiſonner ni délibérer, c'eſt exécuter & agir: d'où il s'enſuit, dit ce ſaint Docteur, que quand on délibere, quand on conſulte & qu'on raiſonne, quelqu'intention qu'on ait de trouver Dieu, le cherchant toujours, ou pour mieux dire, ſe flattant toujours de le chercher, on ne le trouve jamais! Voilà ſur quoi fut fondée la promptitude des Mages. Ils virent l'étoile, & animés d'une foi vive, preſſés d'un deſir ardent d'arriver au terme où l'étoile les apelloit, ils n'écouterent rien de tout ce qui pouvoit les retenir: *Vidimus & venimus*; nous avons vu, & nous ſommes venus. *Matth. 2. 2.*

Paroles, ajoute S. Chryſoſtome, qui expriment admirablement la force & l'opération de la grace, puiſqu'il eſt vrai que dans l'affaire du ſalut, tout dépend de certaines vues à quoi la grace eſt attachée, ou plutôt en quoi conſiſte la grace même. *Ambulate dum lucem habetis*; marchez, diſoit le Fils de Dieu, pendant que vous avez la lumiere. Or c'eſt ce que font à la lettre ces ſages prédeſtinés de la Gentilité. Ils marchent, parce qu'une lumiére ſecrette pénétre intérieurement & touche leurs cœurs, tandis qu'un nouvel aſtre brille extérieurement à leurs yeux. Ils marchent, parce que cette double lumiere leur fait connoître la naiſſance d'un Dieu & d'un Sauveur : d'un Dieu, qui ne ſe contentant plus d'être connu dans la Judée, veut recevoir les hommages de toutes les nations : d'un Sauveur, qui les a choiſis & qui veut commencer par eux à montrer qu'il n'eſt pas ſeulement venu pour Iſraël, mais pour tous les peuples de la terre. Ils marchent ; & l'extrême diligence dont ils uſent, eſt autant une preuve de leur ſageſſe, que de l'activité de leur zéle : ils s'empreſſent de chercher leur ſalut en cherchant celui qui en eſt l'Auteur, & qui en doit être bientôt le Conſommateur ; *Vidimus, & venimus.*

Joan. c. 12.

Ainſi agiſſent les Mages ; mais nous comparant avec eux, mes chers Auditeurs, quel eſt ici le premier & le grand déſordre que nous avons à nous reprocher ? Ne ſont-ce pas les retardemens éternels, les retardemens affectés, les retardemens téméraires & inſenſés que nous aportons tous les jours à l'exécution des ordres de Dieu, & à ce que la grace

nous inſpire ? Peut-être y a-t-il des années entiéres que Dieu nous apelle, & que nous lui réſiſtons. Elevés dans le Chriſtianiſme, nous avons pour marcher plus de lumieres que les Mages : notre foi eſt plus établie, plus formée, plus dévelopée ; nous connoiſſons beaucoup plus diſtinctement qu'eux les volontés & les deſſeins de Dieu ſur nous. Pour une étoile qu'ils voyoient, mille raiſons nous convainquent, mille exemples nous confondent, toutes les Ecritures nous parlent, tant de Docteurs nous inſtruiſent, tant de Prédicateurs nous preſſent, nous ſollicitent, nous exhortent ; mais en vain, parce que nous différons toujours. Ne dirons-nous jamais comme les Mages, *Vidimus & venimus* : nous avons vu, & nous ſommes venus ? Oui ; j'ai vu, ou je vois aujourdhui ce que Dieu demande de moi ; & c'eſt pour cela que dès aujourdhui je m'engage & je commence à l'accomplir : car que ſçais-je ſi je le pourrai demain ? que ſçais-je ſi je ſerai demain auſſi touché de la vue que Dieu m'en donne ? que ſçais-je ſi ce rayon de grace fera dans mon ame la même impreſſion ? que ſçais je ſi la lumiére de ma foi, après tant de délais qui l'affoibliſſent peu à peu, ne viendra point tout-à-fait à s'éteindre ? que ſçais-je ſi mettant par là le comble à mes iniquités, je ne tomberai point dans cet aveuglement fatal dont Dieu punit les cœurs rébelles, & ſi l'habitude que je me fais de temporiſer & de ne jamais rien conclure, ne ſera point enfin la ſource de ma réprobation ? Ah ! ſuivons cette lumiere favorable qui luit encore pour nous. Marchons, de peur que les ténébres ne nous ſurprennent, & ne remettons

point à un autre tems ce qui doit avoir la préférence dans tous les tems, ou plutôt, ce qui doit être l'affaire de tous les tems. Dieu m'éclaire maintenant, & je ne puis ſçavoir s'il m'éclairera demain, ni s'il y aura même un lendemain pour moi : mais quand je le ſçaurois, devrois-je & voudrois-je me prévaloir contre lui de ſa patience, & abuſer de ſa miſéricorde pour l'offenſer toujours avec plus d'obſtination ? Promptitude à ſuivre la voix de Dieu dès que Dieu nous la fait entendre, c'eſt la premiere leçon que nous fait l'exemple des Mages ; & courage à ſurmonter pour cela toutes les difficultés qui ſe préſentent, c'eſt la ſeconde.

Car pour ſuivre l'étoile, & pour répondre à la vocation du Ciel, les Mages, auſſi-bien qu'Abraham, furent obligés d'abandonner leur pays, leurs maiſons, leurs familles ; & ſelon la commune tradition, leurs Royaumes & leurs Etats. Ils durent faire dès-lors ce que S. Pierre & les Apôtres firent dans la ſuite des années ; c'eſt-à-dire, ils durent quitter tout pour Jeſus-Chriſt, & ils eurent droit les premiers de dire comme S. Pierre, & même dans un ſens, avec plus de mérite que S. Pierre ; *Ecce nos* *Matth.* *reliquimus omnia, & ſecuti ſumus te.* Or, *c. 19.* leur courage à prendre une telle réſolution, leur détachement héroïque en s'éloignant de ce qu'ils avoient de plus cher, en eſſuyant les fatigues d'un long voyage, & en ſacrifiant de la ſorte leur repos, c'eſt ce que je puis conſidérer comme une ſeconde démarche de leur foi naiſſante, & comme une nouvelle preuve de cette éminente ſageſſe qui leur fit trouver Jeſus-Chriſt. Car il eſt aiſé, dit Saint

Chryſoſtome, de ſuivre le mouvement de la grace quand il n'en coûte rien à la nature, & d'obéir à l'inſpiration de Dieu quand il ne s'y rencontre nul obſtacle de la part du monde. Le mérite de la foi & de la ſageſſe chrétienne eſt de renoncer même quand il le faut, à ce qu'on aime plus tendrement, de quitter ſes habitudes, de rompre ſes liens, de ſe priver des commodités & des douceurs de la vie, & de ſe faire certaines violences, ſans leſquelles on ne parvient point au Royaume de Dieu. C'eſt alors, pourſuit S. Chryſoſtome, que la prudence de la chair eſt encore bien plus ſubtile & plus artificieuſe pour nous détourner de la foi où Dieu veut nous conduire. C'eſt alors que prenant le parti de notre amour-propre, elle tâche à nous perſuader qu'il y a de l'indiſcretion dans un renoncement ſi général & ſi abſolu ; c'eſt alors que tirant avantage de notre foibleſſe, elle nous repréſente ce parfait détachement comme une entrepriſe au-deſſus de nos forces, & que nous ſommes incapables de ſoutenir. En un mot, c'eſt alors qu'étouffant les ſaints deſirs que Dieu par les vives lumieres de ſa grace avoit excités dans nos cœurs, elle nous rend lâches, froids, languiſſans dans une affaire qui demande toute notre ardeur & tout notre zéle. S'il s'agiſſoit d'un intérêt du monde, cette prétendue impoſſibilité, que la prudence humaine nous opoſe, ne nous feroit pas balancer un moment. Pour une fortune temporelle & pour ſatisfaire notre ambition nous ſerions prêts à tout, nous-oſerions tout, nous nous expoſerions à tout : mais parce qu'il s'agit de l'œuvre de Dieu & de notre

converſion, tout nous effraie & tout nous devient impraticable. Or, c'eſt cette lâcheté que la foi doit combattre en nous, ſi nous voulons imiter l'exemple des Mages ; & par la même, encore une fois, nous devons juger ſi la voie où nous marchons eſt la voie de Dieu. Car l'illuſion la plus groſſiére eſt de nous flatter d'avoir trouvé cette voie de Dieu, tandis qu'il ne nous en coûte nul effort. Il y a pour y entrer & pour y demeurer, des ſacrifices à faire ; & nulle voie n'eſt ſure pour nous qu'autant que nous les faiſons à Dieu ces ſacrifices, ou que nous y ſommes efficacement & ſincérement diſpoſés. Revenons à notre modéle, & voyons le progrès de la foi des Mages.

Ils arrivent à Jéruſalem, & l'étoile qui juſques-là leur avoit ſervi de guide, par une conduite de Dieu toute particuliere, vient tout à coup diſparoître. Que ne pouvoient-ils pas penſer ? que ne devoient-ils pas craindre ? leur foi n'en dut-elle pas être ébranlée, troublée, déconcertée ? Mais non, Chrétiens, la tentation la plus dangereuſe, l'épreuve la plus ſubite & la moins attendue, le prétexte le plus ſpécieux qu'elle leur fournit pour penſer à leur retour, rien ne les fait changer de réſolution. A quelque prix que ce ſoit, ils veulent trouver le Dieu qu'ils cherchent. Ils ont vu ſon étoile, & ils ont ſenti l'onction de ſa grace, c'eſt aſſez. Si cette étoile ne paroit plus, c'eſt un ſecret de la Providence qu'ils adorent, mais dont ils n'ont garde de ſe faire un ſujet de ſcandale ; c'eſt une occaſion que Dieu leur donne de lui marquer leur fidélité, & ils comprennent qu'il faut en de pareilles conjonctures ſe

soutenir par la constance. Sans donc se troubler, sans se rebuter, ils espéreront aussi-bien qu'Abraham contre l'espérance même ; ils continueront leur marche, surs du Dieu qui les a apellés, & comptant qu'au défaut de l'étoile il leur tracera lui-même le Chemin.

Or, c'est en cela que paroît le don de sagesse, d'intelligence, de conseil, dont ils sont remplis ; & voilà, mes chers Auditeurs, comment notre Dieu tous les jours en use avec nous. Après nous avoir attirés à son service & nous y avoir engagés, il retire pour un tems certaines graces sensibles, dont il nous avoit d'abord prévenus. Nous ne sentons plus ces touches secrettes qui nous rendoient son joug aimable, & qui nous faisoient courir comme David avec une sainte allégresse dans la voie de ses Commandemens. Ainsi délaissés au milieu de notre course, & pour ainsi dire, abandonnés à nous-mêmes ; nous tombons dans des états d'obscurité, de ténebres, de sécheresse, de dégout, & alors non-seulement Dieu nous éprouve, mais il veut que nous-mêmes nous nous éprouvions. Car si ces graces sensibles nous étoient toujours présentes, si nous ne perdions jamais de vue cette étoile lumineuse qui fut le premier attrait de notre conversion, quoi que nous fissions pour Dieu, nous ne pourrions ni répondre de nous à Dieu, ni dans le sens que je l'entends, nous assurer de nous-mêmes ; c'est-à-dire, notre ferveur dans cet état nous devroit être suspecte ; la sensibilité & l'abondance des consolations divines nous donneroient ou devroient nous donner une défiance raisonnable de notre vertu : au moins est-il vrai que notre

foi n'auroit pas cette fermeté qu'elle doit avoir pour être une foi parfaite & digne de Dieu. Il faut donc qu'elle ſoit éprouvée : & par où ? par ces délaiſſemens & ces privations ſi ordinaires aux ames les plus juſtes ; & ſi nous ne ſommes pas encore aſſez forts pour dire à Dieu
Pſ. 25 ce que lui diſoit le Prophéte Royal, *Proba me, Domine*, éprouvez-moi, Seigneur, il faut qu'à l'exemple des Mages nous ſoyons aſſez ſaintement diſpoſés pour perſévérer dans les épreuves où il lui plaît de nous mettre. Il faut que le ſouvenir des lumieres dont nous avons été touchés, nous tienne lieu de ces lumieres-même quand Dieu vient à nous les ôter, & qu'il nous ſuffiſe de pouvoir dire :
Matth. 2. *Vidimus ſtellam ejus* : je ne vois plus ce qui m'excitoit autrefois, & ce qui m'attachoit à Dieu, mais je l'ai vu, mais j'en ai connu la vérité & la néceſſité, mais j'en ai été perſuadé. Or, tout ce que j'ai vu ſubſiſte encore ; & puiſqu'il ſubſiſte encore, qu'il ſubſiſtera toujours & qu'il aura toujours la même force, pourquoi ne fera-t-il pas toujours ſur moi la même impreſſion, & ne me ſervira-t-il pas toujours de motif pour m'animer, & de régle pour me conduire ? Raiſonner de la ſorte & indépendamment des goûts & des conſolations intérieures, tenir toujours la même route & agir de la même façon ; c'eſt-là, Chrétiens, que je reconnois la ſageſſe de l'Evangile, & ce que nous ne pouvons aſſez admirer dans les Mages.

Cependant, que font-ils pour ſupléer à l'étoile qu'ils ne voient plus ? ils ſe ſervent des moyens naturels que leur fournit la Providence. Ils ſçavent que le Dieu qu'ils cherchent

se plaît en effet à être cherché, & que c'eſt à ceux qui le cherchent qu'il ſe découvre plus volontiers : c'eſt pour cela qu'ils s'informent exactement du lieu de ſa naiſſance ; c'eſt pour cela qu'ils ont recours aux Prêtres & aux Docteurs de la loi, comme à ceux qu'ils ſupoſent plus intelligens & plus capables par leur caractère de les inſtruire ; c'eſt pour cela qu'ils parlent, qu'ils conſultent, qu'ils ne ſe donnent aucun répos. Autre preuve de leur ſageſſe, dont il faut que nous profitions. Car en quelque état d'aveuglement & d'obſcurité que je tombe, en quelque ignorance des voies de Dieu que je puiſſe être, en quelque déſordre même que fût ma foi, ſi je cherche Dieu dans la ſimplicité du cœur, il eſt ſûr que je le trouverai ; c'eſt lui-même qui me l'a dit, & la parole y eſt expreſſe : *In ſimplicitate cordis quærite illum, quoniam invenitur ab iis qui non tentant illum* : c'eſt-à-dire, ſi je le cherche ſincérement & avec une intention pure & droite, ſi je le cherche avec humilité, ſi je le cherche avec confiance, ſi je le cherche avec perſévérance, il eſt ſûr que je ne ſerai point confondu, *Qui ſuſtinent te, non confundantur*, & qu'il ne me manquera pas, *Non dereliquiſti quærentes te* ; il eſt ſûr que mon ame en le cherchant, vivra de la vie des juſtes, *Quærite Dominum & vivet anima veſtra*, il eſt ſûr qu'à meſure que je le chercherai, je m'affermirai dans la pratique du bien & dans l'horreur du vice, *Quærite Dominum & confirmamini*. Oracles de l'Ecriture dont il ne m'eſt pas permis de douter. Or, eſt-il rien de plus propre à m'encourager dans le ſoin de chercher Dieu & d'étudier les voies de mon ſalut ? Vous me direz que vous n'avez

Sap. 1. Ps. 24. Ps. 9. Ps. 68. Ps. 104.

point assez pour cela de pénétration, & que vos lumieres sont trop foibles. Je le veux, mon cher Auditeur; mais vous avez aussi-bien que les Mages un moyen facile pour éclaircir tous vos doutes, & pour vous tirer de l'incertitude où vous pouvez être. Il y a dans l'Eglise de Dieu des Docteurs & des Prêtres, comme il y en avoit alors. Il y a des hommes établis pour vous conduire, & qu'il ne tient qu'à vous d'écouter. Interrogez-les comme vos Peres, & ils vous diront ce que vous
Deut. avez à faire; *Interroga Patrem tuum, & annunciabit tibi; majores tuos, & dicent tibi*: Allez à eux comme au Ministre du Seigneur; leurs levres dépositaires de la science vous enseigneront la science des sciences, qui est celle de trouver Dieu. Pouvez-vous l'ignorer avec cela, & avec cela pouvez-vous même vous y tromper sans vous rendre absolument inexcusable?

Les Mages nous aprennent quelque chose encore de plus: & quoi? à chercher Dieu avec un généreux mépris de tous les respects humains, & avec une liberté digne de la sainteté du Christianisme que nous professons. En fut-il jamais un tel exemple? Au milieu de Jérusalem & en la présence d'Hérodes, ils demandent où est né le nouveau Roi des Juifs; sans nul ménagement de politique, ils déclarent qu'ils sont venus pour l'adorer; uniquement occupés de cette pensée, ils ne comptent pour rien toutes les considérations du monde qui pourroient refroidir leur zele. Qu'Hérodes s'en offense & qu'il se trouble; que la Synagogue s'en scandalise & qu'elle en murmure; qu'on pense & qu'on dise d'eux tout

ce que l'on voudra ; ni la cenſure des Juifs, ni la malignité d'Hérodes, ni la crainte de lui déplaire, ni le danger qui les menace, rien ne les empêchera de rendre à ce Sauveur & à ce Dieu naiſſant le culte qui lui eſt dû. Eſt-ce ainſi, mon cher Auditeur, que vous l'honorez ? eſt-ce ainſi que vous pratiquez les devoirs de votre Religion ? eſt-ce ainſi que vous êtes, quand il le faut être, libre & ſincére adorateur de Jeſus-Chriſt ? Combien de fois un reſpect humain a-t-il retenu votre foi dans l'eſclavage ? combien de fois juſques dans les ſacrés Myſtères, lorſqu'il s'agiſſoit d'adorer le même Dieu qu'adorerent les Mages, avez-vous été un lâche prévaricateur ? combien de fois à la face des Autels, la crainte de paſſer pour un homme régulier & pieux vous a-t-elle fait oublier que vous étiez chrétien, & par une foibleſſe ſcandaleuſe vous a-t-elle fait paroître impie ? combien de fois une honte criminelle vous a-t-elle fermé la bouche dans des occaſions où il falloit s'expliquer hautement & parler ? Où étoit alors cette liberté chrétienne dont vous deviez vous faire & devant les hommes & devant Dieu, non-ſeulement une obligation, mais une gloire ? où étoit cet eſprit de Religion, qui devoit vous élever au-deſſus du monde ? Sont-ce là ces ſaintes victoires que la foi doit remporter ? *Et hæc eſt victoria quæ vincit mundum, fides noſtra* ? Ce point de morale occuperoit un diſcours entier : je le laiſſe ; & pour vous faire voir la ſageſſe des Mages dans tout ſon jour, je paſſe à ce que j'apelle : la perfection de leur foi. 1. *Joan.* c. 5.

Perfection de leur foi. Entrons avec eux dans l'étable de Bethléem : car ils y arrivent

enfin après tant de peines & tant de périls. Or quel ſpectacle pour des Rois, qu'un Enfant couché ſur la paille & dans une crêche ? mais ſous des dehors ſi vils & ſi mépriſables le diſcernement qu'ils font de ce Sauveur n'eſt-il pas l'effet de la plus éminente ſageſſe ? ils le reconnoiſſent dans la pauvreté & dans la miſére, dans l'enfance & dans l'infirmité, dans l'humiliation & dans le plus profond abbaiſſement. Bien-loin que cet état où ils le trouvent, altére leur foi, ils en ſont touchés, ils en ſont édifiés ; & pénétrant le Myſtère, ils découvrent ſous ces voiles obſcurs le Meſſie promis au monde. S'ils n'euſſent eu qu'une foi foible & chancelante, l'étable, la crêche, les langes de cet Enfant les euſſent rebutés ; leur raiſon ſe ſeroit révoltée ; leur ſageſſe alors toute mondaine leur eût inſpiré du mépris pour un Sauveur réduit lui-même en de telles extrémités. Ils auroient dit ce que dirent enſuite les Juifs ; *Luc.* 19. *Nolumus hunc regnare ſuper nos* ; nous ne voulons point d'un maître ſans biens, ſans forces, ſans pouvoir, ſans nom, dénué de tout : qu'il paroiſſe ſur le trône, qu'on nous le faſſe voir revêtu de gloire & de majeſté, & nous nous ſoumettrons : voilà comment ils auroient parlé, & ce qu'ils auroient penſé. Mais parce qu'ils ſont animés d'une foi vive, d'une foi parfaite, d'une foi divine, ils en jugent tout autrement : ils concluent que Jeſus-Chriſt eſt Roi par lui-même ; c'eſt-à-dire, que pour ſe faire rechercher & obéir, en cette qualité, il n'a nul beſoin de toutes les marques extérieures & de tous les ornemens de la pompe humaine. Si les autres Rois en étoient dépouillés, auroient-ils autour d'eux ces troupes de Clients

& ces Cours nombreuſes qui rempliſſent leurs Palais ? ce n'eſt pas ſur cet éclat & ſur cette grandeur aparente qu'eſt fondée leur Royauté ; elle vient de Dieu, qui leur a fait part de ſa puiſſance. Mais après tout ſi leur Royauté s'attire tant de reſpects & ſi le monde lui rend tant d'honneurs, c'eſt parce qu'elle eſt accompagnée d'une ſplendeur & d'une magnificence qui frape les yeux ; au lieu que ſans cela ce Roi nouvellement né ſe fait reſpecter & honorer par les Rois-mêmes. Ils concluent qu'il eſt Roi des eſprits & des cœurs, puiſqu'il les a ſi miraculeuſement éclairés, inſpirés, touchés. Les plus grands Rois de la terre n'ont pas ce pouvoir : ils regnent ſur nous, dit S. Jerôme ; mais Jeſus-Chriſt regne dans nous, & il n'apartient qu'à lui de s'inſinuer comme il veut dans les ames, & de leur donner telle impreſſion qu'il lui plaît. Ils concluent qu'il eſt Roi univerſel ; Roi du Ciel où il vient de faire éclater un nouvel aſtre ; & Roi de la Terre où il fait ſentir ſa ſouveraineté & ſa préſence aux nations mêmes les plus reculées ; Roi des Juifs & des Gentils, de tous les états & de toutes les conditions, puiſque de toutes les conditions & de tous les états il a également apellé à lui & les grands & les petits. C'eſt, dis-je, ce qu'une ſageſſe toute céleſte leur découvre ; & c'eſt avec la même ſageſſe & la même foi qu'une ame qui par un retour ſincère & par une pleine conſécration s'attache déſormais à ce Sauveur qu'elle a retrouvé, lui dit comme ces bienheureux Mages (car je ne puis douter que ce ne fût là leur ſentiment :) *Rex Regum & Dominus dominantium* ; vous êtes le Roi des *Apoc.* 16.

Rois & le Maître des Maîtres ; vous serez le mien en particulier. Trop long-tems le monde a exercé sur moi sa tyrannie ? trop long-tems il m'a tenu dans une dure servitude, & soumis à ses loix, ou plutôt à ses bisarreries & à ses caprices : il faut enfin secouer un joug si pesant & si honteux. Vous régnerez dans mon cœur & sur mon cœur : vous y regnerez seul, & seul vous en réglerez tous les desirs, toutes les vues, tous les desseins. Ainsi le pensent les Mages ; & ainsi, mes chers Auditeurs, devez-vous le dire vous-mêmes, & encore plus le penser.

Perfection de leur foi. Non contens d'honorer Jesus-Christ comme le souverain Monarque du monde, ils l'adorent comme leur Dieu ; non contens de lui rendre un culte extérieur en se prosternant devant lui, *Et procidentes*, ils lui rendent un culte intérieur, & l'adorent en esprit & en vérité, *Adoraverunt eum.* Car ce fut un culte religieux ; & pour être un culte religieux, il devoit partir du cœur. Combien de faux Adorateurs dans le Christianisme ; c'est le vrai Dieu qu'ils adorent mais sans l'adorer comme le vrai Dieu le doit être : pourquoi ? parce qu'ils ne l'adorent que par coutume, parce qu'ils ne l'adorent que par cérémonie, parce qu'ils ne l'adorent que par je ne sçais quelles bienséances à quoi ils ne veulent pas manquer ; tandis que leur cœur porte ailleurs toutes ses pensées & tous ses vœux ; c'est-à-dire, qu'ils sont Chrétiens en apparence, mais sans l'être en effet comme les Mages commencerent à le devenir.

*Matth. c. 2.*

*Ibidem.*

Perfection de leur foi. Que présentent-ils à Jesus-Christ ; & suivant l'explication des Pere

& des Interpretes, que de Myſtères ſont renfermés dans les trois offrandes qu'ils lui font ? Toute l'idée de Jeſus-Chriſt même y eſt exprimée d'une maniere ſenſible ; ſa divinité, ſon humanité, ſa ſouveraineté : ſa divinité, par l'encens qui n'eſt dû qu'à Dieu ; ſon humanité, par la myrrhe qui ſervoit à embaumer & à conſerver les corps ; enfin ſa ſouveraineté, par l'or qui eſt le tribut ordinaire que nous payons aux Princes & aux Monarques : *Et apertis theſauris ſuis, obtulerunt ei munera, aurum, thus, & myrrham.* Voilà les grandes vues que leur donna une ſageſſe ſupérieure à toute la ſageſſe du ſiécle ; ce fut dès-lors que le Sauveur des hommes put bien dire qu'il n'avoit point trouvé tant de foi, même dans Iſraël ; *Non inveni tantam fidem in Iſraël.* En effet, demande S. Auguſtin, que devons-nous plus admirer, ou la foi des Mages, ou l'aveuglement & l'infidélité des Juifs ? Les Juifs avoient au milieu d'eux le Meſſie, & ils ne le connoiſſoient pas ; les Mages en étoient éloignés, & malgré la plus longue diſtance des lieux ils viennent le chercher dans la Judée, & ont le bonheur de l'y trouver : les Juifs le renoncerent, quoique né dans leur pays ; & les Mages, quoiqu'étrangers, l'adorerent : les Juifs dans la ſuite des années le crucifierent, lors même qu'il opéroit les plus grands miracles ; & les Mages tout enfant qu'il étoit encore, ſe devouerent à lui, lors même qu'il n'étoit pas en état de prononcer une parole. Ceux-ci le virent ſur la paille, réduit à la plus vile condition des hommes, & cependant ils s'humilierent devant lui comme devant un Dieu ; ceux-là témoins des

*Ibidem.*

*Matth. c. 8.*

hautes merveilles dont il étoit l'auteur, le virent agir en Dieu, & toutefois ils ne lui rendirent pas même les devoirs de justice & de charité qu'on ne peut sans crime refuser à un homme. Marque évidente, reprend Saint Augustin, mais effet terrible de leur endurcissement.

Ah! mes Freres, n'est-ce point une image de ce qui nous arrive à nous-mêmes, ou de ce qui doit bientôt nous arriver? Jusques dans le sein de l'Eglise & dans le centre du Christianisme avons-nous la même foi que les Mages? ou si nous croyons comme eux, agissons-nous comme eux, & cherchons-nous Dieu comme eux? Ils furent, ces saints Mages, selon la pensée & l'expression des Peres, les prémices de notre vocation à la foi; c'est par eux que Jesus-Christ voulut commencer à nous transmettre ce précieux trésor de la foi dont il les fit dépositaires; c'est par eux qu'il commença à substituer les Gentils en la place des Juifs, ou plutôt qu'il voulut associer les Gentils & les Juifs dans la même créance. Mais au lieu d'imiter ces Gentils fidéles, nous imitons les Juifs incrédules. Nous sommes le peuple de Dieu, & à peine connoissons-nous Dieu; ou si nous le connoissons, nous n'y pensons pas; ou si quelquefois nous y pensons, ce n'est que pour rendre notre malice plus obstinée, en nous éloignant de lui & ne retournant presque jamais à lui. Il est vrai que nous avons reçu la foi que les Juifs ne voulurent pas recevoir: mais ce riche héritage, comment l'avons-nous conservé, comment l'avons-nous cultivé, quels fruits en retirons-nous, & comment le faisons-nous profiter? Car qu'est-ce maintenant que la foi des Chrétiens, cette foi si pure,

ſi ferme, ſi genereuſe, ſi agiſſante dans les Mages ; mais dans nous ſi languiſſante, mais dans nous ſi pareſſeuſe & ſi lente, mais dans nous ſi ſtérile & dépouillée de toutes les œuvres qui la doivent accompagner, & qui la vivifient devant Dieu ? Or ne craignons-nous point que Dieu ne prononce enfin contre nous le même arrêt qu'il prononça contre les Juifs par la bouche de ſon Apôtre : *Vobis oportebat primùm loqui verbum Dei ; ſed quoniam repellitis illud, & indignos vos judicatis æternæ vitæ, ecce convertimur ad Gentes : ſic enim præcipit nobis Dominus.* Mes Freres, leur diſoit Saint Paul, c'étoit à vous qu'il falloit d'abord annoncer la parole de Dieu, puiſque Dieu vous avoit ſpécialement choiſis ; mais vous la rejetez cette divine parole, vous la mépriſez & vous ne voulez pas l'entendre. C'eſt une parole de vie, mais vous renoncez à cette vie éternelle où elle devoit vous conduire. Le Seigneur donc nous ordonne de porter aux nations le ſaint Evangile que vous refuſez d'embraſſer. *Ecce convertimur ad gentes : ſic enim præcepit nobis Dominus.* N'avons-nous pas, dis-je, ſujet de craindre que Dieu ne nous traite de la ſorte, qu'après nous avoir diſtingués entre les nations, qu'après avoir fait luire ſur nous ſa lumiere & nous avoir donné la foi par préférence à tant de peuples qu'il a laiſſés dans les ténébres, il ne nous enleve le talent qu'il nous a confié, & qu'il ne le tranſporte loin de nous dans des terres étrangeres ? N'eſt-ce point déja même ce qui commence à s'accomplir ? Nous entendons parler des merveilles qu'opére la prédication de l'Evangile au-delà

Act. c. 13.

des mers ; nous voyons partir d'auprès de nous des Miniſtres de Jeſus-Chriſt, pour aller cultiver une Chrétienté naiſſante au milieu de l'Idolatrie ; le nom du Seigneur eſt porté aux extrémités du monde. Que votre miſéricorde, ô mon Dieu, en ſoit éternellement bénie, & malheur à nous ſi nous avions ſur cela d'autres ſentimens. Mais, Chrétiens, ſelon la parole expreſſe du Sauveur des hommes, tandis que les peuples de l'Orient entrent dans le Royaume de Dieu, les enfans même du Royaume n'en ſeront-ils point bannis ? La ruine des Juifs fit l'abondance & l'élévation des Gentils ; & la richeſſe de tant de nations ſur qui Dieu répand ſes tréſors ne fera-t-elle point notre pauvreté & notre miſere ? Si la foi paſſe en des vaſtes contrées où elle étoit inconnue, n'eſt-ce point qu'elle nous quitte, après que nous l'avons ſi long-tems outragée, ſi long-tems déshonnorée, ſi long-tems retenue captive dans l'injuſtice & l'iniquité ? Prevenons, mes chers Auditeurs, cet affreux châtiment. Ranimons notre foi, & ſuivons-la ; c'eſt notre guide, c'eſt notre étoile : ne la perdons jamais de vue. Allons à Dieu, & n'y allons pas les mains vuides. L'encens que nous lui devons préſenter, c'eſt, ſelon l'explication de S. Gregoire, la ferveur de nos prieres, la myrrhe que nous lui devons offrir, c'eſt, ſuivant la penſée du même Pere, la mortification de nos corps & l'auſtérité de la pénitence ; l'or qu'il attend de nous, ce ſont nos bonnes œuvres. Avec cela nous le trouverons auſſi-bien que les Mages ; & j'ai dit que c'étoit le ſouverain point de la ſolide

ſageſſe des élus. Voyons maintenant dans l'exemple d'Hérodes, quelle eſt l'aveugle ſageſſe des impies & des réprouvés : c'eſt la ſeconde Partie.

II. PART.

CEST un oracle de l'Apôtre & par conſéquent un oracle de la vérité éternelle, que la ſageſſe de ce monde eſt ennemie de Dieu. Mais comme elle eſt ennemie de Dieu, cette ſageſſe mondaine, auſſi Dieu en eſt-il ennemi ; & c'eſt lui-même qui le déclare par un de ſes Prophétes : *Perdam ſapientiam ſapientium* ; je confondrai la prudence des prudens du ſiécle. Voilà, dit S. Chryſoſtome, les deux caractères de cette fauſſe ſageſſe qui regne parmi les impies, & qui eſt le principe de leur conduite. Elle s'éleve contre Dieu, & Dieu la confond ; elle fait la guerre à Dieu, & Dieu la réprouve ; elle voudroit anéantir Dieu, & Dieu la détruit & l'anéantit. Caractères dont l'opoſition même fait la liaiſon, puiſque l'un, comme vous verrez, eſt inſéparable de l'autre. Elle eſt ennemie de Dieu, voilà ſon déſordre ; & Dieu par un juſte retour eſt ſon plus mortel ennemi, voilà ſon malheur. Or je ſoutiens que jamais ces deux caractères de la ſageſſe du monde n'ont paru plus viſiblement que dans la perſonne d'Hérodes. Car quelle a été la deſtinée de ce Prince, & à quoi ſa deteſtable politique fut-elle occupée ? Vous le ſçavez, Chrétiens : à former des deſſeins contre Jeſus-Chriſt, à lui ſuſciter une cruelle perſécution, à vouloir l'étouffer dès ſon berceau, & par la plus abominable hypocriſie à le chercher en aparence pour l'adorer, mais en effet pour le faire périr

1. Cor. 1. c. 19.

C'eſt ce que j'appelle le crime de la ſageſſe du ſiécle. Et que fit de ſa part Jeſus-Chriſt naiſſant, ou plutôt que ne fit-il pas pour montrer que cette prétendue ſageſſe étoit une ſageſſe maudite & réprouvée ? Vous l'avez vu dans l'Evangile. Il la troubla, il la rendit odieuſe, il aprit à tout l'univers combien elle eſt vaine & impuiſſante contre le Seigneur ; enfin, il la fit ſervir malgré elle au deſſein de Dieu qu'elle vouloit renverſer. Quatre effets ſenſibles de la Juſtice divine, qui par une ſinguliére diſpoſition de la Providence eurent dans Hérodes leur entier accompliſſement, & c'eſt en quoi conſiſte le châtiment de la politique du monde. Appliquez-vous, mes chers Auditeurs, à l'excellente morale que je prétends tirer de-là, & que j'aurai ſoin d'abréger pour ne paſſer pas les bornes du tems qui m'eſt preſcrit.

Hérodes, quoi qu'étranger & uſurpateur, vouloit régner dans la Judée, & ſa paſſion dominante fut une damnable ambition à laquelle il ſacrifia tout ; c'eſt ce qui le pervertit, ce qui l'aveugla, ce qui l'endurcit, ce qui le précipita dans le plus profond abîme de l'iniquité. Il ſçut que les Juifs attendoient un nouveau Roi, & par une groſſiere erreur il crut que ce nouveau Roi venoit le dépoſſéder. Il n'en fallut pas davantage pour piquer ſa jalouſie : ſa jalouſie inquiéte & tyrannique le porta aux derniers excès de la violence & de la fureur, & lui inſpira contre le Saint des Saints une haine irréconciliable. On lui dit que ce Roi qu'il craint, doit être de la maiſon de David : pour s'aſſurer donc ou pour ſe délivrer de lui, il forme l'affreuſe réſolution d'exterminer toute la race de David. En vain lui remontre-

rencontre-t-on que celui qu'il veut perdre eſt le Meſſie promis par les Prophétes, que c'eſt lui qui doit ſauver & racheter Iſraël ; il renonce à la rédemption d'Iſraël plutôt que de renoncer à ſon intérêt, & il aime mieux qu'il n'y ait point de Sauveur pour lui, que d'avoir un concurrent. Bien-loin de ſe préparer à recevoir ce Meſſie & à profiter de ſa venue, il jure ſa ruine : l'arrivée des Mages à Jéruſalem lui fait comprendre qu'il eſt né ; il emploie la fourberie & l'impoſture pour le découvrir. Il feint de vouloir l'adorer, pour l'immoler plus ſûrement à ſa fortune ; & pour en être le meurtrier, il contrefait l'homme de bien. Lorſqu'il ſe voit trompé par les Mages & fruſtré de ſon eſpérance, il leve le maſque ; il ſe livre à la colere & à la rage, & dans ſon emportement, il oublie toute humanité. Les Princes qu'il a aſſemblés lui ont répondu que ce Roi des Juifs devoit naître dans la contrée de Bethléem : pour ne le pas manquer, il ordonne que dans Bethléem & aux environs on égorge tous les enfans âgés de deux ans & au deſſous ; & pourvu qu'il s'affermiſſe la couronne ſur la tête, il ne compte pour rien de remplir de ſang & de carnage tout un pays. Telle fut la ſource de ſon déſordre : ſon ambition le rendit jaloux, ſon ambition le rendit cruel, ſon ambition le rendit impie, ſon ambition le rendit fourbe & hypocrite, ſon ambition en fit un tyran, ſon ambition en fit non-ſeulement le plus méchant de tous les hommes, mais le perſécuteur d'un Dieu. Il eſt vrai, & c'eſt ce qui doit nous faire trembler, quand nous voyons dans cet exemple ce que peut & juſqu'où va une paſſion dès

qu'elle a pris une fois l'empire ſur un cœur.

Mais il eſt encore vrai que l'ambition d'Hérodes n'eut des ſuites ſi affreuſes, que parce qu'elle fut conduite par les régles d'une politique humaine. Car ſi Hérodes dans ſa malice eût été un inſenſé, un emporté, un homme volage & inconſidéré, il eût été dans ſa malice même moins oposé à Jeſus-Chriſt, & moins ennemi de Dieu. Sa politique fut comme la conſommation de ſon impiété, & c'eſt ce qui mit le comble à tous ſes vices. C'étoit un ſage mondain; & par là, ſouffrez que je m'exprime ainſi, ce fut un parfait ſcélerat. Or, ce que vous concevez en lui de plus monſtreux, & ce qui vous fait plus d'horreur, eſt néanmoins, par proportion, ce qui ſe paſſe tous les jours parmi vous, & ce que vous avez même cent fois déteſté dans des ſujets plus communs, mais auſſi réels. Car ne croyez pas, mes chers Auditeurs, qu'Hérodes ſoit un exemple ſingulier, ni que ſon péché ait ceſſé dans ſa perſonne. On voit encore dans le monde des Hérodes & des perſécuteurs de Jeſus-Chriſt: peut-être y ſont-ils plus obſcurs & plus cachés aux yeux des hommes, mais peut-être n'y ſont-ils pas moins corrompus ni moins criminels devant Dieu; & ma douleur eſt d'être obligé de reconnoître que la même impiété ſe renouvelle ſans ceſſe juſqu'au milieu du Chriſtianiſme; que dans le ſein de l'Egliſe il ſe trouve encore des hommes animés du même eſprit, & pleins des mêmes ſentimens que ce Roi infidéle, dont au reſte je puis dire que jamais il n'eût perſécuté le Fils de Dieu s'il l'eût connu comme nous le connoiſſons. Ce qui m'afflige, c'eſt de penſer que je n'exagere

point quand je parle de la sorte, & qu'Hérodes dans l'opinion des Peres ayant été le premier Ante-Christ, il s'en est depuis formé d'autres, dont le nombre croît chaque jour : *Et nunc Anti-Christi multi facti sunt.* Car combien dans le monde de faux Chrétiens, si je l'ose dire, aussi Ante-Christs qu'Herodes & d'esprit & de cœur ? Expliquons-nous : combien dans le monde de faux Chrétiens aussi contraires à Jesus-Christ, aussi opposés à ses maximes, aussi ennemis de son humilité, aussi remplis d'orgueil & de fierté, aussi ambitieux & aussi idolâtres de leur fortune, aussi jaloux de leur rang, aussi prêts à tout sacrifier pour leur grandeur imaginaire ? Combien de mondains du caractere d'Hérodes, qui n'ont point d'autre Dieu que leur intérêt, qui ne connoissent ni foi ni loi, & ne distinguent ni sacré ni profane, quand il s'agit de maintenir cet intérêt : à qui cet intérêt fait oublier les plus inviolables devoirs, non-seulement de la conscience, mais de la probité & de l'honneur ; en qui ce demon de l'intérêt étouffe non seulement la charité, mais la piété & la compassion naturelle ; que l'attachement à cet intérêt rend durs, violens, intraitables ; qui aveuglés par cet intérêt renoncent sans peine à leur salut, non pas pour un Royaume comme Hérodes, mais pour des vaines prétentions ? Combien d'hypocrites qui se couvrent aussi bien qu'Hérodes du voile de la religion pour arriver à leurs fins criminelles ; qui sous les apparences d'une trompeuse piété cachent toute la corruption d'une vie impure & d'un libertinage raffiné ? Mais ce que je déplore encore bien plus, combien d'esprits préoccupés 1. Joan. 2.

qu'elle a pris une fois l'empire [illegible] à la honte

Mais il eſt encore vrai que l'[illegible]nt, ſe font de rodes n'eut des ſuites ſi affr[illegible]eux dire, qui par qu'elle fut conduite par l[illegible]es, ſe font de leur tique humaine. Car ſ[illegible]ertu, une grandeur eût été un inſenſé [illegible] de génie; de leur in-volage & inconſ[illegible], un art, un ſecret de réuſſir même moins [illegible] de leur duplicité, une pru-ennemi de [illegible] ſcience du monde, une habileté; conſom[illegible] ſuivant le mouvement de leurs plus ar-mit l[illegible] paſſions, ſe croient ſouverainement mo[illegible] affectent de paſſer pour tels, ſe glori-[illegible] & s'aplaudiſſent de l'être; qui ſe moc-quent de tout ce que l'Ecriture apelle ſim-plicité du juſte; qui ne regardent qu'avec mépris la ſoumiſſion & la patience des gens de bien; qui traitent de foibleſſe la conduite d'une ame fidéle, modérée dans ſes deſirs, occupée à régler ſon cœur, tranquille dans ſa condition & ſincére dans ſa religion? Car voilà, mon Dieu, les déſordres de cette pru-dence charnelle qui regne dans le monde. Elle n'a pas épargné le Meſſie que vous y avez envoyé. Dès qu'il a paru elle s'eſt élevée contre lui, elle lui a déclaré une guerre ou-verte; & depuis tant de ſiécles elle n'a point ceſſé de lui ſuſciter des perſécuteurs plus dan-gereux qu'Hérodes-même. Peut-être en voyez-vous dans cet auditoire. Ah! Seigneur, que ne puis-je les toucher aujourdhui, & leur imprimer une ſainte horreur de l'état où les a réduits la fauſſe ſageſſe à laquelle ils ſont abandonnés & qui les a perdus.

Cependant ſi la ſageſſe du monde eſt enne-mie de Dieu, j'ajoute que Dieu n'en eſt pas moins ennemi; & c'eſt ici, Chrétiens, que

je vous demande une attention toute nouvelle. Car que fait Jesus-Christ naissant, pour confondre la malheureuse politique d'Hérodes? premier lieu, il la trouble: *Audiens autem Matth.* *Herodes Rex, turbatus est.* Ce Dieu de paix c. 2. venoit pour pacifier le monde, commence par y répandre l'épouvante & la terreur: & comment? voici la merveille; par son seul nom, par le seul bruit de sa venue, par le seul doute s'il est né. Chose étrange, dit S. Chrysostome; Jesus-Christ ne paroît point encore, il n'a point fait encore de miracles, il n'est pas encore sorti de l'étable de Bethléem; c'est un enfant couché dans une crêche, qui pleure & qui souffre; & cependant Hérodes est déja déconcerté. Le voilà déja combattu de mille soupçons & de mille frayeurs: *Audiens autem Herodes Rex, turbatus est.* Quoi qu'il en soit de ce Prince, & quel que puisse être le sujet de ses craintes, rien, mes Freres, ajoute le même saint Docteur, rien n'est plus capable de troubler la paix d'un mondain, que l'idée d'un Dieu pauvre & humble; surtout quand avec un esprit & un cœur possédés du monde, il ne laisse pas d'avoir encore un reste de foi, & d'être toujours, quoique très-imparfaitement, Chrétiens. Car c'est alors que l'idée d'un tel Sauveur a quelque chose de bien consolant pour lui & de bien effrayant. Ce reste de foi avec les sentimens & les maximes d'un cœur mondain, ce reste de foi avec une ambition païenne, ce reste de foi avec le désordre d'une passion déréglée, voilà ce qui fait le trouble intérieur d'une ame partagée entre le monde & sa religion. Si l'on ne croyoit point du tout ce mystère de l'humilité

d'un Dieu, peut-être seroit-on moins à plaindre ; si on le croyoit bien & que l'on conformât sa vie à sa créance, on jouiroit d'un parfait repos. Mais le croire, quoique foiblement, & d'ailleurs penser, parler, agir comme si on ne le croyoit pas, c'est ce que le mondain prétendu sage n'a jamais accordé, ni n'accordera jamais avec le calme.

Et en effet, quoi qu'on fasse alors pour s'aveugler ou pour se dissiper, pour s'étourdir ou pour s'endurcir, on sent malgré soi un fonds de trouble qui subsiste, & dont on ne peut se défaire. Car au moins est-il vrai, que le mondain avec ce reste de foi ne peut rentrer dans lui-même sans être allarmé de ces réflexions affligeantes : Si le Dieu qui vient pour me sauver, est tel qu'on m'assure, je suis un impie ; si les maximes de ce Dieu sont aussi solides qu'on me le dit, je suis non seulement un insensé, mais un réprouvé ; si je dois être jugé selon son Evangile, il n'y a point de salut pour moi. Or, ces réflexions, dont je défie le plus fier mondain de se pouvoir défendre, doivent l'agiter, pour peu qu'il ait de sens, des plus mortelles inquiétudes. Avec cela, quoiqu'il s'efforce d'étouffer les remords de cette foi qui l'importune, il reconnoit bien par lui-même qu'il n'en peut venir à bout ; ou s'il en vient à bout, sa condition pour cela n'en est pas meilleure. Du trouble que lui causoit sa foi, il tombe dans un autre trouble encore plus déplorable, qui est celui de son incrédulité. Le seul doute, si Jesus-Christ étoit né, fit trembler Hérodes ; le seul doute d'un mondain, si ces maximes qu'on lui prêche, ne sont pas les vrais principes qu'il doit suivre ; le seul

doute, s'il ne se trompe pas; le seul doute sur les risques qu'il court, & dont son libertinage ne le peut garantir, tout cela le doit jetter dans une affreuse confusion de pensées, & former en lui comme un enfer. Ah! disoit le saint homme Job, ce sont deux choses incompatibles que d'être tranquille & rebelle à Dieu : *Quis restitit ei, & pacem habuit?* Job. 9. 4. Hérodes n'y put parvenir : qui le pourra?

Je n'en ai point encore dit assez. Outre que le Fils de Dieu dès sa naissance trouble la politique & la fausse sagesse du monde, il la rend odieuse. Hérodes, comme persécuteur de Jesus-Christ, est devenu l'horreur du genre humain. Il a tout sacrifié à son ambition, mais sa mémoire est en abomination. Il n'a rien épargné pour satisfaire la passion qu'il avoit de régner : mais c'est pour cela que son regne, au raport même des Historiens profanes, a été un regne monstreux. Il a cru pour sa sûreté devoir répandre du sang; mais ce sang répandu criera éternellement contre lui, & Dieu jusqu'à la fin des siécles vengera ce sang innocent par le caractère d'ignominie qui se trouve attaché au seul nom d'Hérodes, & qui ne s'effacera jamais. Inévitable destinée du sage mondain, qui malgré lui se rend odieux en se cherchant lui-même. Qu'y a-t-il en effet de plus odieux dans le monde qu'un homme intéressé, qu'un homme ambitieux & jaloux; c'est-à-dire, un homme ennemi par profession de tous les autres hommes, je dis de tous ceux qui peuvent lui donner quelque ombrage & s'opposer à ses prétentions; un homme qui n'aime sincérement personne, & que personne ne peut sincérement aimer; un homme qui

n'a des vues que pour lui-même, & qui rapporte tout à lui-même ; un homme qui ne peut voir dans autrui la prospérité sans l'envier, lui le mérite sans le combattre ; toujours prêt dans la concurrence à trahir l'un, à supplanter l'autre, à décrier celui-ci, à perdre celui-là, pour peu qu'il espere en profiter ? Qu'y a-t-il encore une fois non-seulement de plus haïssable dans l'idée du monde, mais même de plus haï ? Or, par là, dit S. Chrysostome, le monde tout corrompu qu'il est, se fait lui-même justice ; car voilà par un secret jugement de Dieu, ce que le mondain veut être, & en même tems ce qu'il ne peut souffrir ; ce qu'il entretient dans lui-même, & ce qu'il déteste dans les autres ; comme si Dieu, ajoute ce Pere, se plaisoit à réprouver la sagesse du monde par elle-même ; au lieu que le monde, quoique d'ailleurs plein d'injustice, ne peut s'empêcher néanmoins d'aimer dans les autres l'humilité, d'honorer dans les autres le désintéressement, de respecter dans les autres la droiture, la bonne foi, toutes les vertus, & de rendre l'hommage par là même à la sagesse chrétienne.

Jesus-Christ fait plus : il aprend à tout l'univers combien la sagesse du monde est vaine & inutile. Hérodes a beau chercher le Roi des Juifs ; il ne le trouvera pas : il a beau user d'artifice en dissimulant avec les Mages, pour les engager à lui en venir dire des nouvelles ; les Mages prendront une autre route & ne retourneront plus à Jérusalem. Il a beau faire un massacre de tous les enfans qui sont aux environs de Bethléem, celui qu'il cherche n'y sera pas envelopé. Il en égorgera mille

pour un ſeul, & ce ſeul dont il veut s'aſſurer eſt celui qui lui échapera ; pourquoi ? parce qu'il eſt écrit qu'il n'y a point de conſeil ni de prudence contre le Seigneur : *Non eſt prudentia, non eſt conſilium contra Dominum.* Prov. c. 21. Ainſi, Chrétiens, ſans parler d'Hérodes, jamais le mondain avec ſa prétendue ſageſſe, ne parvient, ni ne parviendra à la fin qu'il ſe propoſe ; car il ſe propoſe d'être heureux, & jamais il ne le ſera. Il ſera riche, ſi vous le voulez ; comblé d'honneurs, ſi vous le voulez ; mais ſuivant les principes & les régles de ſa fauſſe prudence, il n'arrivera jamais au bonheur où il aſpire. Or, dès-là ſa ſageſſe n'eſt plus ſageſſe, puiſqu'elle ne peut le conduire à ſon but. Vérité auſſi ancienne que Dieu même, mais encore plus inconteſtable depuis que le Fils de Dieu a établi la béatitude des hommes, dans des choſes où évidemment la ſageſſe du monde n'eſt d'aucun uſage. Car ſupoſé, comme l'Evangile nous l'enſeigne, que la béatitude d'un Chrétien conſiſte à être pauvre de cœur, à ſouffrir perſécution pour la juſtice, à pardonner les injures, en quoi la prudence du ſiécle nous peut-elle être déſormais utile ? Quelle prudence du ſiécle, dit S. Chryſoſtome, faut-il pour tout cela ? Uſant de cette prudence, quel avantage en tirez-vous, & à quoi vous menera-t-elle ? Si vous vous ſervez de cette prudence de la chair pour ſatisfaire vos deſirs, vous renoncerez à la béatitude du chriſtianiſme. Si vous prétendez à la béatitude du chriſtianiſme, cette prudence de la chair n'y peut en rien contribuer. Par conſéquent elle n'eſt plus prudence ; ou plutôt, de prudence qu'elle ſembloit être, elle devient

folie, puiſque bien-loin de vous découvrir la véritable félicité & de vous aider à la trouver, elle y devient un obſtacle : ce qui faiſoit dire à l'Apôtre : *Nonne Deus ſtultam fecit ſapientiam hujus ſæculi.* 1. Cor. 1. 20.

Enfin, le Sauveur venant au monde, fait ſervir malgré elle aux deſſeins de Dieu la politique même du monde. Car, prenez garde, il falloit que la naiſſance de Jeſus-Chriſt fût publiée & connue ; & c'eſt la violence & la tyrannie d'Hérodes qui la rend publique. Il vouloit éteindre le nom de ce nouveau Roi d'Iſraël, & c'eſt lui qui le fait connoître ; il vouloit qu'il n'en fût point parlé, & la voie qu'il prend pour cela, eſt juſtement le moyen d'en faire parler par toute la terre & dans tous les ſiécles. Quel bruit en effet & quel tumulte ! que de mouvemens différens & que d'effroi, lorſque tant de victimes innocentes ſont impitoyablement arrachées du ſein de leurs meres, & immolées devant leurs yeux ! Quels cris confus & quels gemiſſemens ſe firent entendre de toutes parts ! *Vox in Rama audita eſt, ploratus & ululatus multus.* Matth. 2. 18. Etoit-il poſſible qu'une action ſi éclatante demeurât cachée ? étoit-il poſſible que de la Judée elle ne paſſât pas bientôt dans les pays voiſins & de-là chez les nations les plus éloignées ! Etoit-il poſſible qu'on n'en voulût pas ſçavoir le ſujet, & qu'on ne prît pas ſoin de s'en faire inſtruire ? & par une conſéquence néceſſaire, n'étoit-ce pas là dequoi rendre Jeſus-Chriſt célebre, & de quoi faire admirer ſa puiſſance, lorſqu'on aprendroit que des Mages & des Rois étoient venus l'adorer ; qu'Hérodes en avoit conçu de la jalouſie ; que dans l'exces

de ſa fureur, il avoit fait les derniers efforts pour perdre cet Enfant ; & que malgré tous ſes efforts, cet Enfant ſans armes & ſans défenſe avoit ſçu néanmoins ſe dérober à ſes coups ? Sageſſe adorable de mon Dieu ! c'eſt ainſi que vous vous jouez de la ſageſſe des hommes, quand elle ſe tourne contre vous, & que vous employez à exécuter vos immuables décrets, cela même qui devoit, ſelon nos vues foibles, les arrêter. C'eſt ainſi que s'accomplit cette menace que vous nous avez fait entendre par la bouche de votre Apôtre : *Perdam ſapientiam ſapientium, & prudentiam prudentium reprobabo.* Je détruirai la ſageſſe des ſages du ſiécle, & je la reprouverai. Combien de preuves en a-t-on eu dans les âges précédens, & combien en avons-nous encore dans le nôtre ? combien de fois l'impie, ſelon le langage de l'Ecriture, a-t-il vu retomber ſur lui ſon impiété même ? & combien de fois s'eſt-il trouvé, par une ſecrette diſpoſition de la Providence, engagé & pris dans le piége où il vouloit attirer les autres ? Aman vouloit perdre Mardochée & tous les Juifs avec lui : mais courtiſan ambitieux, ce ſera vous-même qui ſervirez à l'établiſſement de cette nation que vous vouliez exterminer ; vous-même qui ſervirez à rélever la gloire de cet homme juſte que vous vouliez oprimer ; vous-même qui périrez, & qui périrez par le même ſupplice que vous lui avez préparé. L'orgueilleux veut s'agrandir, & c'eſt par là ſouvent qu'il eſt dépouillé. Le voluptueux veut ſatisfaire ſa paſſion, & ſa paſſion devient ſon bourreau, & lui fait ſouffrir les plus cruelles peines. Effets ſenſibles de la ſuprême ſageſſe 1. Cor. c. 1.

de notre Dieu ! Mais que n'ai-je le tems de vous développer tant d'autres myſtères qui nous ſont cachés : myſtères profonds, & ſur-tout myſtères d'autant plus terribles, qu'ils regardent, non plus la ruine temporelle, mais l'éternelle damnation du ſage mondain.

Renonçons, mes chers Auditeurs, mais renonçons pour jamais & de bonne foi, à cette ſageſſe répprouvée, qui ſe cherche elle-même, & qui ne cherche qu'elle-même. En nous cherchant nous-mêmes, nous nous perdrons. Je me trompe : en nous cherchant nous-mêmes nous nous trouverons ; mais le plus grand de tous les malheurs pour nous eſt de nous trouver nous-mêmes, puiſqu'en nous trouvant nous-mêmes, nous ne pouvons trouver que ce que nous ſommes, c'eſt-à-dire, que confuſion, que déſordre, que miſére, que péché. Cherchons Dieu, & ſans penſer à nous, nous nous trouverons ſaintement, ſurement, heureuſement en Dieu. Cherchons Dieu, & dès cette vie nous trouverons notre ſouverain bien, qui ne peut être hors de Dieu. Et parce que Dieu ne peut plus être déſormais trouvé qu'en Jeſus-Chriſt ; à l'exemple des Mages, pour trouver Dieu, cherchons Jeſus-Chriſt. Et parce que Jeſus-Chriſt ne peut-être trouvé lui-même que dans les états où il a voulu ſe reduire pour nous ſervir de modéle, ne le cherchons point ailleurs ; c'eſt-à-dire, parce que Jeſus-Chriſt ne peut être trouvé que par la voie d'une humilité ſincére, d'une obéiſſance fidéle, d'un véritable renoncement au monde, ne le cherchons point par d'autres voies que celle-là. Aimons-les ces ſaintes voies qui nous conduiſent à lui ; & puiſqu'il n'y a plus d'autre

ſageſſe que la ſienne, attachons-nous à cette divine ſageſſe : étudions-la dans les maximes de ce Sauveur, dans la pureté de ſa Doctrine & de ſa Loi, dans la ſainteté de ſes Myſtères, dans la perfection de ſes exemples. Préférons cette ſageſſe chrétienne à toute la ſageſſe du monde ; ou plutôt, faiſons profeſſion de ne connoître point d'autre ſageſſe, pour pouvoir dire avec S. Paul : *Non judicavi me ſcire aliquid inter vos niſi Jeſum Chriſtum, & hunc crucifixum.* C'eſt cette ſageſſe qui nous éclairera, cette ſageſſe qui nous ſanctifiera, cette ſageſſe qui fera de nous des hommes parfaits ſur la terre, & des bienheureux dans le Ciel, où nous conduiſe, &c. 1. Cor. c. 2.

# SERMON
## SUR
# LA PASSION
## DE N. S.
# JESUS-CHRIST.

Sequebatur autem illum multa turba populi, & mulierum quæ plangebant & lamentabantur illum. Converſus autem ad illas Jeſus, dixit: Filiæ Jeruſalem, nolite flere ſuper me; ſed ſuper ipſas flete & ſuper filios veſtros.

*Or il étoit ſuivi d'une grande multitude de peuple, & de femmes qui ſe frapoient la poitrine & qui le pleuroient. Et Jeſus ſe tournant vers elles, il leur dit: Filles de Jéruſalem, ne pleurez point ſur moi; mais pleurez ſur vous-mêmes & ſur vos enfans.* En St. Luc, *chap.* 23.

SIRE,

EST-IL donc vrai que la Paſſion de Jeſus-Chriſt dont nous célébrons aujourdhui l'auguſte, mais le triſte Myſtère, quelque idée

que la Foi nous en donne, n'eſt pas l'objet le plus touchant qui doive occuper nos eſprits & exciter notre douleur ? eſt-il vrai que nos larmes peuvent être plus ſaintement & plus utilement employées qu'à pleurer la mort de l'Homme-Dieu ; & qu'un autre devoir plus preſſant & plus néceſſaire ſuſpende, pour ainſi dire, l'obligation qu'une ſi juſte reconnoiſſance d'ailleurs nous impoſe, de compatir par des ſentimens de tendreſſe aux ſouffrances de notre divin Rédempteur ? Nous ne l'aurions jamais penſé Chrétiens ; & c'eſt néanmoins Jeſus-Chriſt qui nous parle, & qui pour dernière preuve de ſa charité, la plus généreuſe & la plus déſintéreſſée qui fût jamais, allant au Calvaire où il doit mourir pour nous, nous avertit de ne pas pleurer ſa mort, & de pleurer toute autre choſe que ſa mort : *Nolite flere ſuper me, ſed ſuper vos flete.* S. Ambroiſe faiſant l'éloge funébre de l'Empereur Valentinien le jeune, en préſence de tout le peuple de Milan, crut s'être bien acquitté de ſon miniſtère & avoir pleinement ſatisfait à ce que ſes Auditeurs attendoient de lui, quand il les exhorta à reconnoître par le tribut de leurs larmes, ce qu'ils devoient à la mémoire de cet incomparable Prince, lequel avoit expoſé ſa vie, & s'étoit comme immolé pour eux : *Solvamus bono Principi ſtipendiarias lacrymas, qui pro nobis etiam vitæ ſtipendium ſolvit.* Mais moi, engagé à vous entretenir dans ce Diſcours de la ſanglante mort d'un Dieu Sauveur des hommes, je me vois réduit à vous tenir un langage bien différent, puiſqu'au lieu d'emprunter les paroles de S. Ambroiſe, qui ſembloient naturellement convenir à mon ſujet,

Luc. 23.

Ambr.

je dois vous dire au contraire : Non, mes Freres, ne donnez point à ce Dieu mourant des larmes qu'il n'exige pas de vous : ces larmes que vous verſeriez ſont des larmes précieuſes ; ayez ſoin de les ménager ; on vous les demande pour un ſujet plus important que tout ce que vous concevez : Non-ſeulement Jeſus-Chriſt vous permet de ne pas pleurer ſa mort, mais il vous le défend même expreſſément, ſi de la pleurer eſt pour vous un obſtacle à pleurer un autre mal qui vous touche de bien plus près, & qui eſt en effet plus déplorable que la mort du Fils même de Dieu. Je ſçais que toutes les créatures y devinrent ou y parurent ſenſibles ; que le ſoleil s'éclipſa, que la terre trembla, que le voile du Temple ſe déchira, que les pierres ſe fendirent, que les tombeaux furent ouverts, que les cendres des morts ſe ranimerent, que toute la nature en fut émue : l'homme ſeul encore une fois eſt diſpenſé de ce devoir ; pourvu qu'il s'acquite d'un autre moins tendre en apparence, mais plus ſolide dans le fond. Laiſſons donc aux aſtres & aux élemens, ou ſi vous voulez leur aſſocier des créatures intelligentes, laiſſons aux Anges bienheureux le ſoin d'honorer les funerailles de Jeſus-Chriſt par les marques de leur deuil ; ces Anges de paix, dit Iſaie, l'ont amérement pleuré. Pour nous ſur qui Dieu a d'autres deſſeins, au lieu de pleurer Jeſus-Chriſt, pleurons avec Jeſus-Chriſt, pleurons comme Jeſus-Chriſt, pleurons ce qui a fait pleurer Jeſus-Chriſt : c'eſt ainſi que nous ſanctifierons nos larmes, & que nous les rendrons ſalutaires. Croix adorable, nous les repandrons devant vous, & vous

leur communiquerez cette vertu céleſte & ce caractère de ſainteté que vous reçutes en recevant dans vos bras le Saint des Saints. Pleins de cette confiance, nous avons recours à vous, & nous vous diſons avec toute l'Egliſe, *O Crux ave.*

UN mal plus grand dans l'idée de Dieu, que la mort même d'un Dieu ; un mal plus digne d'être pleuré, que tout ce qu'a enduré le Fils unique de Dieu ; un mal auquel nos larmes ſont plus légitimement dues qu'à la paſſion de l'Homme-Dieu, vous êtes trop éclairés, Chrétiens, pour ne le pas comprendre d'abord, c'eſt le péché. Il n'y avoit dans tous les êtres poſſibles, que le péché qui pût l'emporter ſur les ſouffrances de Jeſus-Chriſt, & juſtifier la parole de ce Dieu Sauveur, lorſqu'il nous dit avec autant de vérité que de charité : Ne pleurez point ſur moi, mais ſur vous : *Nolite flere ſuper me, ſed ſuper vos.* Pour obéir, Chrétiens, à ce commandement que nous fait notre divin Maître, & pour profiter d'un ſi important avis, ne conſidérons aujourdhui le Myſtère de la ſainte Paſſion, que pour pleurer le déſordre de nos péchés ; & ne pleurons le déſordre de nos péchés, que dans la vue du Myſtère de ſa ſainte Paſſion. En effet, ſi Jeſus-Chriſt avoit ſouffert indépendamment de notre péché, ſa Paſſion, quelque rigoureuſe qu'elle fût pour lui, n'auroit plus rien de ſi affreux pour nous, & ſi notre péché n'avoit nulle liaiſon avec les ſouffrances de Jeſus-Chriſt, tout péché qu'il eſt, il nous ſeroit moins odieux. C'eſt donc par le péché que nous devons meſurer le bienfait

ineſtimable de la Paſſion du Fils de Dieu ; & c'eſt par le bienfait ineſtimable de la Paſſion du Fils de Dieu, que nous devons meſurer la griéveté du péché : du péché, dis-je, prenez garde à ces trois propoſitions que j'avance, & qui vont partager ce Diſcours ; du péché qui fut la cauſe eſſentielle de la Paſſion de Jeſus-Chriſt ; du péché qui eſt un renouvellement continuel de la Paſſion de Jeſus-Chriſt ; enfin du péché, qui eſt l'anéantiſſement de tous les fruits de la Paſſion de Jeſus-Chriſt. En trois mots, Paſſion de Jeſus-Chriſt cauſée par le péché ; Paſſion de Jeſus-Chriſt renouvellée par le péché ; Paſſion de Jeſus-Chriſt rendue inutile & même préjudiciable par le péché : voilà ce qui mérite toutes nos larmes, & ce qui demande toute votre attention.

I. PART. C'Est quelque choſe, Chrétiens, de bien prodigieux dans l'ordre de la nature, que ce qui nous y eſt aujourdhui repréſenté par la Foi, ſçavoir, un Dieu ſouffrant : mais j'oſe dire, que ce prodige, tout ſurprenant qu'il eſt, n'aproche pas encore de celui que la même Foi nous découvre dans l'ordre de la grace, quand elle nous met devant les yeux un Dieu pénitent. Telle eſt néanmoins (ô profondeur & abîme des conſeils de Dieu !) telle eſt la qualité que le Sauveur du monde a voulu prendre, & qu'il a auſſi ſaintement que conſtamment ſoutenue dans tout le cours de ſon adorable paſſion. Tel eſt le Myſtère que nous célébrons ; & parce que, ſelon l'Ecriture, la vraie pénitence conſiſte ſur-tout en deux choſes ; la contrition qui nous fait déteſter le péché, & la ſatisfaction qui doit expier le péché,

Quand je dis un Dieu pénitent, j'entends un Dieu touché de la contrition la plus vive en vue du péché de l'homme, j'entends un Dieu ſatisfaiſant aux dépens de lui-même, & dans toute la rigueur de la juſtice pour le péché de l'homme : deux obligations dont l'Homme-Dieu, Jeſus-Chriſt, s'étoit chargé dès le premier inſtant de ſa vie, & dont vous allez voir s'il s'acquitta exactement au jour de ſa Paſſion. Car voilà les deux états & comme les deux ſcenes où je vais produire ce Médiateur par excellence entre Dieu & les hommes. Le jardin où il s'affligea, & le Calvaire où il expira. Le Jardin où il s'affligea ; c'eſt-là que je ferai paroître un Dieu contrit & reſſentant toute l'amertume du péché. Le Calvaire où il expira ; c'eſt là que je vous ferai contempler dans ſa perſonne un Dieu immolé pour la réparation du péché. D'où nous conclurons avec S. Leon Pape, que la Paſſion du Fils de Dieu a été la pénitence univerſelle, la pénitence publique & authentique, la pénitence parfaite & conſommée de tous les péchés des hommes, & que ce ſont ainſi les péchés des hommes qui l'ont cauſée. En faut-il davantage pour vous obliger vous & moi à verſer des larmes, non pas d'une vaine & ſtérile compaſſion, mais d'une efficace & ſainte componction ? *Nolite flere ſuper me, ſed ſuper vos.* Apliquez-vous, mes chers Auditeurs, & commençons par les douleurs intérieures de Jeſus-Chriſt, pour apprendre ce qui doit être pour jamais le ſujet de notre douleur.

A peine eſt-il entré dans le jardin où il alloit prier, qu'il tombe dans une triſteſſe profonde ; *Cœpit conſtriſtari* Le ſentiment eſt ſi c. *Matth.* 26.

vif qu'il ne le peut cacher : il s'en déclare à
*Ibid. Marc. c. 4.* ſes Diſciples ; *Triſtis eſt anima mea uſque ad mortem.* La frayeur le ſaiſit, *cœpit pavere* ;
*Ibid.* l'ennui l'accable, *cœpit tædere* : à force de
*Luc. c. 22.* combattre contre lui-même, il ſouffre déja par avance une eſpèce d'agonie, *factus in agonia* ; & par la violence de ce combat, il
*Ibid.* ſue juſqu'à du ſang : *factus eſt ſudor ejus ſicut gutta ſanguinis.* Que ſignifie tout cela, demande S. Chryſoſtome, dans un Dieu qui étoit la force même, & dont les foibleſſes aparentes ne pouvoient être qu'autant de miracles de ſa toute-puiſſante charité ? Que craint-il ? de quoi ſe trouble-t-il ? Pourquoi cet accablement dans une ame, qui jouiſſant d'ailleurs de la claire viſion de Dieu, ne laiſſoit pas d'être comblée des plus pures joies de la béatitude ? pourquoi cette guerre inteſtine & ce ſoulevement des paſſions dans un eſprit incapable d'être mu par d'autres reſſorts que ceux de la ſouveraine raiſon ? Ah ! Chrétiens, voilà ce que nous avons à bien méditer, & ce que nous ne pouvons trop bien comprendre pour notre édification. Car de dire que le Sauveur du monde s'affligea ſeulement parce qu'il alloit mourir ; que l'ignominie ſeule de la croix, ou la rigueur du ſuplice qu'on lui préparoit, lui cauſerent ces agitations, ces dégoûts, ces craintes mortelles, ce ne ſeroit point avoir une aſſez haute idée des paſſions d'un Dieu. Non, non, mes Freres, reprend éloquemment S. Chryſoſtome, ce n'eſt pas là de quoi cette grande ame fut troublée. La croix que Jeſus-Chriſt avoit choiſie comme l'inſtrument de notre Rédemption, ne lui parut point un objet ſi terrible ; cette croix qui

devoit être le fondement de ſa gloire, ne lui devint point un ſujet de honte; le calice que ſon Pere lui avoit donné, & qui par cette raiſon même lui étoit ſi précieux, ne fut point ce calice amer, dont il témoigna tant d'horreur: & ce qui fit ſortir de tous les membres de ſon corps une ſueur de ſang, ce ne furent point préciſément les aproches du myſterieux baptême de ſa mort. Car quelque ſanglant que dût être ce baptême, il l'avoit lui-même ardemment deſiré, il l'avoit recherché avec de ſaints empreſſemens; il avoit dit à ſes Apôtres: *Baptiſmo habeo baptiſari, & quomodo coarctor, uſquè dum perficiatur*? Je dois être baptiſé d'un baptême, & qu'il me tarde que ce baptême ne s'accompliſſe. Il y eut donc autre choſe que la préſence de la mort qui le déſola, qui le conſterna. Et quoi! je vous l'ai déja marqué, mes chers Auditeurs: mais il me faudroit, Seigneur, pour le bien imprimer & dans les eſprits & dans les cœurs de ceux qui m'écoutent, tout le zéle dont vous futes conſumé: quoi, dis-je! le péché, le ſeul de tous les êtres opoſé à Dieu, le ſeul mal capable d'attriſter l'Homme-Dieu, de faire de ce Dieu de gloire, un Dieu ſouffrant & pénitent. Elevez-vous, Chrétiens, au-deſſus de toutes les penſées humaines, & concevez encore une fois cette grande vérité. En voici l'expoſition fidéle, tirée des Peres de l'Egliſe, mais ſur-tout de S. Auguſtin.

*Luc. 12.*

Car tandis que les Princes des Prêtres & les Phariſiens tenoient chez Caïphe conſeil contre Jeſus-Chriſt, & qu'ils ſe préparoient à l'oprimer par des fauſſes accuſations, & par des crimes ſupoſés, Jeſus-Chriſt lui-même

dans le jardin, humilié & prosterné devant son Pere, se considéra, toutefois sans préjudice de son innocence, chargé de crimes véritables; & suivant l'oracle d'Isaïe qui se vérifia à la lettre, Dieu mit sur lui toutes les iniquités du monde: *Posuit in eo iniquitatem omnium nostrum.* Or en conséquence du transport que Dieu fit de nos iniquités sur son Fils adorable, ce juste qui n'avoit jamais connu le péché, se trouva couvert des péchés de toutes les nations, des péchés de tous les siécles, des péchés de tous les états & de toutes les conditions. Oui, tous les sacrilèges qui jamais devoient être commis, & que son infinie prescience lui fit distinctement prévoir tous les blasphêmes que l'on devoit proférer contre le Ciel, toutes les abominations qui devoient faire rougir la terre, tous les scandales qui devoient éclater dans l'univers, tous ces monstres que l'enfer devoit produire, & dont les hommes devoient être encore plus les auteurs, vinrent l'affliger en foule & lui servir déja de bourreaux. Qui nous l'aprend? lui-même, seul témoin & seul juge de ce qu'il souffrit dans cette cruelle allarme: *Circumdederunt me dolores mortis, & torrentes iniquitatis conturbaverunt me.* Car, selon l'interprétation de Saint Augustin, c'est personnellement de Jesus-Christ, que devoient être entendues ces paroles du Pseaume; les douleurs de la mort m'ont environné, & des torrens d'iniquité ont rempli mon ame de trouble. Ce fut donc en vue de ce bienheureux, & tout ensemble de ce douloureux moment que Jéremie comme Prophéte eut droit de dire à Jesus-Christ; *Magna est velut mare*

Isai. ℣. 53.

Ps. 17.

Thren. ℣. 2.

*contritio tua*: ah ! Seigneur, votre douleur eſt comme une vaſte mer dont on ne peut ſonder le fond, ni meſurer l'immenſité. Ce fut pour groſſir & pour enfler cette mer que tous les péchés des hommes, ainſi que parle l'Ecriture, entrerent comme autant de fleuves dans l'ame du Fils de Dieu ; car c'eſt encore de ſa Paſſion & de l'excès de ſa triſteſſe, qu'il faut expliquer ce paſſage ; *Salvum me fac, Deus, quoniam intraverunt aqua uſque ad animam meam.* Avec cette différence, qu'au lieu que les fleuves entrant dans la mer s'y confondent & s'y perdent, enſorte qu'il n'eſt plus poſſible de les diſtinguer les uns des autres ; ici tout au contraire, c'eſt-à-dire, dans cet abîme de péchés & dans cette mer de douleurs, dont l'ame du Sauveur fut inondée, il diſcerna ſans confuſion & ſans mêlange toutes les eſpèces de péchés pour leſquelles il alloit ſouffrir ; les péchés des Rois & ceux des peuples ; les péchés des riches & ceux des pauvres ; les péchés des peres & ceux des enfans, les péchés des Prêtres & ceux des Laïques. Dans ces torrens d'iniquité, il démêla les médiſances & les calomnies, les impudicités & les adulteres, les ſimonies & les uſures, les trahiſons & les vengeances. Il ſe repréſenta, mais avec toute la vivacité de ſa pénétration divine, les emportemens des ſuperbes & des ambitieux, les diſſolutions des ſenſuels & des voluptueux, les impiétés des athées & des libertins, les impoſtures & les malignités des hypocrites. Faut-il s'étonner ſi tout cela, ſuivant la métaphore du Saint-Eſprit, ayant formé un déluge d'eaux dans cette ame bienheureuſe, elle en demeura comme abſorbée ; Pſ. 68.

& ſi d'ailleurs dans le ſerrement de cœur & dans la triſteſſe que lui cauſa ſon zéle pour Dieu & ſa charité pour nous, ce déluge d'eau fut ſuivi d'une ſueur de ſang? *Factus eſt ſudor ejus ſicut gutta ſanguinis.*

*Luc. 22.*

Voilà, Chrétiens, ce que j'apelle la contrition d'un Dieu, & ce qui fut le premier acte de ſa pénitence. Eſt-ce ainſi que nous enviſageons le péché? & la douleur que nous en reſſentons, opére-t-elle en nous par proportion de ſemblables effets? Entrons aujourdhui dans le ſecret de nos conſciences; & profitant du modèle que Dieu nous propoſe, voyons ſi nos diſpoſitions dans l'exercice de la pénitence chrétienne, ont au moins la juſte meſure qui en doit faire la validité. Eſt-ce ainſi, dis-je, que nous conſidérons le péché? en concevons-nous la même horreur? en perdons-nous le repos de l'ame? en ſommes-nous agités & déſolés? ce péché, par l'idée que nous nous en formons, nous eſt-il un ſuplice comme à Jeſus-Chriſt? le craignons-nous comme Jeſus-Chriſt, plus que tous les maux du monde? nous réduit-il par ſes remords dans une eſpèce d'agonie? Ah! mes Freres, s'écrie S. Chryſoſtome, touché de cette comparaiſon, voilà le grand déſordre que nous avons à nous reprocher, & pour lequel nous devons éternellement pleurer ſur nous. Un Dieu ſe trouble à la vue de notre péché, & nous ſommes tranquilles? Un Dieu s'en afflige, & nous nous en conſolons; un Dieu en eſt humilié, & nous marchons la tête levée; un Dieu en ſue juſqu'à l'effuſion de ſon ſang, & nous n'en verſons pas une larme; c'eſt ce qui doit nous épouvanter. Nous péchons, & bien

bien-loin d'en être triſtes juſqu'à la mort, peut-être après le péché inſultons-nous encore à la juſtice & à la providence de notre Dieu, & diſons-nous intérieurement comme l'impie : *Peccavi, & quid mihi triſte accidit ?* j'ai péché, & que m'en eſt-il arrivé de fâcheux ? en ſuis-je moins à mon aiſe ? m'en conſidere-t-on moins dans le monde ? en ai-je moins de crédit & d'autorité ? Delà cette fauſſe paix ſi directement opoſée à l'agonie du Fils de Dieu ; cette paix dont on jouit dans l'état le plus affreux, qui eſt l'état du péché. Quoiqu'ennemis de Dieu, nous ne laiſſons pas de paroître contens. Non-ſeulement nous affectons de le paroître, mais nous ſommes capables de l'être juſqu'à pouvoir nous diſſiper & nous répandre dans les joies frivoles du ſiécle : paix réprouvée qui ne peut venir que de la dureté de nos cœurs ; paix mille fois plus funeſte que toutes les autres peines du peché, & dans un ſens, pire que le peché même. Delà cette vaine confiance ſi contraire aux ſaintes frayeurs de Jeſus-Chriſt ; confiance préſomptueuſe qui nous raſſure là où cet homme Dieu a tremblé ; qui nous fait tout eſpérer là où il a cru pour nous devoir tout craindre ; qui nous flatte d'une miſéricorde, & qui nous promet de la part de Dieu une patience, ſur laquelle il ne compta point. Miſéricorde mal entendue, patience molle & chimérique qui ne ſerviroit, & qui en effet par l'abus que nous en faiſons, ne ſert qu'à fomenter dans nous le péché. Delà cette hardieſſe du pécheur, & ſi j'oſe uſer de ce terme, cette effronterié qui ne rougit de rien, & qui paroît ſi monſtrueuſe quand elle eſt miſe en parallele avec la confuſion *Exod.* c. 5.

de Jesus-Christ. En péchant contre Dieu, on n'en est pas moins fier devant les hommes; on soutient le péché avec hauteur; & bien loin de s'en confondre, on s'en glorifie, on s'en aplaudit, on s'en éleve, on en triomphe. C'est ce qui oblige le verbe divin à s'anéantir: l'insolence scandaleuse de certains pécheurs ne pouvoit se réparer par d'autres humiliations que celles de Jesus-Christ; l'aveugle témérité de tant de libertins ne pouvoit être expiée par d'autres craintes que celles de Jesus-Christ; l'indifférence de tant d'ames insensibles n'avoit pas besoin d'un moindre remède que la sensibilité de Jesus-Christ. Afin que Dieu fût satisfait comme il le devoit être, que le péché fût une fois détesté autant qu'il étoit détestable, il falloit qu'une fois on en conçût une douleur proportionnée à sa malice. Or il n'y avoit que l'Homme-Dieu capable de mettre cette proportion, parce qu'il n'y avoit que lui capable de connoître parfaitement & dans toute son étendue la malice du péché; & par conséquent il n'y avoit que lui qui pût nous aprendre à haïr le péché. C'est pour cela qu'il est venu, & que dans les jours de sa vie mortelle, comme dit S. Paul, ayant offert, même avec larmes, ses prieres & ses supplications, à celui qui pouvoit le sauver de la mort, il nous a donné la plus excellente idée de la pénitence chrétienne. Si donc nous aportons encore à ce Sacrement des cœurs tiedes, des cœurs froids, des cœurs secs & durs, ne doutons point, mes Freres, conclut S. Bernard, que ce ne soit à nous-mêmes que le Sauveur adresse aujourdhui ces paroles: *Nolite flere super me, sed super vos flete.*

Luc. c. 23.

En effet, ſçavez-vous ce qui nous condamnera davantage au jugement de Dieu ? ce ne ſeront point tant nos péchés, que nos prétendues contritions, ces contritions languiſſantes, & ſi peu conformes à la ferveur de Jeſus-Chriſt pénitent ; ces contritions ſuperficielles, où nous ſçavons ſi bien conſerver toute la liberté de notre eſprit, tout l'épanouiſſement de notre cœur, tout le goût des plaiſirs, toutes les douceurs & tous les agrémens de la ſociété ; ces contritions imaginaires qui ne nous affligent point ; & qui par une ſuite infaillible, ne nous convertiſſent point. Si nous agiſſions par l'eſprit de la foi, il ne faudroit qu'un péché pour déconcerter toutes les puiſſances de notre ame, pour nous jetter dans le même effroi que Caïn, pour nous faire pouſſer les mêmes cris qu'Eſaü, quand il ſe vit exclus de l'héritage & privé de la bénédiction de ſon pere ; pour nous faire frémir comme ce Roi de Babylone, lorſqu'il aperçut la main qui écrivit ſon arrêt : diſons mieux, & en un mot, pour nous faire ſentir au fond du cœur, ſelon la parole de l'Apôtre, ce que Jeſus-Chriſt ſentit en lui-même : *Hoc enim ſentite in vobis quod* Philip. *& in Chriſto Jeſu.* Mais parce que l'habitude c. 2. du péché a fait peu à peu de nos cœurs des cœurs de pierre, ce qui effraya Jeſus-Chriſt ne nous étonne plus, ce qui excita toutes ſes paſſions ne nous touche plus. Ah ! Seigneur, diſoit David, & devons-nous dire avec lui, guériſſez mon ame : *Sana animam meam.* Mais Pſ. 40. pour guérir pleinement mon ame, guériſſez-là de ſes contritions foibles & imparfaites, qui rendent ſes bleſſures encore plus incurables au lieu de les fermer. *Sana contritiones ejus :* Pſ. 59.

guériſſez-là, parce qu'au moins elle eſt ébran-
*Ibid.* lée ; *Sana, quia commota eſt.* Mais ce n'eſt point aſſez qu'elle ſoit ébranlée, il faut qu'elle ſoit convertie par la force invincible de l'exemple & de la pénitence de ſon Dieu. Conformons-nous à ce modèle ; quelques pécheurs que nous ſoyons, nous trouverons grace auprès de Dieu. Ayons toujours ce modèle devant les yeux ; la pénitence dont nous avons ſi ſouvent abuſé, nous deviendra ſalutaire ; ce ne ſera plus pour nous, comme elle l'a été tant de fois, une pure cérémonie ; ce ſera un vrai retour, un vrai changement, une vraie converſion. On vous a dit, & il eſt vrai, que la douleur du péché, pour être recevable dans ce Sacrement, devoit avoir des qualités auſſi rares que néceſſaires ; qu'elle devoit être ſurnaturelle, abſolue, ſincere, efficace, univerſelle ; que Dieu en devoit être le principe, l'objet, & la fin ; qu'elle devoit ſurpaſſer toute autre douleur, & que le péché étant le ſouverain mal, elle devoit nous le faire abhorrer au deſſus de tout autre mal ; qu'il n'y avoit point de péché, même poſſible, qu'elle ne dût exclure, point de tentation qu'elle ne dût avoir la vertu de ſurmonter, point d'occaſion qu'elle ne dût nous faire éviter ; & que manquant d'une ſeule de ces qualités, ce n'étoit plus qu'une contrition vaine & aparente. Mais je vous dis aujourdhui, que toutes ces qualités enſemble ſont compriſes dans la contrition de Jeſus-Chriſt : je vous dis que pour vous aſſurer d'une contrition ſolide, d'une contrition parfaite, vous n'avez qu'à vous former ſur Jeſus-Chriſt, en vous
*Exod.* apliquant ce que Dieu diſoit à Moyſe : *Inſpice,*
*c. 27.*

*& fac ſecundùm exemplar.* Si ce n'eſt pas là notre régle, pleurons pour cela même, mes chers Auditeurs; & pleurons d'autant plus amérement, que nous ne pouvons nous en prendre qu'à nous. Inſenſibles à nos péchés, pleurons au moins notre inſenſibilité; pleurons de ce que nous ne pleurons pas & affligeons-nous de ce que nous ne nous affligeons pas. Par-là nous pourrons arriver à la véritable contrition, & par-là nous commencerons à devenir les imitateurs de la pénitence du Sauveur.

Cependant outre cette paſſion intérieure; ſi je puis parler de la ſorte, que lui cauſa d'abord le péché, en voici un autre dont les ſens ſont plus frapés, & dont le péché ne fut pas moins le ſujet malheureux & le principe. Car du jardin où Jeſus-Chriſt pria, ſans m'arrêter préſentement à tout le reſte, je vais au Calvaire où il expira; & là contemplant en eſprit ce Dieu crucifié, l'auteur & le conſommateur de notre foi, qui, ſelon l'expreſſion du grand Apôtre, au lieu d'une vie tranquille & heureuſe dont il pouvoit jouir, meurt de la mort la plus cruelle & la plus ignominieuſe; ſurpris d'un événement ſi nouveau, j'oſe en demander à Dieu la raiſon; j'en apelle à ſa ſageſſe, à ſa juſtice, à ſa bonté; & tout chrétien que je ſuis, il s'en faut peu qu'à l'exemple du Juif infidéle je ne me faſſe de ce myſtère de ma rédemption un ſcandale. Et qu'eſt-ce en effet de voir le plus innocent des hommes traité comme le plus criminel & livré à d'impitoyables bourreaux? Mais Dieu jaloux de la gloire de ſes atributs & intéréſſé à détruire un ſcandale auſſi ſpécieux en aparence, mais

dans le fond auſſi pernicieux que celui-là, ſçait bien réprimer ce premier mouvement de mon zéle ; & comment ? en me faiſant connoître que cette mort eſt la peine de mes péchés ; en m'obligeant à confeſſer que tout ce qui ſe paſſe au Calvaire, quelque horreur que j'en puiſſe concevoir, eſt juſtement ordonné, ſagement ménagé, ſaintement & divinement exécuté : pourquoi ? parce qu'il ne falloit rien de moins pour punir le péché, & qu'il eſt vrai, comme l'a remarqué S. Jerôme, que ſi dans les tréſors de la colere de Dieu il n'y avoit point eu pour le péché d'autres châtimens que ceux qu'aprouve notre raiſon, notre raiſon étant bornée & le péché de ſa nature étant quelque choſe d'infini Dieu n'auroit jamais été pleinement ſatisfait.

Notre erreur, Chrétiens, apliquez-vous, s'il vous plaît, à ces deux penſées bien dignes de vos réflexions, notre erreur eſt de conſidérer aujourdhui le Sauveur du monde, par ce qu'il eſt en ſoi, & non par ce qu'il voulut être pour nous : ce qui nous trompe, c'eſt de regarder ſa paſſion par raport aux Juifs qui n'en ont été que les inſtrumens, & jamais par raport à Dieu qui en a été l'agent principal & le ſouverain arbitre. Je m'explique. Jeſus-Chriſt en ſoi eſt le Saint des Saints, le bien-aimé du Pere, l'objet des complaiſances de Dieu, le chef des Elus, la ſource de toutes les bénédictions, la ſainteté ſubſtantielle & incarnée. Voilà pourquoi notre raiſon ſe révolte en le voyant ſouffrir ; mais nous ne prenons pas garde qu'au Calvaire il ceſſa, pour ainſi dire, d'être tout cela ; & qu'au lieu de ces qualités qui furent pour un tems obſcurcies

& comme éclipſées, il ſe trouva réduit à être, ſelon le texte de l'Écriture, malédiction pour les hommes, *factus pro nobis maledictum*; à être la victime du péché, *propitiatio pro peccatis*, & puiſque S. Paul l'a dit, je le dirai après lui, & dans le même ſens que lui, à être le ſupôt du péché & le péché même: *Eum qui non noverat peccatum, pro nobis peccatum fecit*. Or en cet état, remarque S. Chryſoſtome, il n'y avoit point de ſuplice qui ne fût dû à Jeſus-Chriſt: humiliations, outrages, ſouets, cloux, épines, croix, tout cela dans le ſtyle de l'Apôtre étoit la ſolde & le paiement du péché; & puiſque le Fils de Dieu repréſentoit alors le péché, & qu'il s'étoit engagé à être traité de ſon Pere comme l'auroit été le péché même, il étoit de l'ordre qu'il eſſuyât tout ce qu'il a eu à endurer. Le prenant de la ſorte, a-t-il trop ſouffert? non: ſa charité, dit S. Bernard, a été pleine & abondante, mais elle n'a point été prodigue: il s'apelle l'homme de douleurs; mais, répond Tertullien, c'eſt le nom qui lui convient, puiſqu'il eſt l'homme de péché; nous le voyons déchiré & meurtri de coups, mais entre le nombre des coups qu'il reçoit & la multitude des crimes qu'il expie, il n'y a que trop de proportion: on l'abandonne à des ſcélerats, barbares & cruels, qui ajoutent à l'arrêt de ſa mort tout ce que la rage leur ſuggere; mais quoiqu'ils ajoutent à l'arrêt de Pilate, ils n'ajoutent rien à celui de Dieu: on le maltraite & on l'inſulte; mais ainſi le péché, s'il ſe produiſoit en ſubſtance, méritoit-il d'être inſulté & maltraité: il expire ſur la croix; auſſi eſt-ce le lieu où le péché doit être placé.

*Galat. c. 3. 1. Joan. c. 2.*

*2. Cor. c. 2.*

Rectifiez-donc, Chrétiens, vos ſentimens ; & tandis que ce divin agneau eſt immolé, au lieu de vous préoccuper du mérite de ſa ſainteté & de ſes vertus, ſouvenez-vous que c'eſt pour vos déſordres ſecrets & publics qu'on le ſacrifie, que c'eſt pour vos excès, pour vos intempérances, pour vos attachemens honteux & vos plaiſirs infames. Si vous vous le figurez tel qu'il eſt, chargé de toutes nos dettes, cette flagellation à laquelle on le condamne n'aura plus rien qui vous choque ; ces épines qui le déchirent ne bleſſeront plus la délicateſſe de votre pieté, ces cloux dont on lui perce les pieds & les mains, n'exciteront plus votre indignation. Mon peché, direz-vous en vous accuſant vous-mêmes, méritoit toutes ces peines ; & puiſque Jeſus-Chriſt eſt révêtu de mon péché, il les devoit toutes porter. Auſſi eſt-ce dans cette vue, que le Pere Eternel, par une conduite auſſi adorable qu'elle eſt rigoureuſe, oubliant qu'il eſt ſon Fils & l'enviſageant comme ſon ennemi ( pardonnez-moi toutes ces impreſſions ) ſe déclare ſon perſécuteur, ou plutôt le chef de ſes perſécuteurs. Les Juifs ſe font de leur haine un zéle de religion pour exercer ſur ſon ſacré corps tout ce que peut la cruauté ; mais la cruauté des Juifs ne ſuffiſoit pas pour punir un homme tel que celui-ci, un homme couvert des crimes de tout le genre humain, il falloit, dit S. Ambroiſe, que Dieu s'en mêlât, & c'eſt ce que la foi nous découvre ſenſiblement.

Oui, Chrétiens, c'eſt Dieu même, & non point le conſeil des Juifs, qui livre Jeſus-Chriſt : ce juſte, mes Freres, leur diſoit S. Pierre, ne vous a été remis entre les mains, comme

coupable, que par un ordre exprès de Dieu & par un décret de ſa ſageſſe ; *Definito conſilio & præſcientiâ Dei traditum* : déclaration qu'il faiſoit dans leur Synagogue ſans craindre qu'ils s'en prévaluſſent ni qu'ils en tiraſſent avantage pour étouffer les remords du déicide qu'ils avoient commis. Il eſt vrai que les Phariſiens & les Docteurs de la loi ont pourſuivi Jeſus-Chriſt pour le faire mourir ; mais ils ne l'ont pourſuivi, Seigneur, reprenoit David par un eſprit de prophétie, que parce que vous l'avez frapé le premier : *Domine, quem tu percuſſiſti, perſecuti ſunt.* Juſques là ils l'ont reſpecté ; juſques là quelque animés qu'ils fuſſent, ils n'ont oſé attenter ſur ſa perſonne ; mais du moment que vous vous êtes tourné contre lui & que déchargeant ſur lui votre courroux, vous leur avez donné main-levée, ils ſe ſont jettés ſur cette proie innocente & réſervée à leur fureur ; mais par qui réſervée, ſinon par vous, ô mon Dieu, qui dans leur vengeance ſacrilège trouviez l'accompliſſement de la vôtre toute ſainte ? Car c'étoit vous-même, Seigneur, qui juſtement changé dans un Dieu cruel, faiſiez ſentir, non plus à votre ſerviteur Job, mais à votre Fils unique, la peſanteur de votre bras. Depuis long-tems vous attendiez cette victime, il falloit réparer votre gloire & ſatisfaire votre juſtice ; vous y penſiez, mais ne voyant dans le monde que de vils ſujets, que des têtes criminelles, que des hommes foibles dont les actions & les ſouffrances ne pouvoient être d'aucun mérite devant vous, vous vous trouviez réduit à une eſpèce d'impuiſſance de vous venger. Aujourd'hui vous avez de quoi le faire pleinement.

car voici une victime digné de vous, une victime capable d'expier les péchés de mille mondes, une victime telle que vous la voulez & que vous la méritez. Ce Sauveur attaché à la croix eſt le ſujet que votre juſtice rigoureuſe s'eſt elle-même préparé. Frapez maintenant, Seigneur, frapez, il eſt diſpoſé à recevoir vos coups; & ſans conſidérer que c'eſt votre Chriſt, ne jettez plus les yeux ſur lui que pour vous ſouvenir qu'il eſt le nôtre, c'eſt-à-dire, qu'il eſt notre hoſtie, & qu'en l'immolant vous ſatisferez cette divine haine dont vous haïſſez le péché.

Dieu ne ſe contente pas de le fraper, il ſemble vouloir le réprouver en le délaiſſant & l'abandonnant au milieu de ſon ſuplice: *Deus meus, Deus meus, ut quid dereliquiſti me?* Ce délaiſſement & cet abandon de Dieu, eſt en quelque ſorte la peine du dam qu'il falloit que Jeſus-Chriſt éprouvât pour nous tous, comme dit S. Paul. La réprobation des hommes auroit été encore trop peu de choſe pour punir le péché dans toute l'étendue de ſa malice; il falloit, s'il m'eſt permis d'uſer de ce terme, mais vous en pénétrez le ſens, & je ne crains pas que vous me ſoupçonniez de l'entendre ſelon la penſée de Calvin, il falloit que la réprobation ſenſible de l'Homme-Dieu remplît la meſure de la malédiction & de la punition qui eſt due au péché. Vous avez dit, Prophéte, que vous n'aviez jamais vu un juſte délaiſſé; *Non vidi juſtum derelictum:* mais en voici un exemple mémorable que vous ne pouvez déſavouer; Jeſus-Chriſt abandonné de ſon Pere céleſte, & pour cela n'oſant preſque plus le réclamer ſous le nom de Pere, & un

Matth. c. 27.

Pſ. 36.

l'appellant que ſon Dieu : *Deus meus, ut quid dereliquiſti me* ? Toutefois ne vous en ſcandaliſez pas, puiſqu'après tout il n'y a rien dans ce procédé de Dieu qui ne ſoit ſelon les régles de l'équité. Non, conclut S. Auguſtin, il n'y eut jamais de mort ni plus juſte ni plus injuſte tout enſemble, que celle du Rédempteur ; plus injuſte par raport aux hommes qui en furent les exécuteurs, plus juſte par raport à Dieu qui en a porté la ſentence. Imaginez-vous, mes chers Auditeurs, c'eſt la réflexion de l'Abbé Rupert, dont vous ſerez peut-être ſurpris, mais qui dans la doctrine des Théologiens eſt d'une vérité certaine ; imaginez-vous que c'eſt aujourdhui ſinguliérement & ſouverainement le jour prédit par les Oracles de toutes les Ecritures, je veux dire le jour de la vengeance du Seigneur : *Dies ultionis Domini.* Car ce n'eſt point dans le jugement dernier que notre Dieu offenſé & irrité ſe ſatisfera en Dieu ; ce n'eſt point dans l'enfer qu'il ſe déclare plus authentiquement le Dieu des vengeances, c'eſt au Calvaire ; *Deus ultionum Dominus.* C'eſt-là que ſa juſtice vindicative agit librement & ſans contrainte, n'étant point reſſerrée comme elle l'eſt ailleurs par la petiteſſe du ſujet à qui elle ſe fait ſentir : *Deus ultionum liberè egit.* Tout ce que les damnés ſouffriront n'eſt qu'une demi-vengeance pour lui ; ces grincemens de dents, ces gémiſſemens & ces pleurs, ces feux qui ne doivent jamais s'éteindre, tout cela n'eſt rien ou preſque rien en comparaiſon du ſacrifice de Jeſus-Chriſt mourant.

*Matth. c. 27.*

*Iſaï. c. 34.*

*Pſ. 93.*

Voilà, mes chers Auditeurs, ce que le péché coûte à un Dieu ; mais que nous a-t-il

coûté juſqu'à préſent à nous-mêmes ? & dans la monſtrueuſe opoſition qui ſe trouve là-deſſus entre lui & nous, entre lui tout ſaint qu'il eſt & nous, tout coupables que nous ſommes, n'a-t-il pas bien droit de nous dire : Ne pleurez pas ſur moi, mais ſur vous : *Nolite flere ſuper me, ſed ſuper vos flete.* Car n'eſt-ce pas le plus déplorable renverſement de voir des coupables épargnés, tandis que le juſte fait pénitence & une ſi ſévere pénitence ; des pécheurs ménagés & flattés tandis que l'innocent eſt ſacrifié ; le péché même dans l'honneur & dans les délices, tandis, ſi je puis ainſi parler, que la reſſemblance du péché eſt dans l'oprobre & dans les tourmens ? Toutefois, hommes du ſiécle, hommes délicats & ſenſuels, c'eſt le triſte parallele qui ſe préſente ici à vos yeux, & qui doit vous couvrir de confuſion. Il meurt cet Agneau ſans tache, ce Dieu qui pour nous s'eſt fait la victime du péché ; & il meurt, comment ? déchiré & enſanglanté, couronné d'épines & attaché à une croix. Et vous, dignes de tous les fléaux & de tous les châtimens du Ciel, comment vivez-vous ? tranquilles & recherchant toutes les commodités, jouiſſant de toutes les aiſes, goûtant toutes les douceurs de votre condition. Ah ! Seigneur, puiſque le péché, ce monſtre que l'enfer a formé contre vous, vous a cauſé la mort & la mort de la croix, ce ſeroit aſſez à des cœurs reconnoiſſans pour concevoir contre lui toute la haine dont ils ſont capables : mais vous nous ordonnez de ne pas verſer nos pleurs ſur vous & de ne les répandre que ſur nous-mêmes ; & puiſque le péché nous cauſe la mort à nous-mêmes & non point comme à

nous une mort naturelle & temporelle, mais une mort ſpirituelle, une mort éternelle, que ne devons-nous point employer pour le détruire ? Cependant au lieu de travailler à le détruire dans nous nous l'y entretenons, nous l'y nourriſſons, nous l'y laiſſons dominer avec empire. Y a-t-il maintenant quelque pénitence dans le Chriſtianiſme, ou s'il y en a, quelle eſt la pénitence des Chrétiens & à quoi ſe réduit-elle ? eſt-ce une pénitence qui châtie le corps, une pénitence qui mortifie les ſens, une pénitence qui crucifie la chair ? Vous le ſçavez, mes chers Auditeurs ; & ce qui doit encore plus ſenſiblement vous toucher, c'eſt de voir la Paſſion de Jeſus-Chriſt, non plus ſeulement cauſée par le péché, mais renouvellée par le péché, comme je vais vous le montrer dans la ſeconde Partie.

II. PART.

IL faut que la Paſſion de Jeſus-Chriſt quelque douloureuſe & quelque ignominieuſe qu'elle nous paroiſſe, ait été néanmoins pour Jeſus-Chriſt même un objet de complaiſance ; puiſque cet Homme-Dieu par un ſecret merveilleux de ſa ſageſſe & de ſon amour, a voulu que le myſtère en fût continué & ſolemnellement renouvellé dans ſon Egliſe juſqu'à la derniere conſommation des ſiécles. Car qu'eſt-ce que l'Euchariſtie, qu'un renouvellement perpétuel de la Paſſion du Sauveur ; & qu'a prétendu le Sauveur en l'inſtituant, ſinon que tout ce qui ſe paſſa au Calvaire, non-ſeulement ſe repréſentât, mais s'accomplît ſur nos Autels ? c'eſt-à-dire, que lui-même faiſant encore aujourdhui la fonction de victime y eſt de nouveau & à tous momens ſacrifié, comme s'il ne

lui ſuffiſoit pas d'avoir une fois ſouffert, à moins que ſa charité, auſſi puiſſante qu'elle eſt ingénieuſe, n'eût donné à ſes adorables ſouffrances ce caractère de perpétuité qu'elles ont dans ce Sacrement & qui nous le rend ſi ſalutaire. Voilà ce qu'a inventé l'amour d'un Dieu; mais voici Chrétiens, ce qui eſt arrivé par la malice des hommes; c'eſt qu'en même-tems que Jeſus-Chriſt dans le Sacrement de ſon Corps renouvelle d'une maniere toute miraculeuſe ſa ſainte Paſſion, les hommes faux imitateurs, ou plutôt indignes corrupteurs des œuvres de Dieu, ont trouvé moyen de renouveller cette même Paſſion, non-ſeulement d'une maniere profane, mais criminelle, mais ſacrilège, mais pleine d'horreur. Ne vous imaginez pas que je parle en figure. Plût au Ciel, Chrétiens, que ce que je vais vous dire ne fût qu'une figure, & que vous euſſiez droit de vous inſcrire aujourd'hui contre les expreſſions terribles dont je ſuis obligé de me ſervir! Je parle dans le ſens littéral, & vous devez être d'autant plus touchés de ce diſcours, que ſi les choſes que j'avance vous ſemblent outrées, c'eſt par vos excès qu'elles le ſont & nullement par mes paroles. Oui, mes chers Auditeurs, les pécheurs du ſiécle par les déſordres de leur vie renouvellent dans le monde la ſanglante & tragique Paſſion du Fils de Dieu, je veux dire que les pécheurs du ſiécle cauſent au Fils de Dieu, dans l'état même de ſa gloire, autant de nouvelles paſſions qu'ils lui font d'outrages par leurs actions; & pour vous en former l'idée apliquez-vous, & dans ce tableau qui vous ſurprendra, reconnoiſſez ce que vous êtes pour pleurer amérement ſur vous-même.

*pere ſuper me, ſed ſuper vos.* Que voyons-nous dans la Paſſion de Jeſus-Chriſt ? un Dieu trahi & abandonné par de lâches Diſciples, un Dieu perſécuté par des Pontifes & des Prêtres hypocrites, un Dieu raillé & moqué dans le Palais d'Hérodes par des courtiſans impies, un Dieu mis en parallele avec Barrabas, & à qui Barrabas eſt préféré par un peuple aveugle & inconſtant, un Dieu expoſé aux inſultes du libertinage & traité de Roi imaginaire par une troupe de ſoldats également barbares & inſolens, enfin un Dieu crucifié par d'impitoyables bourreaux : car, voilà en abrégé ce qu'il y eut de plus humiliant & de plus cruel dans la mort du Sauveur du monde. Or, dites-moi ſi ce n'eſt pas là en effet & à la lettre ce qui s'offre encore préſentement à notre vue & de quoi nous ſommes tous les jours témoins ? Reprenons & ſuivez-moi.

Un Dieu trahi & abandonné par de lâches Diſciples : telle a été, ô divin Sauveur, votre deſtinée. Ce n'étoit pas aſſez que les Apôtres, ces premiers hommes que vous aviez choiſis pour être à vous, au préjudice du plus ſaint engagement vous euſſent délaiſſé dans la derniere ſcene de votre vie, que l'un d'eux vous eut vendu, l'autre renoncé, tous généralement deshonoré par une fuite qui fut peut-être la plus ſenſible de toutes les plaies que vous reſſentites en mourant ; il a fallu que cette plaie ſe rouvrit par un million d'infidélités plus ſcandaleuſes ; il a fallu que dans tous les ſiécles du Chriſtianiſme on vit des hommes portant le caractère de vos Diſciples & n'ayant pas la réſolution de le ſoutenir ; des Chrétiens prévaricateurs & déſerteurs de leur foi ; des Chrétiens

honteux de ſe déclarer pour vous, n'oſant paroître ce qu'ils ſont, renonçant au moins extérieurement à ce qu'ils ont profeſſé, fuyant lorſqu'il faudroit combattre; en un mot, que Chrétiens de cérémonie, prêts à vous ſuivre juſqu'à la Cêne & dans la proſpérité tandis qu'il ne leur en coûte rien, mais déterminés à vous quitter au moment de la tentation. C'eſt pour vous & pour moi, mes chers Auditeurs, que je dis ceci, & voilà ce qui doit être le ſujet de notre douleur.

Un Dieu mortellement perſécuté par des Pontifes & des Prêtres hypocrites. N'entrons pas, Chrétiens, dans la diſcuſſion de cet article dont votre piété ſeroit peut-être ſcandaliſée, & qui pourroit affoiblir ou intéreſſer le reſpect que vous devez aux Miniſtres du Seigneur. C'eſt à nous, mes Freres, à méditer aujourdhui cette vétité dans l'eſprit d'une ſainte componction; à nous conſacrés au miniſtère des Autels, à nous Prêtres de Jeſus-Chriſt & que Dieu a choiſis dans ſon Egliſe pour être les diſpenſateurs de ſes Sacremens. Il ne me convient pas de vous faire ici des remontrances, & je dirois avec bien plus de raiſon que S. Jerôme: *Abſit hoc à me, ut de*
*Hieron.* *his judicem, qui Apoſtolico gradui ſuccedentes, Chriſti corpus ſacro ore conficiunt; non eſt hoc humilitatis meæ.* A Dieu ne plaiſe, que j'entreprenne de juger ceux dont la bouche a la vertu de produire le Corps de Jeſus-Chriſt; cela n'eſt pas du devoir de l'humilité à laquelle ma condition m'engage, ſur-tout parlant comme je fais devant pluſieurs Miniſtres, dont la vie irréprehenſible contribue tant à l'édification des Peuples, je n'ai garde encore une

fois de me faire le juge, beaucoup moins le cenſeur de leur conduite. Mais quand ce ne ſeroit que pour reconnoître les graces dont Dieu vous prévient par l'opoſition de l'affreux aveuglement où il permet que d'autres tombent, ſouvenez-vous que les Prêtres & les Princes des Prêtres ſont ceux que l'Evangéliſte nous marque comme les auteurs de la conjuration formée contre le Sauveur du monde, & de l'attentat commis contre lui; ſouvenez-vous que ce ſcandale eſt de notorieté publique, ce qui ſe renouvelle encore tous les jours dans le Chriſtianiſme; ſouvenez-vous, mais avec crainte & avec horreur, que les plus grands perſécuteurs qu'ait Jeſus-Chriſt ne ſont pas les laïques libertins, mais les mauvais Prêtres; & qu'entre les mauvais Prêtres ceux dont la corruption & l'iniquité eſt couverte du voile d'hypocriſie, ſont encore ſes plus dangereux & ſes plus cruels ennemis. L'envie déguiſée ſous le nom du zéle & colorée du ſpécieux prétexte de l'obſervance de la loi, fut le premier mobile de la perſécution que ſuſciterent au Fils de Dieu les Phariſiens & les Pontifes; craignons que ce ne ſoit encore la même paſſion qui nous aveugle. Malheureuſe paſſion, s'écrie S. Bernard, qui répand le venin de ſa malignité juſques ſur le plus aimable des enfans des hommes, & qui n'a pu voir un Dieu ſur la terre ſans le haïr. Envie non-ſeulement de la proſpérité & du bonheur, mais ce qui eſt encore plus étrange, du mérite & de la perfection d'autrui. Paſſion lâche & honteuſe qui non contente d'avoir cauſé la mort à Jeſus-Chriſt continue à le perſécuter en déchirant ſon Corps

myſtique qui eſt l'Egliſe, en diviſant ſes Membres qui ſont les Fidéles, en étouffant dans les cœurs la charité qui en eſt l'eſprit. Car voilà, mes Freres, la tentation ſubtile dont nous avons à nous défendre & à laquelle il ne nous eſt que trop ordinaire de ſuccomber.

Un Dieu raillé & moqué dans le Palais d'Hérodes par des Courtiſans impies, ce fut ſans doute un des plus ſenſibles affronts que reçut Jeſus-Chriſt; mais ne croyez pas, Chrétiens, que l'impiété en ſoit demeurée-là: elle a paſſé de la Cour d'Hérodes, de ce Prince ſans religion, dans celles même des Princes chrétiens: & le Sauveur n'y eſt-il pas encore aujourdhui un ſujet de raillerie pour tant d'eſprits libertins qui les compoſent. On l'y adore extérieurement, mais au fond comment y regarde-t-on ſes maximes? quelle idée y a-t-on de ſon humilité, de ſa pauvreté, de ſes ſouffrances? La vertu n'y eſt-elle pas preſque toujours inconnue ou mépriſée? & quel autre parti y a-t-il à prendre pour elle que de s'y cacher ou d'en ſortir? Ce n'eſt point un zéle emporté qui me fait parler de la ſorte, c'eſt ce que vous ne voyez que trop ſouvent, Chrétiens; c'eſt ce que vous ſentez peut-être dans vous-mêmes; & pour peu de réflexion que vous faſſiez ſur la maniere dont on ſe gouverne à la Cour, vous ne trouverez rien dans ce que je dis qui ne ſe confirme par mille exemples & dont vous ne ſoyez quelquefois malheureuſement complices. Hérodes avoit ſouhaité avec ardeur de voir Jeſus-Chriſt; la réputation que lui avoient acquiſe tant de miracles piquoit la curioſité de ce Prince, & il ne doutoit point qu'un homme qui commandoit

à toute la nature, ne fît quelque coup extraordinaire pour ſe dérober à la perſécution de ſes ennemis : mais le Fils de Dieu qui n'avoit pas épargné les prodiges pour le ſalut des autres, les épargnera pour lui-même & ne voulut pas dire une ſeule parole pour ſon propre ſalut. Il conſidéra Hérodes & ſes courtiſans comme des profanes, avec qui il ne crut pas qu'il dût avoir aucun commerce, & il aima mieux paſſer pour un inſenſé, que de contenter la fauſſe ſageſſe du ſiécle. Comme ſon Royaume n'étoit pas de ce monde, ainſi qu'il le fit entendre à Pilate, *Regnum meum non eſt de hoc mundo*, ce n'étoit pas à la Cour qu'il prétendoit s'établir : il ſçavoit trop bien que ſa doctrine ne pouvoit être goûtée dans un lieu où l'on ne ſuit que les régles d'une politique mondaine, & que tous les miracles qu'il y eût pu faire n'euſſent pas été capables de gagner des hommes remplis de l'amour d'eux-mêmes & entêtés de leur grandeur. L'on ne reſpire dans cette région corrompue qu'un certain air de vanité, l'on n'y eſtime que ce qui a de l'éclat, on n'y parle que d'élévation ; & de quelque côté qu'on jette les yeux l'on n'y voit rien ou qui ne flatte ou qui n'allume les déſirs ambitieux du cœur de l'homme. Quelle apparence donc que Jeſus-Chriſt, le plus humble de tous les hommes, pût être écouté là où regne le faſte & l'orgueil ? S'il eût apporté avec lui des honneurs & des richeſſes, il eût trouvé des partiſans auprès d'Hérodes, & il en trouveroit encore par tout ailleurs ; mais ne prêchant à ſes Diſciples que le renoncement au monde & à ſoi-même, ne nous étonnons pas qu'on lui ait

marqué tant de mépris. Et telle eſt la prédiction qu'avoit fait de lui le ſaint homme Job, & qui devoit s'accomplir après lui dans la perſonne de tous les juſtes · *Deridetur juſti ſimplicitas.* En effet, mes chers Auditeurs, vous le ſçavez, quelque vertu & quelque mérite que l'on ait, ce n'eſt point aſſez pour être conſidéré à la Cour. Entrez-y & n'y paroiſſez avec Jeſus-Chriſt que revêtu de la robe d'innocence ; n'y marchez avec Jeſus-Chriſt que par la voie de la ſimplicité ; n'y parlez avec Jeſus-Chriſt que pour rendre témoignage à la vérité, & vous verrez ſi vous y ſerez autrement traités que Jeſus-Chriſt. Pour y être bien reçu il faut de la pompe & de l'éclat. Pour s'y maintenir il faut de l'artifice & de l'intrigue. Pour y être favorablement écouté, il faut de la complaiſance & de la flatterie. Or, tout cela eſt oppoſé à Jeſus-Chriſt, & la Cour étant ce qu'elle eſt, c'eſt-à-dire, le Royaume du Prince du monde, il n'eſt pas ſurprenant que le Royaume de Jeſus-Chriſt ne puiſſe s'y établir. Mais malheur à vous, Princes de la terre, reprend Iſaïe, malheur à vous, hommes du ſiécle, qui mépriſez cette ſageſſe incarnée ; car elle vous mépriſera à ſon tour, & le mépris qu'elle fera de vous eſt quelque choſe pour vous de bien plus terrible que le mépris que vous faites d'elle ne lui peut être préjudiciable : *Væ qui ſpernis, nonne & ipſe ſperneris.*

*Job.* v. 12.

*Iſaï.* v. 33.

Un Dieu mis en parallele avec Barrabas, & à qui Barrabas eſt préféré par un peuple aveugle & inconſtant. Combien de fois avons-nous fait à Jeſus-Chriſt le même outrage que lui fit le peuple Juif ? combien de fois après

l'avoir reçu comme en triomphe dans le Sacrement de la Communion, ſéduits par la cupidité, n'avons-nous pas préféré à ce Dieu de gloire, ou un plaiſir ou un intérêt que nous recherchions au préjudice de ſa Loi ? Combien de fois partagés entre la conſcience qui nous gouvernoit & la paſſion qui nous corrompoit, n'avons-nous pas renouvellé ce jugement abominable, cette indigne préférence donnée à la créature au-deſſus même de notre Dieu. Prenez garde, Chrétiens, à cette application ; elle eſt de S. Chryſoſtome, & ſi vous la concevez bien, il eſt difficile que vous n'en ſoyez pas touchés. La conſcience qui malgré nous préſide en nous comme juge, nous diſoit intérieurement : que vas-tu faire ? voilà ton plaiſir d'une part & ton Dieu de l'autre : pour qui des deux te déclares-tu ? car tu ne peux ſauver l'un & l'autre tout enſemble ; il faut perdre ton plaiſir ou ton Dieu ; & c'eſt à toi à décider : *Quem vis tibi de duobus dimitti.* Et la paſſion qui s'étoit en nous rendue la maîtreſſe de notre cœur par une monſtreuſe infidélité, nous faiſoit conclure ; je veux mon plaiſir. Mais que deviendra donc ton Dieu, répliquoit ſecrettement la conſcience, & qu'en ferai-je, moi qui ne puis pas m'empêcher de ſoutenir ſes intérêts contre toi ? *Quid igitur faciam de Jeſu* ? Qu'il en ſoit de mon Dieu ce qui pourra, répondoit inſolemment la paſſion ; je veux me ſatisfaire, & la réſolution en eſt priſe. Mais ſçais-tu bien, inſiſtoit la conſcience par ſes remords, qu'en t'accordant ce plaiſir il faut qu'il en coûte à ton Dieu de mourir encore une fois & d'être crucifié dans ſoi-même ; il n'importe qu'il ſoit crucifié pourvu

*Matth.* 27.

que je contente, *Crucifigatur.* Mais encore
*Ibid.* quel mal a-t-il fait, & quelle raiſon as-tu de l'abandonner de la ſorte ? *Quid enim malè fecit* ? mon plaiſir, c'eſt ma raiſon : & puiſque mon Dieu eſt l'ennemi de mon plaiſir & que mon plaiſir le crucifie, je le redis : qu'il ſoit crucifié, *Crucifigatur.* Car voilà, mes chers Auditeurs, ce qui ſe paſſe tous les jours dans les conſciences des hommes, & ce qui s'eſt paſſé dans vous & dans moi autant de fois que nous ſommes tombés dans le péché qui cauſe la mort à Jeſus-Chriſt, auſſi-bien qu'à notre ame ; voilà ce qui fait la griéveté & la malice de ce péché. Je ſçais qu'on ne parle pas toujours, qu'on ne s'explique pas toujours en des termes ſi exprès & d'une maniere ſi ſenſible ; mais après tout, ſans s'expliquer ſi diſtinctement & ſi ſenſiblement, il y a un langage de cœur qui dit tout cela. Car du moment que je ſçais que ce plaiſir eſt criminel & défendu de Dieu, je ſçais qu'il m'eſt impoſſible de le deſirer, impoſſible de le rechercher ſans perdre Dieu, & par conſéquent je préfere ce plaiſir à Dieu dans le deſir que j'en forme & de la recherche que j'en fais. Or, cela ſuffit pour juſtifier la penſée de S. Chryſoſtome & de la doctrine des Théologiens ſur la nature du péché mortel.

Un Dieu expoſé aux inſultes & traité de Roi chimérique par une troupe de faux adorateurs. Quel ſpectacle, Chrétiens ! Jeſus-Chriſt, le Verbe Eternel, couvert d'une pauvre robe de pourpre, un roſeau à la main, une couronne d'épines ſur la tête, livré à une inſolente ſoldateſque qui fait de celui que les Anges adorent en tremblant, ſelon l'expreſſion

de Clément Alexandrin, Roi de Théatre : *Scenam Deum facitis.* Ils fléchissent le genou devant lui, & par la plus sanglante dérision ils lui arrachent le roseau qu'il tient pour lui en fraper la tête. Image trop naturelle de tant d'impiétés qui se commettent tous les jours durant la célébration du plus auguste de nos mystères. Le Sauveur du monde y est caché sous les espèces du Sacrement ; mais sous ces mêmes espèces qui le couvrent, il est toujours Dieu & par conséquent toujours digne de nos adorations. Or, quels hommages lui rendons-nous ? il ne faut point ici des raisonnemens étudiés pour nous l'aprendre ; ouvrons les yeux, voyons ce qui se passe autour de nous & reconnoissons avec douleur un des plus grands désordres du Christianisme. Je ne suis point surpris que ses bourreaux l'aient comblé d'ignominies & d'oprobres ; ils le regardoient comme un criminel chargé de la haine publique & ennemi de la nation : mais vous, Chrétiens, vous ne pouvez ignorer qu'il est votre Dieu & présent sous les symboles mystérieux qui le dérobent à votre vue. S'il y paroissoit avec toute sa Majesté & tel qu'il se fera voir dans son second avénement, vous en seriez saisis de frayeur : cependant, dit S. Bernard, plus il se fait petit, plus est-il digne de nos respects ; puisque c'est son amour & non la nécessité qui le réduit dans cet état d'anéantissement. Mais il semble que vous preniez plaisir à détruire son ouvrage en opposant votre malice à sa bonté ; vous l'insultez jusques sur le trône de sa grace, & pour me servir des paroles de l'Apôtre, vous ne craignez pas de fouler aux pieds le sang du

nouveau Teſtament. Car en vérité que faites-vous autre choſe par tant d'irrévérences & tant de ſcandales qui deshonorent également & le Sanctuaire où vous entrez, & le Dieu qui y eſt renfermé ? Ah ! mes Freres, je pourrois bien maintenant demander à la plupart des Chrétiens ce que S. Bernard leur demandoit
Bern. de ſon tems : *Vide jam quid de Deo tuo ſentias* ? Que penſez-vous de votre Dieu, & quelle idée en avez-vous conçue ? S'il tenoit dans votre eſprit le rang qu'il y doit avoir, vous porteriez-vous devant lui à de telles extrémités ? iriez-vous à ſes pieds l'inſulter ? car j'apelle inſulter Jeſus-Chriſt, venir à la face des Autels ſe diſtraire, ſe diſſiper, parler, converſer, troubler les ſacrés Myſtères par des ris immodeſtes & par des éclats ; j'apelle inſulter la Majeſté de Jeſus-Chriſt, demeurer en ſa préſence dans des poſtures immodeſtes & avec auſſi peu de retenue que dans une place publique ; j'apelle inſulter l'humilité de Jeſus-Chriſt, étaler avec oſtentation & à ſes yeux tout le luxe & toutes les vanités du monde ; j'apelle inſulter la ſainteté de Jeſus-Chriſt, aporter auprès de ſon tabernacle & dans ſa ſainte maiſon une paſſion honteuſe que l'on y entretient & que l'on y allume tout de nouveau par des regards libres, par des deſirs ſenſuels, par les diſcours les plus diſſolus & quelquefois par les plus ſacrilèges abominations. Dieu ſe plaignoit autrefois de l'infidélité de ſon peuple, en lui diſant par la bouche de ſon Prophéte, vous avez prophané mon ſaint
Ezech. nom : *Polluiſtis nomen ſanctum meum.* Mais ce
6. 36. n'eſt plus ſeulement ſon nom que nous profanons ; c'eſt ſon corps, c'eſt ſon ſang, ce

ſont

ſont ſes mérites infinis, c'eſt ſa divinité même, c'eſt tout ce qu'il y a dans lui de plus reſpectable & de plus grand. Toutefois ne vous y trompez pas ; car le Seigneur aura ſon tour ; & juſtement piqué de tant d'injures, il ne les laiſſera pas impunies ; mais il ſçaura s'en venger, en vous couvrant d'une éternelle confuſion.

Enfin, Chrétiens, un Dieu crucifié par d'impitoyables bourreaux, dernier effet de la cruauté des hommes ſur la perſonne innocente du Fils de Dieu. C'étoit au pied de cette croix où nous le voyons attaché, que la juſtice de ſon Pere l'attendoit depuis quatre mille ans. Ainſi il la regarda, quelqu'affreuſe qu'elle fût, comme un objet de complaiſance, parce qu'il y trouvoit la réparation de la gloire divine & la punition de nos offenſes. Mais autant que cette premiere croix eut de charmes pour lui, autant a-t-il d'horreur de celle que nos péchés lui dreſſent tous les jours. Auſſi, diſoit ſaint Auguſtin, ce n'eſt point de la rigueur de celle-là qu'il ſe plaint ; mais la dureté & la peſanteur de celle-ci lui paroît inſoutenable : *Cur me graviorum criminum tuorum cruce, quàm illâ in qua pependeram, affixiſti* ? Il ſçavoit que ſa croix, toute ignominieuſe qu'elle étoit, paſſeroit du Calvaire, comme parle le même ſaint Auguſtin, ſur la tête des Empereurs. Il prévoyoit que ſa mort ſeroit le ſalut du monde, & que ſon Pere rendroit un jour ſes oprobres ſi glorieux, qu'ils deviendroient l'eſpérance & le bonheur de toutes les nations. Mais dans cette autre croix, où nous l'attachons nous-mêmes par *Auguſt.*

le péché, qu'y a-t-il, & que peut-il y avoir pour lui de conſolant? Il y avoit ſon amour mépriſé, ſes graces rejetées, d'indignes créatures préférées au Créateur. Si donc le ſoleil ſe cacha pour n'éclairer pas l'action barbare de ſes ennemis qui le crucifierent, de quelles ténebres, pécheur, ne devroit-il pas ſe couvrir à la vue de vos déréglemens & de vos excès? car c'eſt par-là, comprenez-le une fois, ſi vous ne l'avez pas encore aſſez bien compris, c'eſt par-là, mon cher Auditeur, que vous renouvellez ſans ceſſe toute la paſſion de Jeſus-Chriſt. Ce n'eſt pas moi qui le dis, c'eſt ſaint Paul dans l'Epitre aux Hébreux: *Rursùm crucifigentes ſibimetipſis Filium Dei, & oſtentui habentes.* Comme ſi ce grand Apôtre s'expliquoit de la ſorte: ne croyez pas, mes Freres, qu'il n'y ait eu que les Juifs qui aient trempé leurs mains dans le ſang du Sauveur? vous êtes complices de ce déicide; & par où? par vos impiétés, par vos ſacriléges, par vos impudicités, par vos jalouſies, vos reſſentimens, vos inimitiés, vos vengeances, par tout ce qui corrompt votre cœur & qui le ſouleve contre Dieu: *Rursùm crucifigentes ſibimetipſis Filium Dei, & oſtentui habentes.* N'eſt-il donc pas juſte qu'en pleurant ſur Jeſus-Chriſt, vous pleuriez encore plus ſur vous-mêmes, puiſque vous n'êtes pas ſeulement les auteurs de ſa mort, mais que vos péchés en détruiſent encore par raport à vous tout le mérite, & vous la rendent inutile, & même préjudiciable, comme il me reſte à vous faire voir dans la troiſiéme Partie.

*Hebr. c. 6.*

QU'il y ait des hommes ; & des hommes chrétiens, à qui par un jugement ſecret de Dieu la paſſion de Jeſus-Chriſt, toute ſalutaire qu'elle eſt, devienne inutile, c'eſt une vérité trop eſſentielle dans notre Religion pour être ignorée, & trop funeſte pour n'être pas le ſujet de notre douleur. Quand le Sauveur du haut de ſa croix, prêt à rendre l'ame, pouſſa ce cri vers le ciel : *Deus, Deus meus, ut quid dereliquiſti me* ? mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'avez-vous délaiſſé ? il n'y eut perſonne qui ne crût que la violence des tourmens lui arrachoit cette plainte, & peut-être nous-mêmes le croyons-nous encore. Mais le grand Evêque Arnauld de Chartres, pénétrant plus avant dans les penſées & dans les affections de ce Dieu mourant, dit avec bien plus de raiſon, que la plainte de Jeſus-Chriſt à ſon Pere vint du ſentiment dont il fut touché, en ſe repréſentant le peu de fruit que produiroit ſa mort, en conſidérant le petit nombre d'élus qui en profiteroient ; en prévoyant, mais avec horreur, la multitude infinie de réprouvés, pour qui elle ſeroit ſans effet ; comme s'il eût voulu faire entendre que ſes mérites n'étoient pas aſſez amplement ni aſſez dignement récompenſés, & qu'après tant de travaux il avoit lieu de ſe promettre tout un autre ſuccès en faveur des hommes. Les paroles de cet auteur ſont admirables : *Subtractâ ſibi agonum ſuorum ſtipendiâ Chriſtus queritur, proteſtans non eſſe quæſtuoſos tanti diſcriminis ſudores, ſi hi quibus tanti laboris impenſa eſt opera, ſic derelinquantur.* Jeſus-Chriſt ſe plaint, dit ce ſçavant Prélat ; & de quoi ſe plaint-il ? de ce que la malice des

III. PART.

*Matth. c. 27.*

*Arn. Carn.*

pécheurs lui fait perdre ce qui devoit être le paiement de la ſolde des combats qu'il a ſoutenus : de ce que des millions d'hommes pour qui il ſouffre, n'en ſeront pas moins exclus du bénéfice de la rédemption. & parce qu'il ſe regarde dans eux comme leur chef, & qu'il les regarde eux-mêmes, malgré leur indignité, comme les membres de ſon corps myſtique ; les voyant délaiſſés de Dieu, il ſe plaint de l'être lui-même, *Deus, Deus meus, ut quid dereliquiſti me* ? Il ſe plaint de ce qui faiſoit gémir ſaint Paul, lorſque tranſporté d'un zéle Apoſtolique il diſoit aux Galates : Et quoi, mes Freres, Jeſus-Chriſt eſt-il donc mort inutilement ? le myſtére de ſa Croix eſt-il donc anéanti pour vous ? ce ſang qu'il a ſi abondamment répandu, n'aura-t-il donc pas la vertu de vous ſanctifier ? *Ergo gratis Chriſtus mortuus eſt* ? *Ergo evacuatum eſt ſcandalum crucis* ?

*Matth. c. 27.*

*Gal. c. 2. & c. 5.*

Mais ici, Chrétiens, je me ſens touché d'une penſée qui, toute contraire qu'elle paroît à celle de l'Apôtre, ne laiſſe pas de la fortifier & de la confirmer. Car ſaint Paul s'afflige de ce qu'il ſemble que Jeſus-Chriſt ait ſouffert en vain ; & moi je me conſolerois preſque ſi c'étoit ſeulement en vain qu'il eût ſouffert, & ſi la Paſſion ne nous étoit rendue qu'inutile par nos péchés. Ce qui me conſterne, c'eſt qu'au même tems que nous nous la rendons inutile, il faut par une inévitable néceſſité qu'elle nous devienne pernicieuſe : Car cette paſſion, dit ſaint Grégoire de Nazianze, eſt de la nature de ces remédes qui tuent dès qu'ils ne guériſſent pas, & dont l'effet eſt de donner la vie, ou de ſe convertir en

poiſon : ne perdez rien de ceci, je vous prie. Souvenez-vous donc, Chrétiens, de ce qui arriva dans la ſuite du jugement, & ſur le point de la condamnation du Fils de Dieu ; lorſque Pilate ſe lavant les mains devant les Juifs, & leur ayant déclaré qu'il n'étoit point coupable du ſang de ce juſte, mais qu'il s'en déchargeoit ſur eux, & que ce ſeroit à eux d'en répondre, ils s'écrierent tous d'une voix, qu'ils y conſentoient, & qu'ils vouloient bien que le ſang de ce juſte retombât ſur eux & ſur leurs enfans : *Sanguis ejus ſuper nos & ſuper filios noſtros.* Vous ſçavez ce que leur a coûté cette parole ; vous ſçavez les malédictions qu'une telle imprécation leur a attirés, le courroux du Ciel qui commença dès-lors à éclater ſur cette nation, la ruine de Jéruſalem qui ſuivit bientôt après ; c'eſt-à-dire, le carnage de leurs citoyens, la profanation de leur temple, la deſtruction de leur république, le caractère viſible de leur réprobation que porte encore aujourdhui leur malheureuſe poſtérité, ce banniſſement univerſel, cet exil de ſeize cens ans, cet eſclavage par toute la terre ; & cela en conſéquence de la prédiction authentique que Jeſus-Chriſt leur en fit, allant au Calvaire ; & cela avec des circonſtances qui font inconteſtablement voir qu'une punition auſſi exemplaire que celle-là, ne peut être imputée qu'au déicide qu'ils avoient commis dans la perſonne du Sauveur ; puiſqu'il eſt évident, dit ſaint Auguſtin, que jamais les Juifs ne furent d'ailleurs ni plus éloignés de l'idolâtrie, ni plus religieux obſervateurs de leur loi, qu'ils l'étoient alors ; & que hors le crime de la mort de Jeſus-Chriſt, Dieu bien loin

*Matth. 27.*

de les punir, eût dû, ce ſemble, les combler de ſes bénédictions : vous ſçavez, dis-je, tout cela, & tout cela eſt une preuve convaincante qu'en effet le ſang de ce Dieu-Homme eſt retombé ſur ces ſacriléges, & que Dieu les condamnant par leur propre bouche, s'eſt ſervi, quoique malgré lui-même, pour les perdre, de ce qui étoit deſtiné pour les ſauver : *Sanguis ejus ſuper nos & ſuper filios noſtros.*

Or cela même, Chrétiens, pour parler avec le ſaint Eſprit, n'eſt arrivé aux Juifs qu'en figure, ce n'eſt encore que l'ombre des affreuſes malédictions, dont l'abus des mérites & de la paſſion du Fils de Dieu doit être pour nous la ſource & la meſure. Je m'explique. Que faiſons-nous, mes chers Auditeurs, quand emportés par les deſirs déréglés de notre cœur nous conſentons à un péché contre lequel notre conſcience réclame ? & que faiſons-nous, quand poſſédés de l'eſprit du monde, nous reſiſtons à une grace qui nous ſollicite, qui nous preſſe d'obéir à Dieu ? Sans y penſer & ſans le vouloir, nous prononçons ſecrettement le même arrêt de mort que les Juifs prononcerent contre eux-mêmes devant Pilate, lorſqu'ils lui dirent, *Sanguis ejus ſuper nos.* Car cette grace que nous mépriſons, eſt le prix du ſang de Jeſus-Chriſt ; & le péché que nous commettons, eſt une profanation actuelle de ce même ſang. C'eſt donc comme ſi nous diſions à Dieu : je vois bien, Seigneur, à quoi je m'engage, & je ſçais quel riſque je cours ; mais plutôt que de ne me pas contenter, je conſens que le ſang de votre Fils retombe ſur moi : ce ſera à moi d'en porter

le châtiment ; mais je ſatisferai ma paſſion : vous aurez droit d'en retirer une juſte vengeance, mais cependant je viendrai à bout de mon entrepriſe.

Ainſi nous nous condamnons nous-mêmes ; & voilà, Chrétiens, un des fondemens eſſentiels de ce Myſtère ſi terrible de l'éternité des peines dont la Foi nous menace, & qui révolte notre raiſon. Nous déſeſperons d'en avoir l'intelligence dans cette vie, & nous ne prenons pas garde, dit S. Chryſoſtome, que nous la trouvons toute entiére dans le ſang du Sauveur, ou plutôt dans la profanation que nous en faiſons tous les jours. Car ce ſang, mes Freres, ajoute ce ſaint Docteur, ſuffit pour nous rendre, non pas moins affreuſe, mais moins incroyable cette éternité ; & voici par où : ce ſang eſt d'une dignité infinie ; il ne peut donc être vengé que par une peine infinie. Ce ſang ſi nous nous perdons, s'élevera éternellement contre nous au tribunal de Dieu : il excitera donc éternellement contre nous la colére de Dieu. Ce ſang en tombant ſur les réprouvés leur imprimera une tache qui ne s'effacera jamais ; leurs tourmens ne doivent donc auſſi jamais finir. Un réprouvé dans l'enfer paroîtra toujours aux yeux de Dieu, tout de ce ſang qu'il a ſi indignement traité ; Dieu donc aura toujours horreur de lui : & comme l'horreur de Dieu pour ſa créature eſt ce qui fait l'enfer, delà vient que l'enfer ſera éternel. Et en cela, mon Dieu, vous êtes ſouverainement équitable, ſouverainement ſaint & digne de nos louanges & de nos adorations : *Juſtus es Domine, & ſanctus, qui hæc judicaſti.* C'eſt ainſi que le *Apoc.* c. 16.

Disciple bien-aimé s'en expliquoit à Dieu même dans son Apocalypse : Les hommes, lui disoit-il, Seigneur, ont répandu le sang de vos serviteurs & de vos Prophétes ; c'est pourquoi ils ont mérité de le boire, mais de le boire dans le calice de votre indignation : *Quia sanguinem sanctorum fuderunt, & sanguinem dedisti eis bibere.* Apoc. c. 16. Expression dont se sert l'Ecriture pour signifier les derniers efforts de la vengeance divine. Ah ! si le sang des Prophétes a attiré sur les hommes les fléaux de Dieu, que sera-ce du sang de Jesus-Christ ? si le sang des Martyrs s'est fait entendre jusques au ciel contre les persécuteurs de la Foi, comment sera entendu le sang du Rédempteur ?

Car voilà encore une fois, Chrétiens, la déplorable nécessité où nous sommes réduits. Il faut que ce sang qui coule au Calvaire, demande grace pour nous, ou justice contre nous. Lorsque nous nous l'apliquons par une foi vive & par une sincère pénitence, il demande grace : mais quand par nos désordres & nos impiétés nous en arrêtons la salutaire vertu, il demande justice, & il l'obtient infailliblement. C'est dans ce sang, dit S. Bernard, que toutes les ames justes sont purifiées ; mais par un prodige tout opposé, c'est aussi dans ce même sang que tous les pécheurs de la terre se souillent & se rendent, si je l'ose dire, plus hideux devant Dieu. Ah ! mon Dieu, paroîtrai-je jamais à vos yeux souillé de ce sang qui lave les crimes des autres ? Encore si je ne l'étois que de mes propres péchés, peut-être pourrois-je me promettre un jugement moins rigoureux : considérant mes péchés comme mes miséres, comme mes foiblesses, comme

mes ignorances, peut-être vous en tiendriez-vous moins offensé. Mais que ces péchés dont je serois couvert se présentassent à moi comme autant de sacrilèges par raport au sang de votre Fils ; que l'abus de ce sang fût mêlé & confondu dans tous les déréglemens de ma vie ; qu'il n'y en eut aucun contre lequel ce sang ne criât plus haut que le sang d'Abel contre Caïn, alors, ô Dieu de mon ame ! que deviendrois-je en votre présence ? Non, Seigneur, s'écrioit affectueusement le même S. Bernard, ne permettez pas que le sang de mon Sauveur retombe sur moi de la sorte : qu'il tombe dans moi pour me sanctifier, & non pas sur moi pour me réprouver ; *in me, non super me* : dans moi, par le bon usage des graces qui en sont les divins écoulemens ; & non pas sur moi, par l'aveuglement d'esprit & l'endurcissement de cœur, qui en sont les peines les plus redoutables : dans moi par la participation de l'adorable Eucharistie, qui en est la précieuse source ; & non pas sur moi, par les malédictions attachées aux mépris de vos Sacremens : enfin dans moi, par le réglement de mes mœurs & par la pratique des œuvres chrétiennes ; & non pas sur moi par mes égaremens, par mes infidélités, par mon obstination & mon impénitence. C'est, mes Freres, ce que nous devons aujourdhui demander à Jesus-Christ crucifié : c'est dans ce sentiment que nous devons aller au pied de sa croix & recueillir le sang qui en découle. C'étoit le Sauveur des Juifs aussi-bien que le nôtre ; mais de ce Sauveur, dit S. Augustin, les Juifs ont fait leur juge : *Crucifixerunt Salvatorem suum, & fecerunt damnatorem suum.* Préservons-nous *Bern.* *August.*

de ce malheur ; il ne tient qu'à nous. Qu'il ſoit notre Sauveur, ce Dieu mort pour nous ſauver ! Qu'il le ſoit pendant tout le cours de notre vie ; & que ſes mérites répandus ſur nous avec abondance, ne perdent rien entre nos mains de leur efficace, mais la conſervent toute entiére par le fruit que nous en tirons ! Qu'il le ſoit à la mort ; & qu'à ce dernier moment la croix ſoit notre ſoutien, & nous aide à conſommer l'ouvrage de notre ſalut qu'elle a commencé ! Qu'il le ſoit dans l'éternité bienheureuſe, où il nous fera part de ſa gloire autant que nous aurons pris de part à ſes ſouffrances ! C'eſt ce que je vous ſouhaite, &c.

AUTRE

# SERMON

SUR

# LA PASSION

DE N. S.

# JESUS-CHRIST.

Nunc judicium eſt mundi : nunc princeps hujus mundi ejicietur foras. Et ego ſi exaltatus fuero à terra, omnia traham ad meipſum. Hoc autem dicebat, ſignificans quâ morte eſſet moriturus.

*C'eſt aujourdhui le jugement du monde : c'eſt maintenant que le Prince du monde va être chaſſé : & quand on m'aura élevé de la terre, j'attirerai tout à moi. Ce qu'il diſoit pour marquer de quel genre de mort il devoit mourir.* En S. Jean, *chap.* 12.

SIRE,

C'EST ainſi que le Sauveur du monde parloit de lui-même, & qu'entretenant ſes Diſciples de ce qui devoit lui arriver, il leur

déclaroit tout à la fois par un esprit prophétique trois grands Mystères renfermés dans celui de sa passion & de sa mort ; le jugement du monde commencé, le Prince du monde chassé, le Fils de l'homme élevé & attirant à soi tout le monde. De ces trois mystères & de ces trois oracles prononcés par Jesus-Christ, nous en voyons déjà deux sensiblement accomplis. Le Fils de l'homme élevé en attirant tout à lui ; car quelle vertu la croix où nous le contemplons en ce saint jour, n'a-t-elle pas eu pour lui attirer les cœurs ? de cette croix qui l'a élevé de la terre, combien de sectateurs de sa doctrine, combien d'imitateurs de ses vertus, combien de confesseurs de son nom, combien de martyrs, témoins irréprochables de la vérité de sa Religion, combien de disciples zélés pour sa gloire ? disons mieux ; combien de Peuples, combien de Royaumes & d'Etats n'a-t-il pas gagnés & soumis à son Evangile ? *Et ego si exaltatus fuero à terra, omnia trahàm ad meipsum.* Le Prince du monde chassé : car en vertu de ce Mystère de la Croix, combien de Temples ont été renversés, combien d'idoles brisées, combien de faux sacrifices abolis, combien d'erreurs confondues, combien de superstitions détruites, combien d'infidéles convertis, combien de pécheurs sanctifiés ? Tout cela aux dépens du Prince du monde, & de ce fort armé que le Fils de Dieu plus puissant encore & plus fort, est venu combattre, non par la force néanmoins & par la puissance, mais par la foiblesse & par l'infirmité : *Nunc, princeps hujus mundi ejicietur foras.* Il ne reste donc plus que le jugement du monde, & c'est l'important

myſtère que j'ai choiſi pour ſujet de ce diſcours. Jeſus-Chriſt nous aſſure que ce jugement du monde a commencé dans ſa Paſſion ; *Nunc judicium eſt mundi* ; & c'eſt ce que j'entreprends de juſtifier ; après que nous aurons rendu à la Croix, qui fut l'inſtrument de toutes ces merveilles, les devoirs ordinaires, en lui adreſſant la priere de l'Egliſe : *O Crux ave.*

QUE celui qui eſt Dieu & ſans uſurpation égal à Dieu juge le monde & le condamne, c'eſt l'ordre naturel & inviolable : mais que le monde entreprenne de juger & de condamner un Dieu, c'eſt le renverſement de l'ordre & le comble même de tous les déſordres. Il apartient, dit S. Ambroiſe, au ſupérieur de juger & à l'inférieur d'être jugé. Pour juger il faut avoir l'autorité ; & pour être jugé & condamné, il faut être dépendant & criminel. Le monde étoit le criminel & le ſujet ; Jeſus-Chriſt étoit le juſte & le ſouverain. C'étoit donc Jeſus-Chriſt qui devoit juger le monde & non pas le monde qui devoit juger Jeſus-Chriſt. Cependant, mes chers Auditeurs, nous voyons ici l'un & l'autre ; & le myſtère des ſouffrances du Sauveur n'eſt qu'une preuve ſenſible & convaincante de cette parole que j'ai priſe pour mon texte, & qui s'eſt vérifiée à la lettre dans le double ſens que je lui vais donner. *Nunc judicium eſt mundi* ; c'eſt aujourdhui le jugement du monde : pourquoi ? parce que c'eſt aujourdhui que le Fils de Dieu par un ſecret impénétrable de ſa ſageſſe & de ſa charité divine s'eſt ſoumis à être jugé & condamné par le monde ; & parce que c'eſt aujourdhui que le monde par

un retour néceſſaire & inévitable, a été malgré lui condamné & jugé par le Fils de Dieu. Deux juges & deux coupables tout à la fois, ou plutôt un coupable érigé en juge, & un juge dégradé juſqu'à la condition de coupable : un faux juge & un vrai coupable, qui eſt le monde ; un coupable aparent & un juge légitime, qui eſt Jeſus-Chriſt ; tous deux prononçant, tous deux décidant, tous deux par une opoſition mutuelle & bien ſurprenante ſe réprouvant. Deux jugemens dans la vue deſquels je puis m'écrier d'abord avec le Prophéte Royal : *Judicia tua abyſſus multa :* Ah, Seigneur, que vos jugemens ſont profonds ! Soit que je conſidére celui que le monde a porté contre vous, ſoit que je médite celui que vous avez porté contre le monde, tous deux me paroiſſent de vaſtes abîmes ; l'un de péché, l'autre de vertus ; l'un d'horreur & d'iniquité, l'autre de grace & de ſainteté. Abîme d'iniquité dans le jugement où je vois le Saint des Saints condamné par des pécheurs : Abîme de ſainteté dans le jugement où je vois les pécheurs condamnés par les exemples d'un Dieu mourant ; en deux mots, Chrétiens, Jeſus-Chriſt jugé par le monde, & le monde jugé par Jeſus-Chriſt, c'eſt tout le ſujet de votre attention.

Pſ. 35.

I. PART.

CE n'eſt pas ſans un deſſein de Dieu particulier que Jeſus-Chriſt qui devoit être le juge de toutes conditions des hommes, a voulu être jugé par des hommes de toutes les conditions. Le Juif & le Gentil, dit S. Chryſoſtome, le Laïque & le Prêtre, le Pontife & le Magiſtrat, le Sujet & le Roi, le

Peuple & la Cour, tous l'ont condamné, parce qu'ils devoient tous être jugés par lui; & quand nous voyons cet Homme-Dieu conduit de tribunal en tribunal, pour éprouver l'iniquité des divers jugemens du monde, nous ne devons pas le conſidérer comme un coupable qui les doit ſubir, mais comme un Dieu qui va les confondre. Il parut devant trois différens tribunaux, celui de Caïphe, celui d'Hérodes & celui de Pilate. Celui de Caïphe où ſon innocence fut oprimée, celui d'Hérodes où ſa ſainteté fut mépriſée, celui de Pilate où ſa cauſe fut trahie & abandonnée. Celui de Caïphe, que j'apelle le tribunal de la paſſion; celui d'Hérodes que j'apelle le tribunal du libertinage; celui de Pilate, que j'apelle le tribunal de la politique. Trois jugemens du monde auxquels Jeſus-Chriſt a bien voulu ſe ſoumettre, & dont je vais vous repréſenter l'injuſtice? écoutez-moi, s'il vous plaît.

Les ſoldats, dit le Texte ſacré, s'étant rendus maîtres de Jeſus-Chriſt & l'ayant pris dans le jardin, le menerent d'abord chez Caïphe, & là les Docteurs de la loi & les anciens du peuple étoient aſſemblés: *Tenentes Jeſum duxerunt ad Chaïpham principem ſacerdotum, ubi ſcriba & ſeniores convenerant.* Voilà le premier tribunal où le Fils de Dieu fut préſenté & où les hommes porterent contre lui un jugement que j'apelle jugement de paſſion: pourquoi? apliquez-vous à ma penſée; parce que ce fut un jugement auquel la paſſion ſeule préſida; un jugement où l'on n'obſerva point d'autres procédures que celles que la paſſion y employa, & ce qui eſt encore plus inique, *Matth. c. 26.*

un jugement que la seule passion exécuta-
*Joan. Nunc judicium est mundi.*
v. 12. La passion seule y préſida : car c'étoient les ennemis de Jesus-Christ, qui contre toutes les loix de l'équité se déclarerent alors ses juges. Les mêmes qui l'avoient hautement persécuté, les mêmes qui par un dessein formé avoient entrepris de le faire périr, les mêmes qui étoient connus dans Jérusalem par leur animosité & leur haine contre lui ; ce furent ceux qui prirent séance pour décider de sa cause. Ils avoient la rage dans le cœur, une maligne envie les piquoit & les irritoit ; possédés de ce démon ils méditoient une vengeance d'éclat ; & c'est dans cette disposition qu'ils tinrent conseil. A quoi pensons-nous, disoient-ils, on ne parle plus que des miracles de cet homme ; tout le monde court après lui ; le peuple l'écoute comme un Prophéte ; & si nous le souffrons plus longtems il nous détruira : il vaut donc mieux le prévenir, & puisque sa ruine est le seul moyen nécessaire pour empêcher la nôtre, il faut nous hâter de le perdre. C'est ainsi que raisonnoient ces esprits prévenus & envenimés. Le Fils de Dieu étoit pour eux un concurrent importun. Les Pharisiens se tenoient mortellement offensés de ce qu'il découvroit leur hypocrisie ; les Scribes, les sçavans de la Synagogue, de ce que leur doctrine étoit moins aprouvée que la sienne ; les Pontifes & les Prêtres de ce qu'il étoit plus honoré qu'eux : & parce qu'ils désespéroient de pouvoir obscurcir sa réputation, ils l'attaquent lui-même & travaillent à l'oprimer. Mais il falloit un prétexte : ah ! mes chers Auditeurs, la passion en manqua-t-elle jamais ? & quand elle n'en auroit point

d'autre, le maſque de la piété n'a-t-il pas été de tout tems le voile ſpécieux dont elle a ſçu ſe couvrir ? Ils font paſſer cette conjuration pour un vrai zéle : Caïphe la leur propoſe comme un expédient néceſſaire pour le bien & le ſalut du peuple ; c'eſt-à-dire qu'il les engage aux plus grands de tous les ſacrilèges, comme à un acte de religion & de charité. Ainſi les meſures priſes pour faire réuſſir leur attentat, ils commencerent à éclater, mais avec une violence, ou pour mieux dire, avec une fureur qui n'eut point d'égale : voulant que Jeſus-Chriſt fut jugé & condamné à mort le jour même qu'on célébroit la Pâque, ſans reſpecter la ſolemnité, ſans déférer à la coutume, ſans garder nulle bienſéance, parce que la paſſion avoit éteint dans eux toutes les lumieres de la raiſon.

Mais encore quelle procédure, quelle forme obſerva-t-on dans ce jugement ? je vous l'ai dit : point d'autre que celle que la paſſion leur ſuggéra. Car prenez bien garde, s'il vous plaît, ils ſont juges & toute leur application eſt à chercher contre Jeſus-Chriſt de faux témoignage pour le faire mourir. *Princeps autem Sacerdotum, & omne concilium quærebant falſum teſtimonium contra Jeſum, ut eum morti traderent.* Au défaut de la vérité ils emploient l'impoſture & la calomnie d'un grand nombre d'accuſateurs qui ne parloient ni conſéquemment ni à leur gré ; ils en ſubornent deux dont la dépoſition vaine & frivole eſt reçue avec aplaudiſſement. Ils preſſent le Sauveur de répondre, s'il n'eſt pas vrai qu'il s'eſt vanté de détruire le Temple de Dieu & de le rétablir trois jours après ; & quoiqu'il

Matth. c. 26.

ſe fut expliqué d'une maniere à faire entendre aux plus groſſiers que c'étoit du Temple de ſon corps qu'il s'agiſſoit, ils lui font de cette marque qu'il avoit voulu donner de ſon pouvoir un prétendu crime. Ils l'interrogent touchant ſa doctrine & ſes diſciples; & parce qu'il répond qu'il n'a rien dit en ſecret, qu'il a toujours parlé publiquement & qu'il veut bien s'en raporter à ceux qui l'ont entendu, (réponſe pleine de ſageſſe, d'humilité, de modeſtie,) ils le traitent d'inſolent, comme s'il eût perdu le reſpect qu'il devoit au ſouverain Pontife. Le Grand-Prêtre lui commande par le Dieu vivant de déclarer s'il eſt en effet le Chriſt, Fils de Dieu; & ſans autre examen, ayant tiré de lui cet aveu; il l'accuſe de blaſphême, il déchire ſes habits, il le juge digne de mort.

Jamais la paſſion prononça-t-elle un jugement plus irrégulier? Mais elle ne ſe contente pas de l'avoir prononcé, puiſqu'au même tems, malgré toutes les loix de l'humanité, elle en vient à l'exécution. A peine Caïphe a-t-il conclu au nom de tous contre Jeſus-Chriſt, que chacun d'eux oubliant la qualité de juge, ne penſe plus qu'à l'outrager & à l'inſulter: les uns lui crachent au viſage, les autres le chargent de coups; ceux-ci lui donnent des ſoufflets; ceux-là lui bandent les yeux & en le frapant le défient de leur marquer & de dire quel eſt celui qui le frape: *Tunc expuerunt in faciem ejus, & colaphis eum cæciderunt.* *Matth. 26. 26.*

Il ſemble qu'on ne pouvoit rien ajouter à cet emportement. Vous vous trompez, Chrétiens, une nouvelle circonſtance eut quelque choſe encore de plus piquant, & mit le comble

à tout le reſte : c'étoit la coutume de délivrer au tems de la Pâque un criminel ; & ſur le choix qu'on leur donne à faire, ou de Jeſus ſurnommé le Chriſt, ou de Barrabas, un des plus méchans hommes de la Judée, toujours également remplis de fiel & aveuglés par la paſſion qui les tranſporte, ils perſuadent au peuple de demander Barrabas & d'abandonner Jeſus. Cieux, s'écria le Prophéte en vue de cette iniquité, ſoyez-en ſaiſis d'étonnement ! *Obſtupeſcite cœli ſuper hoc.* Le Saint des Saints eſt mis en parallele avec un ſéditieux & un homicide : que devons-nous après cela penſer de la fauſſe eſtime du monde ? Mais aux dépens du Sauveur, l'extravagance de l'eſtime du monde va bien encore plus loin ; car la choſe miſe en délibération ſans variété d'opinions & de ſuffrages, d'une commune voix Jeſus-Chriſt eſt abandonné & Barrabas abſous. Un ſcélérat infame eſt préféré à l'innocence même ; & ce peuple dont les acclamations retentiſſoient il y a quelques jours à la gloire du Fils de David, ce peuple qui le reçut comme le Meſſie, comme l'envoyé de ſon pere, comme le Roy d'Iſraël, par un changement d'autant plus inconcevable qu'il eſt extrême, le met au-deſſous de Barrabas, l'accable de malédictions, ſollicite ſa mort & demande avec empreſſement & par mille cris redoublés qu'on le crucifie. *Jerem. 6. 2.*

Encore une fois, Chrétiens, voilà le jugement du monde, jugement de paſſion, & par-là même jugement corrompu & réprouvé. De vous dire que c'eſt ainſi que nous en uſons tous les jours & que la plupart des jugemens des hommes ſont encore de ce caractère ; des

jugemens où la paſſion domine, où elle prononce des arrêts & où elle décide ſouverainement ; mais cruellement au déſavantage du prochain ; des jugemens que forme l'averſion & l'envie, & dont les pernicieuſes conſequences ne vont pas moins que celui des Juifs, au renverſement de toute l'équité naturelle. De vous dire qu'il nous ſuffit, par exemple, de regarder un homme comme notre ennemi pour ne pouvoir plus lui rendre juſtice, tant nous ſommes alors déterminés à le cenſurer & à le décrier : que du moment qu'il s'eſt attiré notre indignation, ou que ſans ſujet il a eu le malheur d'encourir notre diſgrace, l'effet de la paſſion qui nous préoccupe eſt de noircir dans notre eſprit ſes plus innocentes actions, & d'empoiſonner juſqu'à ſes intentions, de nous cacher ſes vertus & de nous groſſir ſes vices, qu'en vain il feroit des miracles, puiſque ſes miracles même ne ſerviroient qu'à nous le rendre plus odieux ; pourquoi ? parce que nous jugeons de lui, non par les qualités qui ſont en lui, mais par la paſſion & la malignité qui eſt en nous. De vous dire que par une indignité dont nous devons rougir & qu'on ne peut aſſez nous reprocher, il n'eſt preſque pas en notre pouvoir de conſerver des ſentimens raiſonnables pour ceux qu'une malheureuſe jalouſie nous fait enviſager comme nos compétiteurs ; pour ceux qui prétendent aux mêmes rangs que nous, pour ceux qui ſont en état de nous les diſputer, beaucoup moins pour ceux qui les obtiennent & qu'on nous préfere ; que par-là ſi nous n'y prenons bien garde, nous devenons ennemis de tout bien & capables de tout mal ; que par-là, ſans ſcrupule

& ſans remords, nous entrons dans des intrigues qui ruinent abſolument la charité chrétienne ; que par-là, faiſant ſervir Dieu à notre injuſtice, ainſi que parle le Prophéte, ſemblables aux Phariſiens nous apellons la Religion au ſecours de notre paſſion, & nous regardons comme autant de ſacrifices nos reſſentimens & nos vengeances ; que delà naiſſent les médiſances, delà les ſupoſitions & les impoſtures, delà mille autres déſordres ſi connus & ſi pernicieux dans la ſociété des hommes. De vous dire enfin qu'à l'exemple des Juifs, parce que nous ſommes paſſionnés, nous ſommes non-ſeulement aveugles mais inconſtans, mais bizarres, mais emportés dans nos jugemens ; inconſtans, condamnant aujourdhui ce que nous aprouvions hier, rabaiſſant par mépris juſqu'au néant celui que nous élevions juſqu'au Ciel, diſant anathême à qui peu de jours auparavant nous avions aplaudi ; bizarres, ne faiſant grace qu'à qui nous plaît, nous entêtant par caprice en faveur des uns & nous déchaînant ſans raiſon contre les autres, détruiſant indiſcrettement ou malicieuſement ceux-ci, pour porter injuſtement ceux-là ; & parce que c'eſt la paſſion qui nous fait juger, préférant les ſujets les plus indignes à ceux qu'un vrai mérite rend malgré nous recommandables ; emportés, nous formant de fauſſes conſciences, pour juſtifier nos aigreurs, pour perſécuter plus impunément le juſte & pour accabler le foible. De m'étendre, dis-je, ſur cette morale auſſi ſalutaire qu'humiliante pour nous, ce ſeroit un champ trop vaſte. J'ai à vous dire quelque choſe encore de plus en vous

faiſant voir Jeſus-Chriſt à un autre tribunal.

Le ſecond tribunal où comparut le Sauveur du monde, c'eſt celui d'Hérodes & de ſa cour: tribunal de l'impiété, qui de tout tems ayant affecté de juger des œuvres de Dieu, entreprit de juger la perſonne de Dieu même. Ne craignons point de nous expliquer: parlant ici devant le plus chrétien de tous les Rois & le plus zélé pour ſa Religion, je puis hardiment & ſans aucun riſque profiter de l'avantage que me fournit mon ſujet pour vous repréſenter dans toute ſon horreur le déſordre d'une Cour profane & impie; & ſi parmi mes Auditeurs il y avoit encore aujourdhui de ces Courtiſans réprouvés qui ſe font un mérite & une gloire de leur libertinage, je ſçais trop les diſpoſitions & les intentions du Monarque qui m'écoute pour ne pas ſeconder ſa piété, en leur déclarant une guerre ouverte & employant contre eux toute la force & toute la liberté du miniſtère évangélique. Hérodes, homme ſans religion, voit le Fils de Dieu ſoumis non-ſeulement à ſa puiſſance, mais à ſon jugement: que fait-il? tout impie qu'il eſt il reçoit d'abord Jeſus-Chriſt avec honneur & même avec joie, dans l'eſperance de lui voir faire des miracles. Ne perdez rien, s'il vous plaît, des circonſtances que je marque. Au lieu des miracles que cherche Hérodes, Jeſus-Chriſt en fait d'autres devant lui encore plus convaincans & plus touchans; mais Hérodes ne les connoît pas. Fruſtré de ſon attente, il mépriſe cet homme, dont il avoit entendu tant de merveilles: *Sprevit illum cum exercitu ſuo*, & par dériſion il le renvoie revêtu d'une robe blanche: *Illuſit indutum*

*Luc.* 23. *Ibidem.*

*veſte albâ, & remiſit.* Quatre caractères de l'impiété, & ſur-tout de celle qui regne plus communément à la Cour : ſçavoir, la curioſité, l'ignorance, le mépris des choſes de Dieu, l'eſprit railleur. En peut-on produire un exemple plus aprochant de nos mœurs & plus ſenſible que celui-ci ? Il y avoit long-tems dit l'Evangéliſte, qu'Hérodes ſouhaitoit de voir Jeſus-Chriſt, parce qu'on lui en avoit beaucoup parlé ; & c'eſt pour cela qu'il lui fit en aparence un favorable accueil, & qu'il le prevint, l'interrogeant ſur pluſieurs choſes : *Viſo Jeſu gaviſus eſt valdè ; erat enim cupiens ex multo tempore videre eum, eò quod audierat multa de eo. Interrogabat autem eum multis ſermonibus.* Voilà l'eſprit du monde, & en particulier l'eſprit de la Cour. On veut voir à la Cour les hommes extraordinaires, les hommes rares & ſinguliers, les hommes même diſtingués par la ſainteté de leur vie. On les veut voir, non pas pour les écouter, ni pour les croire ; mais pour les examiner & pour les cenſurer, mais pour y découvrir du foible, mais pour en rabattre l'eſtime : car c'eſt à quoi aboutit cette maligne curioſité dont le monde ſe pique. Comme les entrées à la Cour ſont toujours riantes & agréables, & que les iſſues en ſont ordinairement triſtes & funeſtes, c'eſt ce que le Sauveur éprouve lui-même : il eſt reçu dans la Cour d'Hérodes comme un prophéte & comme un faiſeur de miracles, mais il en ſort bientôt après comme un miſérable & comme un inſenſé : pourquoi cela ? c'eſt que la joie qu'on témoigne de l'y voir ne vient pas d'un deſir ſincère d'aprendre de ſa bouche les vérités éternelles, mais d'un

eſprit vain & curieux qui ne cherche qu'à ſe ſatisfaire. Or il eſt injurieux à Dieu, dit admirablement Saint Auguſtin, de ſervir de ſujet à la vanité & à la curioſité de l'eſprit de l'homme ; & c'eſt en quoi l'homme eſt impie, de vouloir contenter ſa raiſon aux dépens de la majeſté de Dieu, ou plutôt de vouloir ſoumettre la majeſté de Dieu au jugement de ſa raiſon ; au lieu de ſuivre l'ordre contraire, en ſoumettant par la foi ſa raiſon & ſon jugement à l'eſprit de Dieu.

De plus, Hérodes eſpéra que Jeſus-Chriſt feroit quelque miracle en ſa préſence, & il le *Ibidem.* deſira avec paſſion : *Sperabat ſignum aliquod videre ab eo fieri.* Autre caractère de l'infidélité du ſiécle : on veut voir des miracles, & *Joan.* ſans cela on ne veut rien croire : *Niſi ſigna & c. 4.* *prodigia videritis, non creditis.* Mais Jeſus-Chriſt bien loin de s'accommoder en ceci au caprice & au goût de l'impiété, la laiſſe dans ſon endurciſſement & la confond, ſuſpendant les effets de cette vertu divine, dont il avoit donné en tant de rencontres des marques éclatantes, & ne voulant pas prodiguer, pour ainſi dire, ſa toute-puiſſance au gré & ſelon les idées d'un eſprit mondain. S'il eût fait un miracle devant Hérodes, peut-être Hérodes ſe ſeroit-il converti : mais il aime mieux, ô profondeur & abîme des conſeils de Dieu ! il aime mieux qu'Hérodes périſſe, que d'autoriſer dans la perſonne de ce Prince, une curioſité directement opoſée à l'humilité de la vraie Religion. Il a fait, dit ſaint Chryſoſtome, des miracles pour ſeconder la foi des peuples ; il en fait pour ſoulager les miſérables ; il en a fait pour exaucer les pécheurs ;

mais

mais il n'en fera point pour déférer à l'incrédule & au libertin : & en cela, mon Dieu, paroît votre gloire, auſſi-bien que votre ſageſſe ; en cela même vos ſerviteurs trouvent un fond de conſolation pour eux. Il a fait des miracles dans les bourgades de la Judée & de la Galilée, & il n'en veut point faire à la Cour. Ah ! mes Freres, reprend S. Chryſoſtome, n'eſt-ce point parce que la Cour en eſt indigne, & qu'il étoit de l'honneur & de la ſainteté de Jeſus-Chriſt, la voyant dans cette corruption entiere & de mœurs & de créance, de la dédaigner ? Ainſi en ceſſant même de faire des miracles, cet homme Dieu montre-t-il ce qu'il eſt, & réprouve-t-il le jugement du monde. Mais encore, direz-vous, pourquoi refuſe-t-il ce remède à l'impiété ? & puiſque l'impiété ne peut être convaincue que par les miracles, pourquoi ne condeſcend-il pas à ſa foibleſſe ? Pour deux raiſons qu'en aporte ſaint Gregoire Pape : premiérement, parce que l'impiété indépendamment des miracles n'a d'ailleurs que trop de lumieres pour ſe convaincre, & qu'il n'eſt pas juſte que Dieu s'oblige à employer des moyens extraordinaires, tandis qu'il nous en fournit d'autres ſuffiſants, mais dont nous abuſons par notre malice : ſecondement, parce que tout impie & tout libertin qui demande des miracles pour ſe convertir, n'en ſeroit pas moins libertin ni moins impie après les avoir vus ; & qu'ayant étouffé dans ſon cœur toutes les lumieres de la raiſon & de la foi, il ſçauroit bien encore pour ſe maintenir dans la poſſeſſion de ſon libertinage, éluder la preuve que formeroient contre lui les miracles ; en les attribuant, ſoit à l'illuſion des ſens

& à l'art magique, ſoit à toute autre vertu occulte, mais naturelle.

Tel étoit l'état d'Hérodes, telle étoit la ſituation de ſon eſprit, & telle eſt celle de tous les eſprits prétendus forts que je combats. Car le Sauveur, encore une fois, pratiquant lui-même ce qu'il avoit enſeigné, ne vouloit point, ſelon l'expreſſion de l'Ecriture, donner aux chiens les choſes ſaintes & faire des miracles dont il n'y avoit nul fruit à attendre. Que dis-je, Chrétiens? Jeſus-Chriſt fait des miracles en préſence d'Hérodes; mais il en fait qu'Hérodes ne connut pas, & dont ſon ignorance, compagne inſéparable de l'impiété, ne lui permit pas de faire le diſcernement. Car la curioſité d'Hérodes alloit à voir des miracles de puiſſance, des miracles de grandeur, des miracles de gloire & d'éclat; & Jeſus-Chriſt, par une oppoſition à l'eſprit du monde qu'il ſoutint juſqu'à l'extrémité & aux dépens de lui-même, lui fait voir des miracles d'humilité, des miracles de charité & de douceur. Miracles que le monde ignore, & qu'il fait profeſſion de méconnoître, & c'eſt en cela que conſiſte la dépravation de ſon jugement. Car ſi Hérodes eût bien raiſonné, cette modeſtie d'un homme que tant de miracles avoient rendu célebre & vénérable, ce ſilence ſi conſtant, ce refus de ſe juſtifier, cet abandon de ſa propre cauſe, & par conſéquent de ſa vie, cette tranquillité & cette patience au milieu des outrages & des inſultes, cette fermeté à les ſouffrir ſans ſe plaindre; tout cela lui auroit paru quelque choſe de plus ſurnaturel & de plus divin que les miracles même qu'il avoit ſouhaité de voir. Et en effet, c'eſt

par là qu'un de ces deux criminels crucifiés avec Jeſus-Chriſt fut non-ſeulement touché, mais perſuadé & converti. La force héroïque & ſurprenante avec laquelle il vit le Sauveur ſur la croix recevoir les injures & les pardonner, prier pour ſes perſécuteurs & les recommander à ſon Pere, lui fit conclure qu'il y avoit en lui quelque choſe au-deſſus de l'homme, & que quiconque mouroit de la ſorte ne mouroit pas en homme mais en Dieu. Ainſi en jugea-t-il, & ce ne put être que l'eſprit de Dieu qui élevant ſa raiſon & la fortifiant lui donna cette vue ſupérieure à toutes les vues humaines. Mais le monde en juge tout autrement: ces miracles de patience n'y ſont ni reconnus, ni goûtés. Bien loin de les tenir pour des miracles, il les regarde comme des marques de foibleſſe; & c'eſt en quoi, remarque S. Gregoire Pape, paroît viſiblement l'ignorance du monde, de ne vouloir pas convenir qu'il y a plus de force & plus de vertu à pardonner qu'à ſe venger, à s'immoler qu'à ſe ſauver, à ſe taire qu'à ſe défendre. Quoi qu'il en ſoit, Jeſus-Chriſt ſe laiſſe condamner par ce jugement du monde perverti, plutôt que de l'autoriſer en faiſant des miracles contraires à l'ordre de ſon Pere. Il choiſit plutôt, ajoute S. Jerôme, de périr lui-même & de ſauver le monde par les miracles de ſa charité, que de ſatisfaire le monde & de ſe glorifier lui-même par des miracles de ſa propre volonté.

Delà Hérodes ne trouvant pas dans Jeſus-Chriſt de quoi contenter ſa curioſité, il le mépriſe: troiſiéme caractère de l'eſprit libertin du monde: *Sprevit illum Herodes cum exercitu ſuo*, Hérodes avec ſa Cour; obſervez, s'il vous Luc. c. 23.

plaît cette parole, avec ſa Cour. Car que ne peut point l'exemple d'un Roi pour imprimer à toute une Cour les ſentimens de mépris ou de reſpect dont il eſt prévenu à l'égard de Dieu? & ſelon les loix du monde, que doit-on attendre autre choſe de ceux que leur naiſſance, leur emploi, ou quelqu'autre engagement attache à la Cour, ſinon qu'emportés par le torrent ils ſe faſſent un mérite, ſi le Maître qu'ils ſervent eſt impie, de l'être comme lui? L'uſage du monde ne va-t-il pas-là? & quand par ſa miſéricorde Dieu nous donne un Roi qui reſpecte ſa religion & qui veut que ſa religion ſoit reſpectée, vous, mes chers Auditeurs, qui quoique courtiſans, êtes chrétiens, & qui lorſqu'il s'agit d'être chrétiens devez peu eſtimer d'être courtiſans, ne devez-vous pas regarder un don ſi précieux comme une des graces les plus ſingulieres? Hérodes mépriſa Jeſus-Chriſt, & plût à Dieu que Jeſus-Chriſt n'eût jamais été mépriſé que dans la Cour d'Hérodes! c'étoit la Cour d'un Roi infidéle; & ma douleur eſt que de la Cour d'un Roi infidéle cette impiété & ce mépris de Jeſus-Chriſt a paſſé dans les Cours des Princes Chrétiens.

Enfin, dernier caractère du libertinage. Hérodes joint au mépris la raillerie la plus outrageante. Le Verbe de Dieu, la ſageſſe éternelle de Dieu lui ſert de jouet, & il donne Jeſus-Chriſt en ſpectacle à toute ſa Cour & à tout le peuple, le faiſant couvrir d'une robe blanche & le renvoyant comme un fou: *Induſ. 25. tum veſte albâ.* Telle eſt la ſource la plus ordinaire du libertin & ſa plus forte défenſe; un eſprit railleur. Vous aurez beau vous appuyer des raiſonnemens les plus ſolides, pour

convaincre un de ces eſprits malignement enjoués & agréables ; une vaine plaiſanterie lui tiendra lieu de réponſe ; & parce que ceux qui l'écoutent ne ſont ſouvent ni mieux inſtruits ni mieux diſpoſés que lui, on s'attachera plutôt à un mot qu'il dira & qu'il ſçaura aſſaiſonner d'un certain ſel, à un conte qu'il inventera, à un trait vif qui lui échapera, qu'aux ſolides vérités que vous voudrez lui faire comprendre. Eſprit oposé à l'eſprit de Dieu, ſur-tout lorſqu'il s'attaque aux choſes ſaintes : on traite de folie les plus ſages maximes de l'Evangile & d'amuſemens frivoles les plus ſalutaires pratiques du Chriſtianiſme. Eſprit le plus difficile à guérir ; parce qu'il ne peut être guéri que par de ſérieuſes réflexions, & qu'on ſe fait de tout un badinage & un jeu. Eſprit de la Cour, où la conduite d'un homme de bien n'eſt ſouvent regardée que comme ſuperſtition, que comme viſion, que comme ſimplicité, puſillanimité, lâcheté. Reprenons. Voilà donc Jeſus condamné au tribunal de la paſſion, condamné au tribunal du libertinage : il ne lui reſte plus que de l'être au tribunal de la politique ; c'eſt celui de Pilate.

Quel autre que Pilate devoit dans un abandon ſi général ſe déclarer le protecteur de l'innocence ? Mais ce fut au contraire la malheureuſe politique de Pilate qui acheva de ſacrifier l'innocence du Fils de Dieu, en portant l'arrêt de ſa condamnation. Politique, remarquez bien ceci, Chrétiens, politique timide & foible pour les intérêts de Dieu ; politique ardente & zélée pour les intérêts du monde ; politique ſubtile & artificieuſe pour accorder les intérêts du monde avec ceux de

Dieu, politique déterminée à tout pour son intérêt propre. Puis-je vous en faire une peinture plus naturelle, & ne la connoissez-vous pas à ces traits ? Je dis politique timide & foible pour les intérêts de Dieu ; car il devoit user de son autorité absolue, pour maintenir le bon droit de Jesus-Christ, dont il étoit persuadé ; il devoit résister autrement à la violence des Juifs : mais il voulut les adoucir ; il craignit de les choquer, il ménagea leurs esprits. Il devoit leur dire : vous êtes des imposteurs, & c'est injustement que vous accusez cet homme ; mais il voulut les gagner par voie de remontrance ; & pour les flatter il consentit même qu'ils jugeassent le Fils de Dieu selon leur loi : *Accipite eum vos, & secundùm legem vestram judicate.* Je dis politique zélée pour les intérêts du monde : car dès qu'il entendit parler de César, & du raport que cette cause pouvoit avoir à la personne de ce Prince, il rentra dans la Salle de l'Audience, il fit paroitre de l'empressement & de l'ardeur, il recommença l'interrogatoire, il ne témoigna plus à Jesus-Christ la même bienveillance ; au contraire il lui parla avec empire, il l'intimida, il le menaça, pour montrer combien il avoit à cœur tout ce qui regardoit les intérêts de César, & combien il déféroit à ce seul nom. Je dis politique subtile & artificieuse, pour accorder les intérêts de Dieu avec ceux du monde ; voilà pourquoi il condamna Jesus-Christ à une sanglante & honteuse flagellation ; espérant par là d'une part lui sauver la vie, & de l'autre contenter les Juifs : mais ne prenant pas garde qu'en voulant contenter les Juifs il faisoit le dernier

*Joan. c. 18.*

outrage à Jeſus-Chriſt ; & qu'en voulant ſauver Jeſus-Chriſt, il ne contenteroit jamais les Juifs. Je dis politique déterminée à tout pour ſon intérêt propre : car les Juifs le preſſant toujours, & lui déclarant que s'il héſitoit à prononcer l'arrêt de mort ils regarderoient ce refus comme un attentat contre l'Empereur, il conſentit à tout ce qu'ils lui demanderent, aimant mieux perdre Jeſus-Chriſt que de ſe perdre ſoi-même, & conſerver ſa fortune que de conſerver ſa conſcience & ſon honneur.

Encore une fois, Chrétiens, ne voilà-t-il pas dans la perſonne de ce Juge, miniſtre de l'iniquité, une peinture achevée de la politique du ſiécle ? Car prenez garde que ce ne fut point l'ignorance de Pilate qui le porta à une telle extrémité ; ce ne fut point la préoccupation de ſon eſprit ni la malice de ſon cœur, mais ce fut une fauſſe prudence, & il ne parut en cette occaſion le plus injuſte & le plus corrompu des hommes, que parce qu'il étoit un ſage mondain. Il avoit pour Jeſus-Chriſt les intentions les plus droites, il cherchoit les moyens de le délivrer, il proteſta plus d'une fois qu'il ne trouvoit point de crime en lui ; & pour s'en déclarer plus hautement, il lava ſes mains devant le peuple, en diſant, je ſuis innocent de la mort de cet homme. Cependant c'eſt lui qui l'a ſacrifié : pourquoi ? parce qu'il n'eut pour le Fils de Dieu que de bonnes intentions, & rien de plus. Or avec de bonnes intentions ; obſervez cette réflexion de S. Auguſtin, ſi propre ou à vous édifier, ou à vous faire trembler ; avec de bonnes intentions on peut faire & on fait tous les jours

les plus grands maux ; avec de bonnes intentions on commet des injuſtices énormes ; avec de bonnes intentions on ſe damne & on ſe perd. Et tel eſt, mes chers Auditeurs, le déſordre, ou ſi vous voulez, le malheur des Grands. Dieu leur ayant donné des ames nobles & naturellement vertueuſes, ils ont auſſi-bien que Pilate de bonnes intentions ; & ſi ces intentions étoient ſecondées quels biens ne feroient-ils pas & quels maux n'empêcheroient-ils pas ? Mais parce qu'ils en demeurent-là, c'eſt-à-dire, parce que ce ne ſont que des intentions qu'une foibleſſe pitoyable rend vaines & inutiles, & qui n'étant pas à l'épreuve de la politique du ſiécle ne ſont ſuivies de nul effet, avec ces bonnes intentions ils ſe trouvent chargés devant Dieu d'un nombre infini de péchés qu'ils commetttent à tous momens, ſans ſe les imputer jamais : d'autant plus criminels qu'ils ne ſont pas ſeulement reſponſables de leurs propres iniquités, mais des iniquités d'autrui ; & que les intentions qu'ils ont eu de faire le bien & de s'opoſer au mal, les condamnent par eux-mêmes, parce que les ayant eu ſincérement, & ne les ayant jamais eu efficacement, ils ſe ſont eux-mêmes jugés, & ont employé contre eux-mêmes l'intégrité de leur raiſon & la droiture de leur cœur. On ſçait aſſez que ce que je dis eſt l'écueil de leur condition ; l'un des endroits par où, malgré leur grandeur, ils ſont plus à plaindre. On ſçait que ceux qu'ils écoutent & qui abuſant de leur confiance ſervent d'obſtacles à leurs juſtes intentions, ſont encore plus coupables qu'eux ; mais cela les juſtifie-t-il ?

& de bonnes intentions anéanties ou par de pernicieux conſeils, ou par une ſageſſe humaine, peuvent-elles leur tenir lieu d'une légitime réparation auprès du prochain qui en a ſouffert ? Non, Chrétiens, point d'excuſes en cela pour eux. Ils ont beau dire comme Pilate, *Innocens ego ſum à ſanguine juſti hujus* ; ils ont beau, comme lui, ſe laver les mains de tant d'injuſtices & de violences, dès qu'elles ſont autoriſées de leur nom, ils en doivent être garans ; & quelque louange qu'ils ſe donnent d'avoir été bien intentionnés, on leur dira toujours : *Sanguis ejus ſuper vos.* Oui, vous étiez bien diſpoſés : mais le ſang de ce pauvre que vous avez laiſſé oprimer, mais le ſang de cette veuve que vous avez abandonnée, mais le ſang de ces miſérables dont vous n'avez pas pris la cauſe en main ; ce ſang, dis-je, retombera ſur vous, & vos bonnes diſpoſitions rendront leur voix plus forte, pour demander à Dieu vengeance de votre infidélité. *Marc.* c. 27. *Ibidem.*

Ah ! Chrétiens, n'attirez pas ſur vous une ſi affreuſe malédiction. L'avantage de vos conditions, ſi vous voulez bien le reconnoître, c'eſt que votre honneur, ſelon les idées même du monde, eſt attaché à votre conſcience & que votre conſcience eſt inſéparable de votre honneur, que vous ne pouvez renoncer à l'un ſans renoncer à l'autre, & que par là les ſeules vues du monde même, vous mettent dans une heureuſe néceſſité d'agir en Chrétiens. Quoi qu'il en ſoit, ſoyez zélés pour Dieu, & Dieu le ſera pour vous ; intéreſſez-vous pour Dieu, & Dieu s'intéreſſera pour vous ; expoſez-vous, & s'il eſt néceſſaire perdez-

vous pour Dieu, & Dieu fera des miracles pour vous. Voilà ce qu'un Apôtre apelle la Religion pure & ſans tache ; & voilà ce que vous devez établir comme le fondement eſſentiel de toute votre conduite. Rendez à Céſar ce qui eſt dû à Céſar, c'eſt-à-dire, aux hommes ce qui eſt dû aux hommes, aux Grands ce qui eſt dû aux Grands ; mais ne ſéparez jamais ce que vous leur devez de ce que vous devez à Dieu : & ſouvenez-vous de la belle maxime de S. Jerôme, que tous les intérêts de Céſar ſont bien les intérêts de Dieu ; mais que les intérêts de Dieu ne ſont pas toujours ceux de Céſar. Si vous vous faites, mon cher Auditeur, l'eſclave des hommes aux dépens de votre conſcience, en ſe ſervant de vous ils vous mépriſeront ; mais en chrétien & en homme de bien, faites votre devoir, au hazard de leur déplaire ; quand ils vous haïroient, ils vous honoreront. Or il vaut encore mieux être honoré d'eux, quoique haï, en faiſant ſon devoir, que d'en être aimé & mépriſé en ne le faiſant pas. Que dis-je ? ſi vous le faites conſtamment, & qu'ils en ſoient perſuadés, ils vous aimeront & vous honoreront tout enſemble, & votre probité connue vous attirera de leur part plus d'eſtime & plus de confiance qu'un dévouement lâche & ſans bornes à toutes leurs volontés. Craignez de leur déplaire, j'y conſens, & vous le devez ; mais ne le craignez jamais, quand il faudra leur déplaire, pour ne pas déplaire à Dieu. Telle eſt la vraie piété : par là vous vous préſerverez de la corruption des jugemens du monde, & par là vous éviterez la rigueur du jugement de Dieu. Jugement commencé dans la Paſſion

& à la mort de Jeſus-Chriſt, comme vous
l'allez voir dans la ſeconde Partie.

II. PART.

CE n'eſt pas ſans raiſon, Chrétiens, mais par une providence de Dieu toute particuliere, que les mêmes ſignes qui doivent précéder le jugement univerſel, parurent viſiblement & diſtinctement à la mort de Jeſus-Chriſt, puiſqu'il eſt de la foi que la mort de Jeſus-Chriſt fut comme la premiere ſcene de ce jugement général du monde, ou pour parler plus ſimplement, puiſqu'elle fut déja le jugement même du monde : *Nunc judicium eſt mundi.* Il y aura, diſoit le Sauveur inſtruiſant ſes Apôtres & les préparant à ce dernier jour qui doit décider du ſort de tous les hommes, il y aura des prodiges dans la nature ; le ſoleil s'obſcurcira, la terre tremblera, tous les élémens ſeront dans la confuſion, les morts ſortiront de leurs tombeaux ; & alors on verra le Fils de l'homme venir ſur une nuée avec une grande puiſſance & une grande majeſté. Pour vous, ajoutoit ce divin Maître parlant dans la perſonne de ſes Diſciples à tous les Fidéles, quand ces choſes arriveront, ne craignez point, mais levez la tête, parce que votre rédemption aprochera. Or ſans attendre la fin du monde nous voyons déja toutes ces choſes arrivées, & nul de ces ſignes n'a manqué à la Paſſion de Jeſus-Chriſt. Car au moment qu'il expira, le ſoleil, par le miracle le plus étonnant & contre toutes les loix de la nature, parut éclypſé ; la terre par un prodigieux tremblement fut ébranlée ; les pierres ſe fendirent, les ſépulchres s'ouvrirent, les corps de pluſieurs Saints enſevelis dans le ſommeil de la

*Joan. c. 12.*

mort reſſuſciterent. N'étoit-il donc pas évident alors que le jugement du monde commençoit ? Il ne reſtoit plus que de voir le Fils de l'homme aſſis ſur la nuée qui lui doit ſervir de thrône ; mais au lieu de le voir ſur cette nuée, on le voyoit ſur la croix ; & la croix étoit le premier tribunal où, comme juge de l'univers, il devoit prononcer des arrets de vie & de mort ; de vie en faveur des élus, de mort contre les réprouvés : *O ineffabilis gloria paſſionis, in qua & tribunal Domini, & judicium mundi, & poteſtas eſt crucifixi* ! s'écrie le ſçavant Pape S. Leon. O paſſion adorable & myſtérieuſe ! qui nous a fait voir par avance & même qui nous a fait ſentir la rigueur infinie du jugement que nous attendons, la ſainteté du Maître devant qui nous devons comparoître, & le pouvoir ſuprême de ce Dieu crucifié, qui tout mourant qu'il étoit ne laiſſoit pas, ſelon S. Paul, d'être le Dieu vivant entre les mains duquel il eſt terrible mais infaillible de tomber.

*Leon.*

C'eſt pour cela, dit S. Auguſtin, & cette remarque eſt eſſentielle à mon ſujet ; c'eſt pour cela que Jeſus-Chriſt, malgré l'opoſition des Juifs & par une deſtinée bien ſurprenante, fut proclamé Roi ſur la croix : *Et impoſuerunt ſuper caput ejus cauſam ipſius ſcriptam : Hic eſt Jeſus Nazarenus Rex.* Qualité qui lui avoit été diſputée juſqu'alors, mais qui lui fut juridiquement accordée ; pourquoi ? parce que c'étoit là qu'il commençoit à exercer la fonction de Juge : car qui dit Roi dit Juge abſolu, Juge né, Juge ſans apel & en dernier reſſort : d'où vient que dans la deſcription du jugement, je dis de celui qui ſe fera à la fin des

*Matth. 27.*

siècles, l'Evangéliſte ne donne point au Fils de Dieu d'autre titre que celui de Roi : *Tunc dicet Rex his quia à ſiniſtris ejus erunt.* Prenez garde, mes Freres, continue S. Auguſtin : Roi au Calvaire & Roi ſur le Thabor dans ſon dernier avénement ; parce que c'eſt au Calvaire qu'il a uſé premiérement du pouvoir de juger que lui avoit donné le Pere céleſte, & ſur le Thabor qu'il en doit finir l'exercice. Aprofondiſſons cette importante vérité : car ce qui rendra le jugement de Dieu ſi terrible, ce ne ſeront point ces ſignes extérieurs dont l'Evangéliſte nous fait une ſi vive peinture ; mais la venue d'un Dieu Sauveur transformé dans un Dieu vengeur, dans un Dieu animé de colére & armé de foudres pour les lancer ſur les pécheurs. Or de même en eſt-il du redoutable myſtère de la Paſſion que nous célébrons. Que le ſoleil s'obſcurciſſe & que les étoiles tombent du Ciel, diſoit éloquemment S. Chryſoſtome, ce n'eſt point ce qui me trouble quand je penſe au jugement dernier ; mais le ſujet de ma crainte & de ma frayeur, c'eſt de penſer que le même Dieu qui m'a ſauvé deſcendra en perſonne pour me juger. Ainſi parloit ce S. Docteur ; & moi par la même raiſon, je dis aujourdhui, que la terre tremble & que les pierres ſe fendent, ce n'eſt point là de quoi je ſuis touché. Mais ce qui me pénetre & ce qui me ſaiſit à la vue de Jeſus-Chriſt expirant, c'eſt la réflexion que je fais, non-ſeulement que le même Dieu qui me ſauve & qui meurt pour moi, eſt celui qui me jugera & qui me condamnera, mais qu'il me condamne actuellement, & qu'actuellement il me juge en me ſauvant & en mourant pour moi. Voilà, ſi *Matth. c. 19.*

j'ai le don d'intelligence, & ſi je ſçais diſcerner les œuvres de Dieu, ce qui doit me faire frémir.

Car il eſt vrai, mes chers Auditeurs, que ce Dieu devant qui nous craignons tant vous & moi de répondre, quelque ſévere & quelqu'inflexible que nous le concevions, ne prononcera contre les hommes d'autres arrêts de réprobation, que ceux qu'il aura prononcés & ſignés de ſon ſang, en accompliſſant l'ouvrage de notre rédemption. Il eſt vrai que ſi ſon jugement doit être exact & rigoureux c'eſt par le raport qu'il aura à ſon crucifiement & à ſa mort. Enfin il eſt vrai que la derniere malédiction qu'il donnera aux pécheurs de la terre, quand il leur dira, retirez-vous de moi, maudits, ne ſera qu'une ratification générale de toutes les malédictions particulieres qu'il aura données en mourant aux ennemis de ſa croix. En effet, que fera-t-il lorſqu'il jugera les vivans & les morts? ce qu'il faiſoit en publiant au monde ſon Evangile, & en fulminant contre les mondains ces fameux anathêmes, quand il diſoit, *Va vobis*, malheur à vous. Or c'eſt ſur la croix, reprend S. Jerôme, qu'il les a fulminés ſolemnellement & authentiquement. C'eſt ſur ſa croix qu'il a eu droit de dire & qu'il a dit: *Va mundo*; malheur à vous, ames ſenſuelles & voluptueuſes, qui quoique chargées de crimes, ſecouez le joug de la pénitence, & ne reſpirez que la joie & le plaiſir. Malheur à vous, riches avares, qui retenant vos biens ſans jamais les répandre, ou les faiſant ſervir à vos paſſions, êtes inſenſibles aux miſéres des pauvres. Malheur à vous, eſclaves de l'ar-

*Luc.* c. 6.

*Matth.* c. 18.

bition & de la gloire, qui vous croyant tout permis pour vous élever, sacrifiez à votre fortune votre conscience & votre religion. Malheur à vous, cœurs durs & insensibles, qui traitant de foiblesse l'oubli des injures, vous faites de la vengeance un faux honneur & un faux triomphe. Malheur à vous, homicides des ames, qui par vos artifices & vos scandales faites périr celles que je suis venu racheter. C'est sur la croix, dis-je, que cet homme-Dieu, avec autant de raison que d'autorité, parlant ou plutôt agissant non pas en simple législateur, mais en juge & en juge irréprochable, frape de tous ces anathêmes autant de mauvais Chrétiens, qu'il y en a qui se les attirent. S'il n'étoit monté sur la croix, ces anathêmes quoique sortis de sa bouche, auroient moins de force : disons mieux, s'il n'étoit monté sur la croix, ces anathêmes ne seroient jamais sortis de sa bouche, puisque nous sçavons qu'il n'a reçu le pouvoir de juger, que parce qu'il étoit Fils de l'homme, & capable comme Fils de l'homme de souffrir & de mourir ; *Et potestatem dedit ei judicium facere, quia filius hominis est.* Enforte que la même croix qui fut le trône de son humilité, de sa patience & de sa charité, par une conséquence nécessaire devient à ce moment-là même le siége de sa justice, pour condamner les hauteurs de notre orgueil, les délicatesses de notre amour propre, la dureté de notre cœur, & les sensualités de notre chair. Il a fallu qu'il fut l'homme de douleurs, & traité comme le dernier des hommes, pour être en possession de dire aux ambitieux & aux impudiques : *Va vobis.* J'ai donc eu raison de vous

*Joan. c. 5.*

le repréſenter, tout crucifié & tout mourant qu'il eſt, comme jugeant & réprouvant le monde, & de conclure avec lui-même : *Nunc judicium eſt mundi.*

Ce ne ſont point là de vaines ſpéculations, ni de ſimples idées que la piété inſpire. Trois circonſtances eſſentielles, ſpécifiées dans l'Ecriture pour nous marquer le jugement de Dieu, vont vous convaincre ſenſiblement de ce que je dis. Car il eſt de foi, premiere circonſtance, que quand toutes les nations de la terre ſeront aſſemblées pour ſubir ce jugement divin, le ſigne du Fils de l'homme paroîtra dans le Ciel, *Tunc parebit ſignum Filii hominis in Cælo* : & ſelon tous les Peres de l'Egliſe, ce ſigne du Fils de l'homme dont parle l'Evangéliſte, c'eſt la croix du Sauveur. Pourquoi paroîtra-t-elle dans le Ciel, demande ſaint Chryſoſtome, & après lui ſaint Hilaire ? pour ſéparer ceux que le Sauveur alors reconnu & déclaré juge, renoncera & rejettera de ſon Royaume, d'avec ceux qu'il couronnera & qu'il recevra au nombre de ſes prédeſtinés, pour nous être confrontée, ſi je puis ainſi parler, & pour faire ou notre juſtification, ou notre condamnation, ſelon la conformité ou l'oppoſition qui ſe trouvera entre elle & nous : par conſéquent, pour ſignifier, & pour exécuter au même tems, par une action ſecrette & intérieure, la ſentence définitive qui réprouvera les impies. Point donc de titre de damnation plus efficace & plus fort contre une ame pervertie par l'eſprit du monde, que la croix de Jeſus-Chriſt : & cette croix après avoir été le ſuplice du Dieu Sauveur, ſera éternellement celui de l'homme réprouvé & perdu.

Oui, Chrétiens, & c'eſt de quoi l'Evangile ne nous permet pas de douter ; c'eſt ce que tous les Saints éclairés des lumieres de la grace, ont conſidéré dans le jugement de Dieu avec plus d'horreur, quand ils ont médité ces paroles, *Tunc parebit ſignum Filii hominis.* Matth. c. 24.

Or dites-moi, ce ſigne vénérable du Fils de l'homme ne paroît-il pas dès aujourdhui, & dès aujourdhui ne ſépare-t-il pas les ſuperbes d'avec les humbles, les vindicatifs d'avec les miſéricordieux, les ſenſuels d'avec les pénitens ? L'Egliſe en nous le propoſant ſur nos autels, comme l'objet de notre culte, ne nous oblige-t-elle pas à regarder ce ſigne comme l'étendart qui partage déja le Chriſtianiſme en deux troupes auſſi contraires que celles qui nous ſont déſignées ſous ces ſymboles myſtérieux des brebis & des boucs ? Parlons ſans figure : cette croix que nous révérons, n'a-t-elle pas dès maintenant tout ce qui conſternera, tout ce qui déſolera, tout ce qui accablera les ames mondaines au dernier avénement de Jeſus-Chriſt ; & quand elle paroîtra à la fin des ſiécles, aura-t-elle quelque choſe de plus affreux, je dis de plus affreux pour un damné, que ce qu'elle a pour un pécheur dans le myſtère de ce jour ? Si préſentement il n'en eſt pas ému, ce pécheur dont je parle, comme il le ſera alors, n'eſt-ce pas l'effet de ſon endurciſſement ? Mais aproche, lui dirois-je ; s'il y en avoit ici quelqu'un de ce caractère ; & plût à Dieu qu'il n'y en eût qu'un ſeul ; aproche, & quelque endurci que tu ſois, rends par ton expérience propre, un témoignage ſincère à la vérité que je te prêche. Pourra-tu aujourdhui te préſenter devant la

croix de ton Dieu ? Poſſédé d'une paſſion criminelle, & livré à un amour impur, pourras-tu, ſelon l'uſage de l'Egliſe, l'adorer, & ne te pas confondre en l'adorant ? Cette croix, tandis que tu lui rendras ce devoir aparent de ta religion, ne te reprochera-t-elle pas tes abominations & tes ſcandaleux attachemens ? ne te convaincra-t-elle pas des extravagances de ton orgueil, des déréglemens de ta cupidité, des injuſtices de tes projets & de tes entrepriſes ? & ne renverſera-t-elle pas tous les prétextes dont tu voudrois inutilement juſtifier devant Dieu & ton impénitence & ton péché ? Pourras-tu en te proſternant devant elle, ſoutenir les preſſantes accuſations qu'elle formera contre toi ? Or voilà ce que j'apelle le jugement du pécheur : *Nunc judicium eſt mundi.* Hommes de Galilée, dirent les Anges aux Apôtres, en les voyant ſur la montagne apliqués à contempler la gloire de Jeſus-Chriſt dans ſa bienheureuſe Aſcenſion, hommes de Galilée, pourquoi vous arrêtez-vous à regarder vers le ciel ? ce triomphe de votre Maître n'eſt pas ce qui doit occuper vos eſprits ; mais penſez à ce que nous vous annonçons, & ne l'oubliez jamais ; ſçavoir, que ce Jeſus viendra tel que vous l'avez vu monter : *Hic Jeſus qui aſſumptus eſt à vobis, ſic veniet quemadmodum vidiſtis eum.* Permettez-moi, mes chers Auditeurs, de vous adreſſer les mêmes paroles. Non, Chrétiens, ne vous arrêtez point aujourdhui à admirer la grandeur & la profondeur des Myſtères qui s'accompliſſent dans la Paſſion d'un Dieu mourant ; ne vous contentez pas de regarder la croix de Jeſus-Chriſt comme la ſource de ſon éléva-

*Joan.* 6. 12.

*Act.* 1. 11.

tion & de la vôtre ; & ſi vous avez quelque ſentiment de piété, ne vous en tenez point à une vaine & ſtérile componction que la ſolemnité de ce jour excite communément dans les cœurs. Ce que j'ai à vous annoncer eſt bien plus digne de vos réflexions, & plus digne même de vos larmes : & quoi ? c'eſt que ce Jeſus, que vous voyez élevé ſur la croix, *Hic Jeſus qui aſſumptus eſt*, non-ſeulement viendra, mais viendra de la même ſorte que vous le voyez, c'eſt-à-dire, armé contre l'impiété, de la croix même ſur laquelle il meurt : *Sic veniet quemadmodum vidiſtis eum.* Quelque languiſſante & quelque aſſoupie que ſoit votre foi, cette prédiction que je vous fais ne doit-elle pas la reveiller ? Mais voici un motif plus preſſant que j'y ajoute, c'eſt que ce Jeſus élevé de terre comme il le paroît maintenant à vos yeux, *Hic Jeſus qui aſſumptus eſt*, ne viendra pas ſeulement, mais eſt déja venu, puiſque ſur la croix il a déja fait tout ce que pouvoit faire un Dieu de plus juridique & de plus fort pour la deſtruction de l'impiété & pour la réprobation du monde. En ſorte, dit Saint Auguſtin, que le monde ſe trouvera déja tout réprouvé, & l'impiété toute détruite, quand ce Jeſus brillant de gloire viendra pour la ſeconde fois : *Hic Jeſus qui aſſumptus eſt, ſic veniet quemadmodum vidiſtis eum.* Je le répete, Chrétiens, voilà ce qui doit jetter dans nos ames l'épouvante & la terreur, ſi nous ſçavons peſer les choſes au poids du ſanctuaire.

Et en effet, ſeconde circonſtance qui ſe rapporte à la premiere ; il eſt de foi, que le déſeſpoir des damnés, ſelon la parole de ſaint

Jean, ſera de voir le Dieu qu'ils auront outragé, perſécuté, crucifié ; & une des raiſons pourquoi le Sauveur du monde après ſa réſurrection conſerva les circatrices & les veſtiges de ſes plaies, fut de les produire aux impies quand il les jugera, comme autant de bouches ouvertes pour leur condamnation. *Videbunt in quem transfixerunt.* Ils verront celui qu'ils ont percé de leurs traits, & cette ſeule vue par les violens remords qu'elle leur cauſera, par la douleur profonde où elle les plongera, par les fureurs ſecrettes qu'elle leur inſpirera contre eux-mêmes, leur tiendra lieu de conviction & de punition. *Videbunt in quem transfixerunt.* La vue des démons, exécuteurs de l'arrêt de Dieu, ne fera tout au plus ſur eux qu'une légere impreſſion. Mais celle d'un Dieu immolé pour eux, celle d'un Dieu portant encore les marques & de ſa bonté & de leur ingratitude, celle d'un Dieu qui leur découvrant ſes plaies, ſemblera leur dire : voilà ce que j'ai ſouffert pour toi ; c'eſt pour toi que ce côté a été ouvert, pour toi que ces pieds & ces mains ont été percés. Ces plaies étoient des ſources intariſſables où il ne tenoit qu'à toi de puiſer les eaux de ma grace ; je voulois par-là te donner entrée dans mon cœur ; mais ton endurciſſement a rendu inutiles tous les deſſeins de ma miſéricorde : réponds-moi donc, ame inſenſée ; qu'ai-je pu faire pour ton ſalut que je n'aie pas fait, & que n'as-tu pas fait ou voulu faire de tout ce qui pouvoit contribuer à ta perte ! Cette vue, dis-je, accompagnée de ces reproches, ſera plus inſoutenable que la vue même de l'enfer. Or dès ces jours les réprouvés du ſiécle & les

Joan. 6. 19.

mondains ont à ſoutenir cette vue ; & quand l'Egliſe ſelon la religieuſe coutume, leur découvrira le viſage de ce Chriſt qu'elle tient depuis ſi long-tems voilé, ce qu'a dit Saint Jean, ne s'accomplira-t-il pas ? *Videbunt in quem transfixerunt.* Ils le verront ce Dieu percé d'une lance & de cloux, du moins ils en verront la figure ; & elle ſuffira pour leur reprocher leur inſenſibilité, l'abus qu'ils font des graces divines, & l'oubli de leur ſalut où ils ont vécu & où ils veulent vivre. Ils le verront, *Videbunt*, & pour peu qu'il leur reſte de religion, la vue de ce Sauveur dont les plaies ſanglantes demandent juſtice & crient plus haut que le ſang d'Abel, remuera tous les reſſorts de leur conſcience, & les remplira de trouble & d'effroi. *Videbunt in quem transfixerunt.* Ah ? Seigneur, s'écrioit Job, qui m'accordera par grace que je ſois caché dans les ombres de la mort, juſqu'à ce que votre colere ſoit paſſée ? *Quis mihi hoc tribuat ut in inferno protegas me, & abſcondas me, donec pertranſeat furor tuus* ? Comme ſi le tombeau, tout affreux qu'il eſt, étoit un aſyle à rechercher, quand il eſt queſtion de ſe mettre à couvert des yeux & de la préſence d'un juge auſſi courroucé que le ſera Jeſus-Chriſt. Ainſi parloit ce Saint Patriarche. Et moi, ſi j'étois aſſez malheureux pour être de ces Chrétiens du ſiécle dont je déplore ici le ſort, concevant Jeſus-Chriſt crucifié plus redoutable pour moi que Jeſus-Chriſt glorieux, je lui dirois aujourdhui dans le même eſprit : oui, Seigneur, cachez-moi, s'il eſt néceſſaire, dans le fond des abîmes, & que je ſois envelopé des plus ſombres ténébres, plutôt que de vous voir,

*Job.* c. 14.

pécheur & impénitent que je ſuis, ſur cette croix où mes péchés vous ont attaché, & qui me retracent toute l'iniquité de mes déſordres & toute la juſtice de vos divins jugemens. *Videbunt in quem transfixerunt.* Pourquoi ne le dirois-je pas, puiſque c'eſt le conſeil qu'il donna lui-même aux filles de Jérulem, lorſque marchant vers le Calvaire il les avertit de pleurer & de ne pas pleurer; de ne pas pleurer ſur lui, qui par ſa mort alloit être glorifié; mais de pleurer ſur elles-mêmes & ſur leurs enfans, parce que le tems aprochoit où les hommes auroient ſujet de dire: montagnes, tombez ſur nous; couvrez-nous, collines, & defendez-nous du triſte ſpectacle qui va ſe préſenter à nos yeux, c'eſt-à-dire de la vue d'un Dieu mourant pour le monde, & par ſa mort même jugeant le monde.

Achevons, Chrétiens, & ſuivons cette penſée. Les Prophétes nous aprenent, troiſiéme & derniere circonſtance, que le jour du jugement doit être ſinguliérement & par excellence le jour des vengeances du Seigneur, *Dies ultionis.* Jour que Dieu a deſtiné pour punir toutes les iniquités des hommes, jour qu'il a conſacré à ſa juſtice la plus rigoureuſe; jour qu'il a choiſi entre tous les autres jours pour ſe ſatisfaire & pour tirer raiſon des injures qu'il a reçues. Or il eſt d'ailleurs évident que jamais Dieu, à proprement parler & dans la rigueur, n'a bien commencé à ſe venger que dans la Paſſion de Jeſus-Chriſt: pourquoi; parce qu'il n'y avoit que les ſouffrances de Jeſus-Chriſt qui puſſent être une réparation ſuffiſante du péché. Le déluge avoit inondé la terre, le feu

*Jerem. c. 46.*

du ciel avoit consumé Sodome ; mais le feu du ciel & le déluge, tant d'autres fléaux que Dieu jusqu'alors avoit employés & dont il s'étoit servi contre les pécheurs, n'avoient été pour lui que des essais de vengeance : je dis plus ; l'éternité des peines que souffriront les réprouvés, quelqu'infinie qu'elle soit dans sa durée, ne sera jamais par raport à lui une vengeance complette, puisque c'est pour cela même qu'elle ne finira jamais. Il falloit dans la plénitude des tems un sacrifice plus parfait, & qui par son mérite & sa dignité retablît pleinement les intérêts de Dieu aux dépens de l'homme. Il falloit qu'un Dieu homme mourût, afin qu'il fût vrai une fois de dire que Dieu étoit satisfait. Or c'est ce qui s'accomplit aujourdhui. Voici donc ce jour si clairement prévu & si distinctement marqué par Isaïe, lorsqu'enviſageant le Sauveur ensanglanté & défiguré sur la croix, il lui mettoit dans la bouche ces paroles : *Dies enim ultionis in corde meo, dies redemptionis meæ venit* : le jour de la vengeance est venu, & quel est-il, Seigneur ? celui de la rédemption. Prenez garde, Chrétiens, il ne sépare point ces deux jours ; & bien loin de les séparer, il les confond en quelque sorte & exprime l'un par l'autre : pourquoi ? parce qu'en effet, dit S. Augustin, Dieu n'a été vengé que dans le moment où l'homme a été racheté. D'où il s'ensuit que le jour de la rédemption a été celui de la vengeance : & par une conséquence nécessaire, que le jour de la Passion de Jesus-Christ a été celui du Jugement du monde. Jugement du monde, vengeance de Dieu qui s'exécuta dès-lors dans le cœur adorable du Sauveur, & dont nous

*Isaïæ c. 63.*

n'attendons plus que la manifeſtation. *Dies ultionis in corde meo, dies redemptionis mea venit.* Vengeance de Dieu qui commença par le juſte & par l'innocent, mais qui ſe terminera par les coupables. Car ſi le bois verd eſt ainſi traité, ajouta le Fils de Dieu aux femmes de Jéruſalem, que ſera-ce du bois ſec ? C'eſt-à-dire, ſi l'unique du Pere & le Saint des Saints, parce qu'il a eu l'ombre du péché, & qu'il s'eſt revêtu d'une chair ſemblable à celle du péché, a eſſuyé tant de rigueurs, que ſera-ce du péché même ? que ſera-ce de ceux qui en ont toute la malice, de ceux en qui le péché regne & qui font regner le péché par leurs ſcandales ; de ceux dont la chair corrompue & diſſolue eſt une ſource de péché ; de ceux qui ſemblent n'avoir de raiſon & de liberté que pour ſe rendre rébelles à Dieu & eſclaves de leur ſens ; de ceux qui non-contens d'être pécheurs, ſe plaiſent à l'être, & ſe glorifient de l'être : que peuvent-ils & que doivent-ils attendre, après que le Dieu des vengeances a ſi peu épargné celui même qui malgré l'aparence du péché, ne laiſſoit pas d'être toujours l'objet de ſes complaiſances ?

En voulez-vous voir, Chrétiens, quelques effets particuliers ? je dis quelques effets particuliers de ces vengeances divines dont vous êtes menacés : ne quittons point notre myſtère ; mais conſidérons ce qui ſe paſſe à la mort du Sauveur, & tremblons. Il meurt en réprouvant les Juifs & leur annonçant leur ruine future ; ruine temporelle, ruine ſpirituelle. Or ſi ſa mort, reprend ſaint Auguſtin, a ſervi contre ſon intention même à la réprobation des Juifs, combien plus ſervira-t-elle à la réprobation des

des mauvais Chrétiens ? Il meurt en réprouvant Judas & l'abandonnant d'abord à ſon avarice, & enſuite à ſon déſeſpoir. Il meurt en réprouvant un criminel crucifié avec lui, & le laiſſant mourir dans ſon endurciſſement & dans ſon impénitence. Mais que fais-je, mes chers Auditeurs, & dans ce jour de ſalut dois-je vous renvoyer tous ſans conſolation ? Le jugement de Dieu ne ſera pas terrible pour tous les hommes : il y aura des Elus & des Saints, pour qui même il ſera glorieux ; & tandis que les réprouvés ſécheront de peur, les juſtes triompheront de joie. Or il en eſt de même, par proportion de ce Myſtère. Jeſus-Chriſt ne paroît pas tant après tout ſur la croix pour condamner les hommes, que pour les convertir, que pour les toucher, que pour les ſanctifier, que pour répandre ſur eux les dons de ſa grace, & pour leur aſſurer le Ciel ; & c'eſt encore à ces hommes que j'ai droit de dire : *Nunc judicium eſt mundi* ; voici le jugement du monde, non plus un jugement de rigueur, mais un jugement de faveur. Apliquez-vous je finis : car Jeſus-Chriſt meurt en promettant ſa gloire à ce criminel pénitent qui ſe tourne vers lui, & qui lui demande d'être reçu dans ſon Royaume. Or un Arrêt auſſi favorable & auſſi déciſif que celui-ci, *Hodie mecum eris in paradiſo*, n'étoit-ce pas quelque choſe encore de plus exprès que l'invitation qu'il fera à ſes Elus, quand il leur dira, *Venite benedicti* ? Il meurt en convertiſſant des Gentils, c'eſt-à-dire, des Infidéles, & leur ouvrant les yeux, leur communiquant le don de la foi, les apellant à ſon Egliſe ; témoin le Centenier & ceux de ſa troupe, qui s'en retournent

*Joan.* c. 12.

*Luc.* c. 23.

*Matth.* c. 25.

glorifiant Dieu, & reconnoiſſant le Sauveur à tout mort qu'il eſt, pour vrai Fils de Dieu. Il meurt en ſauvant ceux qui le crucifient, en pardonnant à ſes ennemis, mais d'un pardon ſincere & efficace qui va juſqu'à les gagner, juſqu'à en faire des Saints, juſqu'à effacer par ſon ſang le péché même qu'ils ont commis en le répandant : *Iſte ſanguis ſic fuſus eſt*, dit S. Auguſtin, *ut ipſum peccatum poſſet delere quo fuſus eſt.* C'eſt donc ici le jour du ſalut, & de votre ſalut, pécheurs, ſi vous en voulez profiter. Le Dieu qui meurt ſur cette croix, y a établi le thrône de ſa miſéricorde. Aprochez : on vous y apelle. Allez recueillir ce ſang divin, c'eſt pour vous qu'il coule ; allez vous jetter entre les bras de ce Dieu mourant, ils ſont ouverts pour vous recevoir. Ah ! Seigneur, vous ne m'en déſavouerez point & vous ratifierez la parole que je leur donne en votre nom. Vous vous ſouviendrez que vous êtes ſur la croix encore plus Sauveur que Juge. Au moment que le pécheur viendra à vos pieds confeſſer ſon injuſtice & la pleurer, vous vous attendrirez tout de nouveau ſur lui, vous le comblerez de l'abondance de vos mérites ; & par la vertu de ces mérites infinis, il ſera purifié, il ſera juſtifié, il ſera remis en grace, il rentrera dans tous ſes droits à l'héritage éternel que vous lui avez acheté, & où nous conduiſe, &c.

*Auguſt.*

AUTRE

# SERMON

SUR

# LA PASSION

DE N. S.

# JESUS-CHRIST.

Peccata noſtra ipſe pertulit in corpore ſuo ſuper lignum; ut peccatis mortui, juſtitiæ vivamus.

*C'eſt lui qui a porté nos péchés en ſon corps ſur la Croix; afin qu'étant morts pour le péché, nous vivions pour la juſtice.* Dans la premiere Epître de S. Pierre, chap. 2.

SIRE,

VOILA le précis de tout le myſtére qui fait aujourdhui le ſujet de la dévotion publique, & qui cauſe dans l'Egliſe un deuil ſi univerſel. Nous célébrons la Paſſion d'un Dieu.

mort pour nous, d'un Dieu qui nous a aimés jusqu'à se faire la victime de notre salut, jusqu'à se rendre anathême devant le Ciel pour en attirer sur nous les plus abondantes bénédictions, jusqu'à vouloir être traité comme pécheur tout Dieu qu'il étoit, & à se charger de toute l'ignominie & de toute la peine de nos péchés. Car quand Jesus-Christ eût été pécheur, quand il eût été le péché même, paroîtroit-il dans un autre état que celui où nous l'allons considérer : & pourquoi s'est-il soumis à un si rigoureux châtiment, sinon, ajoute le Texte sacré, afin que nous soyons guéris par ses plaies, afin que nous soyons lavés dans son sang, afin que nous soyons justifiés par l'arrêt de sa condamnation, & que nous trouvions dans sa mort le principe de notre vie ? Tel fut, dis-je, l'excès de la charité d'un Dieu & d'un Dieu Sauveur : mais tandis que l'amour d'un Dieu le rend si sensible à nos intérêts, que seroit-ce si nous devenions insensibles à ses souffrances ? C'est, Chrétiens, ce que je regarderois dans vous comme un caractère de réprobation ; & la menace que Dieu faisoit aux Israëlites, ne s'accompliroit-elle pas à votre égard ?

*Levit. c. 23.* *Anima quæ afflicta non fuerit die hac, peribit de populis suis.* Dieu vouloit qu'au jour solemnel, destiné pour les expiations de son peuple, chacun prît des sentimens de douleur ; & s'il y avoit une ame assez endurcie pour n'entrer pas dans l'affliction commune, il ordonnoit qu'elle fût exterminée, & qu'on ne la comptât plus parmi son peuple. Or voici, mes chers Auditeurs, le grand jour des expiations, puisque c'est le jour où Jesus-Christ a expié par son sang tous les péchés des hommes. Et par

conſéquent c'eſt en ce jour que Dieu a droit de nous dire : *Anima quæ afflicta non fuerit die hac, peribit de populis ſuis.* Cependant, mes Freres, il ne s'agit point préciſément ici de s'affliger & de pleurer ; il s'agit de méditer & de goûter les vérités importantes qui nous ſont propoſées ; il s'agit, pour ainſi parler, d'ouvrir le livre de la croix, qui eſt le grand livre de notre foi, & de comprendre autant que nous pouvons, combien Dieu a en horreur le péché, puiſque pour détruire le péché il n'a pas épargné ſon propre Fils ; de reconnoître combien Dieu a aimé le monde, puiſque pour ſauver le monde il a ſacrifié ce Fils même, l'objet de ſes complaiſances éternelles ; de meſurer le degré de perfection & de ſainteté où Dieu nous apelle, puiſque dans la perſonne de ce Sauveur mourant il nous a donné de ſi illuſtres exemples de toutes les vertus. Ne cherchons point pour profiter de ces leçons ſi ſolides & ſi néceſſaires d'autre ſecours que celui de la croix : car la croix doit être aujourd'hui notre aſyle, & l'unique médiatrice à qui nous devons recourir. Rendons-lui nos hommages, en lui adreſſant les paroles de l'Egliſe, en lui diſant, *O crux ave,*

DE toutes les idées dont le Saint-Eſprit s'eſt ſervi dans l'Ecriture, pour exprimer le myſtère adorable de la Paſſion & de la mort du Fils de Dieu, je n'en trouve point de plus noble que celle de S. Paul dans l'Epître aux Coloſſiens, lorſqu'il dit que le Sauveur des hommes étant attaché à la croix, y attacha avec lui la cédule de notre condamnation pour l'effacer de ſon ſang, & qu'en même-

tems il désarma les puissances & les principautés, les menant comme en triomphe à la vue du ciel & de la terre après les avoir vaincues dans sa personne : *Delens quod adversùs nos erat, chirographum decreti, expolians principatus & potestates, traduxit confidenter, palàm triumphans illos in semetipso.* Prenez garde s'il vous plaît, Chrétiens : l'Apôtre nous représente le Calvaire comme un champ de bataille où le Fils de Dieu parut pour combattre tous les ennemis de la gloire de son Pere, mais sur-tout le péché, qui s'étoit montré le plus indocile & le plus rébelle. Il faisoit depuis long-tems la guerre à Dieu ? mais l'Homme-Dieu est venu pour le détruire, & c'est sur la croix qu'il lui a donné le coup de la mort. Voilà le grand mystère dont j'ai à vous parler. Cependant qu'est-il arrivé ? ce qui arrive quelquefois dans les combats particuliers d'homme à homme, lorsque deux adversaires se trouvent égaux, & que l'un & l'autre se portent des coups mortels, enforte que l'un & l'autre demeurent tout à la fois vaincus & vainqueurs. Ainsi le péché a fait mourir Jesus-Christ dans sa passion, & Jesus-Christ dans cette même passion a fait mourir le péché. Deux propositions auxquelles je m'arrête, & qui vont faire les deux Parties de ce discours. Dans la premiere je vous représenterai le péché agissant contre le Fils de Dieu & lui faisant perdre la vie ; & dans la seconde je vous ferai voir le Fils de Dieu détruisant le péché par ses souffrances, & lui donnant la mort. Voilà ce qui nous est marqué dans ces paroles du Prophéte : *Vulneratus est propter iniquitates nostras, attritus est propter scelera nostra.* Qui l'a cou-

Coloss. c. 2.

Isaï c. 53.

vert, ce Dieu-homme, de tant de bleſſures dans ſa Paſſion ? ce ſont nos iniquités ; *Vulneratus eſt propter iniquitates noſtras.* Et pourquoi dans ſa Paſſion a-t-il reçu tant de bleſſures ? pour abolir & pour réparer nos iniquités : *Attritus eſt propter ſcelera noſtra.* Le péché donc, cauſe eſſentielle de la Paſſion du Fils de Dieu, c'eſt le premier point. Et par un miracle de la Providence, le péché trouvant auſſi ſa deſtruction dans la Paſſion du Fils de Dieu, c'eſt le ſecond. Dans toute la ſuite de ce Diſcours, je m'attacherai fidellement à l'hiſtoire des ſouffrances du Sauveur, ſelon qu'elle eſt raportée dans l'Evangile, tant pour ſatisfaire votre piété qui attend cela de moi, que pour concilier davantage votre attention.

QUE le péché ait cauſé la mort au Sauveur du monde, c'eſt une vérité, Chrétiens, dont il ne nous eſt pas permis de douter, tant elle eſt évidente par elle-même, ſuivant les principes de notre foi. Car s'il n'y avoit point eu de péché, il n'y auroit point eu de Sauveur, ou du moins, celui que nous apellons Sauveur, n'eût jamais été ſujet aux ſouffrances & à la mort, puiſqu'il n'a ſouffert & n'eſt mort que parce que l'homme avoit péché. Je n'ai garde de m'étendre ſur cette propoſition générale, dont vous êtes déja convaincus ; mais ſelon mon deſſein & pour en venir à mon ſujet, je l'aplique à certains péchés particuliers, que nous pouvons dire avoir été les cauſes prochaines & immédiates de la mort du Fils de Dieu. Car, ſi je puis m'exprimer de la ſorte, j'en trouve un qui a conſpiré la mort de Jeſus-Chriſt, un autre qui l'a trahi & I. PART.

vendu, un autre qui l'a accuſé un autre qui l'a abandonné, un autre qui l'a condamné, enfin un dernier qui a exécuté l'arrêt porté contre lui. Or je ramaſſe ces différentes eſpèces de péchés ; & voici le plan de cette premiere partie. Le péché qui a conſpiré la mort du Fils de Dieu, c'eſt l'envie des Scribes & des Phariſiens : le péché qui a trahi & vendu le Fils de Dieu, c'eſt l'avarice de Judas : le péché qui a accuſé le Fils de Dieu, c'eſt la calomnie des témoins qui dépoſerent contre lui : le péché qui a abandonné le Fils de Dieu, c'eſt l'inconſtance & la légéreté du peuple Juif : le péché qui a condamné le Fils de Dieu, c'eſt la politique de Pilate : enfin le péché qui a exécuté l'arrêt de mort porté contre le Fils de Dieu, c'eſt la cruauté de ſes bourreaux. Méditons tout ceci, Chrétiens, ſelon que le tems nous le permettra ; & par des ſaintes réflexions, tâchons de nous inſtruire & de concevoir une éternelle horreur du péché. Je reprends, & je vous prie de me ſuivre.

C'eſt par l'envie du demon, dit l'Ecriture, que la mort eſt entrée dans le monde, & c'eſt par l'envie des hommes que commença l'entrepriſe déteſtable de la mort du Fils de Dieu. Une envie, Chrétiens, dont les divers caractéres ſont autant de leçons pour nous ; une envie formée en cabale, animée d'un faux zéle & d'un maligne émulation, colorée du prétexte de la piété, & dans le fond violente & emportée juſqu'à la fureur. Voilà ce qui a fait périr le Saint des Saints, & ce qui lui a ſuſcité la perſécution où ſon innocence enfin a ſuccombé. Pilate le comprit d'abord & ſans autre preuve que la conduite même des

ennemis de Jesus-Christ, il fut persuadé que c'étoit l'envie qui les faisoit agir : *Sciebat enim quod per invidiam tradidissent eum.* En effet ce divin Sauveur n'avoit pas plutôt paru dans la Judée, qu'ils s'étoient élevés contre lui. C'étoit un parti composé de trois sortes de personnes : des Pontifes & des Prêtres destinés aux ministères du Temple ; des Docteurs de la Synagogue employés à interpréter la loi ; & des Pharisiens, c'est-à-dire, des dévots du Judaïsme, qui par profession se séparoient des autres & affectoient une austérité de vie & une réforme toute particuliere. Car ce sont-là, ô abyme des conseils de Dieu ! ce sont-là ceux qui furent les auteurs de l'attentat sacrilège commis contre le Fils de Dieu. Ces trois factions donc, quoique divisées d'ailleurs d'intérêt, s'unissent ensemble contre Jesus-Christ ; & par les ressorts d'une intrigue puissante & artificieuse entreprennent de l'oprimer. Vous me demandez ce qui les piquoit ; je vous l'ai dit, Chrétiens, une maligne émulation. Ils voyoient avec peine les succès & le crédit du Sauveur du monde dans Jérusalem. *Quid facimus*, disoient-ils ? *ecce mundus totus post eum abiit.* A quoi pensons-nous ? on ne parle plus que de cet homme ; chacun court à lui, le peuple l'écoute comme un Prophéte, & si nous le laissons faire il nous détruira. Or il vaut mieux le prévenir ; & puisque sa ruine est le seul moyen de nous défendre, il faut le ruiner lui-même & le perdre. Allons, concluent-ils dans le livre de la Sagesse, expliqué même littéralement selon S. Jérôme, dressons-lui des embuches dont il ne puisse se sauver ; condamnons-le à une mort infame : & pourquoi ? parce

*Matth. c. 27.*

*Joann. c. 11. Joann. c. 12.*

*Sap. c. 2.* qu'il eſt contraire à nos deſſeins : *Circumveniamus juſtum, quoniam contrarius eſt operibus noſtris.* C'eſt ainſi qu'ils raiſonnoient, & le *Ibidem.* Saint-Eſprit ajoute : *Hæc cogitaverunt & erraverunt, & neſcierunt ſacramenta Dei ; excæcavit enim eos malitia eorum.* Voilà les projets que formoient ces eſprits de ténebres ; & cependant ils ne connoiſſoient pas les myſtères de Dieu, & ne voyoient pas le ſacrement adorable de la rédemption des hommes qui s'accompliſſoit au milieu d'eux, parce que l'envie les aveugloit. Le Fils de Dieu étoit un rival trop importun : les Phariſiens ne pouvoient ſouffrir que malgré leur hypocriſie il fût eſtimé plus ſaint qu'eux ; les Sçavans de la Synagogue, que ſa doctrine fût plus aprouvée que la leur ; & les Prêtres, qu'on eût pour lui ſeul plus de vénération que pour eux tous. Et parce qu'il leur étoit difficile d'obſcurcir l'éclat d'une réputation auſſi établie que celle-là, ils s'attaquent à ſa perſonne & ſe déterminent à le faire mourir. Mais il falloit un prétexte ; Ah ! Chrétiens, l'envie en a-t-elle jamais manqué ? & quand elle n'en auroit point d'autre, le maſque de la piété n'a-t-il pas été de tout tems le voile ſpécieux dont elle a trouvé moyen de ſe couvrir ? Ils font paſſer cette conjuration pour un deſſein important à la gloire de Dieu & au ſalut du peuple ; pour un devoir indiſpenſable de maintenir la loi & les traditions de Moyſe ; c'eſt-à-dire, qu'ils font paſſer le plus grand de tous les ſacrilèges ; pour un acte héroïque de religion. Ainſi toutes les meſures priſes, ils commencent à ſe déclarer, mais avec une violence, diſons mieux, avec une furie qui n'eut jamais d'égale, parce

que la passion s'étoit rendue la maîtresse de leur raison.

Voilà, mes chers Auditeurs, le désordre de l'envie; & c'est à vous que cette instruction s'adresse, à vous qui vivez au milieu de la Cour où la Providence vous a apellés, mais où l'on sçait assez que le péché dominant est l'envie. C'est à vous à profiter de cet exemple. Si je vous disois que l'envie est une passion lâche & honteuse, peut-être seriez-vous moins touchés de ce motif; mais quand je vous dis qu'elle est l'ennemie mortelle de votre Dieu, qu'elle fait mourir dans vos cœurs la charité par où Jesus-Christ y doit vivre; pour peu que vous ayez de foi, en faut-il davantage pour vous la faire détester? Cependant il ne suffit pas de détester cette passion; le point essentiel est de vous garantir de ses surprises, & d'employer toutes les lumiéres de la grace à en découvrir dans vous les mouvemens secrets, parce que c'est la plus subtile de toutes les tentations. Une passion charnelle se fait aisément connoître & quelque dangereuse qu'elle soit pour nous corrompre, elle est incapable de nous tromper. Mais l'envie a mille déguisemens, milles fausses couleurs, sous lesquelles elle se présente à notre esprit & à la faveur desquelles elle se glisse imperceptiblement dans notre cœur. Or dès qu'elle y est une fois entrée, il ne faut pas moins qu'un miracle pour la chasser, & vous n'ignorez pas combien ce miracle est rare. La grande maxime est donc de vous défier sur cela des prétextes les plus spécieux & en particulier du prétexte de l'émulation; car s'il y a des émulations de

vertu, il y en a de contention & de jalouſie ; & l'expérience nous aprend que pour une émulation légitime, il y en a cent de criminelles. Sur-tout, mes Freres, diſoit S. Auguſtin, n'exerçons jamais nos envies ſous le prétexte de la piété, ou plutôt ne faiſons jamais ſervir la piété à la plus baſſe de nos paſſions qui eſt l'envie. Cette hypocriſie a été le premier mobile de la conſpiration des Juifs contre le Sauveur. L'envie toute ſeule n'eut pas oſé l'attaquer, la religion ſeule n'auroit eu que du reſpect pour lui ; mais l'envie autoriſée de la religion, la religion corrompue par l'envie, c'eſt ce qui l'a fait mourir. Et tout chrétiens que nous ſommes, nous n'avons que trop à craindre le même déſordre. Il ne faut qu'une paſſion d'envie pour anéantir dans nous tous les effets de la grace. Avec cela nous avons beau faire les zélés, nous avons beau travailler pour Dieu, nous avons beau vouloir obſerver la loi, ce ver de l'envie infectera tout : pourquoi ? parce que du bien même que nous ferons par ce principe, naîtront les diſſenſions, les animoſités, les querelles, les ſchiſmes, les héréſies : car ce ſont là, mes chers Auditeurs, les ſuites naturelles que l'envie traîne après ſoi, & mille épreuves n'ont-elles pas dû nous l'aprendre ? Paſſons plus avant.

La mort de Jeſus-Chriſt réſolue par l'envie de ſes ennemis, ils ne cherchent plus qu'à s'aſſurer de ſa perſonne. Judas les prévient, & pouſſé d'une avarice la plus infame dans ſon entrepriſe, la plus aveugle dans ſon commerce, la plus endurcie dans ſa réſolution, & la plus déſeſpérée dans ſon iſſue, il s'engage, s'ils

veulent traiter avec lui, à leur livrer entre les mains cet Homme-Dieu. Pouvons-nous mieux comprendre que par là, juſqu'où le deſir d'avoir eſt capable de porter une ame intéreſſée? Je dis pouſſé d'une avarice la plus infame dans ſon entrepriſe : car c'eſt un diſciple & un diſciple comblé de faveurs qui trahit ſon Maître. Dans un eſclave même, cette infidélité feroit horreur : qu'eſt-ce dans un ami, dans un confident, dans un Apôtre ? Choſe étonnante, dit S. Chryſoſtome, Judas venoit d'être conſacré Prêtre, il venoit de recevoir une puiſſance ſpirituelle & toute divine ſur le corps & le ſang de Jeſus-Chriſt : mais au lieu de cette puiſſance ſurnaturelle, il en exerçoit une autre toute ſacrilège & pleine d'impiété. Par le ſacerdoce où il venoit d'être initié, il avoit pouvoir de ſacrifier ſur les autels l'agneau de Dieu, & par la trahiſon qu'il commettoit, il uſoit ſur cette adorable victime d'un pouvoir diabolique, en l'immolant à la fureur des Juifs. Que pouvez-vous concevoir de plus monſtrueux & de plus énorme ? Mais ſi l'avarice de cet Apôtre fut infame dans ſon entrepriſe, elle ne fut pas moins aveugle dans ſon commerce. Car quel aveuglement ! il vend pour trente deniers celui qui devoit être la rédemption du monde entier. Si Judas eût eu un rayon de prudence, & ſeulement même de cette prudence réprouvée des enfans du ſiécle, il eût eſtimé le Sauveur, ſinon ce qu'il valoit, au moins ce qu'il pouvoit le faire valoir. Voyant les Juifs déterminés à ne rien épargner pour le perdre, il eût profité de leur haine ; & leur faiſant acheter bien cher la ſatisfaction de leur

vengeance, il eût trouvé lui-même de quoi contenter son insatiable cupidité : mais la passion le troubloit, & avoit éteint toutes les lumiéres de son esprit. Ecoutez-le parler aux Juifs : Que voulez-vous me donner, leur dit-il, & dès aujourdhui je vous le livre ? *Quid vultis mihi dare* ? Il s'en remet, remarque S. Jerôme, à leur discrétion, & il les prend eux-mêmes pour Juges du mérite de Jesus-Christ : *Christum quasi vile mancipium in ementium ponens æstimatione.* Le prix ordinaire des esclaves, c'étoit trente deniers, & il s'en tient là. Ah ! perfide, s'écrie S. Augustin, que fais-tu ? Jesus-Christ veut te sauver aux dépens de sa propre personne, & tu le vends, tout Dieu qu'il est, pour une vile somme d'argent : il va donner sa vie pour toi, & tu le donne lui-même pour rien. Mais Judas ferme les yeux à tout, & l'aveuglement de son avarice le conduit à l'endurcissement & à l'obstination. En vain le Sauveur du monde met-il en œuvre les artifices de sa grace pour le détourner de son dessein ; en vain lui déclare-t-il confidemment que c'est lui qui le trahira ; en vain lui prédit-il le malheur de sa réprobation : rien ne le touche, il sort de la cene, il va trouver les Princes des Prêtres, il traite avec eux, il marche à la tête des soldats, il paroît dans le jardin, il aproche de Jesus, le salue, l'embrasse, & par un baiser le fait connoître & le trahit. *Amice*, mon ami, *ad quid venisti* ? que venez-vous faire ? *Osculo Filium hominis tradis* ! quoi, vous me saluez pour me trahir, vous m'embrassez pour me perdre ! C'est l'aimable reproche que lui fait le Sauveur du

*Matth.* c. 26.

*Hieron.*

*Matth.* c. 26. *Luc.* c. 22.

monde : mais tous les reproches du Sauveur du monde, & toute la douceur dont il les accompagne, ne font ſur ce cœur avare & vénal nulle impreſſion : pourquoi ? parce qu'il n'eſt rien de plus propre à nous endurcir que l'avarice : quand elle domine une fois, plus d'amitié, plus de fidélité, plus d'humanité ; on oublie tous les devoirs, on s'accoutume aux plus honteuſes lâchetés, on ſe fait une ame de bronze pour réſiſter aux plus vifs remords de la conſcience & de l'honneur.

Ceci vous effraie dans l'exemple de Judas ; mais ne concevons point tant d'indignation contre ce diſciple, que nous n'en réſervions pour nous-mêmes. Car voilà les effets que produit tous les jours dans nous une inſatiable convoitiſe ; elle nous rend durs & inſenſibles non-ſeulement à la miſére, mais à la ruine du prochain ; elle nous jette dans un aveuglement d'autant plus criminel, qu'il eſt volontaire, & d'autant plus mortel que nous l'aimons ; elle nous fait commettre des indignités qui nous couvriroient pour jamais de confuſion, ſi en nous les inſpirant elle ne nous apprenoit à n'en point rougir. *Quid vultis mihi dare* ? Que me donnerez-vous, dit-on dans le monde, je dis dans le monde même où l'on paroit plus ſenſible à l'honneur, je dis dans les maiſons des Grands & juſqu'à la Cour : que me donnerez-vous, & je vous délivrerai de celui-ci, & je vous ſacrifierai celui-là ? En effet avec cette eſpérance & dans cette vue de l'intérêt, point d'affaire qui ne paſſe, point d'innocence qui ne ſoit opprimée, point de violence & d'injuſtice qui ne ſoit ſoutenue, *Matth. c. 26.*

Dès qu'un homme a de quoi donner, il eſt en poſſeſſion de tous les crimes, parce qu'il ne manque jamais de miniſtres déterminés à le ſervir, & qui lui diſent ſans ceſſe, *Quid vultis mihi dare* ? Combien d'amitiés violées par les plus ſordides conventions ? combien de maîtres vendus par l'avidité d'un domeſtique qui s'eſt laiſſé corrompre ? combien de trahiſons exécutées par l'entremiſe d'une femme à qui il falloit de l'argent, & qui ſans s'expliquer ne diſoit néanmoins que trop haut, *Quid vultis mihi dare* ? Car de quelque droiture que le monde ſe pique, vous ſçavez ſi j'exagere : & parce que ce commerce d'iniquité eſt encore plus abominable, lorſqu'il ſe pratique dans les choſes ſaintes & par des perſonnes conſacrées comme Judas au miniſtère des autels, voilà, diſoit S. Bernard, ce qui fait aujourdhui l'abomination de la déſolation dans le Temple de Dieu ; ce déſordre de la ſimonie dont Judas a été l'auteur, puiſque ce fut le premier dans le Chriſtianiſme qui ſçut vendre & nous aprit à vendre le Spirituel & même le Divin. Delà tant d'abus dans les Dignités & les Bénéfices de l'Egliſe, tant de permutations, de proviſions, de réſignations mercénaires, tant de penſions plutôt achetées qu'accordées. Commerce, pourſuit S. Bernard, qui déshonore la Religion, qui attire la malédiction ſur les Royaumes & ſur les Etats ; qui damne & les traitans & les négocians avec ceux qui les autoriſent. Car, qu'eſt-ce, Chrétiens, dans le langage des Peres, que ces bénéfices ? le ſang de Jeſus-Chriſt : & ce ſang de Jeſus-Chriſt n'eſt-il pas tous les jours expoſé, & ſi j'oſois uſer de cette

expreſſion, mis à l'enchere par tant de profanateurs qui en font trafic ; on ne s'en cache pas même : ce que la bienſéance au moins obligeroit à déguiſer & à couvrir, paſſe maintenant pour une propoſition honnête. *Quid vultis mihi dare* ? qu'avez-vous à me donner en échange ? de quoi pouvez-vous m'accommoder ? que m'aſſurez-vous ? Commerce peut-être encore plus outrageux au Sauveur du monde, que celui de Judas, puiſqu'enfin Judas ſe repentit d'avoir ainſi vendu le ſang de ſon maître ; au lieu que ceux à qui je parle le font ſans ſcrupule & avec la plus grande impunité. Or à quoi aboutit ce péché ? ſouvent à un déſeſpoir abſolu du ſalut ; au déſeſpoir de réparer les déſordres, dont ces déteſtables négoces embarraſſent, ou pour mieux dire, accablent une conſcience ; au déſeſpoir de faire les reſtitutions légitimes & néceſſaires ; au déſeſpoir de ſe ſoumettre en cela aux loix rigoureuſes de l'Egliſe ; & par-là même au déſeſpoir d'en obtenir jamais le pardon, & de trouver grace auprès de Dieu. Car voilà l'iſſue qu'eut l'avarice de Judas. *Infelix*, dit S. Auguſtin, *projecit pretium quo vendiderat Dominum, non agnovit pretium quo redemptus erat à Domino.* Remarquez bien ces paroles, & jugez en paſſant, ſi ce grand Docteur a jamais douté que Jeſus-Chriſt ne fût mort pour les réprouvés. Judas, par un ſentiment de pénitence, jetta le prix pour lequel il avoit vendu ſon Maître ; mais par un excès de déſeſpoir, il ne connut pas le prix ſalutaire dont ſon Maître l'avoit racheté : *Non agnovit pretium quo redemptus erat à Domino.* Telle eſt la deſtinée *Auguſt.*

de tous les avares de la terre, qui selon la réflexion de S. Gregoire Pape, ayant fait leur Dieu de leur argent, ne peuvent plus mettre leur confiance dans un autre, tombent dans un oubli profond de la providence & de la miséricorde d'un vrai Dieu, désespérent de se réconcilier jamais avec lui, & pour consommer leur réprobation, abandonnant malgré eux à la mort ce qui leur a fait renoncer pendant la vie leur Rédempteur, ne veulent pas même alors reconnoître le prix qu'il a offert pour eux, & qu'il ne tient qu'à eux de s'appliquer : *Non agnovit pretium quo redemptus erat à Domino.*

Mais il faut que la calomnie seconde la trahison de Judas, & il est tems de la voir agir, ou plutôt de l'entendre parler contre Jesus-Christ. Car c'est elle qui l'a accusé, c'est elle qui a rendu tant de faux témoignages contre cet Homme-Dieu : les Juifs lui ont servi d'organes, mais c'est elle-même qui s'est expliquée par leur bouche. Entrons dans la salle de Pilate, & voyons avec quelle hardiesse elle avance les plus grossieres impostures, avec quelle foiblesse elle les soutient, & de quels artifices elle use pour séduire & pour corrompre les esprits. Pilate pressé par les ennemis du Sauveur, leur demande quel est donc le crime qu'ils ont à lui imputer ? & ils se contentent de lui répondre, que si cet homme n'étoit pas coupable, ils ne l'auroient pas déféré à son tribunal. Remarquez, dit S. Augustin, Jesus-Christ passoit dans toute la Judée pour un Prophéte envoyé de Dieu, on ne parloit que de la sainteté de sa vie & de la

grandeur de ſes miracles, & ceux-ci prétendent que c'eſt un homme déja condamné par la voix publique, dont les crimes ſont ſi connus que d'en douter même c'eſt leur faire injure. Langage ordinaire de la calomnie, qui ne s'énonce jamais plus hardiment que quand elle impoſe plus fauſſement; & qui pour autoriſer le menſonge, ne manque point de le propoſer comme une évidence: au lieu que la vérité toujours modeſte, lorſqu'elle eſt même forcée à dire le mal, ne le dit qu'avec réſerve, ne le dit qu'avec crainte, ne le dit qu'en gardant toutes les meſures d'une ſage circonſpection: pourquoi? parce qu'elle n'accuſe & qu'elle ne condamne que dans l'ordre de la charité. Mais encore, reprend Pilate, quel mal a-t-il fait? *Quid enim mali fecit?* Ce qu'il a fait, c'eſt qu'il a voulu pervertir notre nation; c'eſt que nous l'avons trouvé ſemant parmi le peuple des maximes damnables, qui vont au renverſement des mœurs. On eût dit, à en croire les Juifs, que Jeſus-Chriſt étoit en effet un corrupteur & un ſéducteur; & toutefois on ſçavoit aſſez dans Jéruſalem qu'il n'avoit prêché que l'obéiſſance, que l'humilité, que le renoncement à ſoi-même. Calomnie non moins foible à ſoutenir ſes impoſtures, qu'elle paroît hardie à les avancer. Car quand il en faut venir à la vérification des faits, c'eſt alors que l'iniquité ſe dément elle-même: on n'entend que les bruits confus d'une multitude paſſionnée, mais rien de poſitif ni de vraiſemblable. Ils ſe déclarent tous pour témoins, mais leurs témoignages ſe détruiſent les uns les autres. Pilate eſt ſurpris de *Luc. c. 23.*

voir tant d'emportement d'une part, & de l'autre ſi peu de preuves : mais c'eſt pour cela même, dit S. Chryſoſtome, c'eſt parce qu'il n'y a point de preuves, qu'il y a de l'emportement. Que font-ils donc ? ils ont recours à l'artifice, & préoccupant l'eſprit de ce juge par des raiſons d'état, ils dépoſent que Jeſus-Chriſt par une témérité puniſſable a pris la qualité de Roi, qu'il a des prétentions ſur la Monarchie des Juifs, que ſouvent il les a détournés de payer le tribut à Céſar : accuſation dont ils voyoient bien que le ſeul ſoupçon ſeroit contre le Fils de Dieu, un des plus forts préjugés. Et c'eſt auſſi par-là que leur calomnie, quoique ſans fondement, a tout le ſuccès d'une légitime dépoſition.

Je n'ai garde, Chrétiens, de m'étendre ici en des longues réflexions ſur l'horreur d'un péché que vous déteſtez vous-mêmes, & que je ſçais être le dernier de tous les déſordres où la paſſion pourroit vous porter. Mais ſi j'avois un reproche à vous faire, ce ſeroit que déteſtant pour vous-mêmes la calomnie, vous ne laiſſiez pas de la fomenter tous les jours dans les autres, de l'écouter favorablement, de lui donner créance, d'en aimer les diſcours malins & d'en répandre les bruits ſcandaleux. Vous ne voudriez pas être auteurs de la calomnie ; mais combien de fois avez-vous autoriſé les calomniateurs, en leur marquant de criminelles complaiſances, en les faiſant parler, en les excitant, en leur aplaudiſſant, & vous rendant par-là non-ſeulement fauteurs & complices, mais reſponſables de toutes leurs ſuppoſitions ? Voilà, dis-je, ce que j'aurois

à vous reprocher : mais Dieu m'inſpire aujourdhui pour votre édification une morale plus chrétienne, fondée ſur ce ſilence tout divin, que garde le Sauveur du monde au milieu de tant d'impoſteurs. Car tandis qu'ils le chargeoient de calomnies, que leur répondoit-il ? pas une parole, ni contre ſes accuſateurs, ni pour ſoi-méme ; ni contre ſes accuſateurs, ſilence de ſoumiſſion aux ordres de ſon Pere & de charité envers ſes ennemis ; ni pour ſoi-même, ſilence de patience & d'humilité ; *Jeſus autem tacebat.* Quels myſtères, mes chers Auditeurs ? tâchons de les comprendre. Il eſt accablé de faux temoignages ce Dieu-Homme, & il ne ſe plaint point de ceux qui les rendent contre lui, & il n'en apelle point au ciel pour être vengé de leur injuſtice, & quoiqu'il le pût aiſément, il ne ſe met point en devoir de les confondre. Silence ſi héroïque, que le S. Eſprit en a fait un éloge particulier dans l'Ecriture : *Qui cùm malediceretur, non maledicebat.* Mais pourquoi ſe tait-il de la ſorte ? Ah ! Chrétiens pour établir cette maxime de ſon Evangile ſi ſurprenante & ſi opoſée à l'eſprit du monde : tenez-vous heureux quand les hommes ſe déclareront contre vous, qu'ils s'attacheront à vous décrier, qu'ils en diront tout le mal qu'un eſprit aigri & envénimé leur inſpirera : *Beati eſtis cùm maledixerint vobis, & dixerint omne malum adversùm vos.* Toute la nature devoit ſe ſoulever contre cette vérité, & c'eſt pour cela qu'il falloit que le Sauveur la juſtifiât dans ſa perſonne : car ce qu'il y a de moins ſupportable à l'amour propre, c'eſt d'être accuſé ſauſſement & de voir la calomnie l'emporter

*Matth. c. 26.*

*1. Petr. c. 2.*

*Matth. c. 5.*

ſur notre innocence. Voila ce qui nous revolte, ce qui nous jette quelquefois dans les plus violens tranſports : mais ce ſont ces tranſports que le Fils de Dieu a voulu réprimer ; & comment ? par un moyen que ſa ſageſſe ſeule pouvoit inventer, & qui eſt le miracle de ſa grace ; ſçavoir, en nous faiſant une béatitude de la calomnie même ; ne ſe contentant pas de nous dire, modérez-vous, ſurmontez-vous, fortifiez-vous, conſolez-vous ; mais ajoutant, réjouiſſez-vous d'être calomniés & outragés ; *Gaudete & exultate.* Notre raiſon aveugle & préſomptueuſe devoit traiter cette maxime évangélique, ſinon de folie, au moins d'illuſion & de ſimplicité ; mais ce Dieu-homme dont le ſilence nous parle, veut aujourdhui vous faire connoître que cette ſimplicité eſt la vraie ſageſſe, & que notre raiſon eſt ſur cela condamnée pour toutes les raiſons éternelles. Il ne fait nulle plainte de ſes calomniateurs : pourquoi ? parce qu'il les enviſage, dit S. Bernard, comme les exécuteurs des ordres de ſon Pere, & comme les inſtrumens que Dieu a choiſis pour accomplir dans ſa perſonne le grand ouvrage de la rédemption. Or en cette qualité il ne peut pas ſe plaindre d'eux, & bien-loin de s'élever contr'eux, il ſe ſent obligé même à les honorer. Il déteſte la calomnie, mais il en aime l'effet ; & parce que l'exécution des arrêts de Dieu ſe trouve attachée à la calomnie qu'ils lui font, par reſpect pour ces arrêts divins il ne répond rien. Cette calomnie eſt la plus énorme de toutes les injuſtices ; mais il ſçait que Dieu doit tirer de cette injuſtice ſa plus grande gloire & la plus ſainte de toutes les juſtices ; & c'eſt

*Ibid.*

pourquoi il garde un ſilence profond, adorant la juſtice de Dieu dans l'injuſtice des hommes. En un mot il diſtingue dans le péché des Juifs qui l'accuſent, ce que Dieu veut & ce que fait l'homme ; il a en horreur ce que fait l'homme, & il regarde avec vénération ce que Dieu veut : mais parce qu'il arrive que ce que Dieu veut, eſt une ſuite de ce que fait l'homme, il n'invective point contre l'homme pour ne point murmurer contre Dieu ; il ſouffre l'un parce qu'il ſe ſoumet à l'autre, & il nous aprend ainſi la régle admirable du ſilence, de ſoumiſſion & de charité.

Voilà, mes chers Auditeurs, ce qui engage aujourdhui le Fils de Dieu à demeurer muet devant ceux qui l'opriment, & voilà ce qui nous oblige nous-mêmes à ne rien dire en mille rencontres où l'on nous calomnie, & à prier même pour ceux qui nous calomnient. *Maledicimur & benedicimus, blaſphemamur & obſecramus.* On nous maudit & nous bénifſons, diſoit S. Paul ; on vomit contre nous des blaſphêmes & nous y répondons par des prieres. Telle étoit du tems de cet Apôtre, la marque du Chriſtianiſme ; c'eſt par là que l'on diſcernoit les fidéles ; & quiconque ne vivoit pas dans cette ferme pratique, de réprimer les ſaillies de ſa langue, & de s'impoſer au moins ſilence à l'égard de ſes ennemis, de quelque perfection d'ailleurs qu'il ſe piquât, étoit cenſé n'être chrétien qu'à demi : pourquoi ? parce qu'il n'agiſſoit pas dans ces vues de foi & dans ces ſentimens que la ſolide Religion nous inſpire, lorſqu'elle nous enſeigne que ceux qui nous attaquent par la calomnie ou par la médiſance, ſont ceux qui dans l'ordre 1. Cor. c. 4.

de la providence & du ſalut doivent faire devant Dieu notre mérite & notre couronne. D'où S. Jacques concluoit, parlant de quiconque n'étoit pas perſuadé de ce principe, que quelque aparence de religion qu'il eût, ce n'étoit qu'une religion imaginaire, plus propre à le tromper & à le ſéduire qu'à le ſanctifier : *Si quis putat ſe religioſum eſſe, non refrenans linguam ſuam, ſed ſeducens cor ſuum, hujus vana eſt Religio.* Jacob. c. 1.

Mais, me direz-vous, pourquoi Jeſus-Chriſt, quelque déterminé qu'il fût à épargner ſes faux accuſateurs, ne parloit-il pas au moins pour ſa légitime défenſe ? Ah, Chrétiens, voilà le prodige que la morale païenne avec toute ſa prétendue ſageſſe n'a jamais connu. A ce ſilence de ſoumiſſion & de charité, le Fils de Dieu en ajoute un autre, que j'apelle un ſilence de patience & d'humilité. Pilate le preſſe de répondre aux accuſations des Juifs : n'entendez-vous pas, lui dit-il, tout ce qu'on dépoſe contre vous ? *Non audis quanta iſti adversùm te dicunt teſtimonia* ? Parlez donc ; & ſi vous êtes innocent, faites-le paroître. Mais à cela Jeſus ne réplique rien : *Et non reſpondit ei ad ullum verbum.* Il étoit ce ſemble, de la gloire de Dieu que la calomnie fût confondue, il eſt vrai, reprend S. Bernard ; mais il étoit encore plus de la même gloire qu'un Juſte calomnié demeurât dans le ſilence, & c'eſt pourquoi il ſe tait ; *Jeſus autem tacebat.* Il y alloit de l'honneur de ſon miniſtère, que lui qui avoit prêché les vérités du ſalut, ne paſſât pas pour un corrupteur du peuple ; je l'avoue : mais l'honneur de ſon miniſtère l'engageoit encore plus à pratiquer Matth. c. 27. Ibidem. Matth. c. 27.

lui-

lui-même ce qu'il avoit enſeigné, ſavoir d'abandonner ſa propre cauſe, & c'eſt pour cela qu'il ne dit pas un ſeul mot : *Jeſus autem tacebat*. L'intérêt de la Religion vouloit que lui qui en étoit le Chef & l'auteur ne fût pas regardé comme un criminel, j'en conviens, mais il n'étoit pas moins de l'intérêt de la Religion que lui, qui en devoit être l'exemple & le modèle, aprit aux hommes à faire le plus grand de tous les ſacrifices, qui eſt celui de la réputation, & c'eſt ce qui lui ferme la bouche. *Jeſus autem tacebat*. Il devoit épargner à ſes Diſciples la honte & l'opprobre d'avoir eu un Maître ſéditieux, j'en demeure d'accord ; mais il aimoit encore mieux leur laiſſer cette belle leçon, d'avoir eu un Maître patient juſqu'à l'inſenſibilité & juſqu'à un entier oubli de lui-même, & delà vient qu'il demeure muet : *Jeſus autem tacebat*. Il ſe devoit à lui-même la juſtification de ſa vie & de ſa conduite, ſur-tout en préſence de Pilate, lequel étant étranger ne pouvoit pas le connoître ; & qui en qualité de Juge devoit en faire ſon raport à Rome ; à Rome, dis-je, où il étoit ſi important à Jeſus-Chriſt de n'être pas décrié, puiſque c'étoit-là que ſon Evangile devoit être bientôt prêché & qu'il vouloit établir le ſiége de ſon Egliſe : je le confeſſe ; mais ſon Evangile devoit être un Evangile d'humilité, & ſon Egliſe ne devant point avoir d'autre fondement que celui-là, il trouve ſa vie mieux juſtifiée par ſon ſilence que par ſes paroles, & cela fait qu'il ne parle point : *Jeſus autem tacebat*.

Que ce ſilence, Chrétiens, nous dit de choſes, ſi nous le ſçavons bien pénétrer ! Les

Peres de l'Egliſe demandent pourquoi le Sauveur du monde fut ſi conſtant à ne vouloir point ſe défendre, & ils en aportent diverſes raiſons. S. Ambroiſe prétend qu'il en uſa de la ſorte parce qu'il ſçavoit bien que ſes ennemis étoient déja réſolus à le perdre & que quoiqu'il alléguât pour lui il n'en ſeroit pas cru. Mais s'il n'en eût été cru par ſes ennemis, du moins Pilate prévenu en ſa faveur & qui ne cherchoit qu'à le ſauver, auroit pu s'en prévaloir. La penſée de S. Jerôme eſt que le Fils de Dieu ne ſe juſtifia point, de peur que Pilate, qu'il voyoit bien diſpoſé, ne le renvoyât abſous, & qu'ainſi la rédemption des hommes ne fût troublée & interrompue, parce que ſelon l'ordre des décrets éternels de Dieu cette rédemption dépendoit de ſa condamnation. Mais il me ſemble que c'eſt attacher les décrets de Dieu & toute l'œconomie du ſalut des hommes à une circonſtance trop légere. Le ſentiment de Théophilate me paroît plus naturel, que Jeſus-Chriſt ne voulut rien dire, parce qu'en parlant il n'auroit fait qu'irriter davantage ſes accuſateurs, qui pour ſoutenir leurs premieres calomnies en auroient inventé de nouvelles ; ce qui n'eût ſervi qu'à les rendre encore plus coupables. D'autres croient avec S. Chryſoſtome, & cette opinion eſt la plus vrai-ſemblable, que Jeſus-Chriſt n'entreprit point de faire ſon apologie, parce qu'il n'en avoit pas beſoin, parce que ſon innocence étoit manifeſte, & que Pilate ſon juge en étoit lui-même convaincu. Mais de toutes les raiſons voici celle à quoi je m'attache : concevez-la bien, parce qu'elle doit nous inſtruire, & qu'elle ſe raporte à

nous. Car le ſauveur du monde ne ſe juſtifie point devant pilate pour nous aprendre à ne nous pas juſtifier nous-mêmes, mais à nous taire en mille occaſions où nous ne pouvons nous expliquer ſans troubler la paix & l'union, pour condamner mille mouvemens inquiets & paſſionnés que nous nous donnons tous les jours ſur des ſujets où nous croyons être innocents lorſque nous ne le ſommes pas ; pour les arrêter même quand nous le ſommes en effet ; pour nous faire abandonner notre cauſe à Dieu, lui diſant avec ſon Prophéte, *Tibi revelavi cauſam meam* ; pour modérer notre ardeur à pourſuivre nos droits en pluſieurs rencontres où il eſt plus raiſonnable de les céder ; enfin pour corriger en nous cette paſſion qui nous eſt ſi ordinaire, de vouloir maintenir, quoi qu'il arrive, & faire valoir notre innocence : paſſion qui eſt le principe de tant de déſordres. On croit toujours avoir raiſon, & par une erreur plus pernicieuſe on ſe perſuade que dès qu'on a raiſon il faut éclater & reſiſter. Or delà les plus grands déréglemens du monde ; delà mille fautes contraires à l'humilité chrétienne, mille emportemens au préjudice de la vraie obéiſſance ; delà les révoltes contre les Supérieurs, delà les ruptures entre les égaux, delà je ne ſçais combien d'autres ſcandales ; parce qu'on n'a pas bien compris, dit S. Bernard, cette vérité, qu'il y a des tems & des conjonctures où l'on doit ſacrifier à Dieu ſon innocence même. Belle leçon que nous fait le Sauveur du monde : car quelque bon droit & quelque raiſon que je puiſſe avoir, ſi c'eſt la foi qui me gouverne, comment aurois-je tant de chaleur à me juſtifier

*Jerem. c. 20.*

en voyant qu'un Dieu ne ſe juſtifie pas ? Eſt-il poſſible que je ne me rende pas à la force de cet exemple ? Je ne ſuis pas plus ſaint ni plus juſte que Jeſus-Chriſt, les choſes dont on m'accuſe ne ſont pas plus atroces que celles qu'on a impoſées à Jeſus-Chriſt ; on ne m'a point encore traité de ſcélérat ni d'infame comme Jeſus-Chriſt ; ma réputation n'eſt pas d'une conſéquence plus grande que celle de Jeſus-Chriſt ; & il n'eſt pas plus de l'intérêt de Dieu que mon innocence ſoit reconnue que celle de Jeſus-Chriſt : ſoit donc que j'aie tort ou que je ne l'aie pas, pourquoi ne ſerois-je pas prêt de renoncer à tous mes droits quand Dieu le voudra, quand il ſera queſtion de ſouffrir pour lui, quand la néceſſité ou ſa volonté m'y obligeront ? Eh pourquoi n'aurai-je pas le courage de dire comme S. Paul : *Mihi autem pro minimo eſt ut à vobis judicer aut ab humano die* : accuſez-moi, noircîſſez-moi, calomniez-moi, penſez de moi ce qu'il vous plaira ; que m'importe de quelle maniére vous en jugerez, pourvu que je ſois jugé favorablement de Dieu ? Car je n'ai que faire de me juſtifier, ſinon auprès de celui qui me doit juger. Or ce ne ſont pas les hommes qui doivent être mes juges ; c'eſt Dieu *Qui autem judicat me, Dominus eſt.*

1. Cor. c. 4.

Ibid.

Mais revenons. Si pour l'accompliſſement de ſes adorables deſſeins Dieu n'avoit permis que l'infidélité des hommes allât dans la paſſion de Jeſus-Chriſt juſqu'à l'excès, ce divin Sauveur ainſi accuſé & calomnié eût pu ſe promettre tout de l'attachement du peuple qui lui avoit toujours été dévoué, & qui ſelon l'Evangile s'étoit ſouvent déclaré pour lui

juſqu'à faire trembler ſes ennemis même ; ſurtout Pilate par ſon premier jugement, ayant remis aux Juifs le choix du criminel qui devoit être délivré à la fête de Pâques, on ne pouvoit douter que malgré la rage des Phariſiens le peuple ne ſauvât le Fils de Dieu : cependant, Chrétiens, c'eſt ce peuple qui l'abandonne par une inconſtance auſſi ſubite dans ſon changement qu'elle eſt violente dans les extrémités à quoi elle ſe porte. Inconſtance la plus ſubite dans ſon changement, car c'eſt ſix jours après la réception ſolemnelle qu'ont fait à Jeſus-Chriſt les habitans de Jeruſalem, ſix jours après l'avoir proclamé Roi d'Iſraël, ſix jours après l'avoir comblé d'éloges, en l'appellant Fils de David & en lui donnant mille bénédictions : *Hoſanna Filio David, Benedictus qui venit in nomine Domini* ! C'eſt, dis-je, alors qu'ils ſe déclarent le plus hautement contre lui & qu'ils pourſuivent ſa mort avec plus d'ardeur. Inconſtance la plus violente dans les extrémités à quoi elle ſe porte, puiſque tout à coup ils vont juſqu'à lui préférer Barrabas, c'eſt-à-dire, juſqu'à lui préférer un inſigne voleur & juſqu'à demander que celui qu'ils venoient reconnoître pour leur Meſſie fût crucifié, *Crucifigatur*. Voilà le monde, Chrétiens ; voilà les légéretés & les perfidies du monde : & néanmoins ce monde ſi changeant & ſi perfide, c'eſt ce que nous aimons & ſur quoi nous nous apuyons ; ceux même qui paſſent parmi vous pour les plus verſés dans la connoiſſance du monde, ſont les premiers à s'y laiſſer tromper ; ils ont mille fois éprouvé l'infidélité ; & après tant d'épreuves ils en ſont toujours idolâtres ; il ſont là deſſus

*Matth. c. 21.*

*Matth. c. 22.*

des leçons aux autres, ils ſont éloquents à en parler ; mais il y a toujours un certain charme qui les attache à ce monde qu'ils mépriſent, & il ſemble que plus il eſt inconſtant pour eux, plus ils s'opiniâtrent à être conſtans pour lui. Mais laiſſons là les partiſans du monde, & conſidérons-nous nous-mêmes. Voilà, mes chers Auditeurs, ce qui nous arrive lorſque par des inconſtances criminelles dans le ſervice de notre Dieu nous ſommes tantôt à lui & tantôt contre lui ; aujourdhui pleins de zéle, & demain la lâcheté même ; aujourdhui chrétiens & religieux, & demain libertins & impies ; renonçant à Dieu dans des circonſtances toutes ſemblables à celles où le Peuple Juif renonça à Jeſus-Chriſt, c'eſt-à-dire, immédiatement après l'avoir reçu dans nous comme notre Dieu par la communion ; lui préférant un auſſi indigne ſujet que Barrabas, un vil intérêt ou un plaiſir honteux, & pour ce plaiſir & ces intérêt conſentant qu'il meure, & , ſelon l'expreſſion de l'Apôtre, qu'il ſoit tout de nouveau crucifié. Si S. Paul ne nous le diſoit pas, jamais pourrions-nous croire que le déſordre de notre inconſtance pût aller juſques-là ?

Cependant, Chrétiens, dans un déchaînement ſi général & ſi injuſte contre le Sauveur, à qui étoit-ce de prendre ſa cauſe en main & de le défendre ? à Pilate : mais c'eſt au contraire la politique de ce Juge qui lui fait ſacrifier l'innocent & porter l'arrêt de ſa condamnation. Qui l'eût cru après avoir ſi hautement proteſté qu'il ne voyoit rien en quoi Jeſus-Chriſt fût coupable & par où il eût mérité la mort ? après avoir fait tant d'efforts

pour le retirer des mains de ſes ennemis, Pilate enfin le livre aux Juifs : pourquoi : parce qu'il craint Céſar dont il eſt menacé, & qu'au lieu d'écouter les reproches de ſa conſcience il n'eſt attentif qu'aux intérêts de ſa fortune. S'il eût ſuivi les régles & les ſentimens d'une juſtice inflexible & droite, il ſe fût élevé contre les Juifs, il ſe fût déclaré contre les accuſateurs du Fils de Dieu, il en eût apellé lui-même à l'Empereur; & au hazard de perdre la faveur du Prince, il eût protégé le bon droit & l'innocence du juſte. Mais où trouve-t-on de ces hommes déſintéreſſés; & combien de courtiſans voudroient encore ce qu'il y a de plus ſaint & de plus ſacré pour s'avancer ou pour ſe maintenir auprès du Maître? Qu'ils lui rendent tous les hommages dus à ſa grandeur, qu'ils s'attachent à ſa perſonne, qu'ils reſpectent ſes ordres, qu'ils s'empreſſent à lui plaire, je le veux, & ils le doivent autant que la conſcience & la loi de Dieu le permettent: mais s'il faut trahir l'une & l'autre, s'il faut pour ne pas bleſſer l'homme offenſer Dieu, pour ne pas s'attirer la diſgrace de l'homme s'expoſer à la haine de Dieu; ah! c'eſt alors que tout Chrétien doit s'armer d'une ſainte aſſûrance & fouler aux pieds tous les reſpects humains; c'eſt alors qu'il doit être déterminé à perdre tout & à ſe rendre l'objet de l'indignation publique, plutôt que de manquer à ſon Dieu & à ce que demandent indiſpenſablement de lui l'intérêt de ſon ame & l'équité. Ce n'eſt pas là néanmoins l'eſprit de la politique du monde, de cette malheureuſe politique qui nous fait avoir pour les Grands une complaiſance ſi aveugle, qui nous fait faire ſans

discernement tout ce qu'ils veulent souvent même plus qu'ils ne veulent, & cela aux dépens de nos devoirs les plus essentiels. Ecueil funeste où échoue toute la fermeté & toute la droiture de Pilate. Jusques-là il s'étoit comporté en Juge integre & sage ; mais au seul nom de César il se trouble, il craint, il fait des réflexions, il est ébranlé, déconcerté, vaincu ; & la conclusion est qu'il abandonne honteusement Jesus-Christ aux soldats & qu'il laisse aux Juifs une pleine liberté d'exercer sur lui toute leur fureur. *Tradidit Jesum voluntati eorum.*

*Luc. c. 23.*

Ils ne différent pas un moment ; & c'est ici, Chrétiens, que vous allez voir l'humilité d'un Dieu, sa modestie, sa pudeur, sa sainteté outragée & profanée par l'insolence des hommes : car c'est l'insolence du libertinage qui met le comble aux souffrances de Jesus-Christ : *Tunc milites præsidis suscipientes Jesum in prætorium, congregaverunt ad eum universam cohortem.* Alors, dit l'Evangéliste, les soldats de la garde de Pilate se saisirent de Jesus, le conduisirent dans le Prétoire, c'est-à-dire, dans la Salle de l'Audience ; & là ayant assemblé autour de lui toute leur compagnie, ils le traitent d'une maniere également brutale & impie ; brutale, sans aucun sentiment d'humanité ; impie, sans aucun respect de religion. Je dis barbare & brutale ; car quand Jesus-Christ eût été criminel, le voyant condamné à mort ils devoient en avoir compassion ; c'est un sentiment que la nature nous inspire même pour les plus grands scélérats. Mais leurs cœurs deviennent plus durs que la pierre & que le bronze ; ils doivent être les exécuteurs de

*Matth. c. 27.*

ſon ſuplice, & par avance ils veulent ſe payer de leurs peines aux dépens de ſa perſonne ; c'eſt une victime qu'on leur a donnée à ſacrifier, mais ils veulent la préparer au ſacrifice de la croix par des cérémonies que leur ſeule brutalité étoit capable d'imaginer. Que font-ils ? tout condamné qu'il eſt ils ſe mettent à l'inſulter par des railleries ſanglantes ; ils le chargent d'injures & de blaſphêmes ; & lui ayant bandé les yeux ils lui donnent des ſoufflets, en lui demandant quel eſt celui qui l'a frapé. Fut-il jamais un traitement plus cruel ; mais en fut-il jamais un plus impie que de profaner comme ils le font deux des plus auguſtes & des plus ſaintes qualités de ce divin Sauveur, celle de Chriſt & celle de Roi ? Ils le traitent de Chriſt par dériſion, en l'obligeant à prophétiſer, *Prophetiſa nobis, Chriſte* ; ils en *Matth.* ſont un Roi de théatre en lui donnant pour *c.* 26. ſceptre un roſeau, en le revêtant de pourpre, en fléchiſſant devant lui le genou & lui diſant : Nous vous ſaluons, Roi des Juifs, *Ave* *Matth.* *Rex Judæorum.* O mon Sauveur ! falloit-il que *c.* 27. votre Royauté adorée dans le ciel fût ainſi violée ſur la terre ? falloit-il que cette onction ſacrée de Roi, de grand-Prêtre & de prophéte que vous exprimiez par votre nom de Chriſt & qui eſt la ſource de toutes les graces & de toutes les bénédictions, ſervit d'objet à l'impiété & à l'irréligion ?

Ce n'eſt rien néanmoins encore ; j'oſe le dire, & voici l'apareil d'un nouveau ſuplice dont on n'entendit jamais parler & dont les loix les plus ſéveres ne nous ont jamais donné d'exemples. On en veut faire la premiere épreuve ſur le Fils de Dieu ; on lui prépare

une couronne d'épines qu'on lui enfonce avec violence dans la tête. Le ſang coule de toutes parts, & autant de pointes qui le percent ſont autant de bleſſures. Voilà comment la Synagogue a traité ſon Roi ; voilà comment elle a traité votre Roi & le mien ; voilà comment elle a traité le Maître & le Roi de toute la Nature, Indignité que nous déteſtons ; mais tandis que nous la déteſtons dans les autres, que ne la déteſtons-nous dans nous-mêmes ? Car n'eſt-ce pas nous-mêmes, Chrétiens, qui cent fois en avons uſé de la ſorte à l'égard de Jeſus-Chriſt ? Mettons-nous en parallele avec les ſoldats qui inſulterent ce Roi de gloire, nous reconnoîtrons ce que nous faiſons tous les jours & ce que nous ſommes ; car telle eſt l'idée des pécheurs & des impies du ſiécle. S. Paul écrivant aux Philipiens, leur diſoit qu'ils étoient ſa couronne, *Gaudium meum & corona mea*, Suivant ſa même régle, ne pouvons-nous pas dire que nous ſommes la couronne de Jeſus-Chriſt, mais une couronne de ſouffrances ? Il attendoit que de nos bonnes œuvres nous lui fiſſions une couronne d'honneur, & par nos iniquités nous lui en faiſons une d'ignominie ; il ſe promettoit de nous des fruits de grace, de vérité & de vertu, & il n'en recueille que des ronces & des épines. C'eſt ainſi, dit S. Bernard, qu'il eſt couronné de nos péchés ; mais du moins, ajoûte le même Pere, préſentons-lui dans cet état l'hommage d'une ſincère douleur & d'une vive componction.

*Philip.* c. 4.

*Cant.* c. 1. *Egredimini & videte filiæ Sion, Regem in diademate.* Venez, filles de Sion, ames rachetées du ſang d'un Dieu, venez & voyez

votre Roi avec ce diadême ſanglant que vous lui avez fait porter ; venez reconnoître vos infidélités & les pleurer ; venez réparer par vos larmes & par les ſaintes rigueurs de la pénitence ce que vous lui avez fait ſouffrir par vos crimes : & après avoir apris comment le péché a fait mourir Jeſus-Chriſt, aprenez comment Jeſus-Chriſt a fait mourir le péché, & comment vous le devez faire mourir vous-mêmes ; c'eſt la Seconde Partie.

II. PART.

C'Eſt un principe & une vérité de foi, que comme la grace de l'innocence & de la juſtice originelle ſanctifioit l'homme tout entier, auſſi l'homme tout entier a-t-il reſſenti les pernicieux effets du déſordre & de la corruption du péché. Il les a reſſentis dans ſon corps, dans ſon eſprit, dans ſa volonté & dans ſes paſſions ; dans ſon corps, par la révolte des ſens & par leur molleſſe ; dans ſon eſprit, par l'orgueil ; dans ſa volonté, par l'amour de l'indépendance ; & dans ſes paſſions, par leurs deſirs aveugles & déréglés. Il falloit donc que le Fils de Dieu mourant pour détruire le péché, le fît mourir dans tout l'homme. Or en effet je dis qu'il l'a fait mourir dans le corps de l'homme, en nous inſpirant par ſon exemple la mortification contre la ſenſualité & la molleſſe : je dis qu'il l'a fait mourir dans l'eſprit de l'homme en nous inſpirant par ſon exemple l'humilité contre l'orgueil ; je dis qu'il l'a fait mourir dans la volonté de l'homme, en nous inſpirant par ſon exemple de ſoumiſſion contre l'amour de l'indépendance ; enfin je dis qu'il l'a fait mourir dans les paſſions de l'homme, particuliérement dans la plus

violente de toutes, qui eſt la vengeance, en nous aprenant par ſon exemple à pardonner les injures & à rendre le bien pour le mal. Ceci me donnera lieu de vous le repréſenter encore en quatre états bien propres à vous toucher & à vous inſtruire. Suivez-moi toujours, s'il vous plaît.

Je me figure d'abord un Chrétien ſenſuel & eſclave de cette concupiſcence de la chair qui eſt la ſource funeſte du péché, ou plutôt eſclave du péché même qui eſt la ſuite comme infaillible de cette concupiſcence de la chair quand elle eſt fomentée par une vie molle & voluptueuſe; & pour détruire en lui ce corps de péché dont parle ſi ſouvent S. Paul, je lui produis le Sauveur du monde dans l'état où Pilate le préſenta aux Juifs quand il leur dit: *Ecce Homo*, voilà l'Homme. C'eſt-à-dire, je lui produits cet Homme-Dieu tout couvert de plaies & déchiré de coups, tel qu'il parut après ſa flagellation. Les Evangéliſtes ne nous diſent point quelle fut la meſure ou l'excès de ce ſuplice, ils nous le laiſſent à conjecturer; mais cette conjecture que nous en avons peut-être ſurpaſſe-t-elle tout ce qu'ils nous en auroient apris. Car Pilate ne pouvant contenter la haine du peuple trouva enfin un expédient pour la ſatisfaire, & ce fut de condamner Jeſus à être fouetté. Voilà par où nous devons juger de ce que ſouffrit le Fils de Dieu. Ce peuple étoit tranſporté de fureur, il n'y avoit que le ſang de cette victime qui le pût apaiſer; il demandoit ce ſang avec inſtance, & Pilate vouloit qu'il fût content. De-là concluez avec quelle rigueur on le traitta. Quand on nous raporte ſur ce point

*Jean. c. 19.*

les révélations de certaines ames pieuſes & ſaintes, elles nous ſemblent quelquefois des exagérations, à peine font-elles quelqu'impreſſion ſur nous; mais quand je dis que le Sauveur du monde fut mis par le commandement de Pilate dans un état où la cruauté de ſes ennemis, quelque impitoyable qu'elle fût, eut dequoi être ſatisfaite, n'en dis-je pas autant & plus même qu'il ne faut? Pourquoi les Evangéliſtes ne ſont-ils pas entrés là-deſſus dans un plus grand détail? ah, répond S. Auguſtin, parce que l'Evangéliſte de l'Ancien Teſtament, Iſaïe, s'en étoit déja ſuffiſamment expliqué pour eux. Qu'en a donc dit ce Prophéte? des choſes, Chrétiens, qui vont au-délà de toutes nos expreſſions; ſçavoir, que Jeſus-Chriſt après cette cruelle flagellation n'avoit plus la figure d'homme, *Vidimus eum, & non erat aſpectus*; qu'il faiſoit horreur à voir, & qu'on l'auroit pris pour un lépreux frapé de la main de Dieu; *Quaſi leproſum & percuſſum à Deo.* Car ce n'eſt point par aplication ni par figure, mais dans le ſens littéral de la prophétie, que ce texte d'Iſaïe ſe raporte à Jeſus-Chriſt. *Iſaïæ c. 53. Ibid.*

C'eſt dans cet état que je le propoſe aux pécheurs du ſiécle avec ces paroles ſi touchantes & ſi capables d'attendrir les cœurs même les plus endurcis: *Ecce Homo.* Le voilà, Chrétiens, cet homme que vous adorez comme votre Dieu & qui l'eſt en effet: le reconnoiſſez-vous? C'eſt vous qui l'avez ainſi défiguré; vous, qui l'avez ainſi meurtri & enſanglanté. Ne vous en défendez point; car il s'en déclare lui-même, & il en doit être cru. *Supra dorſum* *Joan. c. 19. Pſ. 128.*

*meum fabricaverunt peccatores.* Il nous fait entendre que ce ſont les pécheurs qui ont déchargé ſur lui leurs coups ; & n'êtes-vous pas de ce nombre ? c'eſt donc à vous que ce reproche s'adreſſe. Oui c'eſt par vous & pour vous que ſa chair innocente & virginale a été immolée dans ce ſacrifice de douleur ; ſans parler d'un million de déſordres, dont je ne veux pas ici vous retracer l'idée, c'eſt pour vos délicateſſes, c'eſt pour ces attachemens indignes à ſervir votre corps, à l'engraiſſer, à l'idolatrer, à lui donner tout ce qu'il demande & plus qu'il ne demande ; c'eſt pour ces recherches affectées de toutes vos aiſes, pour ces ſoins outrés de votre ſanté aux dépens des devoirs les plus eſſentiels de la Religion, pour ces diſpenſes que vous vous accordez au préjudice des loix de Dieu & de ſon Egliſe, pour cette oiſiveté criminelle, pour ces divertiſſemens ſans meſure, pour cette horreur de la vraie pénitence, pour cette vie des ſens ſi contraire à la raiſon même & qui entretient dans vous le regne du péché ; c'eſt, dis-je, pour tout cela que Jeſus-Chriſt eſt devenu un homme de douleur. Car ſi votre chair avoit été ſoumiſe à Dieu, jamais la ſienne n'eût été livrée aux bourreaux. *Ecce Homo* ; voilà l'homme établi de Dieu comme notre chef & à qui il faut par néceſſité que nous ſoyons unis en qualité de membres vivans. Or entre les membres & le chef il doit y avoir de la proportion ; & c'eſt une choſe monſtrueuſe, dit S. Bernard, que de voir des membres délicats ſous un chef couronné d'épines : quand le chef ſouffre, tous les membres ſouffrent par ſympathie, & s'il y en a quelqu'un qui ne ſouffre pas,

c'eſt un membre gâté & corrompu. *Ecce Homo*; voilà l'homme à l'image duquel Dieu nous a prédeſtinés & auquel il faut par conſéquent que vous vous rendiez ſemblables, ou que vous ſoyez réprouvés de Dieu. Car de quelque condition que vous puiſſiez être, il n'y a point de milieu entre ces deux termes, la conformité avec Jeſus-Chriſt ſouffrant, ou la réprobation éternelle; & de quelque eſpérance que l'on vous flatte, il faut que vous choiſiſſiez l'un de ces deux partis, puiſqu'il eſt certain que jamais Dieu ne relâchera rien de la rigueur de cette loi : *Quos præſcivit, & prædeſtinavit conformes fieri imagini filii ſui.* Rom. c. 8. Voilà l'Homme, *Ecce Homo*, l'Homme dont S. Paul veut que vous faſſiez paroître la vie dans vos perſonnes. Il ne ſe contente pas que vous la faſſiez paroître aux Anges & à Dieu même dans l'intérieur de vos ames, il veut que vous la faſſiez paroître extérieurement & que vos corps en portent les caractères ſenſibles. Or cela ne ſe peut faire que par la mortification de la chair; & delà vient que ce grand Apôtre vouloit que nos corps fuſſent continuellement revêtus de cette ſainte mortification : *Semper mortificationem Jeſu in corpore noſtro circumferentes.* 2. Cor. c. 4. En ſorte, diſoit-il, que la vie de Jeſus qui n'a été que mortification, paroiſſe dans nous comme en autant de ſujets qu'elle doit vivifier & animer : *Ut & vita Jeſu manifeſtetur in corporibus noſtris.* Car il y a de la contradiction qu'un corps nourri dans les délices & qui n'a aucun uſage de la pénitence chrétienne, repréſente ce Jeſus, qui vient d'éprouver à la colomne un traitement ſi rigoureux. *Ecce Homo*; voilà l'Homme dont

la chair, quelque mortifiée qu'elle ait été par les cruautés qu'on a exercées sur elle, demande encore pour la perfection de ses souffrances quelque chose qui lui manque, & sans quoi tout ce qu'elle a souffert n'est de nul effet pour nous devant Dieu. Or ce qui lui manque, c'est ce qui nous reste à accomplir nous-mêmes. Mais où l'accomplir ? dans le cœur, dans la propre volonté, dans le retranchement des désirs ? Peut-être en voudrions-nous demeurer là ; mais ce n'est point assez : car S. Paul qui l'entendoit mieux que nous & qui n'avoit pas plus besoin de pénitence, se faisoit un devoir indispensable de l'accomplir dans sa chair : *Adimpleo ea quæ desunt passionum Christi in carne mea.* Motif admirable pour nous faire aimer la mortification des sens, de l'envisager comme le suplément, ou pour mieux dire, comme l'accomplissement des souffrances du Sauveur ; motif puissant pour nous soutenir dans l'exercice de cette vertu, de considérer que la mortification de nos corps, quand nous la pratiquons, n'est pas tant notre mortification que la mortification de Jesus-Christ même : *Semper mortificationem Jesu in corpore nostro circumferentes.* Car si c'étoit la mienne, dit S. Chrysostome, quelque nécessaire que je la conçoive, j'en aurois du mépris ; mais étant celle de Jesus, le moyen que je ne l'aime pas & que je ne l'honore pas ?

Coloss. 1. 18.

2. Cor. 4. 4.

Tel est, Chrétiens, le premier ennemi du salut de l'homme que le Fils de Dieu a détruit par sa passion ; la molesse de la chair. Il y en avoit un autre encore plus dangereux, & c'est l'orgueil de l'esprit ; l'ambition de s'élever & de se faire grand, l'entêtement, si j'ose

parler ainſi d'une gloire mondaine, à laquelle on croit non-ſeulement pouvoir mais devoir tout ſacrifier. Il falloit terraſſer ce monſtre qui s'opoſoit à Dieu. Et qu'a fait pour cela l'Homme-Dieu ? Ah ! Chrétiens, ſuivez-le dans ſa marche depuis le Prétoire juſqu'au lieu de ſon ſuplice, & contemplez le dans l'abîme d'humiliation où il paroît aujourdhui à la face du ciel & de la terre ; c'eſt-à-dire, chargé de ſa croix, conduit au Calvaire comme un criminel, accompagné de deux voleurs, eſcorté de ſoldats, de gardes, de bourreaux & traîné par les rues de Jéruſalem dans cet apareil ignominieux. Sur-tout ſouvenez-vous que c'eſt celui devant qui les Anges tremblent & qui n'a point cru que ce fut une uſurpation de ſe dire & d'être égal à ſon Pere. Voilà, dit S. Chryſoſtome, le dernier abbaiſſement où pouvoit être réduit un Dieu ; & moi j'ajoûte, voilà le dernier & ſouverain remède qui devoit guérir l'orgueil de l'homme. Prenez garde : Le Sauveur des hommes pour s'abaiſſer aux yeux du monde avoit fait des démarches bien étonnantes ; & le Saint Eſprit pour nous en donner une juſte idée les compare à des pas de géant : *Exultavit ut gigas.* La premiere qui fut celle de ſon incarnation, avoit été juſqu'à l'anéantiſſement ; *Exinanivit ſemetipſum* ; mais dans cet anéantiſſement il n'avoit pas laiſſé de trouver encore des dégrés de profondeur à deſcendre : car outre qu'il s'étoit fait homme, il avoit voulu naître enfant ; outre qu'il étoit né enfant, il avoit pris la forme de ſerviteur & d'eſclave ; outre qu'il s'étoit fait eſclave, il s'étoit revêtu des apparences & des marques du pécheur : pécheur,

*Pſ.* 18. *Philip.* c. 2.

eſclave, enfant, tout cela, dit Zenon de Verone, c'étoit les ſurérogations infinies de l'adorable myſtère d'un Dieu incarné. Cette parole eſt bien remarquable ; mais ſon humilité ou plutôt ſon zéle pour détruire notre orgueil le porte encore plus loin en ce jour. Il veut être mis au rang des ſcélérats & des ſcélérats condamnés par la juſtice humaine ; il veut dans cette qualité eſſuyer tout l'oprobre du ſupplice le plus honteux ; & cela au milieu de ſa nation, dans la capitale de ſon pays, le jour de la plus grande ſolemnité, au lieu le plus éminent de la ville ; il veut y être mené en pompe & vérifier l'oracle d'Iſaïe, qu'il ſera raſſaſié d'outrages & d'affronts : *Saturabitur opprobriis.* Ce qui me paroît plus ſurprenant c'eſt qu'il fait tout cela ſans ſe mettre en peine du ſcandale des Juifs ni du mépris des Gentils ; prévoyant que les premiers ne voudront jamais reconnoître un Meſſie crucifié, & que les autres le traiteront de fou & d'inſenſé : *Judæis ſcandalum, Gentibus ſtultitiam.* Il n'importe : que le Juif s'en ſcandaliſe & que le Gentil s'en moque ; ce Dieu ſi grand par lui-même veut être donné en ſpectacle aux Anges & aux hommes : je dis en ſpectacle de confuſion ; car quelle confuſion pour lui quand on le chargea de ce bois infame, l'objet de la malédiction & de l'exécration du peuple ! quelle confuſion quand il fallut ſortir en cet état & ſe faire voir dans la place publique !

*Thren.* 3.

Ah ! Chrétiens, nous avons maintenant de la vénération pour tous ces myſtères, & la foi qui nous aprend que ce ſont les myſtères d'un Dieu Sauveur, efface les affreuſes idées qu'on

devoit alors s'en former. Quand nous voyons aujourdhui les Princes & les Monarques fléchir les genoux devant ce bois qui a été l'inſtrument de notre ſalut, bien loin d'avoir peine à l'honorer, nous nous ſentons portés à lui rendre le devoir de notre Religion. Mais à ce triſte jour où nous nous repréſentons un Dieu ſouffrant, que penſoit-on de la croix & de celui qui la portoit ? Je rougirois de vous le dire & je vous le laiſſe à juger. Ce que je ſçais c'eſt que Jeſus-Chriſt conçut l'infamie de ce ſupplice avec un tel ſentiment d'horreur, que ſi ſa raiſon y eût conſenti, il auroit renoncé au deſſein de nous racheter, plutôt que de nous racheter à ce prix. Il en fit même la propoſition à ſon Pere quand il lui dit : *Pater mi, ſi poſſibile eſt, tranſeat à me calix iſte :* ah ! mon Pere, s'il étoit poſſible que ce calice paſſât & s'éloignât de moi ! Mais l'arrêt en eſt prononcé, & il ſe le prononça à lui-même au même tems qu'il faiſoit cette priere, ſoumettant ſa volonté & acceptant toute la confuſion de ſa croix. C'étoit ainſi qu'il falloit faire mourir l'orgueil des hommes. Or c'eſt ce que font ſouverainement, efficacement, ſenſiblement les humiliations du Sauveur. Car qu'un Chrétien adore un Dieu humilié & , ſelon l'expreſſion de S. Paul, un Dieu anéanti, & qu'en même tems il ſoit lui-même entêté des vaines grandeurs du monde ; qu'il ne cherche qu'à s'élever, qu'à ſe diſtinguer, qu'à paroître ; que toutes ſes réflexions, toutes ſes vues, tous ſes deſſeins ne tendent qu'à contenter ſon ambition, & cela ſans meſure & ſans égard ; ſans meſure, voulant toujours accroître ſa fortune, toujours monter à un plus

*Matth. c. 27.*

haut rang, toujours s'attirer de nouveaux honneurs ; ſans égard, ni à la droiture & à la bonne foi, ni à l'équité & à la juſtice, ni à ſa conſcience & à ſon ſalut : ſacrifiant tout à ſa paſſion, les intérêts de Dieu, les intérêts du prochain, les intérêts de ſon ame : ayant des delicateſſes infinies ſur ce qui lui eſt dû, ou ſur ce qu'il croit lui être dû ; & n'étant jamais diſpoſé à ſe relâcher du moindre de ſes droits, ni à pardonner la moindre injure. Qu'un Chrétien, dis-je, ait le cœur plein de ces ſentimens, qu'il ſe faſſe de ces maximes des régles de conduite, qu'avec cela il puiſſe ſe préſenter devant ſon Dieu ſans rougir & ſans ſe confondre, c'eſt, mes Freres, dit S. Bernard, ce qui me ſemble impoſſible. Sentant qu'il eſt ſuperbe, il ne peut plus ni invoquer Dieu ni ſe confier en Dieu ; s'il le fait, ce n'eſt qu'en ſe diſant intérieurement à lui-même : je ſuis un hypocrite, car j'invoque un Dieu qui ne m'a ſauvé qu'en s'abaiſſant au-deſſous de tous les hommes, & cependant je ne cherche devant les hommes, que l'élévation & la grandeur ; j'établis ma confiance dans ſes opprobres, & dans la pratique, je les déteſte & je les fuis ces mêmes oprobres : qu'eſt-ce que cela, ſinon hypocriſie & contradiction ? Or la reconnoître cette contradiction, cette hypocriſie, & ſe trouver là deſſus dans la néceſſité de ſe condamner, c'eſt ce que j'apelle la deſtruction de l'orgueil dans un Chrétien. Avançons.

Le Sauveur du monde arrivé au Calvaire, on diſpoſe la croix, on l'y étend : & c'eſt ici que vous allez voir un troiſiéme ennemi du ſalut de l'homme ; je veux dire le libertinage.

de la volonté, vaincu par l'obéiſſance héroïque de cet Homme-Dieu. De ces principautés & de ces puiſſances dont Jeſus-Chriſt, ſelon la parole de S. Paul que j'ai déja raportée, triompha ſur la croix & qu'il déſarma, quelle étoit la plus fiére & la plus orgueilleuſe, demande S. Auguſtin ? c'étoit, répond ce S. Docteur, la volonté de l'homme ; cette volonté ennemie de la ſujétion, cette volonté qui veut toujours être maîtreſſe d'elle-même, qui ſuit en tout ſon penchant, ne cherche qu'à s'émanciper & à ſe licentier, & qui pour cela ſe revolte ſans ceſſe contre la loi & contre le devoir. Voilà cette puiſſance qu'on pouvoit juſtement nommer la principauté du monde, puiſqu'elle y régnoit au préjudice de Dieu même. Or aprenez, Chrétiens comment elle a été vaincue par Jeſus-Chriſt dans le myſtere de ſon crucifiement. Ce divin Sauveur eſt attaché à la croix & il ſe ſoumet à y mourir. Ce n'eſt pas ſeulement, remarque S. Chryſoſtome, par un motif de charité ; ce n'eſt pas par le ſeul zéle de glorifier ſon Pere ; ce n'eſt pas par un ſimple deſir de ſauver les hommes, mais par obéiſſance ; *Factus obediens* ; & par la plus rigoureuſe obéiſſance, *Uſque ad mortem, mortem autem crucis.* Philip. c. 2. Or quand je dis par obéiſſance, je dis par un commandement exprès du ciel : je dis par obligation, par néceſſité, par l'engagement d'une volonté qui n'eſt plus à elle-même & qui n'a plus aucun droit ſur ces actions. Car l'obéiſſance comprend tout cela. Je ſçais ce que les Théologiens & les Peres nous enſeignent que cette obéiſſance du Fils de Dieu fut volontaire dans ſon principe ; que l'ordre de mourir

ne lui fut donné que parce qu'il le voulut accepter, que ce fut lui-même qui pria ſon Pere de le lui impoſer, & qu'il étoit libre d'en demander diſpenſe ; je conviens de toutes ces vérités : mais c'eſt ce que je trouve encore de plus admirable que pouvant de lui-même choiſir ou ne pas choiſir le ſupplice de la croix, il ait voulu qu'il lui fût marqué & ordonné que pouvant ſe faire diſpenſer de ce précepte, il ait voulu l'accomplir dans toute ſon étendue. Ce n'eſt pas tout : non-ſeulement il eſt crucifié par obéiſſance à ſon Pere, mais par obéiſſance aux hommes & aux plus indignes de tous les hommes, qui ſont ſes bourreaux & ſes perſécuteurs. Ces miniſtres d'iniquité en diſpoſent comme il leur plaît ; qu'ils parlent, il exécute ; que ſa cruauté leur inſpire une nouvelle maniere de l'attacher à l'inſtrument de ſa mort, il leur préſente ſes mains & ſes pieds pour être percés de cloux. Il n'y a qu'un ſeul point ſur quoi il refuſe de les écouter. Car s'ils lui reprochent qu'ayant ſauvé les autres il ne peut ſe ſauver lui-même, s'ils le défient de deſcendre de la croix, s'ils lui demandent cette preuve de ſa divinité, & s'ils lui promettent après ce témoignage de croire en lui, il préfere à de ſi belles eſpérances le mérite de l'obéiſſance. Bien-loin de deſcendre de la croix, parce qu'il eſt Fils de Dieu, c'eſt pour cela même qu'il n'en deſcend pas, dit S. Bernard, puiſqu'étant Fils de Dieu il doit & il veut obéir à Dieu. Il aime mieux paſſer pour foible & ne donner nulle marque de ſa vertu toute puiſſante, que de la faire connoître par des miracles de ſa propre volonté ; il aime

mieux en demeurant dans l'état de dépendance où il s'eſt réduit, laiſſer périr ces infidéles, qu'en ſortir pour les convaincre & pour les toucher.

Or de-là qu'aprenons-nous ou que devons-nous aprendre ? Deux choſes eſſentielles & qui vont à l'anéantiſſement de notre volonté propre ; ſçavoir, la néceſſité de l'obéiſſance, & la meſure de l'obéiſſance. La néceſſité de l'obéiſſance, puiſque c'eſt par elle que s'accomplit aujourdhui notre ſalut. Non, Chrétiens, ce n'eſt point préciſément par la croix, mais par l'obéiſſance de la croix. La croix toute ſeule ne nous a pas ſauvés ; il a fallu que l'obéiſſance lui donnât le prix qui a fait notre rédemption. En vain donc prétendons-nous pouvoir nous ſauver par une autre voie. Faites des miracles, pratiquez toutes les auſtérités de la pénitence chrétienne, convertiſſez tout le monde ; ſi ce n'eſt pas dans l'ordre d'une entiere ſoumiſſion à Dieu & à ſon Egliſe, tout votre zéle, tous vos miracles, toutes vos auſtérités & vos pénitences ne ſont rien. Car, comme diſoit le Prophéte Samuel, l'obéiſſance vaut mieux que tous les ſacrifices, & tous les ſacrifices ſans l'obéiſſance ne peuvent être devant Dieu de nulle valeur. Obéiſſance, Chrétiens, non-ſeulement à Dieu, mais aux hommes revêtus de l'autorité de Dieu, fuſſent-ils d'ailleurs les plus imparfaits, fuſſent-ils même les plus vicieux : *Non tantùm bonis & modeſtis, ſed etiam dyſcolis.* En effét, Seigneur, à qui ne dois-je pas obéir pour vous quand je vous vois obéir pour moi à des ſacrilèges & à des déicides ? Obéiſſance juſqu'à la mort, & s'il

1. Petr. c. 2.

*Philip. c. 2.* étoit néceſſaire juſqu'à la mort de la croix ; *Uſque ad mortem, mortem autem crucis* ; c'eſt-à-dire, ſans exception & ſans reſtriction. Car telle eſt la meſure de l'obéiſſance d'un Chrétien ; & s'il y a une choſe que toute obéiſſance ne renferme pas & à laquelle elle ne ſoit pas préparée, c'eſt une obéiſſance que Dieu réprouve. Cette obéiſſance parfaite eſt héroïque, mais après tout ce n'eſt point trop pour nous ſauver, & Dieu ne mérite ni ne veut rien de moins. Comptons ce que c'eſt que Dieu & ce que vaut le ſalut éternel ; nous ne ſerons plus ſurpris de tout ce que Dieu peut exiger de nous.

Il reſtoit encore un ennemi que Jeſus-Chriſt devoit ſurmonter, c'eſt la paſſion de la vengeance. Rien de plus naturel à l'homme que cette paſſion, & rien de plus contraire aux ſentimens de l'homme que le pardon des injures. Dans tout le reſte, dit S. Auguſtin, notre Religion ne nous preſcrit rien en matiere de mœurs qui ne ſoit évidemment raiſonnable & juſte ; mais quand elle nous ordonne d'aimer juſqu'à nos perſécuteurs, il ſemble qu'elle entreprenne alors ſur notre raiſon ; & tout ſoumis que nous ſommes à cette loi, nous avons de la peine à ne le pas condamner :

*Auguſt.* *Cum verò legitur, diligite inimicos veſtros & benefacite his qui oderunt vos, tunc ipſa penè accuſatur Religio.* C'eſt néanmoins cet amour des ennemis qui nous fait proprement chrétiens ; & ſelon Tertullien, c'eſt en cela que

*Tertull.* conſiſte le caractère de notre ſainteté *Ita jubemur inimicos diligere, ut hæc ſit perfecta & propria bonitas noſtra.* Il falloit donc pour établir ſolidement le Chriſtianiſme faire mourir

tout

tout désir de vengeance. Or il n'y avoit qu'un Dieu & un Dieu mourant dans la plus injuste persécution, qui pût en venir à bout ; & c'est ce qu'il a fait sur la Croix, qui fut comme le théatre de sa charité. On diroit qu'il n'y est monté que pour triompher de ce démon. La premiere parole qu'il y prononce, c'est en faveur de ceux qui le crucifient : *Pater, dimitte illis.* Il ne pense point à ses Apôtres, il ne pense point aux fidéles de Jérusalem, il ne pense pas même encore à sa sainte Mere, ni à son bien-aimé Disciple ; mais il pense à ses bourreaux, mais il pense à ses calomniateurs ; & comme s'il leur devoit la préférence dans son cœur, il veut qu'ils aient la premiere place dans son testament : *Pater, dimitte illis.* Se contente-t-il de leur pardonner ? non. Ne fait-il qu'oublier les outrages qu'il en a reçus ? ah ! répond S. Chrysostome, c'est trop peu pour lui parce qu'il ne veut pas que ce soit assez pour nous. Il les aime, il prie pour eux, il tâche de les justifier auprès de son Pere, il répand sur eux ses graces les plus spéciales & ses plus abondantes miséricordes, il les convertit, il en fait des prédestinés, & cela lors même qu'ils sont plus animés contre lui, & au moment même qu'ils le combient de malédictions. Voilà quelle fut la charité de cet Homme-Dieu. Oui, mes Freres, il a aimé ses bourreaux ; c'étoit bien les aimer, dit S. Gregoire Pape, que de vouloir les réconcilier avec son Pere ; car il ne pouvoit les réconcilier avec son Pere, sans les réconcilier avec lui-même. Il a prié pour eux ; & ce qui est plus étonnant, il s'est servi de ses plaies & des blessures qu'ils lui faisoient pour plaider *Luc.* c. 23. 34.

*Hild.* leur cauſe auprès de Dieu. *O charitas admiranda* ! s'écrie le grand Hildebert Archevêque de Tours, *dum clavi manibus, dum lancea lateri, dum fel ori admoveretur, & manus & latus & os agebant pro inimicis.* O prodige d'amour ! pendant que les Juifs perçoient de cloux les mains du Sauveur, pendant qu'ils ouvroient ſon ſacré côté avec une lance, qu'ils abreuvoient ſa bouche de fiel, & ſa bouche & ſes mains & ſon côté demandoient grace pour ces infidéles ! Il a excuſé leur crime : *Pater, dimitte illis ; non enim ſciunt quid faciunt :* & quoiqu'au fond leur ignorance fût inexcuſable, il l'a employée pour diminuer la grandeur & l'énormité de l'attentat qu'ils commettoient. Que n'auroit-il pas fait, Chrétiens, ſi cette ignorance eût été entiérement involontaire ? Il a répandu ſur eux les graces les plus ſpéciales & les plus abondantes miſéricordes ; ne conſidérant pas, dit S. Auguſtin, que c'étoit par eux qu'il ſouffroit, mais *Auguſt.* que c'étoit pour eux : *Non enim attendebat quod ab ipſis patebatur, ſed quia pro ipſis moriebatur.*

Après cela, mon cher Auditeur, il prétend avoir droit de vous adreſſer ces paroles, *Matth.* & de vous faire cette loi : *Ego autem dico* c. 5. *vobis, diligite inimicos veſtros* : pour moi je vous dis, aimez vos ennemis : je vous le dis, & ſans me contenter de vous le dire, je vous l'aprends par mon exemple, qui doit être pour vous l'exemple le plus convaincant & le plus touchant. Vous voulez vous venger : mais ai-je été vengé ? ai-je demandé à l'être ? On vous a offenſé ; mais l'avez-vous été plus que moi ? l'avez-vous été autant

que moi ? voyez ma croix, elle vous instruira. Dans le rang que vous tenez, une injure vous doit être sensible ; mais vous doit-elle être plus sensible, ou aussi sensible qu'à moi : car, qu'êtes-vous, & qui suis-je ? C'est par une malignité affectée & par un dessein prémédité, que cet homme s'est tourné contre vous ; mais par quel dessein mes persécuteurs ont-ils conjuré ma ruine ; & avec quelle fureur l'ont-ils poursuivie ? C'est un outrage que vous ne pouvez pardonner, & qu'on ne pardonne jamais dans le monde : mais j'ai pardonné ma mort. Celui dont vous l'avez reçu cet outrage, est indigne de toute grace : mais en suis-je indigne moi, qui m'intéresse pour lui ; & est-ce lui-même ou n'est-ce pas moi que vous devez envisager dans le pardon, que vous lui accorderez ? Ainsi Chrétiens, de quelque prétexte que votre vengeance puisse se couvrir, il y a dans ce Dieu Sauveur de quoi la confondre ; il y a de quoi en réprimer, de quoi en étouffer tous les sentimens.

Finissons. Voilà donc le péché détruit par la croix ; mais hélas ! mes chers Auditeurs, combien de fois l'avons-nous ressuscité, & combien de fois l'allons-nous faire revivre ? C'est l'ennemi de Dieu, & son ennemi capital ; il a fait mourir Jesus-Christ : cela seul ne doit-il pas vous le faire connoître ce monstre abominable ; & n'est-ce pas assez de le connoître, pour le haïr souverainement ? Allez, pécheur, allez au pied de la croix : contemplez-y le douloureux mystére de la Passion de votre Sauveur. Comptez, si vous le pouvez, tous les coups qu'il a reçus, toutes

les plaies dont il eſt couvert, toutes les épines qui lui percent la tête, toutes les gouttes de ſang qu'il a répandues, & demandez-lui avec le Prophéte, qui l'a frapé de la ſorte & qui l'a ainſi traité ? Vous entendrez ce qu'il vous répondra, que c'eſt le péché, que c'eſt votre péché, que c'eſt vous-même. Moi, Seigneur, moi l'auteur de votre ſanglante Paſſion ! & je n'en ſuis pas pénétré, ſaiſi de douleur ! & je pourrois regarder encore d'un œil tranquille & indifférent, je pourrois encore aimer le péché qui vous a donné le coup de la mort ! De plus, mes Freres, ſi le péché eſt le capital ennemi de Dieu, Dieu n'eſt pas moins ſon ennemi; s'il a fait mourir Jeſus-Chriſt, Jeſus-Chriſt l'a fait mourir lui-même. Mais qu'en a-t-il pour cela coûté à ce divin Rédempteur ? Le pouvez-vous ignorer ? & ſi vous l'ignorez, tant de bleſſures ouvertes ſur ſon corps, ne ſont-elles pas autant de bouches qui vous le diſent hautement & qui vous le crient ? Or voulez-vous ranimer contre lui l'ennemi qu'il a terraſſé ? voulez-vous vous rengager dans un eſclavage dont il vous a délivrés à ſi grands frais ? voulez-vous lui ſuſciter de nouveaux combats, l'expoſer à de nouvelles ſouffrances, l'attacher à une nouvelle Croix ? N'avez-vous point d'autres ſentimens à prendre en ce jour de pénitence & de converſion ? Ah ! Seigneur, pénitence & converſion, c'eſt là que je m'en tiens; mais converſion ſincere, ſolide, efficace; mais pénitence conſtante & durable. Vous avez vaincu le péché ? j'en triompherai comme vous & par vous. Vous l'avez vaincu par le ſuplice de la Croix ;

j'en triompherai par les ſalutaires rigueurs d'une vie auſtere & mortifiée. Dans ce combat votre croix ſera mon modéle, ſera mon ſoutien, comme elle eſt toute mon eſpérance pour l'éternité, où nous conduiſe, &c.

# SERMON

## SUR LA

# RESURRECTION

## DE N. S.

# JESUS-CHRIST.

Reſpondens autem Angelus, dixit mulieribus: Nolite expaveſcere: Jeſum quæritis Nazarenum, crucifixum: ſurrexit, non eſt hic; ecce locus ubi poſuerunt eum.

*L'ange dit aux femmes : Ne craignez point : vous cherchez Jeſus de Nazareth qui a été crucifié : il eſt reſſuſcité, il n'eſt plus ici ; voici le lieu où on l'avoit mis.* En S. Marc, chap. 16.

SIRE,

Ces paroles ſont bien différentes de celles que nous voyons communément gravées ſur les tombeaux des hommes. Quelque puiſſans

qu'ils aient été, à quoi se réduisent ces magnifiques éloges qu'on leur donne, & que nous lisons sur ces superbes mausolées que leur érige la vanité humaine ? à cette triste inscription, *Hic jacet*, ce Grand, ce Conquérant, cet homme tant vanté dans le monde est ici couché sous cette Pierre & enseveli dans la poussiere, sans que tout son pouvoir & toute sa grandeur l'en puisse tirer. Mais il en va bien autrement à l'égard de Jesus-Christ. A peine a-t-il été enfermé dans le sein de la terre, qu'il en sort dès le troisiéme jour, victorieux & tout brillant de lumiere ; ensorte que ces femmes dévotes qui le viennent chercher, & qui ne le trouvant pas en veulent sçavoir des nouvelles, n'en aprennent rien autre chose, sinon qu'il est ressuscité & qu'il n'est plus là : *Non est hic.* Voilà, selon la prédiction & l'expression d'Isaïe, ce qui rend son tombeau glorieux : *Et erit sepulchrum ejus glorioſum.* Au lieu donc que la gloire des Grands du siécle se termine au tombeau, c'est dans le tombeau que commence la gloire de ce Dieu-homme. C'est là, c'est, pour ainsi parler, dans le centre même de la foiblesse qu'il fait éclater toute sa force, & jusqu'entre les bras de la mort qu'il reprend par sa propre vertu une vie bienheureuse & immortelle. Admirable changement, Chrétiens, qui doit affermir son Eglise, qui doit consoler ses disciples & les rassurer, qui doit servir de fondement à la foi & à l'espérance chrétienne : car tels sont, ou tels doivent être les effets de la résurrection du Sauveur, comme j'entreprends de vous le montrer dans ce discours. Saluons d'abord Marie, & félicitons-la, en lui disant : *Regina cœli, &c.* *Matth. c. 16. Isaï. 6. 11.*

OUI, Chrétiens, un des plus ſolides fondemens & de notre foi & de notre eſpérance, c'eſt la glorieuſe réſurrection de Jeſus-Chriſt. Je le dis après S. Auguſtin, & m'attachant à ſa penſée, je trouve en deux paroles de ce Pere le partage le plus juſte & le deſſein le plus complet. Car, ſelon la belle remarque de ce S. Docteur, le Fils de Dieu dans ſa réſurrection nous préſente tout à la fois & un grand miracle & un grand exemple : *In hac reſurrectione & miraculum & exemplum.* Un grand miracle, pour confirmer notre foi, *miraculum ut credas* ; & un grand exemple, pour animer notre eſpérance : *exemplum ut ſperes.* En effet, c'eſt ſur cette réſurrection du Sauveur des hommes que ſont établies ſes deux plus importantes vérités du Chriſtianiſme, dont l'une eſt comme la baſe de toute la Religion, ſçavoir que Jeſus-Chriſt eſt Dieu ; & l'autre eſt le principe de toute la morale évangélique, ſçavoir que nous reſſuſciterons un jour nous-mêmes comme Jeſus-Chriſt. Ainſi, mes chers Auditeurs, ſans une plus longue préparation, voici ce que j'ai aujourd'hui à vous faire voir. Miracle de la Réſurrection de Jeſus-Chriſt, preuve inconteſtable de ſa divinité ; c'eſt par là qu'il confirme notre foi, & ce ſera la premiere Partie. Exemple de la Réſurrection de Jeſus-Chriſt, gage aſſuré de notre réſurrection future ; c'eſt par là qu'il anime notre eſpérance ; & ce ſera la ſeconde Partie. Deux points d'une extrême conſéquence. Dans le premier, Jeſus-Chriſt par ſa Réſurrection nous aprendra ce qu'il eſt, dans le ſecond, Jeſus-Chriſt par cette

même réſurrection nous aprendra ce que nous ſerons. L'un & l'autre renferme ce qu'il y a dans le Chriſtianiſme de plus ſublime & de plus relevé. Plaiſe au Ciel qu'ils ſervent également à votre inſtruction & à votre édification !

C'Est une grande parole, Chrétiens, & qui mérite d'être écoutée avec tous les ſentimens de reſpect que la Religion eſt capable de nous inſpirer, quand S. Paul nous dit que l'auguſte Myſtére de la Réſurrection a établi dans le monde la foi de la divinité de Jeſus-Chriſt : *Qui prædeſtinatus eſt Filius Dei in virtute, ex reſurrectione mortuorum, Jeſu Chriſti Domini noſtri.* Ainſi parloit l'Apôtre, perſuadé, rempli, pénétré de cette vérité : Nous adorons, mes Freres, un Sauveur, qui a été prédeſtiné Fils de Dieu en vertu de ſa réſurrection glorieuſe. Au lieu de prédeſtiné, le texte Grec & le Syriaque porte, manifeſté & déclaré ; mais S. Ambroiſe concilie ces deux verſions en diſant que Jeſus-Chriſt qui étoit un Dieu caché dans ſon incarnation, devoit ſelon l'ordre de ſa prédeſtination éternelle être un Dieu révélé, & un Dieu connu dans ſa réſurrection. *Chriſtus latens in incarnatione, prædeſtinatus erat ut declararetur Filius Dei in reſurrectione :* Je ne ſçais, mes chers Auditeurs, ſi vous avez jamais fait réflexion à une autre propoſition bien remarquable du même Apôtre, dans cet excellent diſcours qu'il fit au peuple d'Antioche, & qui eſt raporté au livre des Actes. Voici comment s'expliquoit le Docteur des Gentils : *Et nos vobis annunciamus eam, quæ ad patres*

I. PART.

Rom. 1.

Ambr.

Act. 13.

*nostros repromissio facta est, quoniam hanc Deus adimplevit, resuscitans Jesum sicut in secundo Psalmo scriptum est: Filius meus es tu, ego hodiè genui te.* Nous vous annonçons l'accompliſſement d'une grande promeſſe que Dieu avoit faite à nos Peres, & qui a été durant tant de ſiécles le ſujet de leur eſpérance & de leurs vœux. Dieu a voulu que nous qui ſommes leurs enfans, euſſions l'avantage de la voir enfin conſommée; & l'exécution de cette promeſſe, eſt qu'il a reſſuſcité Jeſus, ſelon ce qui eſt écrit dans le pſeaume: Vous êtes mon Fils, & c'eſt aujourdhui que je vous ai engendré. Que ſignifie cela, Chrétiens, & de quel jour S. Paul prétendoit-il parler? Si c'étoit de celui où Jeſus-Chriſt, comme Fils de Dieu & comme Verbe incréé, eſt engendré de ſon Pere, pourquoi l'appliquoit-il au myſtére de ſa réſurrection? & s'il l'entendoit du jour où Jeſus-Chriſt, comme Dieu-homme, eſt reſſuſcité ſelon la chair, pourquoi faiſoit-il mention de ſa génération éternelle? *Reſuſcitans Jeſum, ſicut ſcriptum eſt, ego hodiè genui te.* Quel raport de l'un à l'autre? Ah! répond S. Ambroiſe, il eſt admirable, & jamais l'Apôtre n'a parlé plus conſéquemment; pourquoi? parce qu'en effet la réſurrection de Jeſus-Chriſt a été pour lui une ſeconde naiſſance, mais bien plus heureuſe & plus avantageuſe que la premiere; puiſqu'en renaiſſant, pour ainſi dire, du tombeau, il a fait éclater viſiblement dans ſa perſonne ce caractére de Fils de Dieu dont il étoit revêtu. Et c'eſt pour cela que le Pere éternel le reconnoît ſingulierement dans ce Myſtére, & lui adreſſe ces paroles dans un ſens particulier; *Filius meus*

*es tu, ego hodiè genui te.* Oui, mon Fils, c'eſt en ce jour que je vous engendre pour la ſeconde fois, mais d'une maniere qui juſtifiera parfaitement la grandeur de votre origine, & la vérité de cet être divin que vous avez reçu de moi : *Filius meus es tu, ego hodiè genui te.* Autre *meum hodiè te probaſti eſſe Filium.* Comme s'il lui diſoit : tandis que vous avez été ſur la terre, quoique vous fuſſiez ſans conteſtation Fils de Dieu, on ne vous a conſidéré que ſous la qualité de Fils de l'homme. Mais maintenant que vous triomphez de la mort, & que vous êtes régénéré à la vie de la gloire, vous vous rendez à vous-même un témoignage ſi authentique de la divinité qui habite en vous, qu'elle ne peut plus déſormais vous être diſputée ; & quoique j'aie toujours été votre Pere dans le tems & dans l'éternité, je ne laiſſe pas de m'en faire aujourdhui un honneur ſpécial, diſtinguant ce jour bienheureux entre tous les autres jours qui ont compoſé votre deſtinée, & le choiſiſſant pour déclarer à tout l'univers que vous êtes mon Fils : *Filius meus es tu, ego hodiè genui te.*

Mais venons au fond de la queſtion, & pour nous inſtruire d'une vérité auſſi eſſentielle que celle-ci, voyons dans quel ſens & comment il eſt vrai que la réſurrection de Jéſus-Chriſt établit particuliérement la foi de ſa divinité. Car vous me direz : le Sauveur du monde pendant le cours de ſa vie mortelle, n'avoit-il pas fait des miracles qui l'autoriſoient dans la qualité qu'il prenoit de Fils de Dieu ? Les démons chaſſés, les aveugles nés guéris, les morts de quatre jours reſſuſcités,

n'étoit-ce pas autant de démonſtrations, mais des démonſtrations palpables & ſenſibles du pouvoir tout divin qui réſidoit en lui? Quel effet plus ſingulier devoit avoir ſa réſurrection, pour confirmer cette créance? Ecoutez-moi, Chrétiens, voici le nœud de la difficulté & comme le point décifif du myſtère que je traite. Je dis que la révélation de la divinité de Jeſus-Chriſt étoit ſur-tout attachée à ſa réſurrection; *Qui prædeſtinatus eſt Filius Dei ex reſurrectione mortuorum*: pourquoi? pour quatre raiſons, ou plutôt, pour une ſeule renfermée dans ces quatre propoſitions: parce que la réſurrection de Jeſus-Chriſt étoit la preuve que cet Homme-Dieu devoit expreſſément donner aux Juifs pour leur faire connoître ſa divinité; parce que cette preuve étoit en effet la plus naturelle & la plus convaincante de ſa divinité; parce que de tous les miracles de Jeſus-Chriſt faits par la vertu de ſa divinité il n'y en a pas un qui ait été ſi avéré ni d'une évidence ſi inconteſtable que celui de la réſurrection de ſon corps; & parce que c'eſt celui de tous qui a le plus ſervi à la propagation de la Foi & à l'établiſſement de l'Evangile, dont la ſubſtance & le capital eſt de croire en Jeſus-Chriſt & de confeſſer ſa divinité. D'où vient que les Chrétiens des premiers ſiécles, voulant exprimer dans un mot l'idée qu'ils ſe formoient de la réſurrection du Sauveur, par un uſage reçu entre eux, l'appelloient ſimplement *le témoignage*. Juſques-là, que l'Empereur Conſtantin ayant bâti dans la nouvelle Jéruſalem un ſuperbe temple ſous le titre de Jeſus-Chriſt reſſuſcité, lui donna le nom de *martyrium*, c'eſt-à-dire,

Rom. 1. 4.

*teſtimonium.* Et S. Cyrille Patriarche de la même ville en aporte la raiſon ; ſçavoir, que ce temple étoit conſacré à un myſtère que Dieu avoit lui-même choiſi pour être le témoignage ſolemnel de la divinité de ſon Fils. C'eſt ce que vous verrez, Chrétiens, dans l'expoſition de ces quatre articles que je vais vous développer.

Car premiérement, n'eſt-ce pas une remarque bien ſolide, qu'autant de fois que Jeſus-Chriſt ſe trouve dans l'Evangile preſſé par les Juifs ſur le ſujet de ſa divinité, & qu'ils lui en demandent des preuves, il ne leur en donne jamais d'autre que ſa réſurrection, dont il ſe ſert ou pour convaincre leurs eſprits ou pour confondre leur incrédulité ? Cette nation infidéle, diſoit-il, veut être aſſurée par un miracle, de ce que je ſuis, & elle n'aura point d'autre miracle que celui du Prophéte Jonas, ou plutôt, que celui dont le Prophéte Jonas fut la figure ; ſçavoir, qu'après avoir été renfermé trois jours dans le ſein de la terre, j'en ſortirai comme Jonas ſortit du ventre de la baleine : *Generatio prava ſignum quærit, & ſignum non dabitur ei niſi ſignum Jonæ Prophetæ.* Matth. c. 12. Vous me demandez, ajoutoit-il en s'adreſſant aux Phariſiens, par quel miracle je vous montre que j'ai droit d'uſer du pouvoir abſolu & de l'autorité indépendante que je m'atribue : *Quod ſignum oſtendis nobis quia hæc facis ?* Or voici par où je veux que vous en jugiez : c'eſt qu'après que vous aurez détruit par une mort cruelle & violente ce temple viſible, qui eſt mon corps, je le rétablirai dès le troiſiéme jour dans le même état, & dans un état même plus parfait. *Solvite templum hoc.* Joan. c. 2. Hier.

*& in tribus diebus excitabo illud.* Prenez garde, s'il vous plaît, Chrétiens : il pouvoit leur produire cent autres miracles qu'il opéroit au milieu d'eux ; mais il les supprime tous, & vous diriez qu'en les faisant, il ne se proposoit rien moins que de faire connoître aux hommes sa divinité. Car s'il change l'eau en vin aux noces de Cana, c'est par une déférence comme forcée à la priere de Marie ; s'il délivre la fille de la Cananéenne, c'est pour se délivrer de l'importunité de cette femme ; s'il ressuscite le fils de la veuve, c'est par une pure compassion. Dans la plupart même de ces actions surhumaines, après avoir laissé agir sa toute-puissance, il recommande le secret à ceux qui en ont ressenti la vertu : & quand il découvre aux trois disciples la gloire de sa transfiguration, où le Pere céleste parlant en personne le reconnoît pour son Fils bien-aimé, il leur défend d'en rien publier, jusqu'à ce qu'il soit ressuscité d'entre les morts ; *Nemini dixeritis visionem donec Filius hominis à mortuis resurgat.* Pourquoi cela ? par la raison qu'en apporte S. Chrysostome, que dans le dessein de Dieu la résurrection de Jesus-Christ ayant été ordonnée pour être le signe de sa filiation divine, c'étoit elle qui devoit mettre le sceau à tous les autres miracles, & qui en devoit consommer la preuve. De-là dépendoit la foi de tout le reste. Car ce Sauveur des hommes ayant dit, je suis égal à mon Pere, & Dieu comme lui, & pour faire voir que je le suis, je ressusciterai trois jours après ma mort, s'il n'eût pas été tel qu'il prétendoit, il étoit impossible qu'il ressuscitât, parce que Dieu alors en concourant au miracle de sa

Matth. 17. 9.

résurrection, eût autorisé l'imposture & le mensonge. Si donc après cette déclaration il est ressuscité, il falloit aussi par une suite nécessaire qu'il fût Dieu. Etant Dieu, tous ses autres miracles subsistoient, puisqu'il est naturel à un Dieu de faire des miracles. Et au contraire s'il n'étoit pas ressuscité, la créance de sa divinité se trouvoit détruite par sa propre bouche; sa divinité détruite, ses miracles ne devoient plus avoir de force, ses paroles n'étoient que fausseté, sa vie qu'artifice & illusion, toute la foi chrétienne qu'un phantôme; & voilà le sens littéral de ce passage de S. Paul: *Si autem Christus non resurrexit; inanis est prædicatio nostra, inanis est & fides vestra.* Tout cela encore une fois, parce que Jesus-Christ avoit marqué la résurrection de son corps comme le caractère distinctif de sa divinité. 1. Cor. 15.

Mais pourquoi choisissoit-il celui-là préférablement à tous les autres? Ah! Chrétiens, en pouvoit-il choisir un plus éclatant & plus sensible que de se ressusciter lui-même? Le miracle, dit S. Augustin, est pour les créatures intelligentes le langage & la voix de Dieu, & le plus grand de tous les miracles est la résurrection d'un mort: mais entre toutes les résurrections quelle est la plus miraculeuse? n'est-ce pas, poursuit ce S. Docteur, de se rendre la vie à soi-même, & de se ressusciter par sa propre vertu? Ce n'est donc point sans raison que Jesus-Christ s'attachoit spécialement à ce signe pour vérifier qu'il étoit Dieu & Fils de Dieu. En effet, il n'apartient qu'à un Dieu de dire comme lui: *Potestatem habeo ponendi animam meam, & iterùm sumendi eam.* Joan. 10.

*eum* : j'ai le pouvoir de quitter la vie, & j'ai le pouvoir de la reprendre ; l'un n'eſt auſſi facile que l'autre, & comme je ne la quitterai que quand je voudrai, auſſi la reprendrai-je quand il me plaira. Il n'y a, dis-je, qu'un Dieu qui puiſſe s'exprimer de la ſorte. Avant Jeſus-Chriſt, ne perdez pas cette réflexion de S. Ambroiſe également ſolide & ingénieuſe, avant Jeſus-Chriſt on avoit vu dans le monde des hommes reſſuſcités, mais reſſuſcités par d'autres hommes. Eliſée par le ſouffle de ſa bouche avoit ranimé le cadavre du fils de la Sunamite ; & par la priere d'Elie, l'enfant de la veuve de Sarepta mort de défaillance & de langueur avoit été rendu à ſa mere déſolée plein de vigueur & de ſanté. Mais, comme remarque S. Ambroiſe, ceux qui étoient alors reſſuſcités, ne recevoient la vie que par une vertu étrangere ; & ceux qui opéroient ces miracles, ne les faiſoient que dans des ſujets étrangers. La merveille inouie, c'étoit que le même homme fît tout à la fois le double miracle, & de reſſuſciter, & de ſe reſſuſciter ; car c'eſt ce qu'on n'avoit jamais entendu ; *A ſæculo non eſt auditum* : & voilà le miracle que Dieu réſervoit à ſon Fils, afin de déclarer au monde qu'il étoit tout enſemble homme & Dieu : homme, puiſqu'il étoit reſſuſcité ; & Dieu, puiſqu'il s'étoit reſſuſcité. *Ut oſtenderet quoniam erat in ipſo, & reſſuſcitatus homo, & reſſuſcitans Deus.* Myſtère adorable, que S. Jerôme, par ce don de pénétration qu'il avoit pour bien entendre les écritures, obſerve dans ces paroles du pſeaume, qui ſelon la lettre même conviennent à Jeſus-Chriſt, & ne ſe peuvent raporter qu'à lui

*Joan. c. 9.*

*Ambr.*

*Æstimatus sum cum descendentibus in lacum, factus sum sicut homo sine adjutorio, inter mortuos liber.* Ps. 87. On m'a mis au rang des morts ; & l'on a cru qu'en mourant je ne devois point avoir d'autre sort que le commun des hommes : mais il y a eu néanmoins entr'eux & moi deux grandes différences ; l'un, que j'ai été libre entre les morts ; *inter mortuos liber* ; & l'autre, que parmi les morts je n'ai eu besoin du secours de personne, *sicut homo sine adjutorio.* Que veut-il dire, Chrétiens ? c'est-à-dire, que Jesus-Christ est entré dans le royaume de la mort, non pas comme son sujet, mais comme son souverain ; non pas comme esclave, mais comme vainqueur ; non pas comme dépendant de ses loix, mais comme jouissant d'une parfaite liberté : *inter mortuos liber.* De sorte que pour en sortir par la voie de la résurrection, il ne lui a fallu que lui-même : point de Prophète qui priât pour lui, qui lui commandât de se relever, qui le tirât par violence du tombeau, parce qu'étant Dieu, il ne devoit être aidé que de sa vertu toute-puissante ; *Factus sum sicut homo sine adjutorio, inter mortuos liber.* Paroles, ajoutoit S. Jerôme, que le Saint-Esprit semble avoir dictées, pour composer l'épitaphe de Jesus-Christ qui devoit ressusciter.

Il est donc vrai que la résurrection de cet homme-Dieu, étoit la preuve la plus authentique qu'il pouvoit donner de sa divinité ; & c'est pourquoi toute la Synagogue conjurée contre lui, fit de si puissans efforts, pour empêcher que la créance de cette résurrection ne fût reçue dans le monde. Tous les Juifs étoient persuadés que si l'on croyoit une fois

& s'il étoit conſtant que Jeſus-Chriſt fût reſſuſcité, dès-là il ſe trouveroit dans une pleine poſſeſſion & de la qualité de Meſſie & de celle de Fils de Dieu. Mais qu'eſt-il arrivé ? par une conduite toute merveilleuſe de la providence, de tous les articles de notre Religion, ou plutôt de tous les miracles ſur quoi eſt fondée notre religion, il n'y en a aucun dont le fait ait été ſi avéré, ni dont l'évidence ſoit ſi inconteſtable : enſorte, dit S. Auguſtin, qu'un païen même & un infidéle examinant ſans préoccupation toutes les circonſtances de ce miracle, eſt forcé d'en reconnoître la vérité. Et ce qui eſt encore plus étonnant, continue ce S. Docteur, c'eſt que les deux choſes qui naturellement auroient dû être des obſtacles à la foi de cette réſurrection, ſçavoir, la haine des Phariſiens & l'incrédulité des Apôtres, ſont juſtement les deux moyens que Dieu a employés pour l'appuyer & pour la fortifier. Oui, les ennemis de Jeſus-Chriſt les plus paſſionnés ont malgré eux contribué par leur haine même, à vérifier le miracle de la réſurrection de ſon corps, & par conſéquent à établir notre foi. Car prenez garde, Chrétiens ; à peine Jeſus-Chriſt eſt-il expiré, qu'ils s'adreſſent à Pilate : & que lui repréſentent-ils ? Nous nous ſouvenons que ce ſéducteur a dit, lorſqu'il étoit encore vivant : je reſſuſciterai trois jours après ma mort ; il s'y eſt publiquement engagé, & il a voulu qu'on éprouvât par là s'il étoit fidéle & véritable dans ſes paroles. Tout le peuple eſt dans l'attente du ſuccès de cette prédiction ; & ſi ſon corps venoit maintenant à diſparoître, il n'en faudroit pas davantage, pour confirmer une erreur auſſi

pernicieuſe que celle-là. Il eſt donc important d'y pourvoir, & nous venons à vous pour le faire avec plus d'autorité. Allez, leur répond Pilate, vous avez des gardes, uſez-en comme il vous ſemblera bon; je vous donne tout pouvoir: & auſſi-tôt le ſépulchre eſt inveſti de ſoldats, la pierre qui enferme l'ouverture eſt ſcellée, on n'omet rien pour une entiere ſûreté. Quel effet de cette prévoyance? point d'autre que d'écarter juſqu'aux moindres doutes & juſqu'aux legers ſoupçons ſur la réſurrection de Jeſus-Chriſt. Car malgré toutes leurs précautions & tous leurs ſoins le corps du Sauveur après trois jours de ſépulture ne s'étant plus trouvé dans le tombeau, que pouvoient dire les Phariſiens? Que ſes diſciples l'avoient enlevé à la faveur de la nuit, & tandis que la garde étoit endormie? mais reprend S. Auguſtin, comment a-t-on pu aprocher du ſépulchre, lever la pierre, emporter le corps ſans éveiller aucun des ſoldats? D'ailleurs ſi la garde étoit endormie, d'où a-t-elle ſçu qu'on l'avoit enlevé, & qui l'avoit enlevé? & ſi elle n'étoit pas endormie, comment a-t-elle ſouffert qu'on l'enlevât? Quelle aparence que les diſciples, qui étoient la foibleſſe & la timidité même ſoient devenus tout à coup ſi hardis; & qu'au travers des gardes avec un danger viſible de leurs perſonnes, ils aient oſé ravir un corps mis en dépôt ſous le ſceau public? De plus, quand ils auroient oſé, à quel deſſein voudroient-ils faire croire aux autres une choſe dont la fauſſeté leur auroit été clairement connue? Que pourroient-ils eſpérer de-là? Car s'ils avoient enlevé le corps, il leur étoit

évident que Jesus-Christ n'étoit pas ressuscité, & qu'il les avoit trompés ; & comme ils s'étoient exposés pour lui à la haine de toute leur nation, il étoit naturel que se voyant ainsi abusés, bien loin de soutenir encore ses intérêts, ils le renonçassent, déclarant aux Magistrats que c'etoit un imposteur. Témoignage que toute la Synagogue eût reçu avec un applaudissement général, & qui leur eût gagné l'affection de tout le peuple ; au lieu que publiant sa résurrection, ils ne doivent attendre que les traitemens les plus rigoureux, les persécutions, les prisons, les fouets, la mort même.

Cependant, voilà l'unique défaite des Juifs pour éluder le miracle de la résurrection de Jesus-Christ : ses disciples enleverent son corps. Ce n'est pas seulement de l'Evangéliste que nous l'aprenons, mais de Justin martyr, lequel ayant été Juif de religion étoit mieux instruit que personne de leurs traditions. Ils répandirent, dit-il, dans le monde que le sépulchre avoit été forcé. Mais le mensonge étoit si visible que la résurrection du Sauveur ne laissa pas de passer pour constante parmi le peuple. Joseph lui-même n'en a pu disconvenir, quelqu'intérêt qu'il eût à obscurcir la gloire du Fils de Dieu ; & afin que la Gentilité aussi-bien que le Judaïsme rendît hommage à ce Dieu ressuscité, Pilate selon le rapport de Tertullien, bien informé de la vérité, & déja chrétien dans sa conscience, en écrivit à Tibere : *Ea omnia super Christo Pilatus, & ipse pro conscientia sua jam christianus, Tibero renunciavit.* Sur quoi ce Pere n'a pas craint d'ajoûter, que les Empereurs auroient eux

*Tertull.*

dès-lors en Jesus-Christ, s'ils n'avoient été, comme Empereurs, nécessaires au siécle; ou si les Chrétiens, qui renonçoient au siécle, avoient pu être Empereur: *Si aut Cæsares non fuissent sæculo necessarii, aut christiani potuissent esse Cæsares.* Ibidem. Mais ce qui me surprend au-delà de tout le reste, & ce que nous ne pouvons assez admirer, c'est de voir les Apôtres qui pendant la vie de leur Maître ne pouvoient pas même comprendre ce qui leur disoit de sa Résurrection, qui dans le tems de sa Passion en avoient absolument désespéré, & qui rejettoient après sa mort comme des fables & de rêveries ce qu'on leur racontoit de ses aparitions: de voir, dis-je, des hommes si mal disposés à croire, ou plutôt si déterminés à ne pas croire, devenir les prédicateurs & les martyrs d'un mystère qui jusques-là avoit été le plus ordinaire sujet de leur incrédulité; aller devant les tribunaux & les Juges de la Terre confesser une Résurrection dont ils s'étoient toujours fait une matiere de scandale; ne pas craindre de mourir pour en confirmer la vérité, & s'estimer heureux, pourvu qu'en mourant ils servissent à Jesus-Christ glorieux & triomphant de témoins fidéles. Qui fit ce changement en eux, & qui étoit capable de le faire, sinon l'assurance & la foi de sa Résurrection? Mais une foi si ferme après une incrédulité si obstinée, n'étoit-elle pas un coup de la main du Très-haut? *Hæc mutatio dexteræ excelsi*: Aussi est-ce en vertu de cette foi, je dis de la foi d'une Résurrection si miraculeuse, que le christianisme s'est multiplié, que l'Evangile a fait dans le monde des progrès inconcevables, & que la divinité du Sauveur malgré l'enfer, Ps. 76.

toutes ſes puiſſances a été crue juſqu'aux extrémités du monde. Nous n'avons qu'à conſidérer l'origine & la naiſſance de l'Egliſe. Jamais les Apôtres ne prêchoient Jeſus-Chriſt dans les Synagogues, qu'ils ne produiſiſſent la Réſurrection comme une preuve ſans repli-

Act. c. 10. que. *Hunc Deus ſuſcitavit tertiâ die* : c'eſt celui, diſoient-ils ſans ceſſe, qui eſt reſſuſcité le troiſiéme jour ; celui que le Dieu de nos Peres a glorifié, en le délivrant de la mort : celui que vous avez crucifié, mais qui depuis s'eſt montré dans l'état d'une vie nouvelle. On diroit que c'étoit le ſeul article qui rendoit leur prédication efficace & invincible. Car en quoi faiſoient-ils paroître la force de ce zéle Apoſtolique dont ils étoient remplis ? à rendre

Ibid. v. 4. témoignage de la Réſurrection de Jeſus-Chriſt. *Virtute magnâ reddebant Apoſtoli teſtimonium reſurrectionis Jeſu Chriſti Domini noſtri.* En cela conſiſtoit tout le ſoin & tout le fruit de leur miniſtère ; juſques-là même que lorſqu'il fallut procéder à l'élection d'un nouveau diſciple en la place du perfide Judas, la grande raiſon qu'ils aporterent, fut qu'ayant vu ce qu'ils avoient vu, & qu'étant au Sauveur du monde ce qu'ils lui étoient, ils devoient s'aſſocier quelqu'un pour être avec eux témoin

Ibid. v. 1. de ſa réſurrection : *Oportet enim teſtem reſurrectionis ejus nobiſcum fieri unum ex iſtis* : comme ſi leur Apoſtolat eut été réduit à ce ſeul point. Et en effet ajoute S. Luc, tout le monde ſe rendoit à la forme de ce témoignage. Les Juifs n'y pouvoient réſiſter, les Gentils en étoient perſuadés, le nombre des Chrétiens croiſſoit tous les jours ; & nous aprenons de S. Chryſoſtome, qu'immédiatement

après la profeſſion de foi que faiſoient les catéchumenes, en reconnoiſſant que Jeſus-Chriſt étoit reſſuſcité, on leur conferoit le baptême. Pourquoi cela? parce que profeſſer la réſurrection de Jeſus-Chriſt, c'étoit profeſſer qu'il étoit Dieu; & profeſſer qu'il étoit Dieu, c'étoit embraſſer ſa Religion, puiſqu'il eſt certain que toute la Religion chrétienne eſt fondée ſur la divinité de Jeſus-Chriſt, & que la divinité de Jeſus-Chriſt ne nous a été authentiquement révélée que par le miracle de ſa Réſurrection.

Arrêtons-nous ici; & pour répondre au deſſein de Dieu dans ce myſtère, élevons-nous par les ſentimens de la foi au-deſſus de notre baſſeſſe. Entrons, ſi j'oſe m'expliquer de la ſorte, dans le ſanctuaire de la divinité de Jeſus-Chriſt qui nous eſt ouvert, & profitant de la fête que nous célébrons, diſons avec les vieillards de l'Apocalypſe proſternés devant le thrône de l'Agneau: *Dignus eſt Agnus qui occiſus eſt, accipere virtutem & divinitatem.* Oui l'Agneau ſacrifié pour nous, mérite de recevoir l'hommage que toute l'Egliſe lui rend aujourdhui. En adorant ſon être divin, faiſons à ce Sauveur la même proteſtation que lui fit S. Pierre: *Tu es Chriſtus filius Dei vivi*; vous êtes le Fils du Dieu vivant: ou pour la concevoir dans des termes d'autant plus forts & plus énergiques qu'ils ſont plus ſimples & plus naturels, ſervons-nous de l'expreſſion de S. Thomas, *Dominus meus, & Deus meus*, mon Seigneur, & mon Dieu: expreſſion qui confondoit autrefois l'impiété Arienne, & qui fermera éternellement la bouche à l'infidélité des libertins. Au

*Apoc. c. 5.*

*Matth. c. 16.*

*Joan. c. 20.*

lieu qu'avant la Réſurrection du Fils de Dieu, & Thomas & les autres Apôtres ſe contentoient de lui dire, *Magiſter Domine*, Seigneur, Maître ; maintenant qu'il eſt reſſuſcité, faiſons-nous un devoir de lui répéter cent fois, *Dominus meus, & Deus meus* ; vous êtes mon Seigneur & mon Dieu, & vous me le faites connoître ſi évidemment dans votre Réſurrection, que j'aurois preſque lieu de craindre qu'elle ne fît perdre à ma foi une partie de ſon mérite. Car je ſens mon ame toute pénétrée des vives lumieres qui ſortent de votre humanité ſainte, & qui ſont comme les rayons de la divinité qu'elle renferme. Je ne comprenois pas ce que S. Paul vouloit faire entendre aux Hébreux, quand il leur diſoit que le Pere éternel avoit commandé aux Anges d'adorer ſon Fils dans le moment qu'il reſſuſcita, & qu'il fit ſa ſeconde entrée dans le monde : *Et cùm iterùm introducit primogenitum in orbem terræ, dicit : Et adorent eum omnes Angeli Dei.* Mais j'en vois maintenant la raiſon : c'eſt que Jeſus-Chriſt en reſſuſcitant montra à tout l'univers qu'il étoit Dieu, & que l'adoration eſt le culte propre de Dieu & uniquement affecté à Dieu. Voilà pourquoi le Pere éternel vouloit que ce culte fût rendu ſolemnellement à Jeſus-Chriſt par tous les Eſprits bienheureux : *Et adorent eum omnes Angeli Dei.* De ſçavoir pourquoi il s'adreſſa aux Anges & non pas aux hommes, pour leur donner cet ordre ; ah ! mes Freres, dit S. Jerôme expliquant ce paſſage, c'eſt notre inſtruction d'une part, mais notre confuſion de l'autre. Car il ne s'adreſſa aux Anges, que dans la connoiſſance anticipée qu'il eut de l'ingratitude, de la dureté, de l'inſenſibilité

Matth. c. 22. & c. 23.

Hebr. c. 1.

des

des hommes. Il ne s'adreſſa aux Anges que parce qu'il prévit que les hommes ſeroient des eſprits mondains, qui bien loin d'adorer Jeſus-Chriſt en vérité, l'outrageroient, le blaſphémeroient, & par le déréglement de leur vie le couvriroient de honte & d'oprobre. Il eſt vrai que les hommes, encore plus que les Anges, devoient adorer ce Dieu renaiſſant du tombeau, puiſque c'étoit leur Sauveur, & non pas le Sauveur des Anges : mais les déſordres des hommes, le libertinage des uns, l'hypocriſie des autres, l'orgueil de ceux-ci, la lâcheté de ceux-là, c'eſt ce qui détermina le Pere céleſte à recourir aux Anges, comme à des créatures plus fidéles, quand il voulut procurer à ſon Fils unique le tribut d'honneur qui lui étoit dû en conſéquence de ſa réſurrection : *Et cùm iterùm introducit primogenitum in orbem terræ dicit, & adorent eum omnes Angeli Dei.* Comme s'il eût dit : que les Anges ſoient ſes adorateurs, puiſque les hommes ſont des impies qui le ſcandaliſent. Car c'eſt le reproche que chacun de nous a dû ſe faire aujourdhui dans l'amertume de ſon ame : reproche qui ſuffiroit pour nous tirer de l'aſſoupiſſement où nous ſommes, & pour ranimer notre foi : reproche qui par une ſuite néceſſaire produiroit notre converſion & le changement de nos mœurs.

En effet, cette foi de la divinité de Jeſus-Chriſt a ſanctifié le monde ; & n'eſt-ce pas par cette même foi, que le monde qui nous enchante & dont les maximes nous corrompent doit être ſanctifié dans nous ? Si j'ai cette foi, ou je ſuis juſte, ou je ſuis dans la voie de l'être : ſi je ne l'ai pas, il n'y a dans moi

que péché & qu'iniquité. Qui eſt celui, demande le bien-aimé Diſciple S. Jean, qui triomphe du monde, ſinon celui qui croit que Jeſus-Chriſt eſt Dieu ! *Quis eſt qui vincit mundum, niſi qui credit, quoniam Jeſus eſt Filius Dei* ? C'eſt-à-dire, quel eſt celui qui, maître de ſes paſſions, eſt réglé dans ſa conduite, modéré dans ſes deſirs, continent, patient, charitable, ſinon celui qui ſe laiſſe gouverner & conduire par la foi de ce Dieu Sauveur ? Au contraire, quel eſt celui qui demeure toujours eſclave du monde & de ſes concupiſcences, eſclave de l'ambition, eſclave de l'intérêt, eſclave de la ſenſualité, ſi ce n'eſt pas celui qui a renoncé à cette foi, ou en qui cette foi eſt languiſſante ? *Quis eſt qui vincit mundum, niſi qui credit, quoniam Jeſus eſt Filius Dei* ? Conſultez l'expérience, & vous verrez avec quelle raiſon parloit l'Apôtre. La prudence humaine a cru pouvoir ſe maintenir indépendamment de cette foi, & en a voulu ſecouer le joug ; mais on ſçait de quelle maniere elle y a réuſſi, & les triſtes effets de cette indépendance criminelle. On a vu des Chrétiens s'ériger en Philoſophes ; & laiſſant Jeſus-Chriſt, s'en tenir à la foi d'un Dieu : mais par une diſpoſition ſecrette de la Providence, leur Philoſophie n'a ſervi qu'à faire paroître encore davantage l'égarement de leurs eſprits & la corruption de leurs cœurs. Il ſemble qu'avec la connoiſſance d'un Dieu, ils devoient être naturellement ſages, & naturellement vertueux : mais parce qu'on ne peut être ſolidement vertueux & ſage que par la grace, que la grace eſt attachée à Jeſus-Chriſt, que Jeſus-Chriſt ne nous eſt rien ſans la foi, que la foi qui

Joan. 5. 5.

nous unit à lui eſt celle qui nous révele ſa divinité ; de là vient qu'avec toutes ces belles idées de la ſageſſe, ils ont été des inſenſés, des emportés ; qu'ils ſe ſont laiſſés entraîner au torrent du vice, qu'ils ont ſuccombé aux plus honteuſes paſſions, qu'ils ſe ſont, comme dit S. Paul, évanouis dans leurs propres penſées, & qu'affectant d'être Philoſophes, ils ont même ceſſé d'être des hommes. Au contraire, où a-t-on trouvé l'innocence & la pureté de la vie ? dans cette ſainte & divine foi qui nous aprend que Jeſus-Chriſt eſt vrai Fils de Dieu : *Quis eſt qui vincit mundum, niſi qui credit quoniam Jeſus eſt Filius Dei* ? Voilà ce qui nous juſtifie ; voilà ce qui nous ouvre le tréſor des graces & des vertus ; voilà ce qui nous donne accès auprès de Dieu, pour avoir part un jour à cette bienheureuſe Réſurrection qui nous eſt promiſe. Réſurrection de Jeſus-Chriſt, preuve inconteſtable de ſa divinité : c'eſt par là qu'il confirme notre foi. Réſurrection de Jeſus-Chriſt ; gage aſſuré de notre Réſurrection future : c'eſt ainſi qu'il anime notre eſpérance, comme vous l'allez voir dans la Seconde Partie.

DE tous les articles de notre Religion, il n'y en a aucun, dit S. Auguſtin, qui ait été plus contredit que celui de la Réſurrection des hommes, parce qu'il n'y en a point qui les retienne plus dans le devoir, & qui les aſſujettiſſe davantage aux loix divines : *In nullâ re tam vehementer contradicitur fidei chriſtianæ quàm in reſurrectione carnis.* Car ſi les hommes doivent reſſuſciter, il y a donc une autre vie que celle-ci ; toutes nos eſpérances ne ſe

II. PART. Auguſt.

terminent donc pas à la mort ; nous avons donc un sort bon ou mauvais à attendre dans l'éternité ; Dieu nous réserve donc à d'autres récompenses, où à d'autres peines que celle que nous voyons ; notre grande affaire est donc de travailler ici à mériter les unes, & à éviter les autres ; il faut donc raporter nos actions à cette fin, & tout le reste doit donc être indifférent ; nous sommes donc bien condamnables de nous troubler des miseres de cette vie & de nous laisser surprendre à l'éclat des prospérités humaines ; la vertu seule est donc sur la terre notre bien solide, & même notre unique bien. Car toutes ces conséquences suivent nécessairement du principe de la résurrection des morts. C'est pourquoi Tertullien commence l'excellent ouvrage qu'il a composé sur cette matiere par ces belles paroles : *Fiducia christianorum, resurrectio mortuorum.* Au contraire, dit S. Paul, si nous ne devons pas ressusciter, & si c'est au bonheur de ce monde que nos espérances sont bornées, nous sommes les plus misérables de tous les hommes ; car tout ce que nous faisons est inutile : C'est en vain que nous nous exposons à tant de dangers, en vain que j'ai soutenu tant de combats à Epheſe pour la foi ; il n'y a plus de conduite, plus de régle à garder, & l'on peut donner à ses sens tout ce qu'ils demandent ; le devoir & la piété sont des biens imaginaires, & l'intérêt présent est le seul bien qui nous doive gouverner. Prenez garde, Chrétiens : de cette erreur que les hommes ne ressusciteront pas, l'Apôtre tiroit

*Tertull.*

toutes ces conclusions ; par un raisonnement théologique, dont il y a peu de personnes encore aujourdhui qui comprennent toute la force ; mais que S. Chrysostome a très-bien dévelopé, en observant contre qui S. Paul avoit alors à disputer. Ce n'étoit pas, remarque ce Pere, contre des hérétiques, qui reconnoissant l'immortalité des ames ne vouluſſent pas reconnoître la résurrection des corps ; son argument eût été nul ; mais il combattoit les libertins & les athées, qui nient la résurrection des corps, parce qu'ils ne veulent pas croire l'immortalité des ames, ni une vie future. Car quoique ces deux erreurs n'aient pas entre elles une connexion absolument nécessaire, elles sont néanmoins inséparablement jointes dans l'opinion des impies, qui tâchant d'effacer de leurs esprits l'idée des choses éternelles, afin de se mettre en possession de pécher avec plus d'impunité, veulent abolir premiérement la foi de la résurrection des corps ; & par un progrès d'infidélité qui est presque inévitable, s'aveuglent ensuite jusqu'a se persuader même que les ames ne sont pas immortelles. Et voilà pourquoi S. Paul se sert des mêmes armes pour attaquer l'une & l'autre de ces deux impiétés.

Quoi qu'il en puisse être, je dis, Chrétiens, pour m'en tenir précisément à mon sujet, que dans la résurrection de Jesus-Christ, nous avons un gage sensible & assuré de notre résurrection ; comment cela ? parce que dans cette résurrection du Sauveur nous trouvons tout à la fois le principe, le motif & le modèle de la nôtre. Le principe par où Dieu peut nous ressusciter, le motif qui engage Dieu

à nous ressusciter, & le modèle sur lequel Dieu veut nous ressusciter : Ceci demande toutes vos réflexions.

Je prétends d'abord que nous trouvons dans la Résurrection du Fils de Dieu le principe de la nôtre : pourquoi ? parce que cette Résurrection miraculeuse est de la part de Jesus-Christ l'effet d'une force souveraine & toute puissante. Car s'il a pu par sa toute puissance se ressusciter lui-même, pourquoi ne pourra-t-il pas faire dans les autres ce qu'il a fait dans sa personne ? C'est l'invincible raisonnement de S. Augustin. Il y en a, dit ce Pere, qui croient la Résurrection du Sauveur, & qui se rendent là-dessus au témoignage incontestable des Ecritures. Mais fidéles sur ce point, ils corrompent d'ailleurs leur créance, & donnent dans une erreur grossiere, ne comprenant pas, ou ne voulant pas comprendre comment il s'ensuit delà que nous puissions un jour ressusciter nous-mêmes. Or reprend ce S. Docteur, Jesus-Christ ressuscité dans une chair semblable à la mienne, & ressuscité par sa propre vertu, n'est-ce pas une preuve évidente que je puis un jour, non pas me ressusciter moi-même comme lui, mais être ressuscité par lui ? Si selon les fausses idées des Manichéens, poursuit S. Augustin, il n'avoit pris en venant sur la terre qu'un corps phantastique & aparent ; s'il avoit laissé dans la corruption du tombeau, cette chair formée dans le sein de Marie, & dont il s'étoit revêtu pour vivre parmi les hommes ; si reprenant une vie glorieuse, il avoit repris un autre corps que le mien, un corps d'une substance plus déliée & composée de qualités plus parfaites, je pourrois

peut-être douter de ma réſurrection. Mais aujourdhui il renaît avec la même chair, avec le même ſang dont il fut conçu dans les chaſtes flancs d'une Vierge, & ce que je vois s'accomplir en lui, quelle raiſon aurois-je de croire qu'il ne puiſſe pas l'accomplir en moi? Car eſt-il moins puiſſant en moi & pour moi qu'il ne l'eſt en lui-même & pour lui-même; & ſi c'eſt toujours la même vertu, ne ſera-t-elle pas toujours en état d'opérer les mêmes miracles.

C'eſt donc par cette ſuprême puiſſance qu'il ira dans les abîmes de la mer, dans les entrailles de la terre, dans le fond des antres & des cavernes, dans les lieux du monde les plus obſcurs & les plus cachés, recueillir ces reſtes de nous-mêmes que la mort avoit détruits, raſſembler ces cendres diſperſées, & toutes inſenſibles qu'elles ſeront, leur faire entendre ſa voix & les ranimer.

Ainſi le comprenoit S. Paul, parlant aux premiers Fidéles: Jeſus-Chriſt eſt reſſuſcité, mes Freres, leur diſoit ce Maître des nations: on vous l'annonce, & vous le croyez: mais ce qui m'étonne, ajoutoit le grand Apôtre, c'eſt que ce Dieu-homme étant reſſuſcité, il s'en trouve encore parmi vous qui oſent conteſter la réſurrection des hommes: *Si autem Chriſtus praedicatur quod ſurrexit à mortuis, quomodo quidam dicunt in vobis quia reſurrectio non eſt.* I. Cor. c. 15. Car l'un n'eſt-il pas une conſéquence de l'autre; & ne ſera-ce pas ce Dieu reſſuſcité qui réparera les ruines de la mort, & qui rétablira nos corps dans leur premiere forme & leur premier état? *Qui & reformabit corpus humilitatis noſtræ.* Mais encore par où opérera-t-il Philip. c. 3.

ce miracle ? ſera-ce ſeulement par l'efficace de ſon interceſſion ? ſera-ce ſeulement par la vertu de ſes mérites ? non, remarque S. Chryſoſtome ; mais l'Apôtre nous fait entendre que ce ſera par le domaine abſolu qu'a l'homme-Dieu ſur toute la nature : *Secundùm operationem quâ etiam poſſit ſubjicere ſibi omnia.* *Ibid.*

Ainſi même l'avoit compris le Patriarche Job, cet homme ſuſcité de Dieu, trois mille ans avant Jeſus-Chriſt, pour en parler dans des termes ſi précis & ſi forts, & pour prédire ſi clairement la réſurrection du Sauveur & la nôtre. Oui, je crois, s'écrioit-il, pour s'encourager lui-même & pour ſe ſoutenir dans ſes ſouffrances, je crois & je ſçais que mon Rédempteur eſt vivant, & que je dois après les peines de cette vie, & après avoir payé le tribut à la mort, reſſuſciter dans ma propre chair : *Credo quod Redemptor meus vivit*, ces paroles ſont admirables : *& in noviſſimo die de terra ſurrecturus ſum.* Voyez-vous la liaiſon qu'il met entre ces deux réſurrections, celle de Jeſus-Chriſt ſon Rédempteur ; *Credo quod Redemptor meus vivit* ; & la ſienne propre, *& in noviſſimo die de terra ſurrecturus ſum* ? Qu'auroit-il dit, s'il eût vécu de nos jours, & qu'il eût été témoin comme nous de cette réſurrection glorieuſe du Fils de Dieu, où nous ne trouvons pas ſeulement le principe de la nôtre, mais encore le motif ? *Job.* c. 19.

Car il eſt naturel que les membres ſoient unis au chef, & quand le chef ſe reſſuſcite lui-même, n'eſt-ce pas une ſuite qu'il doit reſſuſciter ſes membres avec lui ? Or notre chef, c'eſt Jeſus-Chriſt, & nous ſommes tous les

membres de Jesus-Christ. Je puis donc bien apliquer à ce Mystère ce que S. Leon disoit de la triomphante Ascension du Sauveur au ciel, que là où le chef entre, ses membres y doivent suivre ; & de même que Jesus-Christ, selon la pensée de ce grand Pape, n'est pas seulement rentré dans le séjour de sa gloire pour lui-même, mais pour nous, c'est-à-dire, pour nous en ouvrir les portes & pour nous y apeller après lui ; par la même régle & dans le même sens, n'ai-je pas droit de conclure que c'est pour nous-mêmes qu'il a brisé les portes de la mort, pour nous-mêmes qu'il est sorti du tombeau & qu'il est ressuscité ? Et certes s'il veut en qualité de chef que ses membres agissent comme lui, souffrent comme lui, vivent comme lui, meurent comme lui ; pourquoi ne voudra-t-il pas qu'ils ressuscitent comme lui ? N'est-il pas juste que nous faisant part de ses travaux, il nous fasse part de sa récompense ? & puisqu'une partie de sa récompense est la gloire de son corps, parce que ce corps adorable est entré en participation de mérites avec son ame, n'est-il pas engagé par là même à récompenser pareillement en nous & le corps & l'ame ? C'est la belle & consolante Théologie de S. Paul ; & voilà pourquoi ce grand Apôtre l'apelle les prémices des morts : *Primitiæ dormientium* ; le premier né d'entre les morts, *Primogenitus ex mortuis*. Des prémices supposent des suites ; & pour être le premier né, ou, si vous voulez, le premier ressuscité d'entre les morts, il faut que les morts doivent pareillement renaître à la fin des siécles & reprendre une nouvelle vie. Vérité si incontestable dans la doctrine du

1. Cor. c. 15. Coloss. c. 1.

Maître des Gentils, qu'il ne fait pas difficulté de dire, que ſi les morts ne doivent pas reſſuſciter après la réſurrection de Jeſus-Chriſt, & en vertu de cette bienheureuſe réſurrection, il s'enſuit que ce n'eſt qu'une réſurrection imaginaire & ſupoſée : *Si reſurrectio mortuorum non eſt, neque Chriſtus reſurrexit.*

1. Cor. c. 15.

Il eſt donc vrai, mes chers Auditeurs, que nous reſſuſciterons par Jeſus-Chriſt, ou plutôt par la toute-puiſſance de Jeſus-Chriſt ; il eſt vrai que nous reſſuſciterons, parce que Jeſus-Chriſt eſt reſſuſcité ; & pour mettre le comble à notre eſpérance, j'ajoute que nous reſſuſciterons encore ſemblables à Jeſus-Chriſt, & que ſa réſurrection eſt le modèle de la nôtre. Car, demande S. Auguſtin, pourquoi Dieu a-t-il voulu que la réſurrection de ſon Fils fût ſi ſenſible, & pourquoi le Fils unique de Dieu a-t-il tant cherché lui-même à la faire connoître & à la rendre publique ? Ah ! répond ce S. Docteur, c'eſt afin de nous découvrir ſenſiblement dans ſa perſonne la vaſte étendue de nos prétentions, c'eſt afin de nous faire voir dans ce qu'il eſt, ce que nous devons être, ou ce que nous pouvons devenir. Je n'ai donc qu'à me repréſenter ce qu'il y a de plus brillant dans le triomphe de mon Sauveur. Je n'ai qu'à contempler cette humanité glorifiée, ce corps, tout matériel & tout corps qu'il eſt, revêtu de toutes les qualités des eſprits, tout éclatant de lumiere, & couronné d'une ſplendeur éternelle ; voilà l'heureux état où je dois être moi-même élevé, & ce que la foi me promet. Eſpérance fondée ſur la parole même de Dieu, puiſque

c'eſt ſur la parole de ſon Apôtre. Car, dit l'Apôtre, quand Dieu viendra tirer nos corps de la pouſſiére, & les ranimer de ſon ſouffle, ce ſera pour les conformer au divin exemplaire qui nous eſt propoſé dans la réſurrection de Jeſus-Chriſt. *Reformabit corpus humilitatis noſtræ, configuratum corpori claritatis ſuæ.* Maintenant ce ſont des corps ſujets à la corruption & à la pourriture ; maintenant ce ſont des corps ſujets à la ſouffrance & à la douleur ; maintenant ce ſont des corps fragiles & ſujets à la mort ; maintenant ce n'eſt qu'une chair groſſiére, vile & mépriſable : mais par le plus prompt & le plus merveilleux changement, ils auront, ſi je puis m'exprimer de la ſorte, la même incorruptibilité que le corps d'un Dieu, la même impaſſibilité, la même immortalité, la même ſubtilité, la même clarté : *Configuratum corpori claritatis ſuæ.* Tout cela neanmoins, mes Freres, a une condition, ſçavoir que nous travaillerons dans la vie préſente à les ſanctifier : & par où ? par la mortification & la pénitence chrétienne. Car ſi ce ſont des corps que nous ayons flattés, que nous ayons idolâtrés, à qui nous ayons accordé tout ce que demandoit une cupidité ſenſuelle, & dont nous ayons fait par là des corps de péché, ils reſſuſciteront : mais comment ? comme des objets d'horreur, pour ſervir à la confuſion de l'ame & pour partager ſon tourment, après avoir ſervi & avoir eu part à ſes crimes. *Philip. c. 3.*

Ah, Chrétiens, les grandes vérités ! malheur à qui ne les croit pas ; malheur à qui les croit, & qui vit comme s'il ne les croyoit pas !

mais heureux mille fois le fidéle qui non content de les croire, en fait la régle de ſa vie, & en tire de puiſſans motifs pour animer ſa ferveur. Entrez, s'il vous plaît, avec moi dans cette importante morale.

Malheur, dis-je, à qui ne croit pas ce point eſſentiel du Chriſtianiſme & cette réſurrection future. S'il y avoit parmi mes Auditeurs quelqu'un de ces libertins, voici ce que je lui dirois avec toute la ſincérité & toute l'ardeur de mon zéle : Il faut, mon cher Frere, que le déſordre ſoit bien grand dans vous, & que le vice y ait pénétré bien avant pour vous reduire à ne plus croire une des vérités fondamentales de la Religion. Il faut que votre cœur ait bien corrompu votre eſprit, pour l'aveugler & le pervertir de la ſorte. Car dites-moi, je vous prie, ſi vous êtes encore capable de vous rendre à ce raiſonnement, qui de nous deux eſt mieux fondé, vous qui ne croyez pas ce que l'on vous annonce touchant une autre vie que celle-ci & de la réſurrection des morts, & moi qui le crois d'une foi ferme & avec une entiére ſoumiſſion ? Sur quoi vous appuyez-vous pour ne pas le croire, du moins, pour en douter ? ſur votre jugement, ſur votre prudence, ou plutôt ſur votre préſomption. Vous ne croyez pas ces myſtéres, parce que vous ne les concevez pas, parce que vous voulez meſurer toutes choſes par vos ſens, parce que vous ne voulez déférer ni vous en raporter qu'à vos yeux, parce que vous dites, comme cet Apôtre incrédule, *niſi videro, non credam*, ſi je ne vois, je ne croirai rien : Joan. 20. conduite pleine d'ignorance & d'erreur : voilà le fondement de votre infidélité. Mais moi

dans ma créance, & dans la foi que j'ai embraſſée & pour laquelle je ſerois prêt à verſer mon ſang, je me fonde ſur le témoignage de Dieu même, ſur les principes de ſa providence & de ſa ſageſſe, ſur la vérité de mille prophéties, ſur un nombre preſque infini de miracles, ſur l'autorité des plus grands hommes de tous les ſiécles, des hommes les plus ſenſés, les plus éclairés, les plus irréprochables & les plus ſaints. Je me trouve en poſſeſſion d'une foi qui a opéré tant de merveilles dans l'univers, qui a triomphé de tant de Rois & de tant de peuples, qui a détruit & aboli tant de ſuperſtitions, qui a produit & fait pratiquer tant de vertus, qui a eu tant de témoins, qui a été ſignée par le ſang de tant de martyrs, qui s'eſt accrue par les perſécutions même, & contre laquelle toutes les puiſſances de l'enfer & de la terre n'ont pu jamais prévaloir & jamais ne prévaudront : telles ſont les raiſons qui m'y attachent. Or de ces raiſons & des vôtres, jugez encore une fois quelles ſont les plus ſolides & les plus capables de déterminer un eſprit droit & de le fixer.

Mais, me direz-vous, comment comprendre cette réſurrection des morts ? Il ne s'agit pas, mon cher Auditeur, de la comprendre pour la croire ; mais de la croire, quand même elle vous ſeroit abſolument incompréhenſible. Car que vous la compreniez ou que vous ne la compreniez pas, ce n'eſt point ce qui la rend plus ou moins vraie, plus ou moins certaine, ni par conſéquent plus ou moins croyable. Cependant j'ai bien lieu d'être ſurpris, mon cher Frere, que vous qui vous piquez d'une prétendue force d'eſprit, vous

formiez là-dessus tant de difficultés. Comme si cette résurrection n'étoit pas évidemment possible à Dieu, notre créateur : car, dit S. Augustin, s'il a pu créer de rien nos corps, ne pourra-t-il pas les former une seconde fois de leur propre matiére : & qui l'empêchera de rétablir ce qui étoit deja, puisqu'il a pu faire ce qui n'avoit jamais été ? Comme si cette résurrection n'étoit pas même aisée & facile à Dieu, puisqu'il est tout-puissant, & que rien ne résiste à une puissance sans bornes. Comme si toutes les créatures ne vous rendoient pas cette résurrection très-sensible : un grain de bled meurt dans le sein de la terre, c'est la comparaison de S. Paul, & il faut en effet que ce petit grain se pourrisse & qu'il meure ; mais ensuite ne le voyons-nous pas renaître, & n'est-il pas étrange que ce qui vous fait douter de votre résurrection, soit cela même par où la Providence a voulu vous la rendre plus intelligible ? Comme si cette résurrection n'étoit pas très-conforme aux principes de la nature, qui par l'inclination mutuelle du corps & de l'ame, & par l'étroite liaison qu'il y a entre l'un & l'autre, demande qu'ils soient éternellement réunis. Comme si la créance de cette résurrection n'étoit pas une des notions les plus universelles & les plus communes qui se soient répandues dans le monde. Ceux même, disoit Tertullien, qui nient la résurrection, la reconnoissent malgré eux, par leurs sacrifices & leurs cérémonies à l'égard des morts. Ce soin d'orner leurs tombeaux & d'en conserver les cendres, est un témoignage d'autant plus divin, qu'il est plus naturel. Ce n'est pas seulement, ajoutoit-il, chez les Chrétiens & chez

les Juifs, qu'on a cru que les hommes devoient reſſuſciter, mais chez les peuples même les plus barbares, chez les païens & les idolâtres ; & ce n'a pas ſeulement été une opinion populaire, mais le ſentiment des ſages & des ſçavans. Comme ſi Dieu enfin ne nous avoit pas facilité la foi de cette réſurrection par d'autres réſurrections qu'on a vues, que des témoins irréprochables ont raportées & que nous ne pouvons tenir pour ſuſpectes ſans démentir les divines écritures & les hiſtoires les plus authentiques. Ah ! mon cher Auditeur, allons à la ſource du mal, & aprenez une bonne fois à vous connoître vous-même. Vous avez de la peine à vous perſuader qu'il y ait une autre vie, une réſurrection, un jugement à la fin des ſiécles, parce qu'avec cette perſuaſion il faudroit prendre une conduite toute nouvelle, & que vous en craignez les conſéquences : mais les conſéquences de votre libertinage ſont-elles moins à craindre pour vous & moins affreuſes ? Dieu indépendamment de votre volonté, vous a créés ſans vous, & il ſçaura bien ſans vous & malgré vous vous reſſuſciter ; *Non quia vis, non reſurges ; aut ſi reſurrecturum te non credideris, propterea non reſurges* ; ce ſont les paroles de S. Auguſtin : votre réſurrection ne dépendra point de votre créance ; mais le bonheur ou le malheur de votre réſurrection dépendra & de votre créance & de votre vie. Or quelle ſurpriſe à ce dernier jour & quel déſeſpoir, s'il faut reſſuſciter pour entendre l'arrêt ſolemnel qui vous réprouvera ; s'il faut reſſuſciter pour entrer dans les ténebres de l'enfer en ſortant des ombres de la mort ; s'il faut *Auguſt.*

reſſuſciter pour conſommer par la réunion du corps & de l'ame votre damnation, parce que dans une affaire d'une telle importance vous n'aurez pas voulu prendre un parti auſſi ſage & auſſi certain que l'eſt celui de croire & de bien vivre !

Je dis de bien vivre, & voici le malheur, non plus du libertin qui ne croit pas, mais du pécheur qui croit, & qui vit comme s'il ne croyoit pas. En effet, que ſert-il de croire & de ne pas agir conformément à ſa foi ? que dis-je ? & d'agir même d'une maniere directement oposée à ſa foi ? De croire une réſurrection qui nous fera comparoître devant le ſouverain Juge des vivans & des morts, & de ne travailler pas à le gagner ce Juge redoutable, & à le fléchir en notre faveur. De croire une réſurrection qui nous produira aux yeux du monde entier pour être connus tels que nous ſerons & tels que nous aurons été, & de vivre dans des habitudes, dans des déſordres maintenant cachés & ſecrets, mais qui révélés alors & publiés à la face de l'univers, nous couvriront d'ignominie & d'opprobre. De croire une réſurrection qui nous doit faire paſſer à une vie ou éternellement heureuſe, ou éternellement malheureuſe, ſelon le bien que nous aurons pratiqué dans la vie préſente, ou ſelon le mal que nous y aurons commis ; & de ne rien faire dans la vie préſente de tout le bien qui nous peut procurer une heureuſe immortalité, & de commettre dans la vie préſente tout le mal qui peut nous attirer la plus terrible condamnation, & nous conduire à une malheureuſe éternité ? Que ſert-il encore une fois de croire de la ſorte, ou plutôt,

croire de la ſorte ; n'eſt-ce pas ſe rendre encore plus coupable & ſe condamner par ſoi-même ? C'eſt à vous ſur-tout, Femmes du monde, à bien méditer ce point de votre Religion, & à en profiter. Peu en peine de l'avenir, vous ne penſez qu'au préſent, & refuſant à votre ame tous vos ſoins, vous n'êtes occupées que de votre corps. Helas ! en voulant le conſerver, vous le perdez. Voilà à quoi vous ne penſez pas, & à quoi vous penſerez, mais trop tard, quand au ſon de la derniere trompette ce corps renaîtra de ſa propre cendre, & que vous entendrez ſortir de la bouche de Dieu ces formidables paroles : *Quantùm in deliciis fuit, tantùm date illi tormentum* ; que les délices où ce corps a vécu, ſoient la meſure de ſon tourment. Après que vous en avez fait votre idole, que vous l'avez tant ménagé & tant flatté, la mort en a fait la pâture des vers ; & la nouvelle vie que je lui rends en va faire la pâture des flammes, dont le ſentiment lui ſera d'autant plus douloureux, qu'il a plus goûté les fauſſes douceurs où vous l'avez nourri : *Quoniam in deliciis fuit, tantùm date illi tormentum.* Apoc. c. 18.

Concluons, mes chers Auditeurs : heureux le fidéle qui croit & qui attend une reſurrection glorieuſe, parce qu'il ſe met par la pratique de toutes les œuvres chrétiennes & par la ſainteté de ſes mœurs en état de la mériter. Voilà ce qui animoit S. Paul, ce qui conſoloit l'Egliſe naiſſante & perſécutée, ce qui dans la ſuite des ſiécles a ſoutenu tant de Martyrs, tant de Solitaires, tant de Religieux : car nous ſouffrons, diſoient-ils, nous mortifions nos corps, nous nous privons des

plaiſirs que le monde nous préſente, mais ce n'eſt pas en vain ; & puiſque nous ſommes aſſurés que l'ame ſurvit au corps, & qu'à la derniere conſommation des tems le corps doit encore ſe rejoindre à l'ame pour commencer enſemble une vie immortelle, nous avons bien dequoi nous réjouir, dans la penſée que nous ſerons alors abondamment payés par une félicité ſouveraine de tout ce que nous aurons quitté ſur la terre & de tous les ſacrifices que nous aurons fait à Dieu. Voilà ce qui doit inſpirer le même zéle & la même ardeur à tout ce qu'il y a d'ames pieuſes qui m'écoutent ; je dis plus, voilà ce qui doit ſanctifier tout ce qu'il y a ici de Chrétiens à qui je parle. Voilà ſur quoi ils doivent prendre leurs réſolutions : ils ne les prendront jamais ſur des principes plus ſolides. Si dans cette ſolemnité ils n'ont pas encore fait leur devoir, voilà ce qui doit les engager à s'en acquitter ſincérement, à s'en acquitter promptement, à s'en acquitter pleinement. S'ils ont ſatisfait au précepte de l'Egliſe, & qu'ils ſoient ainſi rentrés dans les voies de Dieu, voilà ce qui doit les y maintenir & les y faire marcher conſtamment. Car c'eſt de cette conſtance que tout dépend, & pour reſſuſciter dans la gloire, il faut par une ſainte perſévérance mourir dans la grace. Mais hélas ! qui perſévérera ? Souffrez, mes chers Auditeurs, que je m'attache particuliérement à ce point en finiſſant ce dernier diſcours. Qui, dis-je, perſévérera ? où ſont ces ames fidéles à leurs promeſſes, & inébranlables dans leurs réſolutions ? Il n'y a que vous, ô mon Dieu, qui les connoiſſiez, puiſqu'il n'y a que vous qui puiſſiez connoître & le cœur

de l'homme & l'avenir ; deux choſes qui vous ſont toujours préſentes, mais qui nous ſont également cachées, & juſqu'où nos foibles lumieres ne peuvent s'étendre. J'ai lieu néanmoins, Seigneur, de me conſoler par les conjectures que je puis avoir d'un ſecret dont la parfaite connoiſſance vous eſt réſervée : & je ſçais en particulier, tout l'univers le ſçait avec moi, qu'il y a ici un cœur que votre main a formé, un cœur ennemi de l'inconſtance & de la légéreté, fidéle dans ſes paroles, égal dans ſa conduite, inviolablement attaché aux loix qu'il veut bien ſe preſcrire ; qui s'étant propoſé de grands deſſeins, n'en peut être détourné par aucun obſtacle ; qui a fait des prodiges de valeur pour les exécuter, & ce qui n'eſt pas un moindre prodige, qui a renoncé pour cela, non-ſeulement au repos & aux plaiſirs, mais à ſes avantages même & à ſes intérêts. Juſqu'où la perfection de votre Loi ne peut-elle point porter, ô mon Dieu, ce cœur ferme & intrépide, & qui jamais dans ce ſens a été plus propre que lui au Royaume du Ciel.

C'eſt donc votre Majeſté, Sire, qui fait ici toute ma conſolation. Mais que ſuis-je, pour parler de moi ? Diſons mieux, les Anges protecteurs de votre Royaume, les Saints qui redoublent jour & nuit leurs prieres pour votre perſonne ſacrée, Dieu même, ſi j'oſe le dire, ne trouve-t-il pas dans la fermeté qui fait votre caractère, dequoi pouvoir ſe conſoler de l'inconſtance de la plupart des Chrétiens ? C'eſt Dieu, Sire, qui a imprimé dans votre grande ame, ce caractère de fermeté ; & comme votre Majeſté s'arrêtant au milieu de

ſes conquêtes, n'a point pris pour fermeté héroïque une opiniâtreté ambitieuſe ; auſſi ne peut-elle ſe méprendre dans l'uſage qu'elle doit faire de cette vertu. L'exemple qu'elle en vient de donner à toute l'Europe en eſt une preuve que la poſtérité n'oubliera jamais. Plus ferme dans ſa Religion que dans ſes entrepriſes militaires, elle a fait céder ſes entrepriſes militaires à l'intérêt commun de la Religion. Au ſeul bruit des ennemis du nom chrétien, elle a interrompu le cours de ſes armes : votre piété royale n'ayant pu ſouffrir que vos armes autrefois ſi glorieuſement employées, & peut-être encore aujourd'hui deſtinées par la Providence à repouſſer ces infidéles, ſerviſſent en aucune ſorte à l'avancement de leurs deſſeins. Incapable alors de penſer à vous-même, & de profiter dans cette conjoncture de la foibleſſe de ceux dont votre bras a tant de fois dompté la force ; prêt à ſacrifier tout, dès que vous avez compris qu'il s'agiſſoit de la cauſe de Dieu, vous avez oublié vos plus juſtes prétentions, quand il a fallu donner des marques de votre zéle & de votre foi. Voilà ce que j'apelle fermeté, & fermeté pure, puiſque ni l'ambition ni l'intérêt n'y ont nulle part.

Mais, après tout, Sire, votre Majeſté ſçait aſſez que la fermeté d'un Roi chrétien ne doit pas en demeurer là ; qu'elle doit être occupée dans lui à quelque choſe encore de plus digne de lui ; qu'il en doit être lui-même le ſujet, & que comme toutes les qualités qu'on admire dans les Héros ſeroient peu eſtimées des hommes, ſi la fermeté y manquoit ; ainſi la fermeté même eſt peu eſtimée de Dieu, ſi

elle n'eſt jointe avec ſa grace, qui ſeule fait à ſes yeux notre mérite, Oui, c'eſt pour conſerver la grace que votre Majeſté a reçu de Dieu ce caractère de fermeté & de conſtance; & jamais la guerre, ce théatre ſi éclatant pour elle, ne lui a fourni de plus nobles triomphes que ceux d'un Monarque qui fait triompher dans ſa perſonne la grace de ſon Dieu. Si dans tous les états la perſévérance chrétienne eſt le dernier effet de la grace, on peut dire que c'eſt une eſpèce de miracle dans un Roi, & ſur-tout dans le plus abſolu des Rois, puiſqu'il trouve dans ſa grandeur même les plus dangereux ennemis qu'il ait à combattre. Car que ne doit pas craindre pour le ſalut, celui à qui tout obéit, à qui tout céde, à qui rien ne peut réſiſter, à qui tout s'efforce de plaire, & à qui tout craint ſouverainement de déplaire; & quelle fermeté d'ame ne doit-il pas oposer à tout cela, s'il veut, diſoit S. Bernard, que tout cela, en l'élevant ne le perde pas? Mais auſſi de quel mérite devant Dieu ne doit pas être la perſévérance d'un Prince, qui ſe voyant au-deſſus de tout & maître de tout, s'étudie à l'être encore plus de lui-même; qui recevant à tous momens les hommages des hommes, n'oublie jamais ce qu'il doit à Dieu; qui joint avec la majeſté du Thrône, l'humilité de la Religion; avec l'indépendance d'un Souverain, la charité d'un Chrétien; avec le droit d'impunité, l'équité la plus droite & tous les ſentimens de la plus exacte probité?

Voilà, Sire, les victoires que la grace toute-puiſſante de Jeſus-Chriſt doit remporter dans vous. Demeurant ferme dans cette grace.

vous confondrez les libertins, qui craignent votre perſévérance ; vous conſolerez les gens de bien qui en font le ſujet de leurs vœux ; & conſtant pour un Dieu ſi conſtant lui-même pour vous, en gouvernant un Royaume de la terre, vous mériterez de poſſéder le Royaume éternel, que je vous ſouhaite, &c.

# SERMON

## POUR LE LUNDI DE PASQUES,

*Sur la Réſurrection de N. S. Jeſus-Chriſt.*

Et factum eſt, dum fabularentur, & ſecum quærerent ; & ipſe Jeſus appropinquans ibat cum illis : oculi autem illorum tenebantur ne eum agnoſcerent.

*Tandis qu'ils s'entretenoient & qu'ils raiſonnoient enſemble, Jeſus ſe joignit à eux & marcha avec eux ; mais ils avoient un voile ſur les yeux pour ne le pas connoître.* En S. Luc, chap. 24.

QUAND je conſidére, Chrétiens, la diſpoſition où ſe trouvoient ces deux Diſciples dont nous parle notre Evangile, il me ſemble que le Sauveur du monde eut deux grandes maladies à guérir dans leurs perſonnes, & qu'il fut néceſſaire qu'il employât pour cela les remédes les plus puiſſans &

toute la force de ſa grace. Car premiérement ils n'avoient pas la Foi qu'ils devoient avoir en lui ; & de plus, quoiqu'ils euſſent été juſqu'alors du nombre de ſes diſciples, ils commençoient à ſe détacher de lui. Ils étoient incrédules, & ils étoient froids & languiſſans ; ils ne croyoient pas de lui ce qu'ils devoient croire, & ils n'aimoient pas dans lui ce qu'ils devoient aimer. Ils ne croyoient pas de lui ce qu'ils devoient croire ; car il étoit Dieu, & ils n'en parloient que comme d'un homme, abbaiſſant leur foi à des idées communes & populaires, traitant Jeſus-Chriſt de Prophéte, avouant qu'il avoit été puiſſant en œuvres & en paroles, mais ne lui donnant rien de plus, & n'y reconnoiſſant que ce que les Juifs groſſiers & charnels y avoient eux-mêmes reconnu : *De Jeſu Nazareno qui fuit vir Propheta.* *Luc.* ℣. 14. Voilà leur incrédulité. Ils étoient froids & languiſſans dans ſon amour : car c'eſt pour cela qu'ils ſortoient de Jéruſalem, n'oſant pas ſe déclarer ſes diſciples, abandonnant ſon parti & ſes intérêts, n'eſpérant plus en lui, & n'attendant plus de lui cette rédemption d'Iſraël *Ibid.* ſur laquelle ils avoient compté ; *Nos autem ſperabamus, quia ipſe eſſet redempturus Iſraël.*

Tout cela, Chrétiens, parce qu'ils n'étoient pas perſuadés de ſa réſurrection : car le ſeul doute qu'ils avoient ſi Jeſus-Chriſt étoit reſſuſcité, & s'il devoit même reſſuſciter, corrompoit leur foi & rallentiſſoit leur zéle. Que fait donc Jeſus-Chriſt ? Il les convainc par une expérience ſenſible qu'il eſt vraiment reſſuſcité ; & dans cette aparition il éclaire leurs eſprits, & il embraſe leurs cœurs. Il éclaire leurs eſprits, en leur expliquant ce que Moïſe

&

& les Prophétes ont dit de lui, & leur donnant de la vénération pour ce Chriſt & ce Meſſie qui leur propoſe comme un Dieu de gloire ; juſqu'à ce qu'enfin il leur ouvre tout-à-fait les yeux, en leur découvrant que c'eſt lui-même qui leur parle, & les obligeant de confeſſer qu'il eſt leur Dieu & leur Seigneur. Et il échauffe leurs cœurs, leur inſpirant peu à peu par ſes diſcours, des ſentimens d'amour pour ſa perſonne ; d'où vient qu'ils ſe diſoient l'un à l'autre : N'eſt-il pas vrai que notre cœur étoit tout enflammé & tout ardent, lorſqu'il nous parloit dans le chemin, & qu'il nous expliquoit les Ecritures ? Voilà, mes chers Auditeurs, le ſujet de l'inſtruction que j'ai à vous faire. Ce qu'étoient ces deux Diſciples d'Emaüs à l'égard du Fils de Dieu, c'eſt ce que ſont encore aujourdhui je ne ſçais combien de Chrétiens lâches, infidéles, remplis de l'amour du monde, & que l'on peut dire avoir en quelque ſorte renoncé à Jeſus-Chriſt quoiqu'ils faſſent encore extérieurement profeſſion d'être ſes diſciples. Ils en ont le caractére & le nom ; mais à peine ont-ils la Foi, ou à peine ſont-ils touchés d'aucun ſentiment d'amour pour cet Homme-Dieu. Ils ne croient que foiblement, ils n'aiment preſque point du tout, parce que la vraie charité ne peut avoir d'autre fondement que celui de la Foi.

Je veux donc dans ce diſcours travailler à relever ce fondement, & à corriger ces deux déſordres, dont le premier eſt notre infidélité, & le ſecond notre inſenſibilité. Je prétends que Jeſus-Chriſt reſſuſcité doit parfaitement établir, & dans nos eſprits la foi de ſa

divinité, & dans nos cœurs l'amour de ſa ſainte humanité. Je m'explique. Qu'eſt-ce que Jeſus-Chriſt? un compoſé de deux natures, l'une divine, l'autre humaine. La divinité demande ſur-tout notre foi, & l'humanité notre amour Car, dit S. Jean, c'eſt la foi de la divinité de Jeſus-Chriſt qui nous ſanctifie, & c'eſt l'humanité de Jeſus-Chriſt qui nous a ſauvés. Or, pour avoir cette foi divine & ce ſaint amour, nous n'avons qu'à nous attacher au myſtére de la Réſurrection. Dans ce myſtére nous aprenons à connoître Jeſus-Chriſt, & à l'aimer; à le connoître comme Dieu, & à l'aimer comme Dieu-homme & Sauveur. Réſurrection de Jeſus-Chriſt, motif puiſſant pour croire ſa divinité, c'eſt la premiere Partie. Réſurrection de Jeſus-Chriſt, engagement indiſpenſable à aimer ſa ſainte humanité, c'eſt la ſeconde, & voilà tout le ſujet de votre attention.

*La premiere partie de ce Sermon eſt la même que celle du Sermon précédent.*

II. PART. QUE l'état de la gloire inſpire la crainte, attire le reſpect, donne de l'admiration, c'eſt, Chrétiens, ce que je n'ai pas de peine à comprendre: mais ne ſemble-t-il pas que ce ſoit un paradoxe, de dire qu'un myſtére auſſi éclatant & auſſi glorieux que celui de la Réſurrection du Fils de Dieu, qu'un myſtére qui fut le triomphe de ſon humanité, qui l'exempta de toutes nos foibleſſes, qui le ſépara de nous, & qui le mit dans un état où il n'eut plus avec les hommes ce commerce familier que ſon

Incarnation avoit établi entre lui & eux ; que ce myſtére, dis-je, doive ſervir à exciter pour ce Dieu-Homme toute la tendreſſe de notre amour ? c'eſt ce qui paroît d'abord difficile à croire, & ce qui eſt néanmoins conſtant dans tous les principes de notre Religion : car de quelque maniere que nous enviſagions aujourdhui ce grand myſtére, ſoit que nous en conſidérions la fin, ſoit que nous en examinions les circonſtances, ſoit que nous ayons égard à l'effet principal qu'il a produit dans la ſainte humanité du Sauveur, je prétends, & il eſt vrai, que c'eſt un des myſtéres où ſa charité s'eſt fait voir plus ſenſiblement ; & que tous les autres myſtéres de ſa vie ſouffrante & mortelle, ces myſtéres de miſéricorde & de bonté, ont trouvé dans celui-ci comme leur accompliſſement & leur conſommation : pourquoi cela ? comprenez, s'il vous plaît, ma penſée ; parce qu'autant qu'il eſt vrai que Jeſus-Chriſt eſt entré dans ſa gloire en reſſuſcitant, autant eſt-il vrai que c'eſt pour nous qu'il a pris poſſeſſion de cette gloire, & qu'il eſt reſſuſcité ; voilà ce que j'apelle la fin du myſtére. Parce que dans le triomphe même de ſa Réſurrection il a voulu conſerver les marques les plus authentiques & les caracteres les plus viſibles de ſon amour envers les hommes ; ſçavoir, les cicatrices des bleſſures qu'il avoit reçues dans ſa paſſion ; voilà la circonſtance la plus remarquable, ou du moins l'une des plus remarquables de ce myſtére. Enfin, parce qu'en reſſuſcitant glorieux, il a élevé ſon humanité à un état de perfection où nous ne pouvons nous défendre de l'aimer ; mais de quel amour ? d'un amour pur, d'un

amour ſpirituel & tout divin ; voilà l'effet, ou pour mieux dire, la ſubſtance même de ce miſtére, conſidéré par raport à nous. Apliquez-vous, Chrétiens, à ces trois vérités.

C'eſt pour nous & pour notre intérêt que Jeſus-Chriſt eſt reſſuſcité. Il ne nous eſt pas permis de former ſur cela le moindre doute, puiſque le S. Eſprit nous le dit en termes exprès: *Traditus eſt propter delicta noſtra, & reſurrexit propter juſtificationem noſtram* : il a été livré à la mort pour nos péchés, & il eſt reſſuſcité pour notre juſtification. En effet, de la maniere qu'en parle l'Ecriture, il ne reſſuſcite qu'afin de nous faire reſſuſciter avec lui, & de reſſuſciter lui-même dans nous. Il ne reſſuſcite, dit S. Auguſtin, que pour reſſuſciter dans ſa perſonne notre eſpérance, & pour reſſuſciter dans nos cœurs ſon amour, que le péché y avoit éteint. En un mot, il ne reſſuſcite, ſelon S. Paul, que pour notre juſtification : *Et reſurrexit propter juſtificationem noſtram.* De ſorte que cette grande parole de l'Evangile : *Sic Deus dilexit mundum, ut Filium ſuum unigenitum daret*, s'étend auſſi-bien au myſtére de la Réſurrection qu'à celui de l'Incarnation. Car au moment que Jeſus-Chriſt ſortit du tombeau il fut vrai de dire que le Pere Eternel donnoit encore une fois au monde ſon Fils unique, & c'eſt la penſée de l'Apôtre dans ce texte de l'Epître aux Hébreux que j'ai déja cité : *Et cùm iterùm introducit primogenitum in orbem terræ.* Mais en quelle qualité le donna-t-il alors ? ne craignons point de porter trop loin la choſe : il n'y aura rien dans cette théologie que le ſolide & d'inconteſtable. Il le donna pour la

Rom. c. 4.

Joan. c. 3.

Hebr. c. 1.

ſeconde fois en qualité de Sauveur, en qualité de Paſteur, en qualité de Docteur & de Maitre. En qualité de Sauveur, puiſqu'il eſt certain que Jeſus-Chriſt par ſa Réſurrection mit le ſceau à tout ce qu'il avoit fait & à tout ce qu'il avoit ſouffert pour le ſalut des hommes; & que s'il n'étoit pas reſſuſcité, ce grand ouvrage du ſalut des hommes auroit été non-ſeulement imparfait, mais anéanti, & qu'on auroit pu dire : *Ergo evacuatum eſt ſcandalum crucis ; ergo gratis Chriſtus mortuus eſt* : hé quoi ! Jeſus-Chriſt eſt donc mort en vain, & le ſcandale de la croix eſt ſans effet ? En qualité de Paſteur, puiſque le premier ſoin de cet Homme-Dieu, à l'inſtant qu'il reſſuſcita, fut de ramaſſer ſon troupeau que l'infidélité avoit diſſipé : *Scriptum eſt, percutiam paſtorem, & diſpergentur oves gregis. Poſtquam autem reſurrexero, præcedam vos in Galilæam.* Il eſt écrit, diſoit-il à ſes Apôtres, en prophétiſant leur chûte ; je fraperai le Paſteur, & les brebis ſeront diſperſées : mais que cela ne vous trouble point ; car après que je ſerai reſſuſcité, j'irai devant vous en Galilée : & pourquoi ? pour vous rapeller à cette ſainte bergerie que j'ai formée, & où je raſſemble mes prédeſtinés & mes élus. En qualité de Maître & de Docteur, puiſque tout le tems qu'il demeura ſur la terre après ſa Réſurrection, il l'employa, comme nous l'aprenons de S. Luc, à inſtruire ſes Diſciples, à leur donner l'intelligence de ſes myſtéres, à leur développer le ſens des écritures, à leur enſeigner tout ce qui regardoit les vérités de la Religion. Salutaires enſeignemens qui font aujourdhui dans le Chriſtianiſme le fonds de ces Traditions divines,

*Galat. c. 5. & c. 2.*

*Matth. c. 26.*

que nous recevons comme autant de régles de notre foi. C'eſt pour cela que ce Sauveur adorable ſuſpendit quarante jours entiers la gloire de ſon Aſcenſion, ne pouvant encore monter au ciel, parce que ſon amour, dit S. Auguſtin, le retenoit ſur la terre. C'eſt pour cela que tout glorieux qu'il étoit, il ne laiſſa pas de converſer avec ſes Apôtres, leur aparoiſſant, les viſitant, les conſolant, leur faiſant d'aimables reproches, les accompagnant dans leurs voyages, n'oubliant rien pour ſe les attacher & pour attacher toute leur confiance. C'eſt pour cela que dans quelques-unes de ſes aparitions il les apella ſes freres, ce qu'il n'avoit jamais fait avant ſa mort. *Ite, nunciate fratribus meis, ut eant in Galilæam :* allez, dites à mes freres qu'ils ſe rendent en Galilée, parce que c'eſt là qu'ils me verront ; ne ſe contentant pas comme autrefois de les traiter d'amis, mais les honorant du nom de freres, comme ſi l'état de ſa réſurrection avoit ajouté un nouveau degré à l'étroite alliance qu'il avoit contractée avec nous en ſe faiſant homme.

*Matth.* 28.

Or, que doit nous inſpirer tout cela, Chrétiens ? un zéle ardent & un amour tendre pour cet Homme-Dieu. Il eſt reſſuſcité pour nous, comme il étoit mort pour nous : voilà le principe ſur lequel S. Paul fonde cette admirable conſéquence, quand il nous dit que nous ne devons donc plus vivre pour nous-mêmes, ni mourir pour nous-mêmes ; que ſoit que nous vivions, ſoit que nous mourions, c'eſt pour le Seigneur que nous devons vivre & mourir, parce que ſoit que nous vivions ou que nous mourions, nous ſommes à lui : *Sive ergò vivimus, ſive morimur, Domini ſumus.*

*Rom.* 14.

Car, ajoute l'Apôtre, voilà pourquoi Jesus-Christ eſt mort & eſt reſſuſcité : *in hoc enim Chriſtus mortuus eſt, & reſurrexit.* Il a voulu par ſa mort & par ſa Réſurrection acquérir ſur les morts & ſur les vivans une domination ſouveraine ; une domination, non pas de crainte & de ſervitude, mais d'amour & de liberté, puiſque c'eſt particuliérement ſur nos cœurs qu'il veut régner. Et en effet, reprend S. Ambroiſe, expliquant ce paſſage, comment reconnoître l'amour que par l'amour, & un amour ſi parfait que par un amour ſans bornes ? Ce Dieu fait chair n'a point voulu ſe partager quand il a été queſtion de nos intérêts ; pourquoi nous partagerions-nous quand il s'agira de ſon ſervice ? Il nous a ſacrifié ſa vie glorieuſe, auſſi-bien que ſa vie ſouffrante ; pourquoi ne lui ſacrifierons-nous pas nos proſpérités, auſſi-bien que nos adverſités, nous tenant toujours également unis à lui dans l'une & dans l'autre fortune ? Il ne veut ni de gloire, ni de triomphe, que pour nous ; pourquoi deſirerons-nous, & chercherons-nous jamais autre choſe que lui ? Ibid.

Ce n'eſt pas aſſez : le Sauveur du monde eſt tellement reſſuſcité, que dans l'état même de ſa réſurrection il porte encore les marques de ſon amour pour les hommes, je veux dire, les cicatrices des bleſſures qu'il a reçues en mourant. Quoique ces plaies ne conviennent guére, ce ſemble, à la bienheureuſe immortalité dont il prend poſſeſſion, il ſe fait un plaiſir de les conſerver : & pourquoi ? ah ! mes Freres, répond S. Auguſtin, pour bien des raiſons que ſa charité lui fournit, & dont votre piété doit être touchée. Il

conſerve ſes plaies, pour nous faire entendre que dans le ſéjour même de ſa gloire, il ne veut point nous oublier, pour accomplir ce qu'il nous a dit à chacun par ſon Prophéte :
Iſaïæ. 49. *Ecce in manibus meis deſcripſi te* Regarde, Chrétien, c'eſt dans mes mains que je t'ai écrit ; mais avec des caractères qui ne s'effaceront jamais. Car ces plaies dont tu vois encore les veſtiges, ſont autant de traits vifs & animés, qui te repréſenteront éternellement à moi, & qui me parleront ſans ceſſe pour toi. Que la mere oublie ſon enfant, & qu'elle abandonne le fils qu'elle a nourri dans ſon ſein : quand cela même ſeroit poſſible, pour moi je ne t'oublierai pas, parce que je te verrai gravé ſur mes mains : *Ecce in manibus meis deſcripſi te.* Il conſerve ſes plaies pour apaiſer la juſtice de ſon Pere, & pour faire auprès de lui, ſelon la penſée du bien-aimé Diſciple,
Joan. 2. l'office de médiateur & d'avocat : *Advocatum habemus apud Patrem.* Car c'eſt bien maintenant que nous pouvons dire à ce divin Sauveur :
Pſ. 30. *In manibus tuis ſortes meæ* : ah ! Seigneur, mon ſort eſt dans vos mains. Il n'eſt pas néceſſaire que vous parliez pour plaider ma cauſe ; vous n'avez qu'à préſenter ces mains percées pour nous ; il n'y a point de grace que je n'obtienne, & je tiens mon ſalut aſſuré. Il les conſerve pour nous engager à ne perdre jamais le ſouvenir de ſa ſainte Paſſion : enſorte que nous ayons toujours ſes ſouffrances en vue, & que nous nous faſſions non-ſeulement une occupation & un devoir, mais même un plaiſir d'y penſer ſans ceſſe avec tous les ſentimens de la plus vive reconnoiſſance : diſant
Pſ. 136. avec le Prophéte Royal : *Adhæreat lingua mea*

*faucibus meis, si non meminero tui, si non proposuero Jerusalem in principio lætitiæ meæ.* Qui, Seigneur, que ma langue demeure attachée à mon palais si je ne me souviens de vous ; si je ne me représente toujours Jérusalem & ce que vous y avez souffert ; & si je n'aprends pas de là à réprimer mes passions, à retrancher l'excès criminel de mes divertissemens, à me détacher du monde & de moi-même. Car rien, dit S. Chrysostome, n'est plus capable de produire en moi ces heureux effets, que de considérer un Dieu qui porte les vestiges de la Croix, jusques sur le thrône de sa Majesté.

Enfin, ce divin Sauveur nous présente dans sa résurrection l'objet le plus aimable & le plus propre à lui gagner tous les cœurs, sçavoir son humanité glorieuse, immortelle, impassible, revêtue de toute la splendeur que répand sur elle la divinité qu'elle renferme, & qui commence, après s'être si long-tems cachée dans les ténebres, à se produire au jour & à se faire connoître. Or dans cet état où il fait la félicité des Saints, n'a-t-il pas droit de nous dire : qu'y a-t-il sur la terre que vous puissiez préférer & même comparer à moi ? Si donc vous êtes ressuscités selon l'esprit, comme je le suis selon la chair, ne vous attachez plus à ces beautés fragiles & périssables qui séduisent vos sens & qui corrompent vos ames ; mais recherchez ces beautés célestes & incorruptibles dont vous voyez déjà dans ma personne une si brillante image. *Si consurrexistis cum Christo, quæ sursum sunt quærite, non quæ super terram.* Demeurons-en-là, Chrétiens, & n'entrons pas plus avant dans un sujet. Coloss. c. 3.

qui me conduiroit trop loin, ſi j'entreprenois de l'aprofondir & de le développer dans toute ſon étendue. Contentons-nous de faire un retour ſur nous-mêmes, & de tirer des trois conſidérations que je vous ai propoſées, la conſéquence naturelle qui en doit ſuivre. Car une charité auſſi conſtante que celle de Jeſus-Chriſt pour nous, une charité qu'il a fait paroître, non-ſeulement juſqu'à la mort, mais au-delà des bornes de la mort, nous touche-t-elle autant qu'elle doit & autant qu'il ſe l'étoit lui-même promis ? Pourrions-nous dire aujourdhui, comme les deux Diſciples de notre Evangile, que notre cœur eſt tout brûlant de zéle, *Nonne cor noſtrum ardens erat in nobis* ? Concevons-nous au moins l'obligation indiſpenſable où nous ſommes de nous conſacrer ſincérement & pleinement à Jeſus-Chriſt ? Croyons-nous, comme nous en devons être convaincus, que tout notre bien conſiſte dans ce parfait dévouement, & que ſur cela, ſi j'oſe parler de la ſorte, roule toute notre deſtinée ſelon Dieu ? c'eſt-à-dire, aimons-nous Jeſus-Chriſt d'un amour qui ait quelque raport à celui dont il nous a aimés ? Si c'eſt ainſi que nous l'aimons, prenons confiance, parce que nos noms ſeront écrits dans le livre de vie. Si nous l'aimons moins, tremblons, parce qu'il eſt de la foi, que celui qui n'aime pas le Seigneur Jeſus, eſt anathême. Oui, mes Freres, diſoit S. Paul, je vous regarde comme des anathêmes, ſi vous êtes indifférens pour cet Homme-Dieu, & inſenſibles à ſes intérêts. En vain feriez-vous dans le monde les plus grands miracles, en vain parleriez-vous le langage des Anges,

Luc. 24.

en vain auriez-vous tous les dons du ciel, si vous n'avez pas la charité de Jesus-Christ, vous n'êtes pas en grace avec Dieu, & par conséquent vous n'êtes devant Dieu que des sujets d'abominations : pourquoi ? parce que, selon la parole de Jesus-Christ, Dieu n'aime les hommes qu'autant que les hommes aiment son Fils ? *Ipse enim Pater amat vos, quia vos me amastis.* Je dis plus, & quand même j'aimerois Dieu, sans l'amour de Jesus-Christ je ne serois rien & je ne mériterois rien. Dieu ne se tiendroit pas honoré de mon amour, parce qu'il ne veut être aimé de moi que dans Jesus-Christ, comme il ne veut me sauver que par Jesus-Christ. D'où vient que S. Paul parlant de la charité de Dieu, lui donne toujours ce caractère particulier, d'être renfermée en Jesus-Christ : *Gratia Dei in Christo Jesu.* Car, comme raisonne S. Thomas, c'est à Dieu de me prescrire comment il veut que je l'aime : & c'est à moi de l'aimer selon la forme qu'il me prescrit. Or il m'a déclaré expressément qu'il vouloit que je l'aimasse dans la personne de ce Sauveur, c'est donc dans la personne de ce Sauveur, que je dois désormais chercher Dieu, aimer Dieu, espérer en Dieu. Hors de ce Sauveur, il n'y a plus de Dieu pour moi, plus de grace, plus de miséricorde, plus de salut pour moi, parce qu'il n'y a plus, dit l'Ecriture, d'autre nom sous le ciel par où nous puissions parvenir à la vie bienheureuse.

Joann. c. 16.

I. Cor. c. 1.

Or un moment de réflexion, mon cher Auditeur ; & considérez, mais considérez-le attentivement, si vivant comme vous vivez dans les engagemens du monde, dans les intrigues

du monde, au milieu des écueils & des tentations du monde, vous avez pour Jesus-Christ cet attachement d'esprit & de cœur qu'exige de vous la Religion que vous professez. Examinez bien si dans l'embarras, le tumulte des affaires humaines vous conservez pour Jesus-Christ toute la reconnoissance qui lui est due comme à votre Rédempteur, si vous êtes zélés pour la gloire de son nom, si les intérêts de son Eglise vous sont chers, si vous suivez ses maximes, si vous imitez ses exemples, si vous pratiquez sa loi : car voilà les marques d'un véritable & solide amour. Du reste, que ce ne soit pas un amour sensible ; que cet amour solide & véritable n'opére pas dans vous les mêmes effets que dans certaines ames spécialement choisies & favorisées de Dieu, il n'importe : ce seroit une erreur de mesurer par là, soit l'obligation, soit même la perfection de cette divine charité qui nous doit unir à Jesus-Christ ; & c'est une des plus subtiles illusions dont se sert l'ennemi de notre salut pour désespérer les foibles & pour endurcir les libertins. Je dis que vous devez à Jesus-Christ votre amour ; mais je ne dis pas que vous le devez sentir, cet amour : car il peut être dans vous, quoique vous ne le sentiez pas ; il doit être dans la raison, & non dans le sentiment ; il doit être dans la pratique & dans l'action, & non dans le goût ni dans la douceur de l'affection. Il peut même quelquefois être plus parfait, lorsque sans être ni sensible ni doux, il est généreux & efficace, embrassant tout & ne goûtant rien ; surmontant la nature par la pure grace, & dans les aridités & les sécheresses soutenant

une exactitude & une fidélité qui ne ſe dément jamais. Et voilà, Chrétiens, de quoi vous conſoler d'une part, quand Dieu ne vous donne pas ces ſentimens tendres & affectueux, que l'on voudroit quelquefois avoir : mais auſſi, voilà de quoi vous condamner, lorſque vous n'avez pas cet amour chrétien & raiſonnable que je vous demande. Car cet amour, tout divin qu'il eſt, ne s'allumera pas dans vous ſans vous-mêmes. Dieu, indépendamment de vous, ſçaura bien vous y porter par de ſecrettes inſpirations ; mais le conſentement que vous donnerez aux inſpirations de Dieu, les actes d'amour que vous formerez, & qui ne peuvent être méritoires s'ils ne ſont libres, doivent être les effets de votre coopération : & tandis que ſans rien faire, vous vous contenterez de dire comme tant d'ames mondaines ; je n'ai pas encore pour Jeſus-Chriſt cet amour fervent & agiſſant, mais c'eſt un don que j'attends du Ciel ; vous l'attendrez en vain, & Dieu éternellement lancera ſur vous ce terrible arrêt qu'il a déja prononcé par la bouche de S. Paul : *Si quis non amat Dominum noſtrum Jeſum Chriſtum, ſit anathema* : que celui qui n'aime pas le Seigneur Jeſus, ſoit anathême. 1. Cor. 16.

Ah ! mes Freres, prévenons l'effet de cette terrible menace. Que ce Sauveur reſſuſcité pour notre juſtification, ne ſoit pas une pierre de ſcandale pour nous, & le ſujet de notre condamnation. Faiſons-le vivre dans nous, comme S. Paul, enſorte que nous puiſſions dire après cet Apôtre ; ce n'eſt plus moi qui vis, mais c'eſt Jeſus-Chriſt qui vit en moi : *Vivo autem, jam non ego, vivit verò in* Galat. 2.

*me Christus.* Et cela comment ? par un amour sincére, par une vive reconnoissance, par une fidélité inviolable, par une parfaite imitation des vertus de ce Dieu-homme, notre modèle sur la terre, & notre glorificateur dans l'éternité bienheureuse, que je vous souhaite, &c.

# SERMON
## SUR
# L'ASCENSION
## DE N. S.
# JESUS-CHRIST.

Et cùm hoc dixisset, videntibus illis, elevatus est.

*Après qu'il eut parlé de la sorte, il fut élevé à leur vue vers le Ciel.* Aux Actes des Apôtres, chap. I.

POurquoi le Sauveur du monde découvre-t-il aujourd'hui sa gloire à ses Apôtres, & pourquoi veut-il qu'ils soient témoins de son triomphe, après avoir été témoins de ses humiliations & de ses souffrances ? Cette question, Chrétiens, n'est pas difficile à résoudre; & vous jugez aisément que le Fils de Dieu voulut par là les affermir dans la foi, qu'il voulut les prémunir contre les dangereuses tentations auxquelles ils devoient être exposés,

qu'il voulut les préparer aux persécutions & aux croix & les rendre capables de souffrir eux-mêmes comme lui, non-seulement avec patience, mais avec joie. C'est pour cela qu'il se fait voir à eux dans tout l'éclat de sa majesté : c'est pour cela qu'en leur donnant une si sensible & si haute idée de ce séjour bienheureux où il va marquer leurs places, il les remplit d'une douceur intérieure & toute céleste, qui les retient sur la montagne, lors même qu'une nuée leur a fait perdre de vue leur divin Maître. En sorte qu'il faut que deux Anges descendent exprès pour les retirer de cette profonde extase où ils demeuroient plongés, & pour les renvoyer à leurs travaux Apostoliques : Act. c. 1. *Ecce duo viri astiterunt juxtà illos in vestibus albis, qui & dixerunt : Viri Galilæi, quid statis aspicientes in cœlum ?*

Appliquons-nous ceci, mes chers Auditeurs ; car en qualité de Chrétiens ce mystère nous regarde, & il doit opérer en nous les mêmes dispositions que dans les Apôtres. En effet, il y a parmi nous des tiédes & des lâches dans la voie de Dieu, & il est important de les animer. Il y en a qui gémissent sous le poids des adversités & des misères humaines, & il s'agit de les consoler. Peut-être y en a-t-il qui jouissant d'une tranquille prospérité, sont sur le point de tomber dans des états d'autant plus affligeans & plus douloureux, qu'ils les prévoient moins, & je dois les y disposer. Or en voici l'excellent moyen. Nous attendons un Sauveur, qui, comme disoit le grand Apôtre, transformera notre corps, & le rendra tout vil & tout abject qu'il

est, conforme à son corps glorieux : *Salvatorem expectamus, qui reformabit corpus humilitatis nostræ conformatum corpori claritatis suæ.* Non-seulement nous l'attendons, mais éclairés des vives lumieres qui réjaillissent de son humanité sainte, nous le voyons & nous l'admirons. Voilà l'objet de nos espérances ; voilà le sujet de notre consolation ; voilà ce qui doit allumer notre ferveur & soutenir notre ouvrage ; la vue de ce Sauveur couronné de gloire, l'attente de cette gloire dont il nous assure la possession. Car nous sommes déja selon l'expression de S. Jean, les enfans de Dieu : *Nunc filii Dei* : & nous sçavons que quand Jesus-Christ viendra à la fin des siécles, & qu'il se montrera dans la même gloire où il paroît en ce jour, nous serons semblables à lui : *Scimus quoniam cùm apparuerit, similis ei erimus.* C'est-là, dis-je, ce qui nous doit rendre fervens & patiens ; fervens dans l'accomplissement de nos devoirs, patiens dans les afflictions & dans les maux qui nous arrivent par l'ordre de la Providence. Mon dessein est donc de vous parler de la gloire du ciel, & de vous la proposer comme le motif le plus touchant, le motif le plus propre à faire impression sur vos cœurs, & à vous faire tout entreprendre & tout suporter dans la vie. J'ai besoin de la grace du Saint-Esprit, je la demande par l'intercession de Marie. *Ave Maria.*

Philip. c. 3.

1. Joan. c. 3.

Ibid.

ISaïe l'avoit dit, & S. Paul dans les mêmes termes nous l'a déclaré, que l'œil n'a

point vu, que l'oreille n'a point entendu, & que le cœur de l'homme n'a jamais conçu, ce que Dieu dans les tréſors de ſa miſéricorde a préparé pour ceux qui l'aiment & qui le ſervent. Après deux témoignages ſi authentiques, il n'y a point de Prédicateur de l'Evangile qui puiſſe ſans témérité entreprendre de donner à ſes Auditeurs une idée juſte de la gloire du ciel. Mais auſſi, dit S. Chryſoſtome, le Prédicateur a-t-il en cela même un grand avantage, puiſque l'impuiſſance où il eſt réduit, eſt juſtement l'idée la plus haute, la plus vraie, la plus exacte que nous puiſſions avoir ſur la terre & qu'il puiſſe donner de cette gloire. Ne faiſons donc point aujourdhui d'efforts inutiles pour comprendre une gloire dont la plus eſſentielle propriété eſt d'être incompréhenſible. Il nous doit ſuffire de la connoître, comme nous connoiſſons Dieu ; c'eſt-à-dire, de ſçavoir ce qu'elle eſt par ce qu'elle n'eſt pas. Or nous le ſçavons, & j'oſerois même ajouter que nous le ſentons, lorſqu'il nous arrive, en contemplant l'univers & le bel ordre des créatures qui le compoſent, de faire cette réflexion auſſi touchante que ſolide : tout ce que je vois n'aproche pas de ce que j'eſpere, & tout ce que j'admire en cette vie, n'eſt qu'une ombre obſcure & confuſe de ce que Dieu me deſtine en l'autre. Car voilà, Chrétiens, la plus excellente notion que nous ayons à nous en former. En effet, c'eſt ainſi que S. Auguſtin voyant la Cour des Empereurs de Rome ſi pompeuſe & ſi magnifique, ſe figuroit par proportion la magnificence & la beauté de la Cour céleſte ; c'eſt ainſi qu'au milieu des cérémonies les plus auguſtes,

il s'écrioit *Si hæc tam pulchra sunt, qualis ipse; & si hæc tanta, quantus ipse?* Si tout ceci eſt ſi brillant, ſi grand, ſi ſurprenant, que ſera-ce de vous, ô mon Dieu! Et c'eſt ainſi que nous en jugerions nous-mêmes, ſi nous ne nous laiſſions pas éblouir au vain éclat du monde, & que nous ſçuſſions, comme ce grand Saint, nous élever des grandeurs viſibles & mortelles aux grandeurs inviſibles & éternelles. Mais encore une fois, tenons-nous-en à la régle du Saint-Eſprit, qui nous défend de rechercher ce qui eſt au-deſſus de nous, & qui nous ordonne d'être attentifs à ce que Dieu demande de nous: *Altiora te ne quæſieris, ſed quæ præcipit tibi Deus, illa cogita ſemper*; c'eſt-à-dire, ſans avoir une vraie curioſité d'aprendre en quoi conſiſte la gloire des bienheureux, inſtruiſons-nous avec humilité de ce que nous devons faire pour y parvenir. Le voici, mes chers Auditeurs, & il n'y a perſonne qui ne doive ſe l'apliquer. Le Sauveur du monde nous fait connoître par ſon exemple que cette gloire eſt une récompenſe, & il nous fait en même tems entendre que cette récompenſe eſt ſur-tout le fruit & le prix des ſouffrances. Arrêtons-nous à ces deux penſées, & faiſons-en le partage de ce Diſcours. Cette gloire où nous appelle après lui Jeſus-Chriſt, eſt une récompenſe; il faut donc la mériter: ce ſera la premiere Partie. Cette récompenſe eſt ſur-tout le fruit & le prix de ſes ſouffrances: c'eſt donc en particulier par le bon uſage des ſouffrances qu'il la faut mériter: ce ſera la ſeconde Partie. Ainſi le Fils de Dieu l'a-t-il méritée lui-même. Et voilà en

Auguſt.

Eccl. c. 3.

deux mots ce qu'il nous a révélé de notre gloire future, & ce qu'il nous eſt néceſſaire de ne pas ignorer. Tout le reſte ſont choſes ineffables, myſtères cachés, ſecrets qu'il n'eſt pas permis même à S. Paul de nous découvrir, & qu'il eſt beaucoup moins en mon
1. Cor. 6. 12. pouvoir de vous expliquer : *Arcana verba, quæ non licet homini loqui.* Mais pour votre édification & pour ſatisfaire à ce que vous attendez de moi je dois vous dire, & je vous le dis avec tout le zéle que Dieu m'inſpire, que ſi vous voulez arriver à la même gloire que Jeſus-Chriſt, vous devez la mériter comme Jeſus-Chriſt, premiere Propoſition ; & que ſi vous voulez la mériter comme Jeſus-Chriſt, vous devez ſouffrir comme Jeſus-Chriſt, ſeconde Propoſition. Je vous demande pour l'une & pour l'autre une attention favorable. Elles ſont ſimples, mais dans leur ſimplicité elles renferment les plus importantes inſtructions.

I. PART. JE m'en vais, diſoit le Sauveur du monde à ſes Diſciples, ſur le point qu'il étoit de retourner à ſon Pere ; je vais prendre poſſeſſion de la gloire qui m'eſt reſervée dans le Ciel, & vous préparer au même tems à chacun votre
Joan. 6. 14. place dans ce ſéjour bienheureux : *Vado parare vobis locum.* Parole pleine de conſolation ; mais parole précédée d'une autre qui devoit être pour eux & qui eſt pour nous un grand fond d'inſtruction. Car, leur avoit dit auparavant le même Sauveur, ce Royaume où je veux vous apeller après moi, je vous le promets, mais aux mêmes conditions que mon Pere me l'a promis, & vous ne l'aurez

point autrement que moi : *Dispono vobis, sicut* Luc. 22.
*disposuit mihi Pater meus regnum.* Or le Fils de
Dieu n'y eſt entré que par la voie du mérite.
D'où il s'enſuit, mes chers Auditeurs, par la
plus juſte de toutes les conſéquences, que pour
parvenir nous-mêmes à cette gloire céleſte, il
faut que nous l'ayons méritée. Mettons dans
tout ſon jour cette vérité, que je vous propoſe
aujourdhui comme le motif le plus capable
d'exciter votre zéle & d'allumer toute votre
ferveur.

Oui, Chrétiens, la gloire que nous attendons, eſt une récompenſe que Dieu nous deſtine ; & pour peu que vous ayez de pénétration, vous y devez découvrir d'abord deux différences bien remarquables, qui la relevent infiniment au-deſſus de ſes récompenſes fragiles & paſſageres que le monde promet à ceux qui le ſervent. Car, ſelon la belle réflexion de S. Jean Chryſoſtome, telle eſt l'injuſte diſtribution qui ſe fait des récompenſes du monde ; on les a ſouvent ſans les mériter, & on les mérite encore plus ſouvent ſans les avoir. On les a ſans les mériter, & c'eſt ce qui devroit humilier la plupart des heureux du ſiécle : & on les mérite encore plus ſouvent ſans les avoir, c'eſt ce qui rebute & qui déſeſpere les malheureux. Mais il n'en eſt pas ainſi de cette récompenſe immortelle où nous aſpirons. Comme on ne l'obtient jamais qu'en la méritant, auſſi eſt-on ſûr de ne pas la mériter jamais ſans l'obtenir. Deux points à quoi je m'attache & que je voudrois imprimer profondément dans vos eſprits.

C'eſt une récompenſe que ce Royaume

éternel, où Jesus-Christ comme notre chef entre glorieux & triomphant : mais cette récompense, prenez garde à ces trois pensées, on ne l'a point qu'on ne la mérite ; on ne l'a que parce qu'on la mérite ; on ne l'a qu'autant qu'on la mérite. On ne l'a point, dis-je, qu'on ne la mérite. Dieu comme maître de ses biens, pouvoit nous la donner gratuitement, sans qu'il nous en coûtât rien ; mais il ne l'a pas voulu : & suivant l'ordre qu'il a établi, il faut de deux choses l'une, ou que nous méritions cette récompense, ou que nous y renoncions. De quelque maniere que Dieu nous ait prédestinés, en vue ou indépendamment de nos bonnes œuvres, (question qui partage l'école, & qui n'apartient point à mon sujet ;) il est certain, & c'est un principe de Religion que nous n'aurons jamais part à son héritage, si nous nous trouvons à la mort dépourvus de ces mérites, qui sont, selon l'Evangile, les titres légitimes pour y prétendre. Venez, nous dira Jesus-Christ dans le jugement dernier, si nous sommes assez heureux pour être du nombre de ses brebis & placés à sa droite ; venez les bien-aimés de mon Pere, possedez le Royaume qu'il vous préparoit & qui vous est déformais acquis ; *Venite, possidete paratum vobis regnum.* Mais en vertu de quoi nous le donnera-t-il ce Royaume ? Ecoutez ce qu'il ajoutera : parce que vos bonnes œuvres me parlent pour vous ; parce que vous avez fait des choses dont je n'ai point perdu le souvenir, & qu'il est maintenant de ma justice & de ma fidélité de les reconnoître ; parce que dans la personne des pauvres, qui étoient mes membres vivans, vous m'avez secouru,

*Matth.* 25.

nourri, logé, visité; enfin régnez avec moi, parce que vous avez été charitables pour moi: *Possidete paratum vobis regnum; esurivi enim, & dedistis mihi manducare.* Raisonnons tant qu'il nous plaira; voilà dans le sens de Jesus-Christ même tout le dénouement du mystère impénétrable de la prédestination. C'est en cela, remarque le Docteur Angélique S. Thomas, que cette récompense du ciel est une véritable gloire, & même la gloire par excellence, parce qu'elle est le fruit du mérite, & du mérite le plus parfait qui puisse convenir à l'homme. En effet, ce qui se donne à la faveur peut bien être une grace, peut bien être une distinction, peut bien être un privilége; mais, à parler exactement, ce ne peut être une gloire. Or ce n'est point là ce que Dieu réserve à ses élus; mais dans le langage du S. Esprit ce qu'il leur réserve, est une récompense, & par-là même une gloire. *Gloria hæc est omnibus Sanctis ejus.* Parce qu'ils ont été saints sur la terre, ils sont bienheureux dans le ciel & comblés de gloire; mais leur bonheur, & comme récompense, & comme gloire, supose qu'ils s'en sont rendus dignes: voilà ce que nous enseigne la Foi. Ps. 149.

Calvin a combattu cette vérité; & c'est un des points où je confesse que son héréfie m'a toujours paru plus insoutenable. Il a prétendu que nos plus saintes actions par raport à Dieu, ne pouvoient jamais être méritoires: cependant Dieu même nous assure qu'elles le sont, & nous dit en termes exprès qu'à la fin des siécles sa providence éclatera, lorsqu'il viendra pour rendre à chacun selon le mérite de ses œuvres: *Unicuique secundùm meritum operum.* Eccles. c. 16.

*suorum* : pouvoit-il s'expliquer plus clairement ? Mais ne ſuffit-il pas, diſoit Calvin, que Jeſus-Chriſt nous ait acquis la gloire que nous eſpérons, & qu'il l'ait méritée pour nous ? non, répondent les Théologiens, après S. Auguſtin, cela ne ſuffit pas ; il faut qu'après lui, que par lui, & qu'avec lui, nous la méritions encore pour nous-mêmes, comme il ne ſuffit pas que Jeſus-Chriſt ait fait ſur la Croix pénitence pour nous, ſi nous ne la faiſons pour nous-mêmes, il faut que notre pénitence jointe à la pénitence de cet homme-Dieu, nous réconcilie avec Dieu ; & de même il faut que nos mérites joints à ſes mérites, nous ouvrent le Royaume de Dieu. Et c'eſt à quoi le grand Apôtre travailloit ſi ſaintement, & ce qui lui faiſoit dire : *adimplco* Coloſſ. 1. *ea quæ deſunt paſſionum Chriſti* ; j'accomplis en moi ce qui manqueroit ſans cela à ma rédemption, & à ce que Jeſus-Chriſt a ſouffert pour moi. Mais n'eſt-ce pas faire tort aux mérites du Rédempteur, que d'accorder une récompenſe auſſi divine que celle-là à d'autres mérites que les ſiens ? nullement, dit S. Auguſtin, & la raiſon qu'il en aporte eſt convaincante ; parce que les mérites que nous devons acquérir & ajouter à ceux du Rédempteur, ſont tellement des mérites différens des ſiens, qu'ils ſont néanmoins dépendans des ſiens, fondés ſur les ſiens, tirant toute leur efficace & toute leur valeur des ſiens, & par conſéquent incapables de préjudicier aux ſiens. Que fait Dieu, quand il nous récompenſe ? je l'avoue, il couronne nos mérites ; mais parce que nos mérites ſont ſes dons, en couronnant nos mérites, il couronne dans nos perſonnes

personnes ses propres dons : *Coronat in nobis dona sua* : c'est la belle expression de Saint Augustin. Mais avouer que l'homme peut mériter le Royaume du ciel, n'est-ce pas lui donner sujet de se glorifier ? Oui, continue ce Saint Docteur, & malheur à nous, si faute d'un tel mérite nous n'étions pas en état de nous glorifier dans le sens que Calvin veut nous le défendre. Car le Royaume céleste n'est que pour ceux qui ont droit de se glorifier dans le Seigneur ; & un des caractères de l'homme juste, le plus distinctement marqué par l'Apôtre, est qu'il puisse sans présomption, mais avec une sainte confiance, prendre part à cette gloire dont le Seigneur est le principe & la fin. *Qui gloriatur, in Domino glorietur.* Or le foible de l'hérésie & de la prétendue réforme de Calvin, est qu'elle dépouille le juste de tout mérité, j'entends de tout mérite propre, & qu'elle lui ôte ainsi tout moyen de se glorifier même en Dieu. Condition néanmoins essentielle pour être récompensé de Dieu. Avançons. *Aug.* — 1. Cor. c. 1.

Non-seulement on n'a point la récompense du ciel qu'on ne la mérite, mais ce que je vous prie de bien comprendre, on ne l'a que parce qu'on la mérite ; ensorte qu'elle est le partage du mérite seul à l'exclusion de tout autre titre. Delà vient que S. Paul pour la définir l'appelle couronne de justice : *In reliquo reposita est mihi corona justitiæ.* Parce qu'en effet, disent les Peres, cette récompense ne doit être donnée aux hommes que selon les régles d'une justice rigoureuse, d'une justice incorruptible, d'une justice que rien ne touchera, que rien ne fléchira, que rien ne préoccupera ; d'une justice qui — 2. Tim. c. 4.

n'aura d'égards pour perſonne ; qui ne diſtinguera ni qualités, ni rang, ni naiſſance ; mais qui diſcernera parfaitement le mérite. Les récompenſes du ſiécle ſont tous les jours en butte à la cupidité & à l'ambition. Quoiqu'elles ne ſoient dues qu'au mérite, toute autre choſe que le mérite contribue à les avoir. On les emporte par le crédit, on ſe les attire par la brigue, on les arrache par l'importunité ; les plus hardis & les plus avides ſont ceux qui y parviennent ; le hazard en décide, la bonne fortune de l'un, & ſouvent l'iniquité de l'autre. On ſe prévaut pour les demander, du mérite d'autrui : le fils veut être récompenſé des ſervices du pere, l'ami croit être en droit de profiter du travail & du pouvoir de ſon ami. Ceux mêmes que Dieu a fait les diſpenſateurs de ces récompenſes temporelles, quelque précaution qu'ils y aportent & quelqu'envie qu'ils aient de les diſtribuer avec équité, peuvent à peine ſe répondre d'eux-mêmes & compter qu'ils ne ſe laiſſeront pas prévenir & ſurprendre. Comme ils ſont hommes, dit S. Auguſtin, ils récompenſent en hommes, c'eſt-à-dire, bien plus ſouvent ſelon la néceſſité de leurs affaires que ſelon le degré de leur eſtime ; bien plus ſouvent par inclination que par raiſon. Et en effet ceux qui entrent dans leurs plaiſirs, ont communément bien plus de part à leurs graces & à leurs bienfaits que ceux qui s'immolent pour leur ſervice ; ceux qui les flattent & qui les trompent ſont communément bien mieux récompenſés que ceux qui leur ſont fidéles. Ainſi vont les choſes humaines ; & quelque zéle que nous ayions pour la réformation de l'univers, nous

ne devons pas eſpérer qu'elles prennent un autre cours.

Rien de tout cela dans la récompenſe où Dieu nous apelle. Il peſera ſes élus dans la balance, mais dans la balance du Sanctuaire, & leur mérite ſeul mis à l'épreuve de ſon jugement fera la déciſion de leur ſort. Quiconque n'en aura pas l'exacte meſure, fut-il un des Dieux de la terre, ſera rejetté. Comme le fils ne portera point l'iniquité du pere, auſſi le mérite du pere ne ſupléera point à l'indignité du fils. Tout devant Dieu ſera perſonnel, & la régle du Saint-Eſprit ſubſiſtera : *Unicuique ſecundùm meritum operum ſuorum* ; à chacun ſelon ſes œuvres. Il ne dit pas à chacun ſelon ſes lumieres, à chacun ſelon ſes maximes, à chacun ſelon ſes talens ; il ne dit pas même à chacun ſelon ſes deſirs, ſelon ſes projets & ſes intentions ; mais à chacun ſelon ſes actions, à chacun ſelon ce qu'il aura fait, & non point ce qu'il aura cru, ou ce qu'il aura voulu faire : *Unicuique ſecundùm meritum operum ſuorum.* En un mot le tems de la grace & de la miſéricorde ſera expiré, & celui de la juſtice ſuccédera ; & par la même raiſon que la grace dans les élus aura précédé tout mérite, la gloire dont Dieu les comblera aura pour fondement le mérite acquis par la grace. Rien de plus vain dans l'opinion des mondains mêmes que la gloire du monde : pourquoi ? parce qu'elle n'eſt ni une preuve certaine, ni une conſéquence ſûre du mérite ; parce qu'elle eſt preſque toujours l'effet du caprice & de la prévention des hommes ; parce qu'il n'y a rien où la corruption du jugement des hommes, où leur peu d'équité, *Eccleſ. c. 16.*

d'intégrité, de ſincérité, paroiſſe plus évidemment ce qui regarde cette gloire profane. Mais par une régle toute contraire, concevez delà ce que c'eſt que la gloire des Prédeſtinés dans le ciel, puiſque c'eſt un Dieu qui en eſt l'arbitre, un Dieu ſouverainement éclairé, ſouverainement juſte, & qui ne peut eſtimer que ce qui eſt eſſentiellement eſtimable; un Dieu auſſi déterminé à ne glorifier que le mérite, qu'il l'eſt à réprouver & à punir le péché; un Dieu dans l'un & dans l'autre également infaillible, inflexible, irrépréhenſible. Tel eſt, mes Freres, concluoit S. Paul, tel eſt le maître dont il m'importe d'être loué & d'être favorablement jugé, parce que c'eſt celui dont l'aprobation & la louange doit faire éternellement la ſolide gloire: *Qui autem judicat me, Dominus eſt.*

2. Cor. c. 4.

Enfin cette récompenſe des Bienheureux, on ne l'a qu'autant qu'on la mérite; & ſi l'un eſt plus récompenſé que l'autre, s'il eſt dans un degré de gloire plus éminent que l'autre, ne n'eſt que parce qu'il a plus de mérite que l'autre. Dans le monde, on voit tous les jours des mérites médiocres l'emporter ſur des mérites éclatants; & vous le promettez, Seigneur, pour nous aprendre que ce n'eſt point lui que ſe doit faire le vrai diſcernement de nos perſonnes; vous le permettez pour nous détacher malgré nous de la terre, & pour nous faire porter plus haut nos vues: mais dans le Royaume de Dieu chacun eſt placé ſelon l'ordre où il doit être; & une des plus ſingulieres beautés que l'Ecriture y fait remarquer, eſt cette admirable proportion entre la qualité du mérite & le rang qu'il occupe. Il

y a, disoit le Fils de Dieu, dans la maison de mon Pere différentes demeures ; mais ces demeures, observe S. Bernard, ne sont différentes que parce qu'il s'y trouve des mérites différents. Le plus ou le moins de mérite y fait donc le plus ou le moins d'élévation ; cinq talens de mérite y produisent cinq talens de gloire, & deux n'y en produisent que deux. Tellement que la diversité de mérite y distingue, y partage, y ordonne tout. Or si cela est, Chrétiens, permettez-moi de m'arrêter ici, & de faire avec vous une réflexion dont il est difficile que vous ne soyez pas touchés : A quelle étonnante révolution ne doivent pas s'attendre la plupart des hommes quand ce mystére s'accomplira & que Dieu dans son jugement dernier viendra faire ce partage ? Quelle desolation, par exemple, pour tant de Grands, l'orsqu'après avoir tenu dans le monde des rangs honorables que leur donnoient leurs dignités, leurs emplois, leurs charges il leur en faudra prendre d'autres que le mérite seul réglera & où l'arrêt de Dieu les réduira ? Si Dieu, au moment que je parle, leur faisoit voir l'affreuse différence de ce qu'ils sont aujourdhui & de ce qu'ils seront alors, dans quelle consternation cette vue ne les jetteroit-elle pas ? & quand à la mort il faudra quitter en effet ces rangs de naissance & de fortune, pour passer à d'autres rangs, qu'une exacte & rigoureuse justice leur assignera, quelle douleur pour eux de se trouver dans un si prodigieux abbaissement, dans un éloignement infini de Dieu, parce qu'ils n'auront presque rien fait pour Dieu ? Je sçais que cette réflexion est affligeante, mais en est-elle moins salutaire ? & ne serois-je

pas prévaricateur, ſi, dans une occaſion auſſi naturelle que celle-ci, je ne le faiſois ſouvenir qu'outre les grandeurs de la terre il y en a d'autres dans le ciel où ils doivent aſpirer; qu'il y a d'autres honneurs dont ils doivent être jaloux, d'autres places qu'ils doivent remplir, d'autres établiſſemens pour leſquels Dieu les a créés? Aurois-je pour leur ſalut le zéle que mon miniſtére doit m'inſpirer, ſi je ne les avertiſſois pas que la figure de ce monde paſſe, & qu'après qu'elle ſera paſſée, le mérite d'une vie chrétienne eſt le ſeul titre de diſtinction qui nous reſtera?

Mais revenons. Je ne me ſuis pas contenté de vous dire qu'on a ſouvent les récompenſes du monde ſans les mériter, j'ai ajouté que ſouvent auſſi on les mérite ſans les avoir: au lieu que nous ſommes aſſurés, en méritant la récompenſe éternelle, de l'obtenir. En effet, comptez ſi vous le pouvez, mes chers Auditeurs, combien de gens vous avez vu dans le monde mener une vie obſcure & ne parvenir à rien avec un mérite & des ſervices qui devoient les élever à tout. Des patrons leur ont manqué, des concurrens les ont écarté; l'envie, l'intrigue, la cabale, mille mauvais offices les ont détruit; un maître aveugle & ſans diſcernement, un maître inſenſible & indifférent, un maître trompé & prévenu les a laiſſé dans la foule, les a oublié, mépriſé, rebuté. Que ne nous aprend pas là-deſſus l'uſage & la ſcience du monde? Mais avec Dieu je ſuis à couvert de toutes ces injuſtices. Quoi que je faſſe, ſi c'eſt pour lui que je le fais, il m'en tiendra compte. Qu'eſt-ce qu'un verre d'eau? cependant ce verre d'eau donné en ſon

bien ne ſera pas ſans récompenſe. Qu'eſt-ce qu'une penſée ? cependant cette bonne penſée reçue & ſuivie aura ſon ſalaire. Qu'eſt-ce qu'un déſir ? cependant ce bon déſir conçu & formé dans le cœur produira, ſelon l'expreſſion de l'Apôtre, ſon rayon de gloire. Qu'eſt-ce qu'une parole ? cependant cette parole dite avec douceur, avec humanité, avec charité, ſera écrite dans le livre de vie. Or, ſi Dieu doit récompenſer de la ſorte juſqu'aux moindres mérites, que ſera-ce des autres ? c'eſt ainſi qu'il nous l'a promis ; & comme il eſt tout-puiſſant, c'eſt ainſi qu'il peut l'accomplir ; & comme il eſt fidéle, c'eſt ainſi qu'il veut l'accomplir ; par conſéquent c'eſt ainſi qu'il l'accomplira ; enſorte, conclut S. Auguſtin, que ſa toute-puiſſance, qui eſt la toute-puiſſance d'un Dieu, n'aura point dans l'éternité d'autre occupation que de glorifier ſes Elus & tous leurs mérites. Voilà à quoi il s'emploiera, en quoi il mettra une partie de ſes complaiſances, de quoi il ne ſe laſſera jamais.

Mais cela poſé, Chrétiens, & quoique nous faſſions profeſſion de le croire, vivons-nous & agiſſons-nous comme en étant perſuadés ? Je parle à des Auditeurs qui chacun dans leur condition ſe piquent d'avoir leur mérite, & je veux bien convenir de tout le mérite dont vous vous piquez : mais ce mérite que je n'ai garde de vous diſputer, eſt-ce un mérite pour le ciel ? eſt-ce un mérite à qui Jeſus-Chriſt ait jamais rien promis ? eſt-ce un mérite que vous oſiez vous-mêmes préſenter à Dieu pour lui demander ſon Royaume. Si les Saints qui regnent avec ce Dieu & ce Roi de gloire, n'avoient point eu d'autre mérite recueilleroient

ils maintenant les fruits dont ils ont jetté sur la terre les précieuses semences ? Entrons dans le détail. Une vie aussi inutile & aussi vuide de bonnes œuvres que celle d'un homme du monde, d'une femme du monde, réguliers d'ailleurs & d'une conduite, selon le monde, irréprochable, est-ce la vie d'un chrétien, gagé, selon la parabole de l'Evangile, pour mériter une récompense immortelle ? Voyez ces mercenaires, qui pressés par le besoin donnent leurs peines pour un salaire temporel ; ces hommes à qui le Fils de Dieu nous compare si souvent, & à qui il veut, en quelque état que nous puissions être, que nous nous conformions. Les imitons-nous ? sommes-nous attachés comme eux à un travail constant & assidu ? renonçons-nous comme eux à la molesse & à la douceur du repos ? avons-nous comme eux des jours pleins par une pratique entiere de nos devoirs ? Si malgré cette inutilité de vie l'on gagnoit le Ciel, le Ciel seroit-il ce Royaume de conquête qu'il faut emporter par violence & acheter si chérement ? Doit-il suffire à des chrétiens pour être récompensés de Dieu, de se trouver exempts de crime ; & la maxime sur laquelle on s'appuie jusqu'à s'en faire une conscience, que tout le mérite du salut se réduit à ne point faire de mal, n'est-ce pas une erreur dont il faut aujourdhui vous détromper ? Mérite-t-on des récompenses en ne faisant rien ? le monde en juge-t-il de la sorte ? récompense-t-il l'oisiveté, quoique d'ailleurs innocente ? n'exige-t-il pas des services réels ? & pourquoi croirons-nous que Dieu nous en tiendra quittes à moins de frais ? Vivant dans cette erreur grossiere, que je sçais être le désordre le plus

ordinaire de ceux qui m'écoutent, puis-je, mes chers Auditeurs, vous dire à la vue de Jesus-Christ montant au ciel, *Gaudete & exultate*, réjouissez-vous & tressaillez de joie ; pourquoi ? *Quoniam merces vestra copiosa est in cœlis* ; parce que vous aurez la même récompense que ce Dieu glorifié, une récompense abondante. Ne dois-je pas vous dire plutôt, pleurez & gémissez, pourquoi ? parce que travaillant si peu, il faut que votre récompense soit bien petite ? pleurez, pourquoi ? parce qu'il est même plus vraisemblable, que cette récompense des élus n'est point pour vous ; pleurez, pourquoi ? parce que ces mérites dont vous voulez vous prévaloir, & à qui le monde donne de vains éloges, sont des mérites périssables, dont vous avez déja reçu la récompense, & dont vous ne la recevrez jamais. Voilà dans cette sainte solemnité, & malgré la joie de l'Eglise, ce qui doit faire le sujet de votre douleur. *Matth. c. 5. Idem.*

Enfans des hommes, concluoit le Prophéte Royal, jusques à quand aimerez-vous la vanité, & chercherez-vous le mensonge ? *Usquequò diligitis vanitatem & quæritis mendacium* ? Il leur en demandoit la raison, *usquequò* ? & il n'en attendoit pas la réponse, remarque S. Augustin, parce qu'il sçavoit bien qu'ils n'en avoient point à lui faire. Souffrez que je vous fasse le même reproche. Enfans des hommes, jusques à quand vous fatiguerez-vous à chercher des récompenses corruptibles dont la poursuite vous cause tant d'inquiétudes, dont le retardement vous remplit de tant de chagrins, dont vous n'êtes jamais contens, & qui ne servent qu'à vous jetter dans un *Psal. 4.*

plus profond oubli de Dieu ? Auſſi ardens que vous l'êtes pour ces biens de fortune qui emportent toutes vos réflexions & tous vos ſoins, & dont la mort vous dépouillera bientôt, juſques à quand négligerez-vous ces vrais biens, & cette couronne que votre médiateur & votre chef vous propoſe comme l'objet le plus digne de vos vœux ! Ecoutez-le parler lui-même : car c'eſt lui-même qui du haut de ſa gloire s'adreſſe à nous en ce jour, & nous dit ; *Uſquequò diligitis vanitatem & quæritis mendacium ?* Hommes terreſtres & ſenſuels, juſques à quand mépriſerez-vous mes promeſſes pour celles du monde ? puiſque vous êtes ſi intéreſſés & ſi avides, que ne vous attachez-vous du moins au Maître qui vous offre davantage ? Le monde a-t-il des récompenſes auſſi ſolides & même auſſi préſentes que les miennes ? Le monde, quand vous vous êtes livrés à lui, vous a-t-il jamais rendus heureux, & trouve-t-on le centuple en le ſervant ? Voilà, Chrétiens Auditeurs, à quoi il faut que vous répondiez, mais à quoi vous ne pouvez bien répondre que par la réformation de vos mœurs & par un parfait changement de vie. Que ce ſoit donc là déſormais l'exercice de votre foi : *Theſaurizate vobis theſauros in cœlo ;* Matth. 6. 6. amaſſez des tréſors pour le ciel. Au lieu de ces vertus mondaines dont vous vous parez, & qui ne ſont devant Dieu de nul mérite ; au lieu de cette prudence de la chair, de cette politique, de cette force païenne, entrez dans la pratique de ces vertus chrétiennes, qui ſeront pour vous des ſources fécondes de béatitude & de gloire. Apliquez-vous non-ſeulement à vous aſſurer, mais à aug-

menter votre récompense par vos bonnes œuvres. C'est à quoi jusques à présent vous n'avez point pensé ; mais il est encore tems d'y pourvoir. Car vous pouvez encore réparer par votre ferveur toutes vos pertes. Vous pouvez encore racheter ces jours malheureux, où vous n'avez rien fait ni pour Dieu, ni pour votre ame. Vous pouvez même, à l'exemple des ouvriers de l'Evangile, commençant tard & à la derniere heure du jour, être aussi bien récompensés que ceux qui sont venus dès le matin & qui ont travaillé toute la journée. Or si vous le pouvez, êtes-vous excusables de ne le faire pas ? Récompense du ciel, récompense qu'il faut mériter comme Jesus-Christ ; c'est ce que vous avez vu : mais pour la mériter comme Jesus-Christ, j'ajoute qu'il faut souffrir comme Jesus-Christ ; vous l'allez voir dans la Seconde Partie.

## PARTIE II.

C'Est un ordre établi de Dieu, & le monde même tout perverti qu'il est dans ses maximes, est obligé de s'y soumettre & de le reconnoître : on n'arrive point à la gloire par le plaisir ; mais il faut renoncer au plaisir, quand on se propose d'acquérir la véritable gloire ; car le plaisir ne conduit à rien, je dis à rien de solide, ni à rien de grand. Jamais ce qui s'appelle vie de plaisir n'a produit une vertu, n'a inspiré de sentimens nobles, n'a élevé l'homme au-dessus de lui-même. Soit donc par la nature des choses, soit par un effet de la corruption du péché, le plaisir & la gloire dans cette vie sont incompatibles ; & quiconque présume qu'il pourra les accorder, se flatte &

se trompe, séduit par les fausses idées qu'il a de l'un ou de l'autre. En un mot, où régne l'amour du plaisir, il faut que le desir de la gloire cesse ; & où le desir de la gloire est sincère, il faut que le plaisir soit sacrifié. C'est ainsi que le concevoient les Sages mêmes du paganisme, & ils le concevoient bien. Or si cela est vrai de la gloire en général, & même en particulier de cette gloire profane que l'ambition des hommes recherche, quel jugement devons-nous faire de la gloire du Ciel, de cette gloire pour laquelle nous avons tous été créés, mais sur quoi nous avons perdu nos droits, en perdant la grace de l'innocence, & où il n'y a plus de retour pour nous que par les œuvres de la pénitence ; de cette gloire, où nous ne pouvons prétendre que par la croix de Jesus-Christ, & qu'il ne nous est pas même permis d'espérer, si nous ne sommes, comme dit S. Paul, entés sur Jesus-Christ, & sur Jesus-Christ souffrant & mourant : *si complantati facti sumus similitudini mortis ejus, simul & resurrectionis erimus.* Rom. 6. Non, mes chers Auditeurs, je le répete, jamais les plaisirs de la vie ne nous feront parvenir à cette gloire. Il faut y aller par la voie des souffrances : premiere vérité, qui confondra éternellement la molesse, la délicatesse des mondains. Mais d'ailleurs toutes sortes de souffrances ne conduisent pas à cette gloire ; autre vérité qui doit détromper une infinité de Chrétiens, que nous voyons souffrir dans le monde, mais qui ne souffrent pas en Chrétiens. Deux importantes leçons que j'ai encore à développer, & que je regarde comme les deux points

(. . .)

les plus essentiels de la morale évangélique.

Il faut comme Jesus-Christ, aller à la gloire céleste par la croix & par les souffrances. Heureux ! si par là nous en trouvons le chemin ; mais malheur à nous, si nous nous figurons qu'on y arrive par une voie plus douce & plus commode, & qu'il y ait pour cela des conditions & des états privilégiés. Que n'ai-je le zéle de S. Paul pour graver profondément dans vos cœurs ce grand principe ? C'est ce que le Sauveur du monde fit entendre aux enfans de Zebedée, qui passoient néanmoins pour ses disciples favoris, quand il réprima par la dureté aparente de sa réponse la vanité de leur prétention. Vous me demandez, leur dit-il, d'être assis & honorablement placés dans mon Royaume, & moi je vous demande si vous pouvez boire le calice que je boirai moi-même avant vous ? Comme s'il leur eût dit : favoris & disciples tant qu'il vous plaira, si vous ne participez à ce calice dont je vous parle, à ce calice d'amertume & de douleur, il n'y a pour vous dans mon Royaume, ni place ni rang ; & quiconque refuse d'accepter cette condition & n'a pas le courage de passer par cette épreuve, doit renoncer à ma gloire & compter qu'il en est exclus. C'est ce que le même Sauveur nous a fait voir dans sa propre personne, & ce qu'il déclara à ses Apôtres sur le point qu'il étoit de retourner à ce Royaume céleste, qu'il avoit quitté pour descendre sur la terre. *Nonne hæc oportuit pati Christum, & ita intrare in gloriam suam ?* Vous vous étonnez de ce que le Christ a souffert, & votre foi en est troublée ; mais ignorez-vous les divines Ecritures, & n'avoit-il Luc. c. 24.

pas été dit qu'il souffriroit de la sorte & qu'il entreroit ainsi dans la gloire ? Or s'il le falloit pour le Christ, *oportuit*, ne le faut-il pas pour nous ? & qui peut se plaindre d'une loi que le Fils même de Dieu a voulu & a dû subir ? Aussi les Saints, au moins ceux de la loi de grace, non-seulement se sont consolés, mais se sont réjouis, mais se sont glorifiés dans les afflictions de cette vie, parce qu'ils les ont toujours regardées comme la route sûre & infaillible qu'ils devoient suivre pour parvenir au terme de leur bonheur. Au lieu que David par un moment de confiance, mais d'une confiance encore judaïque, c'est-à-dire, d'une confiance qui se proposoit encore quelque chose de terrestre & de charnel, & qui ne s'élevoit pas aussi parfaitement que la nôtre aux biens spirituels & célestes : au lieu, dis-je, que David, pour chercher du soulagement dans ses maux, faisoit à Dieu
Ps. 142. cette priere, & lui disoit : *Educes de tribulatione animam meam* ; délivrez-moi, Seigneur, des tribulations qui m'accablent ; les Saints de la loi nouvelle, par un esprit tout opposé, mais bien plus épuré & plus éclairé ont cru devoir dire : non, Seigneur, ne nous en délivrez pas. Ce sont des tribulations ; il est vrai, mais des tribulations salutaires, dont, malgré les révoltes de la nature, nous nous glorifions
Rom. & nous nous félicitons : *Gloriamur in tribulationibus nostris.* Ce sont des maux qui nous
c. 5. abbatent, mais qui par un effet tout divin, au même tems qu'ils nous abbatent aux yeux des hommes, nous détachent de nous-mêmes & nous élevent à vous : des maux qui sont les gages précieux de ce véritable, de cet unique

de ce ſouverain bien que nous attendons. Et à quoi nous réduiriez-vous, Seigneur, reprenoit au nom de tous les autres Saint Gregoire Pape, pénétré de cette vérité : à quoi, mon Dieu, nous réduiriez-vous ſi par une miſéricorde qui nous perdroit vous veniez à nous délivrer de ces maux que nous endurons, puiſque vous nous aſſurez dans toutes vos Ecritures, que la ſouffrance doit faire tout le mérite de notre eſpérance ; & par conſéquent qu'elle en doit être le plus ferme & le plus ſolide appui ? Où en ſerions-nous ſi n'étant plus dans le monde ni affligés, ni humiliés, ni mortifiés, ni perſécutés, nous n'avions plus ce qui eſt, ſelon le témoignage de votre Apôtre, le caractère le plus viſible & le plus certain de vos prédeſtinés ? Ne nous écoutez donc point, Seigneur, ſi jamais nous ſouhaitions d'avoir ſur la terre un ſort plus tranquille ; & rejettez notre priere ſi nous étions aſſez inſenſés pour vous demander une telle grace. Donnez-nous des ſecours puiſſans pour nous ſoutenir & un fonds de patience pour ſouffrir avec ſoumiſſion ; mais ne nous puniſſez pas, Seigneur, juſques à nous traiter dans la vie plus favorablement que vous ne l'avez été, & juſqu'à éloigner de nous ce qui doit nous donner une ſainte reſſemblance avec vous. Ainſi, dis je, ont parlé les Saints ; & ce langage, qui ſelon la prudence de la chair paroît folie, étoit dans eux la plus éminente ſageſſe.

C'eſt cela même qui a donné à ces grands hommes & à ces fidéles ſerviteurs de Dieu, ſur le ſujet des proſpérités temporelles, des ſentimens ſi contradictoirement opoſés à la cupidité & à l'amour propre. C'eſt ce qui les

a fait trembler, quand ils se sont vus dans des états dont le monde leur aplaudissoit, & où consiste en effet la félicité des enfans du siécle, mais dont ils craignoient les suites funestes ; par raport à cette félicité qu'espérent les enfans de Dieu. C'est ce qui les a convaincu aussi-bien que S. Augustin, qu'une prospérité complette, s'il y en avoit une dans le tems présent, feroit une réprobation commencée, & qu'un homme sur la terre parfaitement heureux, s'il raisonnoit bien, devroit ou se croire perdu, ou se condamner pour toute sa vie à pleurer & à gémir : pourquoi ? parce qu'il n'y auroit point de moment où il ne dût être touché & allarmé de cette pensée : je ne suis pas dans la voie de Dieu. Ce n'est point par là que Dieu a conduit ses élus. Comblé de biens comme je le suis, & souffrant aussi peu que je souffre, s'il y a une éternité bienheureuse, je n'ai nul lieu de croire qu'elle soit pour moi, & j'ai d'affreuses présomptions qu'elle n'est pas pour moi. Pensée désolante pour un Chrétien ! C'est dans cette vue que Jesus-Christ a prononcé ces fameux anathêmes à quoi le monde ne souscrira jamais, mais qui subsisteront malgré le monde, & qui malgré le monde auront leur effet ; anathême contre les riches voluptueux : *Va vobis divitibus* ; anathême contre ceux à qui rien ne manque & qui vivent selon les desirs de leurs cœurs ; *Va vobis qui ridetis, qui saturati estis* ; c'est-à-dire, anathême contre ceux que le monde a toujours été en possession de béatifier & de canoniser. Et c'est par la même raison que ce divin Maître a érigé en béatitude ce que le monde déteste, & ce qu'il a

*Luc. 6. 6.*

*Ibidem.*

le plus en horreur : bienheureux les pauvres ; *Beati pauperes* : bienheureux ceux qui pleurent ; *Beati qui lugent* : bienheureux ceux qui ſouffrent perſécution : *Beati qui perſecutionem patiuntur.* Enfin c'eſt ce que les Apôtres Paul & Barnabé prêchoient avec tant de zéle, quand ils alloient, dit S. Luc, viſitant les Egliſes chrétiennes, fortifiant le courage des diſciples, les exhortant à perſévérer dans la foi, & leur remontrant que c'étoit par les afflictions & les peines qu'ils devoient entrer dans le Royaume de Dieu : *Confirmantes animas diſcipulorum, & exhortantes ut permanerent in fide, & quoniam per multas tribulationes oportet nos intrare in regnum Dei.* *Matth.* c. 5. *Ibidem.* *Ibidem.* *Act.* 14.

Telle eſt la loi que Dieu dans le conſeil de ſa providence a porté, & qu'il ne changera pas pour nous. Cependant au mépris de cette loi on veut être heureux dans le monde ; & quoique les ſouffrances ſoient la marque la plus certaine des élus de Dieu, par une infidélité dont on ne fait nul ſcrupule, & qu'on ne ſe reproche jamais, on conſent à n'avoir point cette marque ſpéciale de prédeſtination pour le ciel, pourvu que l'on ſoit, ſi je puis ainſi parler, des prédeſtinés de la terre. A quelque prix que ce puiſſe être, on veut autant qu'il eſt poſſible, écarter tout ce qui fait de la peine & qui incommode, & ſans balancer on renonce, au moins dans la pratique & par les œuvres, aux béatitudes de Jeſus-Chriſt, pour jouir des béatitudes du ſiécle. Que cet adorable Sauveur, que les Saints après lui ſoient arrivés à la gloire par la croix & par les tribulations, on prétend y arriver par la joie & par le plaiſir. Car au même tems quon ne veut rien

ſouffrir, on veut néanmoins d'ailleurs, par un ſecret inconnu à Jeſus-Chriſt même, & par une contradiction que les Saints n'ont jamais accordée, ſe ſauver dans le monde, c'eſt-à-dire qu'on veut ſe ſauver dans le monde, tandis qu'on n'y reſpire que le plaiſir, qu'on y raporte tout au plaiſir, qu'on y cherche avec ſoin & en tout le plaiſir, qu'on ne penſe qu'à y mener une vie de plaiſir, & qu'on n'y connoît point d'autres biens que le plaiſir. Mais que fait Dieu, Chrétiens? Remarquez ces deux traits de ſa miſéricorde & reconnoiſſez le déſordre de votre conduite; afin que les plaiſirs du monde ne vous corrompent pas & que ce ne ſoient pas des obſtacles à votre bonheur éternel, Dieu qui veut en quelque ſorte malgré vous-mêmes vous ſauver, mêle ces plaiſirs d'amertumes; vous y fait trouver des dégoûts, vous les rend fades & inſipides. C'eſt ce que vous éprouvez à toute heure: & vous qui contre tous les deſſeins de Dieu voulez vous perdre, malgré toutes les amertumes qui s'y rencontrent vous êtes avides de ces plaiſirs, vous les deſirez ardemment, vous vous y attachez opiniâtrement; & tout inſipides qu'ils ſont, vous les préférez aux délices pures de cette gloire, dont la ſeule eſpérance ſeroit déja pour vous une félicité anticipée. Semblables à l'infortuné Eſaü, qui pour contenter ſeulement une fois la faim qui le preſſoit, vendit ſon droit d'aîneſſe, & fut par-là fruſtré de la bénédiction de ſon Pere, vous ſacrifiez à des vaines douceurs & à quelques momens d'une volupté paſſagere, le ſaint héritage qui vous étoit acquis.

Ce n'eſt pas aſſez, Dieu vous envoie des

ſouffrances ; & par une bonté paternelle, il les attache à votre condition, à vos emplois, aux engagemens que vous avez dans le monde. Car quelques meſures que l'on prenne on ne peut être en commerce avec le monde, ſans y trouver ſans ceſſe des ſujets de mortification & de chagrin. Si vous connoiſſiez le don de Dieu ; vous ne penſeriez qu'à le bénir d'en avoir ainſi ordonné, & vous n'auriez que des actions de graces à lui rendre, de vous avoir pourvu d'un ſi puiſſant préſervatif contre les dangers & les écueils de votre état. Quelqu'avantageuſe, ſelon le monde, que pût être votre deſtinée, vous ne vous croiriez pas abandonnés du ciel ni réprouvés, puiſque vous auriez encore part au calice du ſalut. Mais quel uſage faites-vous d'un ſi précieux talent ? A ce deſir inſatiable des plaiſirs du monde que je viens de vous reprocher, vous joignez l'abus des ſouffrances par où Dieu vouloit vous ſanctifier : & comme vous vous pervertiſſez par les plaiſirs mêmes que vous ne goûtez pas & qui ne vous ſatisfont pas ; ainſi vous pervertiſſez-vous par les croix mêmes que vous portez, mais dont vous ne profitez pas. Car toute ſortes de ſouffrances ne conduiſent pas à la gloire que Dieu nous découvre dans le myſtère de ce jour ; ſi cela étoit, l'enfer ne ſeroit plus enfer : il faut que ce ſoit des ſouffrances pour la juſtice, parce qu'il n'y en a point d'autres que Dieu puiſſe couronner ni qui puiſſent avoir de la proportion avec cette vie bienheureuſe où Jeſus-Chriſt après lui nous apelle. Souffrir, parce qu'on a le cœur déchiré de mille paſſions ; ſouffrir, parce qu'on eſt dévoré par une ambition que rien ne peut

ſatisfaire ; ſouffrir parce qu'on eſt poſſédé d'une envie ſecrette ; ſouffrir parce qu'on a dans l'ame la haine & le fiel, c'eſt ſouffrir plus que n'ont ſouffert les pénitens les plus auſtères, & plus que ne ſouffrent ces malheureux condamnés par la juſtice & la rigueur des loix à traîner leurs chaines dans un eſclavage dur & honteux. Mais c'eſt ſouffrir comme les démons pour l'iniquité, & il répugne à la ſainteté de Dieu de tenir compte aux hommes de ce qu'ils ſouffrent pour de ſi indignes ſujets. Si donc l'on prétend au Royaume de Dieu, il faut ſouffrir pour la cauſe de Dieu ; il faut ſouffrir pour la charité, ſouffrir pour la vérité, ſouffrir pour la paix, ſouffrir pour l'obéiſſance : car tout cela eſt renfermé dans cette juſtice chrétienne, dont parloit le Fils de Dieu, quand il diſoit, *Beati qui perſecutionem patiuntur propter juſtitiam, quoniam ipſorum eſt regnum cœlorum.* Souffrir plutôt que de ſe venger & de repouſſer une injure en rendant le mal pour le mal ; c'eſt ce que j'apelle ſouffrir pour la charité ; ſouffrir plutôt que de trahir ſa conſcience, plutôt que de manquer à ſon devoir, plutôt que d'aprouver le vice, c'eſt ce que j'appelle ſouffrir pour la vérité ; ſouffrir plutôt que de cauſer du trouble en voulant ſe défendre & ſe juſtifier, c'eſt ce que j'apelle ſouffrir pour la paix ; ſouffrir plutôt que de murmurer & de ſe plaindre, plutôt que de réſiſter aux puiſſances légitimes, c'eſt ce que j'apelle ſouffrir pour l'obéiſſance. Voilà les ſouffrances que Dieu accepte, & qu'il récompenſe dans ſon Royaume. Mais ma douleur eſt, Chrétiens, que les vôtres ne ſont pas communément de ce caractère ; ma

*Matth. c. 5.*

douleur eſt, qu'au lieu que les Saints diſoient en s'adreſſant à Dieu, *Propter te mortificamur tota die*, c'eſt pour vous, Seigneur, que nous ſommes perſécutés & que nous voulons l'être; c'eſt pour vous que nous nous perſécutons en quelque maniere nous-mêmes, & que nous nous mortifions; peut-être ceux qui m'écoutent & à qui je parle pourroient dire au monde: c'eſt pour toi que je me mortifie, monde, dont je me ſuis fait l'eſclave, c'eſt pour toi que je me captive, c'eſt pour toi que je me fais violence, c'eſt pour toi que je ſouffre tout ce que les ſerviteurs de Dieu ont ſouffert pour Dieu. Or qu'arrive-t-il delà? ce qui me paroît & qui doit vous paroître, mes chers Auditeurs, le comble de tous les malheurs de l'homme: vous allez à la perdition & à la mort, par où les juſtes & les vrais Chrétiens vont au ſalut & à la vie. Car les ſouffrances menent à l'un & à l'autre; & ce n'eſt point, je le répete, préciſément par les ſouffrances que Dieu fait le diſcernement des élus & des réprouvés; c'eſt par la qualité, c'eſt par le motif, c'eſt par le principe & la fin des ſouffrances. Cependant j'en reviens toujours à la propoſition générale, que pour entrer dans cette Patrie, dont les portes aujourdhui vous ſont ouvertes, & pour mériter d'y être reçu, il faut ſouffrir. Rom. c. 8.

Cette parole, Chrétiens, vous paroît dure, mais j'oſe dire qu'elle ne doit point l'être pour vous, & en voici la raiſon à laquelle je vous défie de repliquer. Car que ne ſouffrez-vous pas tous les jours, & que n'êtes-vous pas déterminés à ſouffrir pour le monde? Que ne ſouffrez-vous pas pour vous établir

& pour vous pouſſer dans le monde ? Ce deſir d'acquérir de la gloire que ne vous fait-il pas entreprendre ; cette ambition de vous élever, que ne vous fait-elle pas prendre ſur vous ! S'il s'agit de votre fortune, épargnez-vous votre ſanté, ménagez-vous votre repos, vous plaignez-vous qu'il vous en coûte de l'aſſujettiſſement & du travail ? Avec quelle patience ne ſuportez-vous pas tout ce qui ſe préſente de plus fâcheux & de plus pénible ? avec quelle ardeur & quel courage ne paſſez-vous pas par-deſſus toutes les difficultés ? Pour peu que vous ayez de bonheur & que les choſes vous ſuccedent, que ne trouvez-vous pas aiſé ? Faut-il vous exciter & vous animer ? Avez-vous beſoin pour cela de rémontrances ? Ne vous le faites-vous pas à vous-mêmes, & ne vous en ditez-vous pas plus que je ne vous en dirai jamais ? Or ſouffrez pour Dieu ce que vous ſouffrez pour le monde, je ne vous demande pas davantage. Vous en faut-il un motif preſſant, touchant, convaincant ? Ne l'avez-vous pas dans cette gloire qui vous eſt propoſée comme le terme de votre eſpérance ? y a-t-il un autre bien plus précieux pour vous que cette gloire, où vous n'aurez plus rien à deſirer, plus rien à demander, plus rien à rechercher, parce qu'elle comblera toute la capacité de votre cœur : que cette gloire durable & éternellement aſſurée, que jamais rien ne vous enlevera, que jamais rien ne troublera, que jamais rien ne bornera que cette gloire après laquelle les Saints ont tant ſoupiré, vers laquelle ils élevoient ſans ceſſe leur eſprit, ils tournoient ſans ceſſe leurs regards, & dont la ſeule vue, quoiqu'obſcure

& encore imparfaite, dont le ſeul avant-goût ſur la terre, les raviſſoit, les tranſportoit, &, pour m'exprimer ainſi, les enivroit: que cette gloire où le Fils de Dieu ſouhaitoit ſi ardemment de retourner, dont il parloit ſi ſouvent à ſes diſciples, ſur-tout depuis qu'il fut reſſuſcité & qu'il ſe vit ſur le point d'aller recevoir la couronne que ſon Pere lui avoit préparée. C'eſt là qu'il nous précede, Chrétiens; nous ſommes ſes membres, & il eſt notre Chef: partout où le Chef entre, il faut que les membres le ſuivent & qu'ils y ſoient placés avec lui. C'eſt-là qu'il traîne après ſoi comme en triomphe, & qu'il introduit tant d'ames juſtes, tant de Patriarches, de Prophétes, de Prédeſtinés de l'ancienne loi, qui depuis ſi long-tems attendoient ce Libérateur. Joignons-nous d'eſprit & de cœur à cette troupe glorieuſe; & diſpoſons-nous à la groſſir un jour nous-mêmes, & à partager avec eux la même gloire. Mais du reſte n'oublions jamais, (car c'eſt-là toujours qu'il s'en faut tenir, & ce qu'il faut poſer pour un principe néceſſaire & inconteſtable,) que c'eſt une récompenſe; qu'elle l'a été pour eux, & qu'elle le doit être pour nous; qu'ils l'ont acquiſe par la ſainteté de leurs œuvres, par la ferveur de leur piété, ſur-tout par leur patience inaltérable & leur conſtance à ſouffrir, & que c'eſt ainſi que nous la devons mériter. Défions-nous de notre foibleſſe; mais ne craignons point toutefois que les forces nous manquent; puiſque Jeſus-Chriſt eſt à la droite de ſon Pere, comme notre médiateur, comme notre Pontife pour faire deſcendre ſur nous ſes graces les plus

puiſſantes. Allons à ſon trône, à ce trône de gloire & de miſéricorde tout enſemble, lui préſenter nos hommages, lui offrir nos prieres, lui propoſer nos beſoins, l'adorer & l'invoquer, juſqu'à ce que nous puiſſions dans l'éternité le voir & le poſſéder. C'eſt ce que je vous ſouhaite, &c.

SERMON

# SERMON
## POUR LA FESTE DE LA PENTECOSTE.

Repleti ſunt omnes Spiritu Sancto.

*Ils furent tous remplis du Saint-Eſprit.* Au livre des Actes, chap. 2.

MADAME, *

C'EST le grand Myſtére qui eſt accompli pour la premiere fois dans les Apôtres, & qui doit s'accomplir en nous, ſi nous ſommes diſpoſés, ainſi qu'ils l'étoient à recevoir ce don céleſte de l'eſprit de Dieu. Car Jeſus-Chriſt par ſa mort l'a mérité pour nous auſſi-bien que pour les Apôtres; il le demanda pour nous à ſon Pere en le demandant pour les Apôtres; & la ſolemnité que nous célébrons, n'eſt point comme les autres fêtes de

* La Reine d'Angleterre.

l'année, une ſimple commémoration, mais le myſtére même de la deſcente du Saint-Eſprit: Myſtére toujours ſubſiſtant, & qui juſqu'à la fin des ſiécles ſubſiſtera dans l'Egliſe de Dieu, tandis qu'il y aura des Fidéles en état d'y participer, & qui ſe mettront en devoir de le renouveller dans leurs cœurs. Or il ne tient qu'à nous, Chrétiens, d'être de ce nombre, puiſqu'il eſt vrai, & même de la foi, que par les Sacremens de la loi de grace nous pouvons tous les jours recevoir le Saint-Eſprit, & qu'en vertu des promeſſes du Sauveur, le même Eſprit qui deſcendit viſiblement ſur les Diſciples aſſemblés dans Jéruſalem, deſcend encore actuellement & véritablement ſur nous, non pas avec le même éclat ni avec les mêmes prodiges, mais avec les mêmes effets de converſion & de ſanctification, quand il trouve nos ames bien préparées, & que nous prenons ſoin de les lui ouvrir. Il eſt donc, mes chers Auditeurs, d'un intérêt infini pour vous & pour moi, de bien comprendre quel eſt cet eſprit que le Fils de Dieu nous a promis & dont la miſſion ineffable doit opérer en nous ce qu'elle opéra dans les Apôtres. Car malheur à nous, ſi par notre infidélité nous y aportons quelque obſtacle; malheur, pour me ſervir de l'expreſſion de S. Paul, ſi nous contriſtons le Saint-Eſprit, & ſi nous négligeons d'entrer dans les diſpoſitions où nous devons être, pour avoir part à ſes graces. Divin Eſprit, ſource féconde d'où procéde toute grace excellente & tout don parfait, répandez ſur moi un rayon de cette lumiere, dont les Diſciples de Jeſus-Chriſt furent pénétrés, quand vous repoſâtes

sur eux. Donnez-moi une de ces langues de feu, qui parurent sur leurs têtes, lorsqu'intérieurement éclairés, animés, fortifiés, ils commencerent à parler. Dans l'obligation où je suis d'annoncer à mes Auditeurs, les vérités du salut, votre secours m'est nécessaire, & je vous le demande par l'intercession de Marie. *Ave Maria.*

LE monde dans l'état malheureux où l'a réduit le péché, ne peut recevoir le Saint-Esprit. C'est la plus sensible marque & la plus funeste que Jesus-Christ nous ait donnée de la réprobation du monde; en prononçant contre lui cet anathême, il n'en a point aporté d'autre raison, sinon que le monde dans l'excès de son aveuglement ne sçait pas même ce que c'est que l'Esprit de Dieu: *Spiritum veritatis quem mundus non potest accipere, quia non videt eum, nec scit eum.* Joan. 6. 19. Il est donc, concluoit S. Chrysostome, du devoir des Prédicateurs de l'Evangile, de faire connoître au monde ce divin Esprit. Et c'est ce que j'entreprends dans ce Discours, où j'ai à vous exposer le mystére de notre Religion, non-seulement le plus sublime, mais le plus édifiant & le plus touchant. Quand S. Paul venant à Epheſe, demanda aux Disciples qu'il y trouva, si depuis qu'ils avoient reçu la Foi, ils avoient reçu le Saint-Esprit, *Si Spiritum sanctum accepistis credentes?* surpris d'une telle demande & confus, ils lui répondirent ingénuement, qu'ils n'avoient pas même oui dire qu'il y eût un Saint-Esprit: *Sed neque si Spiritus sanctus est, audivimus.* Combien de Chrétiens, disons mieux, combien de mondains, à

Act. 6. 19. Ibid.

la honte du Christianisme qu'ils professent, vivent aujourdhui dans la même ignorance, & peut-être dans une ignorance encore plus criminelle ? Car il ne suffit pas pour le salut, de sçavoir que le Saint-Esprit est la troisiéme personne de l'adorable Trinité, qu'il est consubstantiel au Pere & au Fils ; qu'il procéde éternellement de l'un & de l'autre ; ce sont des points de créance qui nous aprennent ce que le Saint-Esprit est en lui-même & par raport à lui-même. Mais de plus, mes chers Auditeurs, il faut sçavoir ce qu'il est par raport à nous, ce qu'il doit produire en nous, pourquoi il nous est envoyé, ce que nous devons faire pour le recevoir, & par où nous pouvons juger si nous l'avons reçu. Or, combien de lâches Chrétiens, uniquement occupés du monde, ne se sont jamais mis en peine de s'instruire sur tout cela ; & plus condamnables que les disciples d'Ephese, pourroient faire encore aujourdhui cet aveu honteux ? *Sed neque si Spiritus sanctus est, audivimus* ; comment aurions-nous reçu le Saint-Esprit, puisque nous ignorons même ce que c'est que le Saint-Esprit ? Quoiqu'il en soit, voici, mes Freres, l'idée que je vais vous en donner, & que je tire du mystére que nous célébrons. Cet Esprit dont les Apôtres reçûrent les prémices & la plénitude, fut pour eux, & est par proportion pour nous, un esprit de vérité, un esprit de sainteté, & un esprit de force. Apliquez-vous à ces trois pensées. C'est un esprit de vérité, parce qu'en nous remplissant de ses lumieres, il nous enseigne toute vérité : ce sera la premiere Partie. C'est un esprit de sainteté, parce qu'en s'unissant à

nous, il détruit en nous tout ce qu'il trouve, non-seulement d'impur & de charnel, mais d'imparfait & de terrestre, opposé à la vraie sainteté : ce sera la Seconde Partie. Et c'est un esprit de force, parce qu'il nous rend capables de tout faire & de tout suporter pour Dieu, en nous inspirant une vertu surnaturelle, & un courage au-dessus de toute difficulté : ce sera la conclusion. Qualités du Saint-Esprit, qui nous sont sensiblement représentées par ce feu mystérieux & miraculeux, sous le symbole duquel il fut donné aux Apôtres. Car le feu, qui de tous les élémens est le plus noble, a la vertu d'éclairer, de purifier & d'échauffer. Or ce sont justement à notre égard les trois propriétés de l'Esprit de Dieu. Comme esprit de vérité, il nous éclaire ; comme esprit de sainteté, il nous purifie, & comme esprit de force, il nous anime. Comme esprit de vérité, il nous détrompe de nos erreurs ; comme esprit de sainteté, il nous détache de nos engagemens criminels, & comme esprit de force, il nous fait triompher de nos foiblesses. Comme esprit de vérité, il éleve & perfectionne nos esprits ; comme esprit de sainteté, il réforme & change nos cœurs, & comme esprit de force, il remue toutes nos puissances par le zéle qu'il excite en nous, quand il veut que nous agissions pour la gloire & les intérêts de Dieu. Trois effets de la sainte présence, que Dieu nous découvre en ce grand jour, & qui vont faire tout le sujet de votre attention.

I. PART. ENſeigner la vérité, c'eſt une choſe qui peut convenir à l'homme, & qui n'eſt point au-deſſus de la portée de l'homme : Mais enſeigner ſans exception toute vérité, mais l'enſeigner ſans diſtinction à toute ſorte de ſujets, mais pouvoir l'enſeigner en toutes manieres, c'eſt ce qui n'apartient qu'à Dieu, & de quoi tout autre eſprit que celui de Dieu eſt abſolument incapable. Auſſi eſt-ce le caractère le plus eſſentiel & le plus divin que Jeſus-Chriſt dans l'Evangile ait attribué au Saint-Eſprit : *Joan. c. 16. Cùm autem venerit ille, docebit vos omnem veritatem* : & c'eſt ce même caractère qui me ſemble d'abord avoir paru plus ſenſiblement en ce jour ſolemnel, où cet Eſprit de vérité deſcendit ſur les Apôtres & ſur tous les Diſciples aſſemblés. En voici la preuve, que je vous prie d'écouter.

Non, dit S. Auguſtin, peſant ces paroles, *omnem veritatem*, il n'apartient qu'à l'Eſprit de Dieu d'enſeigner & de perſuader toute vérité : Car il y a des vérités que la chair & le ſang ne révelent point, des vérités qui choquent & qui révoltent la raiſon humaine, des vérités dont la nature s'effraie, des vérités humiliantes, gênantes, mortifiantes, mais qui ſont par là même des vérités ſalutaires & néceſſaires : en un mot, des vérités que l'homme, ſelon le terme de l'Evangile ne ſçauroit porter, beaucoup moins goûter ni aimer. S'il arrive donc qu'il vienne à en être ſincérement & efficacement perſuadé, ce ne peut être que l'effet d'un eſprit ſupérieur, qui agit en lui & qui l'éleve au-deſſus de lui. Or il n'y a que l'Eſprit de Dieu qui ait ce pouvoir. L'eſprit de l'homme, dit S. Chryſoſtome, aprend à

l'homme & lui persuade ce qui satisfait l'amour-propre, ce qui flatte la vanité, ce qui excite la curiosité, ce qui favorise la cupidité : voilà ce qui est son ressort. Mais ce qui combat nos passions, & ce qui est contradictoirement opposé à toutes les inclinations de l'homme, ne pouvant pas venir du fond de l'homme, & d'ailleurs étant vérité, il faut necessairement que ce soit l'esprit de Dieu qui nous l'enseigne & qui nous le persuade. De même, c'est une marque sûre & infaillible de l'esprit de Dieu d'enseigner la vérité à toute sorte de sujets ; & la raison en est évidente : parce qu'il se trouve dans le monde des sujets si mal disposés, soit à comprendre la vérité, soit à s'y soumettre & à la croire, quand même ils la comprennent, qu'il n'y a que le Dieu de la vérité qui puisse les en rendre capables. En effet, donnez au docteur le plus consommé & au plus habile homme de la terre, certains esprits grossiers à instruire ; avec toutes ses lumieres, il ne les éclairera pas. Donnez-lui à persuader certains esprits obstinés & entêtés ; avec toutes ses démonstrations, il ne les persuadera pas. Mais quand l'esprit de Dieu s'en rend le maître, ni l'entêtement de ceux-ci, ni la stupidité de ceux là, n'est un obstacle aux impressions toutes-puissantes de la vérité ; pourquoi ? parce que cet esprit qui est souverainement & par excellence l'esprit de vérité, en se communiquant à nous, surmonte, ou plutôt détruit dans nous tous ces obstacles : c'est-à-dire, parce qu'un des effets de sa présence, est de corriger tous les défauts de nos esprits ; & qu'ayant formé lui-même tous les esprits,

il ſçait leur donner le tempérament qu'il lui plaît. Ainſi de groſſiers qu'ils étoient, il les rend, quand il veut agir en eux, ſpirituels & intelligents, & de rébelles à la vérité, ſouples & humbles pour lui obéir. Les autres maîtres cherchent des diſciples dociles, & qui par eux-mêmes aient déja des diſpoſitions pour entendre les vérités qu'on ſe propoſe de leur enſeigner : mais l'eſprit de Dieu n'a pas beſoin de ce choix : toutes ſortes de diſciples, indociles, peſants, incrédules, opiniâtres, prévenus, lui peuvent convenir, dit Saint Chryſoſtome, parce qu'il ſçait faire de tous, autant de ſujets propres à être inſtruits ; & c'eſt la merveille que les Prophétes nous ont diſtinctement marquée : *Joan. 6.* *Eſt ſcriptum in Prophetis, & erunt omnes docibiles Dei.*

Enfin, c'eſt l'ouvrage de l'homme d'enſeigner la vérité d'une maniere bornée & limitée ; je veux dire de l'enſeigner à force de leçons & de préceptes, & de la faire entrer dans les eſprits juſqu'à un certain point de perſuaſion & de conviction. Ainſi les Philoſophes du paganiſme imprimoient-ils peu-à-peu dans l'eſprit de leurs auditeurs les vérités humaines qu'ils leur enſeignoient, y employant de longs diſcours & bien des paroles. Mais enſeigner dans un inſtant les vérités les plus profondes & les plus incompréhenſibles de la Religion ; mais les enſeigner ſans qu'il en coûte pour les aprendre, ni étude ni travail ; mais les enſeigner & les perſuader juſqu'à déterminer les hommes à mourir & à ſe ſacrifier pour elles, c'eſt les enſeigner en Dieu.

& d'une maniere qui justifie parfaitement l'efficace & l'opération de l'esprit de Dieu. Or voilà, mes chers Auditeurs, ce qui s'est accompli à la lettre dans la personne des Apôtres ; & ce que je remarque comme un des plus grands miracles qui jamais aient paru sous le ciel ; comme le miracle qui a le plus contribué à l'établissement de notre foi ; & dont nous devons pour cela conserver un éternel souvenir.

Car ne fut-ce pas un prodige bien étonnant de voir les Apôtres, au moment qu'ils reçurent le Saint-Esprit, aussi pénétrés des lumieres de Dieu, & aussi consommés dans la science du Royaume de Dieu, qu'ils avoient été jusques-là ignorans & remplis d'erreur ? Ne fut-ce pas un changement de la main du Très-haut, de les voir dans Jérusalem, prêchant des vérités qu'ils avoient fait profession, non-seulement de ne pas croire, mais de contredire ? Tandis qu'ils n'avoient eu pour maître que Jesus-Christ, (ô mystère adorable & impénétrable) vous le sçavez ; Jesus-Christ, tout Dieu qu'il étoit, n'avoit pas suffi, ce semble, pour leur faire entendre cette doctrine céleste qu'il étoit venu établir sur la terre. Quelque soin qu'il eût pris de leur en donner une intelligence parfaite, après trois années d'instruction, tout ce qui regardoit sa divine personne leur étoit encore caché ; son humilité les choquoit ; sa croix étoit pour eux un scandale ; ils ne comprenoient rien à ses promesses ; au lieu de la vraie rédemption qu'ils devoient attendre de lui, ils en figuroient une chimérique, c'est-à-dire, une rédemption temporelle, dont la vaine espérance les séduisoit ;

& quand ce Dieu-homme leur parloit de la néceſſité des ſouffrances, des avantages de la pauvreté, du bonheur des perſécutions, de l'obligation de pardonner les injures, juſques à aimer ſes ennemis, c'étoient, dit l'Ecriture, autant d'énigmes où ils ne comprenoient rien; *Et ipſi nihil horum intelexerunt; & erat verbum iſtud abſconditum ab eis*: pourquoi? parce qu'ils n'avoient pas encore reçu l'eſprit de Dieu, & que toutes ces vérités étoient de celles que le ſeul eſprit de Dieu peut enſeigner. Mais dans l'inſtant même que le Saint-Eſprit leur eſt donné, ces vérités qui leur avoient paru ſi incroyables, ſe dévelopent à eux. Ils en comprennent le ſecret; ils en découvrent les principes, ils en voient clairement les conſéquences. Renoncer à ſoi-même, & porter ſa croix, ce n'eſt plus dans leur idée une folie, puiſqu'ils font conſiſter en cela toute leur ſageſſe. Aimer ſes ennemis & pardonner les injures les plus atroces, ce n'eſt plus dans leur eſtime, ni foibleſſe, ni baſſeſſe, puiſque c'eſt par là qu'ils meſurent la grandeur & la force de l'eſprit chrétien. Ils ne comptent plus pour un bien les richeſſes de la terre, puiſqu'ils ſe font une béatitude d'être pauvres & de manquer de tout. Ils ne regardent plus la perſécution comme un mal, puiſqu'ils triomphent de joie d'en avoir été trouvés dignes. Je ne fais que rapporter ce que nous liſons dans le livre des Actes, & dans les ſaintes & admirables leçons que fit aux Apôtres ce divin Maître, & dont il les rendit capables lorſqu'il deſcendit ſur eux. Or quand je dis que le Saint-Eſprit les rendit capables de tout cela, je prétends, mes chers Auditeurs, vous faire connoître

Luc. ſ. 18.

avec moi, que c'eſt donc un eſprit qui enſeigne toute vérité. Car que ne peut enſeigner & perſuader celui qui enſeigne & qui perſuade le détachement de ſoi-même, l'oubli de ſoi-même, la haine de ſoi-même ?

Mais encore, quels hommes penſez-vous qu'étoient les Apôtres, avant que le Saint-Eſprit vint leur enſeigner ces vérités ? Ah ! Chrétiens, quelle merveille ! des hommes remplis de défauts ; des hommes, ſelon le reproche de Jeſus-Chriſt, inſenſés & lents à croire : *Stulti & tardi corde ad credendum* : des hommes charnels, & ne voulant juger des choſes de Dieu, que par les ſens : *Niſi videro, non credam* : des hommes intéreſſés, qui ne reconnoiſſoient pour vérité que ce qui étoit conforme à leurs deſirs, des hommes que le Sauveur lui-même avoit eu peine à ſuporter, & à qui dans le mouvement de ſon indignation il avoit dit : *O generatio incredula, quandiu vos patiar* ? Car c'eſt ainſi que l'Evangile nous les dépeint : & telle étoit même après la réſurrection du Fils de Dieu, la diſpoſition où ils ſe trouvoient encore, puiſque Jeſus-Chriſt en ſe ſéparant d'eux, & montant au ciel, leur reprocha leur incrédulité & la dureté de leurs cœurs. Sont-ce là des ſujets capables de profiter à l'école du Saint-Eſprit, & d'y être admis ? Oui, répond S. Chryſoſtome, ce ſont là les ſujets que le Saint-Eſprit choiſit pour en faire ſes Diſciples. S'ils étoient mieux diſpoſés, ils ne lui ſeroient pas ſi propres ; s'ils étoient plus ſpirituels & plus raiſonnables, il ne tireroit pas de leur converſion toute la gloire qu'il en veut tirer. Il lui en faut de ce caractère, pour montrer ce qu'il eſt, & ce qu'il peut. Jeſus-Chriſt

*Luc.* c. 24.

*Joan.* c. 10.

*Marc.* c. 9.

vient de les quitter en leur reprochant le déplorable état où il les laiſſoit. Voilà juſtement le fonds que cherchoit l'eſprit de vérité pour faire éclater ſa puiſſance. De ces incrédules, il fait les amis de la foi ; & de ces ignorans, les Docteurs de toutes les Nations : afin qu'il n'y ait perſonne ſur la Terre, qui ne puiſſe prétendre à la qualité de Diſciple du S. Eſprit, & dont le S. Eſprit ne puiſſe être le maître. Car s'il l'a été des Apôtres, de qui ne le ſera-t-il pas ?

Vous me demandez juſqu'à quel point il les perſuade ? juſqu'à les réſoudre à mourir pour la confeſſion des vérités qu'il leur enſeigne, juſqu'à les préparer au martyre & à leur en inſpirer des deſirs ardens. Car c'eſt pour cela que ces Diſciples de la vérité reçurent la plénitude de l'eſprit. Or en matiére de perſuaſion l'eſprit même de Dieu ne peut pas aller plus loin. Si Platon, dit S. Chryſoſtome, eût eu la préſomption d'exiger de ſes Sectateurs ce témoignage de la créance qu'ils avoient en lui ; s'il avoit voulu qu'ils ſoutinſſent ſa doctrine juſqu'à l'effuſion de leur ſang, bien-loin de s'attacher à lui, ils en auroient conçu du mépris ; pourquoi ? parce qu'ils ne les perſuadoit qu'en homme, & qu'en effet la perſuaſion qui vient de l'homme ne va pas à beaucoup près juſques-là. Tirez donc cette conſéquence & raiſonnez de la ſorte : Le S. Eſprit révélant aux Diſciples du Sauveur les vérités Evangéliques, leur révele en même tems que la foi de ces vérités ſera pour eux un engagement au martyre, que pour croire & pour ſoutenir ces vérités il leur en coûtera d'être maltraités, accablés, ſacrifiés

comme des victimes ; & il les persuade à cette condition ; marque visible & inconteſtable que c'eſt l'eſprit de Dieu.

Au reſte, Chrétiens, ne penſez pas que tout ceci ne ſe ſoit accompli qu'une fois, ou ne l'ait été que dans la perſonne de ces premiers Diſciples. Car S. Luc en termes exprès nous aſſure que le miracle dont je parle ſe renouvelloit tous les jours dans l'Egliſe naiſſante ; que le Saint-Eſprit deſcendoit ſur les Fidéles, tantôt quand on leur conféroit le ſaint Baptême, tantôt quand on leur impoſoit les mains, tantôt quand on leur annonçoit la parole du ſalut, & que par là on voyoit groſſir de jour en jour le nombre des croyans, c'eſt-à-dire, le nombre de ceux qui étoient perſuadés comme l'avoient été les Apôtres ; *Angebatur credentium in Domino multitudo.* Or ce qui arrivoit alors avec ces ſignes éclatans que Saint Luc raporte, c'eſt, malgré la perverſité du ſiécle, ce qui arrive encore aujourdhui, quoique d'une maniére plus ſimple ; c'eſt ce que nous avons vu nous-mêmes plus d'une fois, & ce que nous avons admiré, lorſque des eſprits libertins & obſtinés dans leur libertinage, que des mondains, des impies, des incrédules, qui vivoient au milieu de nous, touchés de cet eſprit de vérité, ont renoncé à leur impiété, ſe ſont ſoumis au joug de la religion, ont commencé à connoître Dieu & à le glorifier. Car ainſi le monde eſt-il devenu chrétien ; ainſi des ténebres de l'infidélité s'eſt-il converti à la lumiere pure de la foi ; & ainſi l'eſprit de Dieu, ſelon la parole de Dieu même, a-t-il rempli tout l'univers : *Spiritus Domini replevit orbem terrarum.* Act. 5. Sap. 1.

Mais qu'a fait le démon, ce prince des ténebres, ennemi des œuvres de Dieu & jaloux de ſa gloire ? Pour combattre ce miracle, il s'eſt efforcé, & il a même trouvé le moyen de pervertir l'univers par un eſprit tout contraire à l'eſprit de vérité, je veux dire, par l'eſprit du monde, qui en ſe communiquant & ſe répandant, a défiguré toute la face de la terre, que l'eſprit de Dieu avoit ſaintement & heureuſement renouvellée. Je m'explique. Car voici, mes chers Auditeurs, le déſordre de notre ſiécle, que nous ne pouvons aſſez déplorer. Tout l'univers eſt aujourdhui rempli de l'eſprit du monde, & on peut dire que l'eſprit du monde eſt comme l'eſprit dominant qui conduit tout. En effet, c'eſt l'eſprit du monde que l'on conſulte dans les affaires, c'eſt l'eſprit du monde qui regne dans les converſations, c'eſt l'eſprit du monde qui fait les liaiſons & les ſociétés, c'eſt l'eſprit du monde qui régle les uſages & les coutumes. On juge ſelon l'eſprit du monde, on parle ſelon l'eſprit du monde, on agit & on ſe gouverne ſelon l'eſprit du monde : le dirai-je ? on voudroit même ſervir Dieu ſelon l'eſprit du monde, & accommoder ſa religion à l'eſprit du monde. Et parce que cet eſprit du monde eſt un eſprit de menſonge, un eſprit d'erreur, un eſprit d'impoſture & d'hypocriſie par une conſéquence néceſſaire, & que l'expérience même ne nous fait que trop ſentir, de là vient qu'il n'y a rien dans le monde que de faux & d'aparent ; faux plaiſir, faux honneurs, fauſſes joies, fauſſes proſpérités, fauſſes promeſſes, fauſſes louanges, voilà pour les biens extérieurs. Fauſſes vertus, fauſſe prudence, fauſſe modération, fauſſe juſtice,

fauſſe générosité, fauſſe probité ; voilà pour les biens de l'eſprit. Mais ce qui eſt bien plus indigne, fauſſes converſions, fauſſes dévotions, fauſſes humilités, fauſſes pénitences, faux zéles pour Dieu, & fauſſes charités pour le prochain, voilà pour ce qui regarde le ſalut. De-là vient que les hommes du monde, pleins de cet eſprit, ſemblent n'avoir point d'autre étude, que d'impoſer aux autres & de ſe tromper eux-mêmes ; que de cacher ce qu'ils ſont, & de montrer ce qu'ils ne ſont pas. De-là vient que ſelon l'Apôtre, le monde eſt une ſcène où tout ſe paſſe en figure, où il n'y a rien de ſolide, ni de réel, où la flatterie eſt en crédit, où la ſincérité eſt odieuſe, où la paſſion ſoutenue de la ruſe & de l'artifice parle hardiment, où la vérité ſimple & modeſte, eſt captive & dans le ſilence. Pernicieux eſprit, qui à meſure qu'il s'empare du monde, y fait éclipſer les plus vives lumieres non-ſeulement du chriſtianiſme & de la religion, mais de la droite raiſon. Cependant, je le répete, c'eſt cet eſprit du monde qui s'inſinue, & qui s'introduit par-tout. On ne ſe contente pas de l'avoir pour ſoi ; on le communique, on travaille à le répandre. Un pere l'inſpire à ſes enfans ; il leur en fait des leçons ; il leur en donne des régles ; il les éleve ſelon cet eſprit, il les avance ſelon cet eſprit, & en les conduiſant ſelon cet eſprit, il ſe damne avec eux ſelon cet eſprit. Ce n'eſt pas ſeulement dans les Palais des Grands, que cet eſprit du monde exerce un ſouverain empire ; c'eſt dans les conditions particulieres, c'eſt parmi le peuple. Le dirai-je ? c'eſt juſques dans les plus ſaints états, juſques dans l'Egliſe & dans le Clergé. Car je vois

par exemple, dit S. Bernard, & je le vois avec douleur, que tout l'empreſſement & tout le zéle des Miniſtres de l'Egliſe, conſiſte à faire valoir leurs droits, à s'enfler de leur dignité, à jouir de leurs revenus & à en abuſer. Ainſi parloit-il de ſon tems. Or on ſçait bien, ajoutoit-il, que ce n'eſt pas l'eſprit de Dieu, mais l'eſprit du monde, qui leur inſpire ce zéle ambitieux & intéreſſé. Voilà donc l'eſprit du monde placé juſques dans le Sanctuaire. Vous me direz, que les Religieux même n'en ſont pas exempts; & que dans la profeſſion qu'ils font de renoncer au monde, ils ne laiſſent pas ſouvent d'en conſerver encore l'eſprit: je le ſçais, & c'eſt ce qui me fait trembler, quand je viens à rentrer dans moi-même. Mais ſi j'en dois trembler pour moi, quelle ſûreté peut-il y avoir pour vous? & ſi ce malheureux eſprit du monde peut aveugler & ſéduire un homme ſéparé du monde, que ne doivent pas craindre ceux qui par la néceſſité de leur état ſe trouvent expoſés à tous les dangers & à toutes les tentations du monde?

Quoi qu'il en ſoit, Chrétiens, reprenons, & par le miracle qu'a opéré dans les Apôtres le Saint-Eſprit, reconnoiſſons ce que nous ſommes devant Dieu. A en juger par les effets, cet eſprit de vérité, dont je viens de vous faire voir les merveilles & les prodiges, a-t-il été juſqu'à préſent un eſprit de vérité pour nous; & s'il ne l'a pas été, à quoi devons-nous l'imputer ſinon à l'endurciſſement & à la dépravation de nos cœurs? Quelque profeſſion que nous faſſions, comme Chrétiens, d'être les diſciples de cet eſprit de vérité, nous a-t-il tellement perſuadé des vérités du Chriſtianiſme,

nous les a-t-il fait goûter ? nous a-t-il mis dans la disposition sincére & efficace de les pratiquer ? Nous adorons en spéculation ces vérités ; mais y conformons-nous notre conduite ? nous en parlons peut-être éloquemment, mais nos mœurs y répondent-elles ? nous en faisons aux autres des leçons, mais en sommes-nous bien convaincus nous-mêmes ? Croyons-nous d'une foi bien vive qu'il faut pour être chrétien non-seulement porter sa croix, mais s'en faire un sujet de gloire ? qu'il faut pour suivre Jesus-Christ, renoncer intérieurement, non-seulement à tout, mais à soi-même ? qu'il faut pour lui apartenir, non-seulement ne pas flatter sa chair, mais la crucifier ? qu'il faut pour trouver grace devant Dieu, non-seulement oublier l'injure reçue, mais rendre le bien pour le mal ? Croyons-nous sans héſiter tous ces points de la Morale Evangélique, & pouvons-nous nous rendre témoignage que nous les croyons aussi solidement de cœur, que nous les confessons de bouche ; Les Apôtres au moment qu'ils reçurent le Saint-Esprit, furent prêts à mourir pour ces vérités ; sommes-nous prêts, je ne dis pas à mourir nous-mêmes, mais à faire mourir nos desirs déréglés & nos passions ? Suivant cette régle, y a-t-il lieu de croire que l'esprit de vérité nous a détrompés de mille erreurs qui causent tous les désordres du monde ; qu'il nous a désabusés de je ne sçais combien des fausses maximes qui nous pervertissent, qu'il nous a dessillé les yeux sur certains chefs, où nous nous formons des consciences qui sont autant de sources de damnation. S'il n'a rien fait en nous de tout cela, quelles preuves avons-

nous que nous l'ayons reçu, & ſi nous ne l'avons pas reçu, à qui nous en devons-nous prendre encore une fois, qu'à nous-mêmes ? Peut-être pour excuſer l'aveuglement criminel où nous vivons, oſons-nous dire, que ce ſont les lumieres du Saint-Eſprit qui nous manquent, & rejetter ſur lui l'iniquité de nos erreurs. Mais comme eſprit de vérité, il a bien ſçu nous ôter ce vain prétexte, & nous convaincre par les reproches qu'il nous fait ſi ſouvent dans l'Ecriture, que nos erreurs viennent uniquement de nos réſiſtances à ſes lumieres ; que ſi nous ſommes toujours aveugles, c'eſt que toujours incirconcis de cœur, toujours indociles & opiniâtres, nous ne voulons pas l'écouter, & qu'au mépris de ſes inſpirations, nous ne ſuivons point d'autre guide que l'eſprit ſéducteur du monde, qui nous corrompt & qui nous perd. *Act. 7. 51.* *Durâ cervice & incircumciſis cordibus, vos ſemper Spiritui ſancto reſiſtitis.* Au lieu que nous voudrions rendre le Saint-Eſprit lui-même reſponſable de notre aveuglement par le refus qu'il feroit de nous éclairer, comme eſprit de vérité il nous fait convenir malgré nous, que la cauſe de notre aveuglement, c'eſt que nous ne pouvons ſupporter la vérité qui nous reprend, & que nous abuſons par orgueil de celle qui nous flatte : *Durâ cervice & incircumciſis cordibus, vos ſemper Spiritui ſancto reſiſtitis.* Ah ! mes chers Auditeurs ne faiſons pas cet outrage à l'eſprit de grace de vouloir nous juſtifier aux dépens de la grace même. Préſervez-nous de ce déſordre, ô divin Eſprit ! & pour cela faites-nous connoître vos voies. Enſeignez-nous ce que vous enſeignâtes aux Apôtres. Faites que nous

commencions enfin à être vraiment vos disciples ; & soyez pour nous non-seulement un esprit de vérité, mais un esprit de sainteté : c'est la Seconde Partie.

II. PARTIE.

COmme Dieu est absolument & souverainement saint, parce qu'il est saint par lui-même ; aussi l'esprit de Dieu, par une propriété même personnelle, est-il apellé dans l'Ecriture, non-seulement Esprit saint, mais Esprit sanctificateur ; c'est-à-dire, source & principe de sainteté dans tous les sujets à qui il se communique. Ce n'est donc pas sans raison, que le Sauveur du monde sur le point de monter au ciel, & parlant du Saint-Esprit, qu'il devoit envoyer sur la terre, se servit d'une expression bien mystérieuse en apparence, quand il dit à ses Disciples, que ce divin Esprit leur tiendroit lieu d'un second baptême ; & qu'au moment que ses promesses s'accompliroient en eux, ce qui devoit arriver peu de jours après, ils seroient baptisés dans le Saint-Esprit : *Vos autem baptizabimini Spiritu Sancto, non post multos hos dies.* Act. c. 1. Car l'effet propre du baptême est de purifier & de sanctifier : & le Saint-Esprit étant particuliérement descendu pour purifier les cœurs des hommes, quelque mystérieuse que paroisse cette expression, elle ne laissoit pas d'être dans l'intention de Jesus-Christ très-naturelle. Mais il est maintenant question d'en bien pénétrer le sens : & puisque ce baptême du Saint-Esprit a été généralement promis à tous les Fidéles, il s'agit pour vous & pour moi, d'en reconnoître l'excellence d'une part, & de l'autre les obligations. Deux points

d'instruction, dont vous allez comprendre la conséquence, & que je vous prie de n'oublier jamais.

Il est donc vrai que le Saint-Esprit descendant sur les Apôtres, fut comme un baptême solemnel, dont chacun d'eux sentit l'impression salutaire; & c'est ce qui a fait dire à Tertullien, que ces bienheureux Disciples furent alors comme inondés de l'esprit de Dieu: *Spiritu Dei inundatos.* Parole emphatique, mais qui dans le fond se réduit littéralement à la promesse du Sauveur: *Vos autem baptizabimini Spiritu sancto*, puisque dans l'usage des premiers siécles du Christianisme, on baptisoit par immersion, qui étoit une espèce d'inondation. Or qu'est-ce que d'être baptisé dans le Saint-Esprit, sinon acquérir, en recevant le Saint-Esprit, une pureté toute céleste & toute divine? Je sçais, Chrétiens, que les Apôtres, dès leur vocation à l'Apostolat, avoient été baptisés par Jesus-Christ, & je sçais que par la vertu de ce premier baptême, ils étoient déja purs devant Dieu, selon le témoignage de Jesus-Christ même: *Et vos mundi estis.* Mais aussi vous n'ignorez pas, que ce premier baptême conféré aux Apotres, avoit été le baptême de leau; au lieu que le second, dont le saint-Esprit, par son ineffable mission & par sa présence immédiate, leur imprima le caractere, fut d'une façon toute particuliere le baptême du feu. Différence que le Saint Précurseur avoit annoncée, en parlant aux Juifs du Messie, en leur disant: *Ipse vos baptizabit in Spiritu sancto & igne*; c'est lui qui vous baptisera dans le Saint-Esprit & dans le feu. Différence qui se vérifia pleinement, lorsque le Saint-Esprit, en

*Tertull.*

*Joan. v. 13.*

*Matth. 3. 11.*

forme de langues de feu, ſe partagea & s'arrêta ſur chacun des Diſciples : *Et aparuerunt illis diſpertita lingua tanquam ignis, ſeditque ſupra ſingulos eorum.* Act. 2. Pourquoi ce ſymbole du feu ? pour marquer, dit S. Chryſoſtome, que comme le feu a une vertu infiniment plus agiſſante, plus pénétrante & plus purifiante que l'eau ; auſſi par la venue du Saint-Eſprit, les cœurs des hommes devoient être purifiés d'une maniere bien plus parfaite, qu'ils ne l'avoient été par le premier baptême de Jeſus-Chriſt. En effet, après le baptême de Jeſus-Chriſt, les Apôtres tout ſanctifiés & tout régénérés qu'ils avoient été par ce ſacrement, ne laiſſoient pas d'être encore très-imparfaits. Selon le raport que nous en a fait l'Evangile, quoique baptiſés par Jeſus-Chriſt, ils étoient encore ambitieux, intéreſſés, jaloux ; on voyoit encore parmi eux des diſſentions, & ils tomboient dans des foibleſſes, dont cette grace, quoique ſanctifiante, du baptême du Fils de Dieu, ne les avoit pas entiérement préſervés. Mais à peine ont-ils reçu le Saint-Eſprit, qu'ils deviennent des hommes tout ſpirituels, des hommes détachés du monde ; des hommes au-deſſus de tout intérêt ; des hommes non-ſeulement ſaints, mais d'une ſainteté conſommée ; des hommes pleins de Dieu, & vuides d'eux-mêmes ; en un mot, des hommes parfaits & irrépréhenſibles. Ils ne ſont plus, dit S. Chryſoſtome, cet or de la terre groſſier & informe, tel que la terre le produit, mais cet or purifié & éprouvé qui a paſſé par le feu : *igne examinatum, probatum terra, purgatum ſeptuplum.* Or le feu par où ils ont paſſé, c'eſt, ajoute S. Paul, notre Dieu

lui-même : non plus notre Dieu irrité, & faisant éclater comme autrefois le feu de sa colere sur les pécheurs : mais le Saint-Esprit répandant avec profusion ses dons & ses graces, & consumant par le feu de son amour tout ce qu'il y a dans ses élus d'impur & de terrestre : *Deus noster ignis consumens est.* Hebr. 12.

Voulez-vous sçavoir, Chrétiens, jusqu'à quel degré de perfection & de pureté alla ce baptême de feu ? Ne vous scandalisez pas de ce que je vais dire, puisque c'est une vérité des plus constantes de la Foi. Peut-être croyez-vous que ce baptême se termina dans les Apôtres, à leur ôter certains restes de leurs premieres attaches, ou au monde, ou à eux-mêmes : vous vous trompez ; J'ai quelque chose encore de plus important à vous déclarer. Et quoi ? le voici. Car la perfection de ce baptême de feu, alla jusqu'à purifier leurs cœurs d'un certain genre d'attache qu'ils avoient eu, & qu'ils conservoient pour Jesus-Christ. Oui, cette attache trop humaine pour le Sauveur du monde étoit dans la personne des Apôtres un obstacle à la descente du S. Esprit, & si Jesus-Christ, pour rompre cette attache, ne s'étoit séparé d'eux, jamais le Saint-Esprit ne leur eût été donné : *Si enim non abiero, Paracletus non veniet ad vos.* Joan. 16. 15. Quelle incompatibilité y avoit-il entre l'un & l'autre, & pourquoi les Apôtres ne pouvoient-ils pas recevoir le Saint-Esprit, pendant qu'ils étoient attachés à leur divin Maître ? Ecoutez la réponse de S. Augustin : & tirez-en vous-mêmes les conséquences : Parce que les Apôtres, dit ce saint Docteur, en s'attachant à Jesus-Christ, ne l'envisageoient pas, comme ils devoient, avec des yeux assez purs ; parce que

dans l'amour qu'ils lui portoient, ils le conſidéroient trop ſelon l'humanité & ſelon la chair. Il eſt vrai, cette humanité étoit ſainte, & cette chair étoit conſacrée par ſon union intime avec le Verbe : mais parce que la groſſiéreté de leur eſprit ne faiſoit pas un aſſez juſte diſcernement de ce myſtère ; parce qu'en s'attachant à Jeſus-Chriſt, ils ne s'élevoient pas aſſez au-deſſus de l'homme, quoique ce fût l'homme-Dieu, l'eſprit de Dieu dont la ſainteté ſurpaſſe infiniment toutes les idées que nous en avons, ne pouvoit dans cet état d'imperfection, les honorer de ſa préſence. Il falloit donc, pourſuit S. Auguſtin, que les Apôtres perdiſſent Jeſus-Chriſt de vue, pour pouvoir être remplis du Saint-Eſprit ; & il falloit que le Saint-Eſprit, prenant, ſi j'oſe ainſi parler, les intérêts de Jeſus-Chriſt contre Jeſus-Chriſt même, arrachât du cœur des Apôtres les ſentimens trop naturels qu'ils avoient pour ce Dieu-homme. Voilà, dis-je, mes chers Auditeurs, quelle a été dans les Apôtres l'excellence de ce baptême de feu ; & d'où nous devons conclure, quelles en doivent être les obligations par raport à nous ; je veux dire juſqu'à quel point le Saint-Eſprit doit être pour nous un eſprit de pureté & de ſainteté.

Après cela, faut-il s'étonner ſi Dieu, dès le commencement du monde proteſta par un ſerment ſi ſolemnel & ſi exprès, que jamais ſon Eſprit ne demeureroit dans l'homme, tandis que l'homme ſeroit ſujet à la chair ? *Non permanebit ſpiritus meus in homine, quia caro eſt.* Genes. c. 6. Faut-il s'étonner ſi dans l'horreur extrême que Dieu conçut de la corruption des hommes, ſe repentant d'avoir créé l'homme, il lui ôta ſon eſprit ; & lui fit ſentir les effets de ſa

juſtice, par ce déluge univerſel qui fut comme l'expiation, mais l'expiation authentique des déréglemens de la chair ? Non, non, Chrétiens, il n'y a rien en cela qui me ſurprenne ; & ſupoſé le principe que je viens d'établir, Dieu ſelon les loix ordinaires de ſa ſageſſe n'en pouvoit autrement uſer. Ce qui m'étonne c'eſt qu'on ſe flatte encore de pouvoir, ſans éloigner Dieu de nous, entretenir dans le monde certaines attaches. Attaches funeſtes, ſources inépuiſables de tous les malheurs, de tous les égaremens, de tous les entêtemens, de tous les excès & de tous les emportemens des hommes. Attaches que l'on entretient, prétendant qu'elles ſont innocentes, & qu'étant, comme on le ſupoſe, autoriſées par l'uſage du monde, elles n'ont rien d'incompatible avec l'eſprit de ſainteté. Car c'eſt ainſi, mondains, que vous en jugez, & voilà peut-être la plus dangereuſe illuſion dont vous ayez à vous parer. Mais vous avez beau vouloir vous tromper vous-mêmes & chercher des excuſes ; cet eſprit de Dieu dont la pénétration eſt à l'épreuve de tous vos artifices, ou ne demeurera jamais en vous, ou détruira dans vous toutes ces damnables attaches qui vous lient à la créature, & que votre amour-propre tâche de juſtifier. Si vous étiez de bonne foi, & ſi vous vouliez, au lieu d'en croire l'eſprit du monde, cet eſprit de ſéduction & d'erreur, vous en raporter à l'eſprit même de ſainteté dont vous devez être, comme chrétiens, les temples vivans ; par les vues qu'il vous donneroit, par les remords qu'il exciteroit dans vos cœurs, il vous feroit reconnoître l'impoſſibilité abſolue de l'accorder jamais, lui qui eſt la pureté &

la

la ſainteté même avec ces ſortes d'attaches ; ſur-tout avec celles que la diverſité du ſexe, jointe à la vivacité de l'âge & du tempérament, a rendues de tout tems ſi dangereuſes & ſi pernicieuſes. Comme eſprit de ſainteté, il vous convaincroit que ces attaches ne ſont ni ne peuvent être innocentes pour vous, puiſque malgré vous-mêmes vous ſentez bien qu'elles amolliſſent votre cœur ; puiſque vous ne pouvez diſconvenir qu'elles ne le partagent ; puiſque vous n'éprouvez que trop qu'elles le déreglent ; puiſque vous ſçavez qu'elles vous détournent, & même qu'elles vous dégoûtent de vos légitimes devoirs ; puiſque du moment que ce ſont des attaches & des attaches du cœur, connues pour telles, le monde même ne vous les pardonne pas ; puiſqu'elles vous expoſent à ſa cenſure, qu'elles donnent lieu à la médiſance, qu'elles ſervent de ſujet à la raillerie ; puiſque c'eſt au moins la matiere la plus prochaine du péché ; je dis plus, puiſque ce n'eſt communément rien autre choſe qu'un déguiſement & un rafinement de ſenſualité. Voilà ce que l'Eſprit-Saint vous feroit voir, ce qu'il vous feroit entendre, ſi vous lui prêtiez l'oreille & que vous fuſſiez plus dociles à en ſuivre les ſecrets mouvements. Mais ſoit que vous l'écoutiez, ou que vous ne l'écoutiez pas, indépendamment de vous, Dieu en a prononcé l'arrêt, qu'il retireroit ſon eſprit de l'homme qui vit ſelon la chair. Or le principe de ces attaches & ce qui les fait naître, n'eſt-ce pas la concupiſcence de la chair ? Je ſçais que vous leur donnez de beaux noms, & pour en étouffer tous les remords vous les qualifiez ſans ſcrupule d'amitiés

honnêtes. Mais l'eſprit de ſainteté réclamant au fond de vos conſciences contre cette honnêteté prétendue, vous dit que ce ſont des amitiés réprouvées de Dieu, qui par un progrès inſenſible, mais infaillible, conduiſent enfin de l'honnête aparent à l'impur & au criminel. Quoi donc, Chrétiens, les Apôtres n'ont pu recevoir le Saint-Eſprit, tandis qu'il leur reſtoit pour Jeſus-Chriſt une attache un peu trop humaine, & vous vous croiriez diſpoſés à le recevoir en laiſſant former dans vos cœurs des paſſions vives & ardentes pour de mortelles créatures; en concevant pour elles des ſentimens de tendreſſe, dont la ſuite immanquable eſt de n'avoir plus que de ſechereſſes pour Dieu; en entretenant avec elles des liaiſons dont la privauté pervertiroit un Ange s'il avoit des ſens; en vous engageant par raport à elles dans des affaires & dans des intrigues qui font, à votre honte, la plus grande occupation de votre vie. Non, non, doit conclure aujourdhui toute ame ſolidement chrétienne, non divin Eſprit, je le confeſſe, rien de tout cela ne peut ſubſiſter avec vous; il y auroit même une monſtrueuſe contradiction dans l'alliance que j'en voudrois faire, ou que j'en croirois pouvoir faire avec la pureté des mœurs, & encore plus avec la pureté du cœur. Quand tout cela n'iroit pas juſqu'à détruire par une offenſe grieve votre regne en moi, & qu'abſolument une telle attache ne romproit pas encore le lien de la grace habituelle qui m'unit à vous; le ſeul reſpect de votre adorable perſonne, ô Eſprit de mon Dieu, la ſeule idée que la foi me donne de votre délicateſſe ſur la préférence infinie qui

vous est due, & sur l'amour sans partage que vous exigez comme Dieu ; la seule crainte de vous irriter & de provoquer votre jalousie, (car vous êtes le Dieu jaloux,) devroit me faire renoncer à tout objet créé : fut-ce mon œil, il faudroit l'arracher, puisque ce seroit un sujet de scandale pour moi & un obstacle à vos graces les plus intimes, & à la participation de vos plus exquises faveurs.

Or voilà, mes chers Auditeurs, ce que j'ai apellé par raport à nous, les obligations du Baptême intérieur du Saint-Esprit. Que devons-nous donc faire pour accomplir ces obligations importantes, & à quoi dans la pratique doit se réduire ce mystérieux Baptême ? le voici. Pour répondre au dessein de Dieu, notre soin continuel doit être de corriger & de retrancher tout ce qu'il y a d'humain dans nos pensées, dans nos desirs, dans nos paroles & dans nos actions : car, comme disoit Saint Paul, après avoir reçu l'esprit de Dieu, & nos actions, & nos paroles, & nos desirs, & nos pensées ne doivent plus avoir pour fin, pour objet, pour régle que ce qui est bon, que ce qui est louable, que ce qui est saint, que ce qui est exemplaire & édifiant ; *De cætero, fratres, quæcunque pudica, quæcunque sancta, quæcunque bona fama.* Notre soin continuel doit être de mortifier par l'esprit les œuvres de la chair ; *Si spiritu facta carnis mortificaveritis, vivetis.* Or par les œuvres de la chair l'Apôtre n'entendoit pas seulement ces vices grossiers, ces monstres de péché, qu'il nous défendoit même de nommer ; mais il entendoit cent autres choses qui y conduisent, & qui par la fragilité de notre cœur y servent de

*Philip. c. 4.*

*Rom. c. 8.*

diſpoſition ; occaſions recherchées, diſcours licentieux, libertés imprudentes, regards immodeſtes, curioſités, lectures, converſations, divertiſſemens peu chrétiens, excès d'intempérance, vie molle & ſenſuelle. Il entendoit, Filles du ſiécle, ces airs mondains & affectés, ſi contraires à la pudeur & à la retenue de votre ſexe ; ces nudités artificieuſes, & quelquefois ſi honteuſes & ſi ſcandaleuſes, dont le Ciel rougit ; ce luxe qui inſpire l'orgueil, cet étalage de vanité, cette idolâtrie de vos perſonnes ; ce deſir effréné de plaire que l'eſprit corrompu du monde ne compte pour rien, mais dont ſans doute le Saint-Eſprit, ſi vous l'avez reçu dans cette fête vous fait voir le danger & même le crime. Sans parler de l'impudicité, Saint Paul entendoit par les œuvres de la chair, tout ce qui eſt en général incompatible avec la ſainteté de l'eſprit de Dieu, ſur-tout avec la charité : animoſités, diſſenſions, querelles, inimitiés, haines, averſions, envies, coleres, vengeance ;

Galat. c. 5. *Manifeſtata ſunt autem opera carnis, quæ ſunt inimicitiæ, rixæ, iræ, diſſenſiones, æmulationes.*

Car ſi vous n'aviez pas, mes Freres, ajoutoit-il, & puis-je ajouter moi-même après-lui, ſi vous n'aviez pas renoncé à tous ces déſordres, s'il vous reſtoit encore un fiel amer contre le prochain, ſi vous n'étiez pas réconciliés de bonne foi avec cet ennemi, ſi vous n'aviez pas étouffé dans vos cœurs tous les ſentimens de vengeance, ſi vous n'étiez pas tous réunis par une charité ſincere & cordiale ; quelqu'opinion qu'on ait de vous ou que vous en ayez vous-mêmes, n'eſt-il pas vrai que vous ſeriez encore charnels ? *Nonne carnales*

1. Cor. c. 3.

ais ? Or tandis que vous serez charnels, ne prétendez pas recevoir le Saint-Esprit.

Je me trompe, Chrétiens, vous pouvez y prétendre, & vous le devez. Car tout pécheurs que vous êtes, Dieu vous l'a promis, & le serment qu'il a fait, que son esprit ne demeurera jamais dans l'homme, tandis que l'homme sera esclave de la chair, n'empêche pas la vérité de cet autre oracle par où il s'est engagé à répandre son esprit sur toute chair : *Effundam de Spiritu meo super omnem carnem.* Act. c. 2. Et c'est ce qui doit consoler les ames foibles & imparfaites. L'esprit de Dieu ne demeurera point en nous, tandis que nous serons charnels ; mais il se répandra sur nous, afin que nous cessions d'être charnels ; & voilà le miracle que nous devons lui demander. Miracle plus grand que celui de la création du monde, ou plutôt qui dans l'ordre de la grace est une espéce de création plus miraculeuse que celle du monde. Mais il faut pour cela, Seigneur, la toute-puissance de votre grace. Quand vous créâtes le monde, vous travailliez sur le néant, & ce néant ne vous resistoit pas ; ici c'est le néant du péché, qui tout néant qu'il est, s'oppose à vous & s'éleve contre vous. Envoyez-nous donc votre esprit dans toute sa plénitude, & par là, Seigneur, créez dans nous des cœurs purs, des cœurs chastes, des cœurs soumis à votre loi : *Cor mundum crea in me Deus.* Envoyez-nous cet esprit sanctificateur, & par là renouvellant nos cœurs, vous renouvellerez toute la face de la terre : *Emitte spiritum tuum, & creabuntur, & renovabis faciem terræ.* Quelle force, mon Dieu, & quel zéle pour votre gloire ne nous inspirera-t-il Ps. 50. Ps. 103.

pas ? c'eſt ce que nous allons voir dans la derniere Partie.

III. PART. CEſt un caractere qui ne peut convenir qu'au S. Eſprit, & qui le diſtingue eſſentiellement comme Saint-Eſprit, de poſſéder en ſoi l'être divin, ſans pouvoir le communiquer à nulle autre perſonne divine ; d'être produit par le Pere & par le Fils, & de ne pouvoir être le principe d'aucune autre ſemblable production ; en un mot, d'être, tout Dieu qu'il eſt, ſtérile dans l'adorable Trinité, parce qu'il eſt le terme de la Trinité même. Stérilité, diſent les Théologiens, qui bien loin d'être défectueuſe, marque & ſupoſe en lui la plénitude de toute perfection. Mais autant que la foi nous repréſente le Saint-Eſprit ſtérile dans lui-même & par raport aux deux autres perſonnes dont il procéde ; autant nous le fait-elle concevoir agiſſant, fécond, plein d'efficace & de vertu, hors de lui-même, & dans les ſujets à qui il fait part de ſes dons. Car, ſelon l'Ecriture, c'eſt le Saint-Eſprit qui eſt en nous le principe immédiat & ſubſtantiel de toutes les opérations de la grace. C'eſt par le Saint-Eſprit que nous ſommes régénérés dans le baptême : *Niſi quis renatus fuerit ex aquâ & Spiritu ſancto.* Joan. c. 3. C'eſt par le Saint-Eſprit que nous ſommes réconciliés dans la pénitence : *Accipite Spiritum ſanctum : quorum remiſeritis peccata, remittuntur eis.* Joan. c. 29 C'eſt par le Saint-Eſprit que nous prions, ou plutôt c'eſt lui-même qui prie en nous avec des gémiſſemens ineffables : *Ipſe enim Spiritus, poſtulat pro nobis gemitibus inenarrabilibus.* Rom. c. 3. C'eſt par le Saint-Eſprit que la charité eſt répandue dans nos

cœurs : & comme en qualité de Saint-Eſprit il eſt en lui-même la charité ſubſiſtante, par qui le Pere & le Fils s'aiment d'un amour mutuel & éternel ; auſſi, diſent les Peres, eſt-il dans le fond de nos ames la charité radicale par où nous aimons Dieu, & d'où procédent tous les ſaints deſirs que nous formons pour Dieu : *Charitas Dei diffuſa eſt in cordibus noſtris per Spiritum ſanctum, qui datus eſt nobis.* Or ſi jamais cette propriété de l'eſprit de Dieu nous a été ſenſiblement révélée, c'eſt encore dans le glorieux myſtère de ce jour, où nous voyons des hommes, j'entends les Apôtres, auparavant foibles, lâches, timides, embraſés tout à coup par la vertu de cet eſprit divin, d'un zéle fervent, d'un zéle (ne perdez pas s'il vous plaît ceci) qui les fait parler d'abord & ſe déclarer, d'un zéle qui les détermine à tout entreprendre ; d'un zéle qui les rend capables de tout ſouffrir pour le nom de Jeſus-Chriſt. Trois diſpoſitions que le Saint-Eſprit opére en eux par ſa préſence, & qui montrent bien qu'il eſt ſouverainement & par excellence l'eſprit de force, ou, pour mieux dire, la force même. Encore un moment d'attention, & je finis. Rom. c. 5.

A peine les Apôtres ont-ils reçu le Saint-Eſprit, qu'ils commencent à parler & à ſe déclarer : *Repleti ſunt Spiritu ſancto, & cœperunt loqui* : voilà le premier effet de leur zéle. Mais pour qui ſe déclarent-ils, & pour qui parlent-ils ? pour Jeſus-Chriſt dont ils ſe conſidérent déſormais comme les ambaſſadeurs, comme les hérauts, comme les témoins fidéles. Honteux de n'avoir oſé juſques-là lui rendre le témoignage qu'ils lui devoient, confus de n'avoir pas eu le courage de prendre ſa cauſe Act. c. 2.

en main & de ſoutenir ſes intérêts ; indignés contre eux-mêmes de l'avoir déshonoré par une déſertion & une fuite pleine de foibleſſe, & réſolus de réparer ce ſcandale par la ferveur de leur confeſſion & aux dépens de leur vie, que font-ils ? animés du nouvel eſprit qui vient de deſcendre ſur eux & de les fortifier, ils ſortent du Cénacle où ils s'étoient tenus cachés ; ils paroiſſent dans les places publiques, ils entrent dans les Synagogues, ils ſe produiſent devant les tribunaux ; & là, au-deſſus de tous les reſpects humains, ils proteſtent que cet homme crucifié, & mis par l'injuſtice de Pilate au rang des criminels, eſt le Meſſie ; que ce Jeſus de Nazareth eſt l'Oint du Seigneur ; & que Dieu a pris ſoin de le glorifier par des prodiges qui ſurpaſſent toute la vertu de l'homme ; que ce juſte livré à la mort, eſt le ſouverain auteur de la vie, & qu'il l'a bien fait voir en ſe reſſuſcitant lui-même : qu'ils en ſont les témoins oculaires & irréprochables, & qu'ils ne peuvent plus réſiſter à la force de l'Eſprit ſaint, qui s'eſt rendu maître de leur cœur, & qui parle par leur bouche. En vain prétend-on leur impoſer ſilence : Dieu nous commande, répondent-ils, de publier ce que nous avons vu & entendu ; or il eſt juſte d'obéir à Dieu plutôt qu'aux hommes. En vain les veut-on faire paſſer pour des inſenſés & pour des hommes pris de vin : Si c'eſt ivreſſe, reprend S. Pierre, d'accomplir les Oracles des Prophétes, penſez de nous ce qu'il vous plaira : mais au moins ſçavez-vous ce que Joël a prédit, que Dieu dans les derniers tems répandra ſon eſprit ſur toute chair. Or c'eſt ce que nous vérifions actuellement en confeſſant

Jesus-Christ ; & bien-loin de rougir de cette ivresse, nous nous en faisons une gloire. Qui s'explique de la sorte, Chrétiens ? sont-ce des hommes pleins de zéle ? Non, dit S. Chrysostome, c'est le zéle même ; c'est le Saint-Esprit qui se sert de l'organe des hommes pour faire connoître Jesus-Christ, pour justifier la sainteté de Jesus-Christ, pour établir la foi de la divinité de Jesus-Christ, pour confirmer ses miracles, pour autoriser sa doctrine, pour fonder son Eglise & la Religion qu'il a aportée au monde. Car c'est cet esprit, disoit le Sauveur, qui me glorifiera par sa venue ; *Ille me glorificabit.* Ce n'est pas vous, ajoutois-il, mes Disciples, qui parlerez pour moi ; votre témoignage, quoique vrai, n'auroit pas assez de poids ; c'est l'esprit de votre Pere qui parlera en vous & par vous : *Non enim vos estis qui loquimini ; sed Spiritus Patris vestri qui loquitur in vobis.* *Joann. c. 16.* *Matth. c. 10.*

Non-seulement le Saint-Esprit fait parler les Apôtres en Apôtres, mais, par le plus grand miracle qui fut jamais, il leur fait entreprendre & exécuter des choses tellement au-dessus des forces humaines, qu'on est obligé de s'écrier : *Digitus Dei est hic* : c'est le doigt de Dieu qui agit ici. Ecoutez-moi ; ce sont de pauvres pécheurs, des hommes sans talent, sans crédit, sans nom, des hommes que l'on regarde comme le rebut du monde : *Tanquam purgamenta hujus mundi* : mais qui, possédés de cet esprit, se proposent de changer & de réformer le monde. Qu'ont-ils pour venir à bout d'un tel dessein ? quels trésors possédent-ils ? par quel conseil agissent-ils ? de quelles armes usent-ils ? point d'autres armes pour eux- *Exodi c. 8.* *1. Cor. c. 2.*

que la force de votre esprit, ô mon Dieu, par qui ils triomphent de tout. Non, Chrétiens, ce n'est ni par l'évidence des mystères qu'ils annoncent, puisque ce sont des mystères incompréhensibles : ni par la douceur & le relâchement de la morale qu'ils prêchent, puisque c'est une morale qui combat tous les sens ; ni par les artifices & les charmes d'une éloquence étudiée, puisqu'ils n'ont jamais fait d'autre étude que celle de leur profession. Cependant tout se soumet à eux, ou plutôt à la loi qu'ils publient ; les sçavans & les ignorans, les peuples les plus polis & les nations les plus barbares, les Princes & les sujets, les grands & les petits. Elle passe par leur ministère, cette loi nouvelle, au-delà des mers ; elle pénetre jusques dans les lieux les plus inaccessibles ; elle s'établit dans les Provinces, dans les Royaumes, dans les Empires ; & jamais ces fameux conquérans que l'histoire profane a tant vantés, dont elle a tant exalté les faits héroïques, dont elle a voulu éterniser les noms par de si magnifiques éloges, avec toute leur puissance & tous leurs préparatifs, avec les plus florissantes armées n'ont pu porter, je ne dis pas plus loin, mais même aussi loin leurs conquêtes. Ce n'est pas que les Apôtres n'aient eu bien des persécutions, bien des contradictions à soutenir : mais par un dernier effet de la force du Saint-Esprit, ils sont à l'épreuve de tout. Ils mépriſent les tourmens & la mort. Ils se glorifient dans les fers, ils embrassent leurs croix ; souffrir & mourir pour Jesus-Christ, ce sont leurs plus chères délices. Demeurons-en là, & n'entrons point dans un détail qui seroit infini. Voilà, mes chers Auditeurs,

les excellentes & divines opérations de l'Eſprit de Dieu, non-ſeulement dans les premiers Diſciples du Sauveur, mais dans toutes les ames juſtes, & voilà par où nous aprendrons ſi c'eſt cet eſprit qui nous anime, & s'il nous a communiqué cette force dont les Apôtres furent tout-à-coup revêtus.

Car pour réduire tout ceci à quelque choſe de pratique; croire qu'on a reçu l'eſprit de Dieu, & n'oſer ſe déclarer pour Dieu, & ſe taire quand il faudroit parler, & demeurer oiſif quand il faudroit agir, & craindre de s'expoſer ou de ſe commettre quand il faudroit ſe ſacrifier; croire qu'on a reçu l'eſprit de Dieu, & ne rien faire pour Dieu, & être languiſſant dans le ſervice de Dieu, & n'avoir nul zéle pour les intérêts de Dieu, & ne rien entreprendre pour la gloire de Dieu; croire qu'on a reçu l'eſprit de Dieu, & ne ſe réſoudre jamais à rien endurer pour Dieu, & trouver pour Dieu tout difficile & tout impoſſible, & ne vouloir pour Dieu ni ſe mortifier, ni ſe vaincre, ni ſe contraindre, ce ſeroit une erreur groſſiére. Non, Chrétiens, ne nous aveuglons pas juſqu'à ce point. Le Saint-Eſprit eſt eſſentiellement ferveur & amour. Or l'amour, dit S. Gregoire Pape, opére de grandes choſes, par-tout où il eſt, & s'il n'opére rien, ce n'eſt plus amour: *Magna operatur amor ubi eſt: ſi magna non operatur, amor non eſt.* Faiſons-nous donc, autant qu'il nous convient, une ſainte pratique de tout ce que pratiquerent les Apôtres. Si nous avons reçu le don de Dieu & le Saint-Eſprit comme eux, commençons à parler comme eux, à agir comme eux, & quand la Providence l'ordonnera, ſoyons prêts à ſouffrir comme: Greg.

eux. En vrais disciples du Sauveur, pleins de son esprit, confessons hautement son nom; ne rougissons point de son Evangile; rendons-lui dans le monde des témoignages dignes de notre foi; expliquons-nous dans les occasions; n'ayons point, quand il est question de la cause de Dieu, de lâches complaisances pour les hommes; ne donnons point cet avantage à l'impiété qu'elle nous rende timides & muets, mais confondons-la par une sainte, quoique modeste liberté. On dira que nous sommes imprudens; on a bien tenu des Apôtres d'autres discours & plus injurieux, sans que leur zéle en ait été refroidi. Ne nous contentons pas de parler; travaillons pour Dieu avec courage, intéressons-nous dans tout ce qui regarde son culte, sa religion, sa loi, son Eglise: dans l'étendue de notre pouvoir, à proportion de nos talens, formons pour lui des desseins & des entreprises. Ne nous rebutons point des obstacles qu'il y aura à surmonter. L'Esprit de Dieu nous donnera des forces, & il nous fera vaincre le monde. Nous aurons des contradictions à essuyer, il faudra livrer des combats; peut-être nous encoûtera-t-il des persécutions: hé bien, nous nous ferons de tout cela, comme les Apôtres, une consolation & un mérite. A quoi reconnoîtra-t-on que nous avons reçu le Saint-Esprit, si ce n'est par notre constance à soutenir ces sortes d'épreuves.

*Adhuc loquente Petro cecidit Spiritus Sanctus super omnes qui audiebant verbum.* Comme Pierre parloit encore, raporte S. Luc, le Saint-Esprit descendit sur tous ceux qui écoutoient sa parole. Que ne puis-je, mes chers Auditeurs, obtenir pour vous & pour moi de

*Act.* 10.

même miracle ! Faites, Seigneur, que ce que je dis, ne ſoit pas un ſimple ſouhait. Donnez bénédiction à ma parole, ou plutôt à la vôtre. Répandez ſur toute cette aſſemblée la plénitude de votre Eſprit. Et vous, ô Eſprit de mon Dieu, principe de toutes les graces, auteur de toute ſainteté, venez nous éclairer & nous fortifier. Venez ſanctifier cette maiſon qui vous eſt dévouée & qui ne veut être gouvernée que par vous, parce que tout autre eſprit que vous ne la maintiendroit pas dans l'ordre qui y regne & dans cette parfaite charité qui y a toujours entretenu la paix de Dieu. Vous nous mettez ici devant les yeux un exemple auſſi éclatant qu'édifiant, ſeul capable de nous convaincre du ſouverain empire que vous avez ſur les eſprits & ſur les cœurs : une des plus grandes Reines du monde ſanctifiée par la pratique de toutes les vertus chrétiennes, qui dans l'élévation de ſon rang a ſçu conſerver l'eſprit d'une profonde humilité, d'une ſolide piété, d'une ſainte & exacte régularité : une Reine qui a tout ſacrifié, & qui s'eſt ſacrifiée elle-même pour ſa religion : une Reine victime de ſa foi ; & perſuadée de la vérité catholique juſqu'à la défendre aux dépens de trois Royaumes : une Reine dont les malheurs n'ont ni ébranlé la conſtance, ni rallenti le zéle : enfin une Reine qui ſert aujourdhui de ſpectacle au monde, aux Anges & aux hommes, mais encore plus à Dieu, qui l'éprouve. Voilà, divin Eſprit, ce que nous regardons comme un chef-d'œuvre de votre grace : & telle eſt auſſi, Madame, l'heureuſe & glorieuſe deſtinée de votre Majeſté. Dieu vous a choiſie pour être une preuve, mais une preuve illuſtre & mémorable de la

toute-puiſſance de ſon Eſprit. Il vous a choiſie par allier dans votre perſonne toute la perfection du Chriſtianiſme avec toute la grandeur du ſiécle. Il vous a remplie de l'eſprit de vérité, de l'eſprit de ſainteté, de l'eſprit de force, pour faire de vous un modèle des plus héroïques vertus. C'eſt ce qui nous inſpire pour votre Majeſté une ſi profonde vénération. C'eſt ce qui nous fait eſpérer que la ſuite réparera les pertes paſſées ; que Dieu, ſelon le mot du Sage, vous ayant trouvée digne de lui dans l'affliction, non-ſeulement vous conſolera, vous relevera, vous glorifiera ſur la terre, mais vous couronnera dans le ciel, où nous conduiſe, &c.

# SERMON

## SUR

# LA TRES-SAINTE TRINITÉ.

In nomine Patris, & Filii, & Spiritûs Sancti.

*Au nom du Pere, & du Fils, & du Saint-Esprit.*
En S. Matthieu, chap. 28.

VOILA, Chrétiens, en trois paroles le ſommaire de notre Foi, le fondement de notre Religion, le caractère de notre profeſſion, le plus auguſte de nos myſtères. Le Sauveur du monde en a fait une partie eſſentielle du premier de tous les Sacremens ; il a voulu qu'il entrât preſque dans la compoſition de tous les autres ; la primitive Egliſe s'en ſervoit comme d'un ſceau public & univerſel, pour diſtinguer les fidéles ; & c'eſt pour nous conformer à ſes ſentimens que nous le mettons à la tête de toutes nos actions, voulant qu'elles ſoient autant de témoignages du culte que nous rendons à l'adorable & très-ſainte Trinité.

Auſſi eſt-ce cette foi, dit Saint Auguſtin, que nous regardons comme le plus précieux tréſor de l'Egliſe; cette foi qui juſtifie les pécheurs, qui ſanctifie les juſtes, qui baptiſe les catéchumenes, qui couronne les martyrs, qui conſacre les prêtres, qui ſauve tout le monde. Cependant, mes chers Auditeurs, à quoi m'engage la fête & la ſolemnité de ce jour? Le Prophéte Jérémie diſoit à Dieu: Seigneur, je ſuis un enfant qui ne ſait encore que begayer, & qui ne ſçait pas expliquer ſes penſées: comment voulez-vous que je parle à votre peuple & que je lui annonce votre loi? Mais lui répondit le Dieu d'Iſraël: ne crains point; c'eſt moi qui t'envoie, & puiſque je t'envoie, je te ſoutiendrai dans l'exercice de ton miniſtère: je te mettrai dans la bouche ce que tu auras à dire, & je ſerai en même tems dans les cœurs de ceux qui t'écouteront pour les diſpoſer à te donner une attention favorable. Voilà, mes Freres, ce qui fait aujourd'hui toute ma confiance. J'ai à vous entretenir du plus profond & du plus impénétrable myſtére; mais deux choſes me raſſurent, l'ordre de Dieu, & votre diſpoſition: l'ordre de Dieu qui me commande de vous parler, & la diſpoſition où vous êtes de recevoir avec une réflexion toute particuliere ſa ſainte parole. Implorons néanmoins pour traiter ce grand ſujet le ſecours du Ciel, par l'interceſſion de Marie, *Ave Maria*.

POur parler utilement, Chrétiens, du Myſtére de la Très-Sainte Trinité, & pour le rapporter autant qu'il eſt poſſible à l'édification

de nos mœurs ; voici trois propoſitions que j'avance d'abord & qui feront le ſujet & le partage de ce diſcours. Je dis que la profeſſion que nous faiſons dans le Chriſtianiſme de croire en un ſeul Dieu une trinité de perſonnes, eſt l'acte le plus glorieux à Dieu que notre foi ſoit capable de produire, premiere propoſition. Je dis que c'eſt le fondement le plus eſſentiel & le plus ſolide de toute notre eſpérance, ſeconde propoſition : Et enfin, je dis que c'eſt le lien de la charité qui doit régner entre les hommes, mais particuliérement entre les fidéles, troiſiéme propoſition. La prémiere vous montrera ce que nous faiſons pour Dieu en confeſſant le myſtère de la Trinité. La ſeconde, ce que nous faiſons pour nous-mêmes ; & la troiſiéme, ce que nous devons faire les uns pour les autres. Croire un Dieu en trois perſonnes, c'eſt le plus grand hommage de foi que la créature puiſſe rendre à Dieu ; ce ſera la Premiere Partie. Croire un Dieu en trois perſonnes, c'eſt le grand ſujet de confiance que la créature puiſſe avoir en ſon Dieu ; ce ſera la Seconde. Croire un Dieu en trois perſonnes, c'eſt avoir devant les yeux le plus puiſſant motif & le plus excellent modéle de la charité qui doit nous unir en Dieu & ſelon Dieu ; ce ſera la derniere. Tout ceci eſt moral, & mérite toute votre attention.

DE tous les Myſtères de notre Religion il n'y en a pas un où Dieu ſoit plus incompréhenſible à l'homme que le myſtère de la Trinité ; dont je conclus qu'il n'y en a aucun dont la créance & la profeſſion ſoit plus honorable I. PART.

& plus glorieuſe à Dieu. Car il eſt certain que nous ne nous formons jamais d'idée plus haute, ni plus digne de la grandeur de Dieu, que quand nous avouons qu'il eſt incompréhenſible ; & la plus excellente proteſtation que je lui puiſſe faire, & que vous puiſſiez tous lui faire avec moi, c'eſt ſans doute celle-ci : Non, mon Dieu, je ne vous comprends pas, & je ne ſuis pas capable de vous comprendre. Quand j'épuiſerois toutes les forces & toutes les puiſſances de mon ame, quand j'y employerois toutes celles des Anges, quand tous les dons de la grace & de la gloire me ſeroient communiqués, quand je vous verrois auſſi parfaitement que les Bienheureux & que l'humanité de Jeſus-Chriſt même, non, Seigneur, je ne comprendrois jamais, & ma connoiſſance ſera toujours autant éloignée de vous, que le fini eſt de l'infini. Si je vous comprenois, mon Dieu, vous ne ſeriez plus ce que vous êtes, ou bien je ne ſerois plus ce que je ſuis ; mais en ne vous comprenant pas, je reconnois que vous êtes mon Dieu, & que je ſuis votre créature : car comment pourrois-je mieux exprimer l'un & l'autre, & d'une maniere plus avantageuſe à votre divinité, qu'en diſant que vous êtes ce que je ne puis comprendre, ce qui ne peut jamais être compris ? Bien plus, dit S. Auguſtin, (écoutez, Chrétiens, une belle remarque de ce Pere,) à proprement parler, l'unique choſe que nous pouvons connoître de Dieu & que nous pouvons lui attribuer, c'eſt cette qualité d'incompréhenſible : *Tunc verò aliquid de Deo cognoſcimus cùm ipſum comprehendere non poſſumus.* Dans tout le reſte nos

*Auguſt.*

esprits se perdent, dans tout le reste nous nous égarons souvent, sur-tout le reste nous sommes en danger de tomber dans l'erreur. Quand nous disons : Dieu est puissant, Dieu est juste, Dieu est saint, Dieu est miséricordieux ; dans la rigueur des termes, toutes ces propositions ne seroient pas convenables, si nous n'ajoutions ou si nous ne supposions l'incompréhensibilité de Dieu pour les modifier. Afin qu'elles soient exactement vraies il faut dire, ou du moins sous-entendre ; Dieu est puissant, mais d'une puissance que je ne comprends pas ; Dieu est juste, mais d'une justice toute autre que je ne la connois ; Dieu est saint, mais d'une sainteté qui passe toutes les vues de mon esprit. Il en faut donc toujours revenir à son incompréhensibilité, & se réduire au sentiment de Saint Augustin, que là où Dieu nous paroît plus incompréhensible, c'est-là que nous le connoissons mieux, là que nous sommes plus en état de le glorifier, là que nôtre foi lui rend un témoignage plus parfait. Or je vous demande : dans quel mystère de la Religion Chrétienne Dieu est-il plus incompréhensible à l'homme, n'est-ce pas dans la Trinité ? Que concevons-nous dans ce mystère, sinon que nous n'y concevons rien ? Et c'est pourquoi les Prophétes qui en ont eu les prémieres révélations, lui ont toujours donné ce caractère ; nous le représentant tantôt comme une lumiere inaccessible, tantôt comme une obscurité impénétrable, tantôt comme un abîme sans fond, pour nous signifier que la Trinité des Personnes divines est le grand mystère de l'incompréhensibilité de Dieu. D'où il s'ensuit que je ne puis plus exalter de ma part, ni plus relever la

ſouverain être de Dieu, que par la créance de cette ineffable Trinité.

N'en demeurons pas là. Que fais-je, Chrétiens, quand je crois un Dieu en trois perſonnes? je lui fais un ſacrifice, & de quoi? de la plus noble partie de moi-même qui eſt ma raiſon; & comment le fais-je? de la maniere la plus excellente & la plus héroïque: & en quoi conſiſte-t-il? le voici. Je crois un myſtère dont je n'ai nulle expérience, & dont il m'eſt impoſſible d'avoir la moindre idée, avant que Dieu me l'ait révélé; & quand Dieu me l'a révélé, je le crois de telle ſorte que ma raiſon ne peut s'en faire juge, ni l'examiner; enfin, ce qui fait la perfection de mon ſacrifice, je crois ce myſtére, quoiqu'il ſemble répugner poſitivement à ma raiſon. N'eſt-ce pas là tout l'effort que la raiſon humaine peut faire pour Dieu? ne ſont-ce pas tous les droits auxquels elle peut renoncer, & n'eſt-ce pas ſur-tout dans ce myſtère qu'elle y renonce pleinement & qu'elle ſe ſacrifie toute entiere? Car il n'en eſt pas de même des autres: je connois mille choſes de Dieu, indépendamment des révélations de Dieu. Quand Dieu ne m'auroit jamais parlé, je ſçais qu'il eſt ſage, je ſçais qu'il a une providence, je ſçais que le monde eſt gouverné par lui: toutes les créatures me le diſent; je n'ai qu'à ouvrir les yeux, j'en ai des preuves ſenſibles. Et en cela la foi ne marche point devant la raiſon, mais elle la ſuit: elle ne lui aprend rien de nouveau, quoiqu'elle le lui aprenne mieux: elle augmente ſes lumieres & les perfectionne; mais elle les ſupoſe en les perfectionnant; je crois ce que je ſçavois déja en partie. Mais qu'en Dieu il y ait

trois différentes perſonnes, que la premiére s'apelle Pere, la ſeconde Verbe, & la troiſiéme Saint-Eſprit; que le Fils ſoit engendré par la connoiſſance féconde que Dieu a de ſoi-même, & que le Saint-Eſprit procéde du Pere & du Fils par voie d'amour, ſe ſont des ſecrets dont je ne découvre aucun veſtige dans l'univers, & dont tous les hommes n'auroient pû même former de conjecture, ſi Dieu ne les en avoit inſtruits. On dit qu'un Philoſophe païen en a eu autrefois quelque connoiſſance; mais ſi cela eſt, S. Auguſtin répond qu'elle lui étoit venue du commerce avec les Juifs. C'eſt donc à la foi ſeule que je ſuis obligé de m'en raporter touchant ce myſtére. Mais quand ce myſtére m'eſt révélé de Dieu par la foi, puis-je raiſonner, puis-je diſcourir, puis-je occuper mon eſprit à le connoître & à en chercher le principe? Non, Chrétiens, cela n'eſt point du reſſort de ma raiſon. Dans le myſtére de l'Incarnation je le puis faire: ſupoſé la foi que le Verbe ſe ſoit fait chair, mon eſprit y trouve je ne ſçais combien de convenances admirables. Je dis qu'il n'y avoit qu'un Dieu qui pût ſatisfaire à Dieu pour le peché; or ce Dieu ne pouvoit ſatisfaire, ſans ſe faire homme: ainſi je raiſonne alors ſur la foi. Quoique la foi précede mon raiſonnement, mon raiſonnement ne laiſſe pas de venir enſuite au ſecours de la foi. Mais quand il s'agit de l'auguſte myſtére de la Trinité, d'une eſſence indiviſible en pluſieurs perſonnes; du Pere qui n'eſt pas plus que le Fils, du Fils qui n'a nulle dépendance de ſon Pere, du Saint-Eſprit qui eſt l'amour ſubſtantiel de l'un & de l'autre; c'eſt là que notre raiſon demeure, qu'elle s'humilie, qu'elle ſe couvre de

les ailes, comme ces Anges que vit le Prophéte, qu'elle s'interdit tout examen, toute réflexion, toute curioſité. Tout ce qu'elle fait, c'eſt de reconnoître ſon ignorance ; & cet aveu dans la penſée d'un Pere, eſt la ſeule confeſſion véritable de la Trinité.

Ce qui met le comble au ſacrifice que je fais à Dieu en croyant la Trinité, c'eſt que je me ſoumets à croire un myſtère qui paroît choquer la raiſon même, & contredire toutes ſes lumieres. Car il faut que je croie que trois perſonnes divines, celle du Pere, celle du Fils & celle du S. Eſprit, n'étant qu'une même choſe avec l'eſſence de Dieu, je dis une même choſe indiviſible, ſans compoſition, ſans parties ſont néanmoins diſtinguées entr'elles. Voilà, ſi j'oſe parler ainſi, la pierre de ſcandale pour l'homme ; voilà la plus apparente contradiction qui ſe rencontre dans tous nos myſtères. Mais c'eſt delà même auſſi que notre foi tire ſa perfection, quand nous diſons à Dieu : Oui, Seigneur, je crois tout ce que vous m'avez révélé de cet incompréhenſible myſtère ; ma raiſon ſemble d'abord s'y oposer, mais je la déſavoue, mais je la renonce, mais je vous l'immole aux pieds de vos autels. Je crois, mon Dieu, votre unité & votre trinité tout enſemble, & je crois l'un & l'autre dans la même diſpoſition de cœur que s'il falloit mourir. En vertu de cette foi dont je fais ici profeſſion, je voudrois pour la défendre donner ma vie & verſer mon ſang ; & comme vous êtes trois dans le ciel dont je reçois aujourdhui le témoignage, le Pere, le Verbe & le Saint-Eſprit ; auſſi voudrois-je, Seigneur, être en état de vous rendre ſur la terre les trois témoignages dont parle le bien-

aimé disciple : le témoignage de l'esprit, le témoignage de l'eau & le témoignage du sang. Voilà ce que nous disons, Chrétiens ; mais sçavez-vous ce que Dieu nous répond ? il est important que je vous le fasse entendre. Non, non, nous dit-il, il ne s'agit plus de mourir ni de perdre la vie : je voulois des martyrs autrefois pour fonder ma religion, mais maintenant les choses ont changé ; ce n'est plus dans la persécution, mais dans la paix qu'il faut prouver votre foi ; ce n'est plus sur des échaffauts ni sur des roues, mais dans les pratiques d'une vie commune & ordinaire qu'il faut faire paroître ce que vous êtes ; ce n'est plus devant les juges & les tyrans qu'il faut me confesser, mais au milieu de vos proches & de vos amis ; ce n'est plus le témoignage du sang que je vous demande, mais le témoignage de l'esprit. Ne pensez donc point à ce que vous feriez s'il y avoit encore des persécuteurs dans le monde ; il n'y en a plus, il est permis de se déclarer, & commencez à le faire par la sainteté de votre vie, par l'innocence & la pureté de vos mœurs. En effet, Chrétiens, nous nous flattons, en formant ces résolutions imaginaires, de confesser notre foi à quelque prix que ce fut, & en disant, comme nous disons quelquefois, je souffrirois plutôt mille morts que de la trahir cette foi. Car nous la trahissons à toute heure, & ce qui est plus déplorable, nous la trahissons pour un vil intérêt, pour un moment de plaisir, pour contenter un desir, une passion honteuse, & tout ce grand zéle n'est qu'en spéculation & en idée, n'est que sous des conditions chimériques, n'est que pour des occasions & de conjonctures où

nous ne nous trouverons jamais. Rien de réel, ni rien de préſent.

Ah ! Chrétiens, la belle parole que celle d'un S. Evêque, en parlant des premiers martyrs : Ils ne ſçavoient pas diſputer des choſes de la foi, diſoit Pacien Evêque de Barcelonne, mais ils ſçavoient bien ſouffrir & mourir pour la foi : *Sciebant mori, & non ſciebant diſputare.* Mais de nous on peut dire, à notre confuſion, tout le contraire ; nous ſçavons diſputer des choſes de la foi, mais nous ne ſçavons ni mourir ni vivre pour la foi. Jamais tant de raffinement, jamais tant de conteſtations ni tant de diſputes, jamais tant de liberté qu'il y en a aujourdhui à s'expliquer ſur les myſtères de la foi & de la religion, & néanmoins jamais ſi peu de foi & de religion : pourquoi ? parce qu'il n'y a rien qui ſoit plus capable de détruire la religion & la foi, que cette vanité dont on ſe pique & ce prétendu mérite qu'on ſe fait d'en ſçavoir raiſonner. Ceux dont parle Pacien ſe contentoient de ſçavoir deux choſes, qui étoient de croire & de mourir. Ils bornoient là toute leur ſcience ; & nous, nous ſçavons toutes choſes hors ces deux-là, parce que nous ne voulons croire que ce qui nous plaît, & que nous ne voulons pas d'ailleurs nous faire la moindre violence pour pratiquer ce que nous croyons. Ceux-là ſçavoient mourir pour la foi, *Sciebant mori* ; & nous avec toute notre ſubtilité nous n'avons pas encore apris à vivre ſelon la foi. Car nous nous diſons chrétiens, & nous vivons en païens ; & par cette alliance que nous faiſons dans nous-mêmes d'un certain paganiſme d'action & de vie avec le chriſtianiſme, de profeſſion & de créance,

*Pacia.*

créature, nous forgions un monstre plus épouvantable que le paganisme même, puisqu'il ajoute à tous les déréglemens de celui-ci la profanation de l'autre.

Voilà, mes chers Auditeurs, la réflexion que je vous prie de faire en la présence de Dieu. Souvenez-vous que vous adorez une Trinité dont le caractère propre & essentiel est la sainteté, & qu'il n'y a point de sainteté, quelque éminente qu'elle puisse être, à laquelle nous ne devions aspirer pour nous rendre de dignes adorateurs de cette auguste Trinité. Pour l'adorer en esprit & en vérité, il faut par proportion être saint comme elle : car ce sont-là les adorateurs que le Père demande : *Nam & Pater tales quærit, qui adorent eum.* Joan. c. 4. Voilà ceux qu'il cherche & il ne le viendra jamais vraiment adoré par d'autres : *Nam & Pater tales quærit.* C'est un Dieu Saint, & il veut être servi par des Saints. Le premier Ange ne le fut pas ; & ce Dieu de sainteté n'a pu souffrir qu'il fût du nombre de ceux qui l'adorent, & il aime mieux en être blasphémé dans l'enfer, que d'en être loué dans le ciel : or il n'est pas probable qu'il en doive user autrement à l'égard des hommes. Avançons ; & après avoir vu comment la confession de la Trinité est le plus grand hommage de foi que la créature rend à son Dieu, voyons encore comment c'est le plus grand sujet de confiance qu'une créature puisse avoir en ce même Dieu, c'est la Seconde Partie.

II. PART.

IL y a, Chrétiens, dans notre Religion une chose bien particuliere, & que vous n'avez

peut être jamais remarquée. Quand on nous instruit au christianisme, & qu'on nous donne les premiers élémens de la foi, par où commence-t-on ? par ce qu'il y a de plus relevé, & de plus difficile à croire, qui est le mystére de la Trinité. Dans les sciences humaines on enseigne d'abord les choses les plus communes & les plus aisées, & puis on éleve peu à peu l'esprit aux plus obscures & aux plus sublimes. Mais quand il s'agit de la science d'un chrétien, la premiere leçon, c'est le précis de toutes les obscurités qui s'y rencontrent ; & il faut, pour ainsi dire, que la foi fasse son aprentissage par son chef-d'œuvre, sçavoir par la confession d'un Dieu en trois personnes. Vous voulez aprendre à un enfant les principes de la Doctrine chrétienne ; c'est un enfant, il ne sçait pas encore raisonner, à peine a-t-il l'usage de la parole : cependant que lui dites-vous ? trois personnes & un seul Dieu ; voilà l'instruction que vous lui faites. Mais c'est l'instruction la moins proportionnée à son esprit, mais c'est celle dont il est le moins capable, mais c'est celle par où finissent les plus sçavans Théologiens : il n'importe ; c'est à cela qu'il faut s'attacher avant tout le reste, & pourquoi ? ah ! Chrétiens, en voici la raison ; parce que la foi des trois personnes divines est le fondement de toute notre espérance, la source de tous nos mérites, le principe de toute sainteté, & pour m'expliquer dans les termes du Concile de Trente, le commencement & la racine de toute la justification des hommes : *Initium & radix totius justificationis nostra.* Peut-on être sauvé sans la foi ? non.

Concil. Trid.

Mais quelle eſt la foi eſſentielle & néceſſaire ? celle de la Trinité. Tous les autres Myſtères de la créance catholique, hors l'Incarnation du Verbe, n'ont pas le même avantage. Je pourrois abſolument les ignorer, & me ſauver ; mais pour celui-ci qui comprend un Dieu en trois perſonnes, ſi je l'ignore, je n'ai rien à attendre de Dieu : & ſi je le crois, j'en eſpere tout. J'avoue, Chrétiens, & je l'ai dit, que ce premier acte de religion par lequel nous confeſſons que trois ne ſont qu'un, eſt le plus grand effort de la foi : mais c'eſt pour cela même que Dieu en a fait dépendre tout notre bonheur. Il voyoit bien la violence qu'il y auroit à ſe faire pour aſſujettir nos eſprits à ce myſtère ; & voilà pourquoi il a arrêté dans le conſeil de ſa ſageſſe, que la foi de ce Myſtére ſeroit le principe de tous nos mérites devant lui, & de notre éternelle prédeſtination.

Et en cela, dit S. Chryſoſtome, Dieu nous a traité avec la même bonté, dont il uſa autrefois envers ſon ſerviteur Abraham. Ce Patriarche, vous le ſçavez, s'étoit mis en devoir de ſacrifier ſon propre fils, malgré les répugnances que la nature formoit dans ſon cœur. Il étoit prêt à fraper le coup ? mais Dieu en fut touché, & ne voulut pas avoir moins de libéralité pour Abraham, qu'Abraham n'avoit eu pour lui de fidélité. *Quia feciſti hanc rem, & non pepercisti unigenito tuo propter me, multiplicabo ſemen tuum* ; parce que tu as fait cela, lui dit le Seigneur, & que tu n'as pas épargné ton unique pour moi, je multiplierai ta poſtérité, je te combleral de bénédictions, je te ferai le plus riche & le plus puiſſant de la terre ; & cette obéiſſance que tu m'as rendue ſera ſuivie *Genes. c. 22.*

de toute ſorte de proſpérités. C'eſt ainſi que Dieu dit aujourdhui à un Chrétien : parce que tu as cru un myſtére ſi fort au deſſus de toi & de toutes les idées humaines, *Quia fecisti hanc rem :* & que tu as ſacrifié ton unique, c'eſt-à-dire ton eſprit & ta raiſon, *& non pepercisti unigenito tuo* ; c'eſt pour cela que je te remplirai de graces, que je multiplierai le mérite de tes actions, que je t'adopterai parmi mes enfans, que je t'enrichirai de vertus, que je te ſanctifierai & que je te glorifierai. Car cette foi que tu as profeſſée, eſt le petit grain de l'Evangile, lequel ayant pris racine dans ton cœur, pouſſera ſes branches juſqu'à la hauteur du ciel, & produira tous les fruits de gloire que tu dois recueillir dans l'éternité. Et voilà, Chrétiens, pourquoi la formule de foi que nous prononçons en confeſſant la Trinité, & qui eſt conçue en ces termes, au nom du Pere & du Fils & du Saint-Eſprit, eſt ſi ſainte, ſi auguſte, ſi vénérable dans notre Religion. Voilà pourquoi, ſelon l'inſtitution de Jeſus-Chriſt, elle entre preſque dans tous les Sacremens de la loi de grace. Car ſi nous ſommes régénérés dans le Baptême, c'eſt au nom du Pere & du Fils & du Saint-Eſprit ; ſi nous ſommes fortifiés par la grace de la Confirmation, c'eſt au nom du Pere & du Fils & du Saint-Eſprit ; ſi nos péchés nous ſont remis par la Pénitence, c'eſt au nom du Pere & du Fils & du Saint-Eſprit ; ſi nous ſommes conſacrés par le caractère de l'Ordre, c'eſt au nom du Pere & du Fils & du Saint-Eſprit ; ſi nous recevons la bénédiction des Prêtres, de Paſteurs, & des Prélats, c'eſt au nom du Pere & du Fils & du Saint-Eſprit : Pour nous

aprendre, dit S. Auguſtin, que dans le Chriſtianiſme il n'y a point de grace, point de ſalut, point de juſtification que par la foi de la Trinité.

Delà vient auſſi, que ſuivant la ſainte & religieuſe coutume, nous mettons à la tête de toutes nos actions cette profeſſion de foi, n'entreprenant rien, n'exécutant rien, que nous n'ayons auparavant marqué ſur nous le ſigne de la croix avec ces paroles, au nom du Pere & du Fils & du Saint-Eſprit: reconnoiſſant que le mérite de notre action dépend delà, & que ſans cette foi tout ce que nous allons faire ſeroit inutile, rejetté de Dieu, & perdu pour le ciel. Pratique qui nous eſt venue des Apôtres, dont la tradition eſt conſtante, que les Fidéles ont toujours gardée, & que nos hérétiques n'ont pu condamner, & ſans faire paroître qu'ils étoient déterminés à condamner tout. Car enfin, qu'y a-t-il de plus conforme à l'eſprit chrétien, que ce ſaint exercice d'invoquer la Trinité, & de nous imprimer nous-mêmes ſur le front le ſigne de notre ſalut au commencement de chaque action? Cela néanmoins leur déplaît, & un des articles de leur prétendue réforme a été d'en abolir l'uſage: mais c'eſt pour cela même que l'Egliſe a témoigné encore plus de zéle à le retenir & à l'obſerver. C'eſt pour cela qu'elle commence ſes divins Offices par la foi du Pere & du Fils & du Saint-Eſprit; que toutes les prieres qu'elle adreſſe à Dieu par forme de demande, expriment toujours ces trois divines perſonnes; qu'elle ne chante pas un pſeaume, une hymne, un cantique, ſans les conclure par-là; que plus de cent fois le jour elle nous oblige, nous qui ſommes les miniſtres de ſes

autels, à répéter ce ſacré verſet, Gloire au Pere, au Fils & au Saint-Eſprit : parce qu'elle ſçait bien que nous ne pouvions rien dire à Dieu de plus agréable, ni qui ſoit plus propre à lui gagner le cœur, & que cette priere ſeule a plus de vertu & plus de force, que toutes les autres, pour nous ſanctifier. Ainſi elle voudroit que nous puiſſions la faire continuellement, & que jour & nuit notre bouche fût occupée à dire, gloire au Pere, gloire au Fils, gloire au Saint-Eſprit : à l'exemple de ce ſaint ſolitaire, qui s'étant placé ſur une haute colomne, où il demeura pluſieurs années, n'avoit point d'autre exercice que celui-là.

Ah ! Chrétiens, permettez-moi de prendre ici occaſion de vous inſtruire ſur un point d'une grande utilité, quoique peut-être vous ne l'eſtimiez pas tel. Si toutes les fois que vous & moi, nous avons prononcé ces vénérables paroles ; Gloire au Pere, au Fils, au Saint-Eſprit ; ou celles-ci, au nom du Pere, du Fils, & du Saint-Eſprit, nous l'avions fait avec le même reſpect & la même affection que ce S. Anachorette, combien de mérites aurions-nous acquis devant Dieu ? Si nous étions bien remplis de cette penſée, moi qui vous parle & vous qui m'écoutez, nous le dirions ſans ceſſe, par une ſolide dévotion, & comptez quels fonds de richeſſes ſpirituelles elles nous produiroient. Car ces courtes paroles renferment les actes les plus méritoires de toute la Religion. Mais parce que ſi nous les diſons, c'eſt ſans réflexion & avec une imagination égarée, penſant à toute autre choſe ou ne penſant à rien, nous avons beau les dire, & confeſſer ainſi

la Trinité, peut-être ne nous ont-elles pas procuré un seul degré de grace. Ce qui doit encore plus nous toucher, c'est qu'en prononçant ces paroles sans attention, nous faisons injure aux trois personnes à qui elles s'adressent. Non-seulement nous ne louons pas la Trinité, mais nous la déshonorons; non-seulement nous perdons ce trésor de grace que nous pourrions acquérir, mais nous amassons contre nous un trésor de colere. Car ces noms de Pere, de Fils & de Saint-Esprit sont des noms divins, des noms de gloire & de majesté, des noms terribles à l'enfer, des noms souverainement respectables pour nous; & par conséquent qui ne doivent jamais passer par notre bouche, sans que notre esprit & notre cœur les accompagnent. Que dis-je, ce sont des noms encore plus aimables que redoutables, des noms de salut, & par-là même plus dignes de l'attention de nos esprits & des sentimens affectueux de nos cœurs. Appliquez-vous, Chrétiens, à ma pensée. Quand nous nous trouverons au lit de la mort, & que le Prêtre dans les derniers momens de notre vie viendra tenir notre ame prête à paroître devant Dieu, & former des vœux pour elle, quels noms emploiera-t-il pour rendre ses vœux plus efficaces? les noms du Pere, & du Fils, & du Saint-Esprit. *Proficiscere, anima christiana*: Partez, Ame chrétienne, dira le ministre de l'Eglise, partez au nom du Pere qui vous a créée, au nom du Fils qui vous a rachetée, au nom du Saint-Esprit qui vous a sanctifiée. Noms tout-puissans pour mettre en fuite les légions infernales, pour rendre inutiles tous leurs efforts, & pour attirer sur nous

*Ex Ord. comm. anim.*

dans ce passage si dangereux, les regrets & le seul secours du ciel. Il n'a plus reconnu sa faute; quand ensuite le même Ministre s'adressant à Dieu, lui recommandera l'ame du mourant, dont le raison se servira-t-il pour toucher sa divine miséricorde? Pour toucher, mes chers Auditeurs, n'y avez-vous jamais fait réflexion, peut-être ne l'avez-vous jamais entendue? mais elle est capable de réveiller toute votre confiance, & de vous inspirer un zele tout nouveau pour l'honneur de l'adorable
*Ibid.* Trinité. Ecoutez-la: *Licet animi peccatoris, tamen Patrem, & Filium, & Spiritum Sanctum non negavit, sed credidit.* Ah! Seigneur, s'écria le Prêtre du Dieu vivant, il est vrai, il est vrai, c'est pour un pécheur que j'implore votre clémence. Il n'a pas été exempt des faiblesses humaines, & le poids de sa fragilité l'a fait tomber. Mais du reste vous savez, mon Dieu, que ce pécheur qui est ici a confessé votre auguste Trinité, qu'il a reconnu le Pere, le Fils, & le Saint-Esprit: *Tamen Patrem, & Filium, & Spiritum Sanctum non negavit, sed credidit.* Vous sçavez qu'il s'est toujours fait la gloire de ces trois divines personnes, de les adorer comme
*Ibid.* fidelement & religieusement adorées. *Zelus Dei in se humanos, & Deum qui fecit omnia, fidelitèr adoravit.* Voyez-vous, Chrétiens, comment la confession de la Trinité, mais une confession respectueuse, une confession religieuse, est un des plus grands sujets de confiance que la créature puisse avoir en son Créateur? Finissons, & pour donner le dernier poids à nos motifs encore comment la confession de cette même Trinité est le motif le plus puissant & le

plus excellent modèle de la charité chrétienne, c'eſt la Troiſiéme Partie.

TOutes choſes, Chrétiens, nous prêchent la charité que nous nous devons les uns aux autres ; mais rien ne nous la prêche plus hautement que la Trinité des perſonnes divines. Vous me demandez pourquoi ? pour deux raiſons, qui nous ſont marquées dans l'Ecriture, & qui toutes deux portent un certain caractère de l'Eſprit de Dieu. La premiere, parce que la foi de la Trinité eſt le motif & comme le lieu ſubſtantiel de la charité qui doit être entre nous ; & la ſeconde, parce que le myſtère de la Trinité en eſt encore le grand modèle que Jeſus-Chriſt nous a donné dans ſon Evangile. Deux raiſons, mes chers Auditeurs, dignes de toutes vos réflexions, & infiniment capables de vous exciter à la pratique de cette vertu. III. PART.

Je dis que la créance de la Trinité doit être le lien de notre charité mutuelle ; c'eſt S. Paul qui nous l'enſeigne. Car, dit-il, c'eſt la foi de ce myſtère qui nous unit tous dans un même corps de religion. Ecoutez-le, Chrétiens, parler lui-même, ce docteur des nations. Ah ! mes Freres, diſoit-il aux Ephéſiens, je vous conjure, moi qui ſuis captif pour Jeſus-Chriſt : *Obſecro vos ego vinctus in Domino* : & de quoi de vous aimer les uns les autres, de vous ſupporter les uns les autres : *Supportantes invicem in charitate.* Ayez du zéle pour conſerver parmi vous cette unité d'eſprit, qui eſt le principe de la véritable paix : *Solliciti ſervare unitatem ſpiritûs in vinculo pacis.* Et quel motif leur en donnoit-il ? ſur quoi fondoit-il cette *Epheſ. c. 4.* *Ibid.* *Ibid.*

obligation. Le voici. Car enfin, mes Freres, ajoutoit l'Apôtre, vous n'avez tous qu'un même Dieu, vous n'avez tous qu'une même foi, vous n'avez tous qu'un même baptême, vous ne faites tous qu'un même corps, qui eſt l'Egliſe : n'eſt-il donc pas juſte que vous ayez tous
Ibid. le même eſprit ? *Unum corpus & unus ſpiritus, unus Dominus, una fides, unum baptiſma.* C'eſt-à-dire, quelle indignité, que nous uniſſant tous comme nous faiſons pour honorer le même Dieu, nous ne ſoyons pas unis ſur tout le reſte ? Dans ce même Dieu, dans ce même Seigneur, nous reconnoiſſons un Pere dont nous ſommes tous les enfans, un Fils dont nous ſommes tous les freres, un Saint-Eſprit dont nous ſommes tous animés : *Unus Dominus.* Or quel monſtre, qu'étant tous enfans d'un même pere, nous vivions enſemble comme des étrangers ; qu'étant tous freres du même Fils de Dieu, on ne voie parmi nous nulle marque de fraternité ; que voulant tous avoir le même Saint-Eſprit, nous faſſions paroître des ſentimens ſi oposés ? Mais ce que j'admire, pourſuivoit S. Paul, ſelon la paraphraſe de S. Chryſoſtome expliquant ce paſſage, c'eſt qu'ayant bien pu nous accorder tous ſur un point auſſi difficile que la foi de ces trois adorables Perſonnes, Pere, Fils & Saint-Eſprit, nous conteſtions tous les jours ſur des bagatelles qui ſont le ſujet de nos inimitiés. S'il y avoit quelque choſe où nous duſſions avoir de la peine à convenir, & où l'on pût craindre que les eſprits ne fuſſent diviſés, c'étoit la créance d'un Dieu en trois perſonnes. Cependant nous le croyons, nous en faiſons tous la même profeſſion, nous renonçons à tous les doutes

de toutes les difficultés que notre esprit pourroit former, & cela, disons-nous, pour ne pas troubler l'unité de la foi : *Una fides* : Hé, Chrétiens, n'est-il donc pas étrange que nous troublions celle de la charité sur des sujets de nulle conséquence, & que nous entretenions des animosités & des haines qui détruisent absolument une des vertus fondamentales du Christianisme ?

Tel étoit le raisonnement de l'Apôtre S. Paul, pour convaincre les Ephésiens : *Unus Dominus, una Fides.* Raisonnement qu'il fait encore tant valoir dans une autre de ses Epîtres, en s'adressant aux Chrétiens de Corinthe, il leur dit : Qu'est-ce que j'entens, mes Freres, on me raporte qu'il y a des cabales parmi vous, qu'il y a des schismes & des factions ; l'un tient le parti de Paul, l'autre d'Apollo, celui-ci de Pierre ; mais quoi ! est-ce au nom de Pierre, est-ce au nom d'Apollo, est-ce au nom de Paul, que vous avez été baptisés ? *Numquid in nomine Pauli baptizati estis* ! Je remercie Dieu de ce que je n'ai baptisé personne chez vous, de peur qu'on ne dise que vous êtes baptisés en mon nom. *Gratias ago Deo, quod neminem vestrum baptizavi, ne quis dicat quod in nomine meo, baptizati estis.* C'est au nom du Pere, du Fils, & du Saint-Esprit, que vous avez reçu le baptême ; tous dans la même forme, vous avez le même caractère, tous par l'efficace & la vertu de la même Trinité. Or cela, étant, vous avez tous un engagement indispensable à vivre dans le même esprit, & vous oubliez ce que vous êtes, quand vous laissez naître parmi vous des discordes. Remarquez-vous, Chrétiens, comment

2. Cor. c. 1.

Ibid.

S. Paul fondoit le devoir de la charité sur la foi de la Trinité ? *Una Fides, unum baptisma.* En effet, s'il y a un motif qui doive nous engager à nous aimer fraternellement, c'est cette unité de créance & de foi. Comme la différence de Religion a toujours été, pour ainsi dire, le glaive de division parmi les hommes, jusqu'à rompre entièrement les liens les plus inviolables de la nature, aussi de tout tems a-t-on considéré l'unité de Religion comme le plus sacré nœud de l'amitié. Il n'est pas jusqu'à nos hérétiques qui ne le pensent de la sorte. Dès-là qu'ils font secte & qu'ils composent une Eglise prétendue, ils commencent à s'entr'aider. Vous en êtes témoins, mes chers Auditeurs, & vous savez comment ils sont unis ensemble, comment ils prennent un intérêt les uns des autres, comment ils se prêtent secours dans leurs besoins, comment leurs pauvres sont assistés, comment ils visitent leurs malades : qui fait cela ? ce n'est pas l'unité de la foi, puisque hors de l'Eglise ils ne peuvent avoir la foi ni quoi donc ? l'unité d'erreur, l'unité de mensonge, l'unité de fausseté. Ce petit troupeau où ils sont tous entrés, voilà ce qui les lie, voilà ce qui arrête toutes leurs querelles, voilà ce qui termine tous leurs différends, voilà pourquoi ils s'appellent freres & se comportent en freres. Qu'elle honte, que l'unité de la foi où nous vivons, fasse moins sur nous, que ne fait sur eux l'unité d'une fausse réforme ! Il en va néanmoins ainsi ; ils s'unissent, & nous nous divisons ; ils se rendent des offices de freres, & nous nous traitons souvent en ennemis ; ils le voient, ils s'en étonnent, ils en sont touchés, ils nous

le reprocheront même. Or à qui est-ce de faire cesser ce reproche que nous-mêmes ? & il cessera dès que la charité entrera dans nos cœurs. Car toutes ces haines, toutes ces envies, tous ces désirs de vengeances, tous ces mépris que nous faisons du prochain, toutes ces paroles aigres & piquantes qui nous échappent, tout cela s'évanouiroit bientôt, si nous avions la vraie charité. La foi d'un Dieu en trois personnes en donne le motif, & j'ajoute qu'elle nous en présente encore le plus parfait modèle.

Quand je vous ai dit, mes Frères, en d'autres discours, que le Fils de Dieu nous avoit obligés à nous aimer les uns les autres, comme il nous le dicte : *Mandatum novum do vobis, ut diligatis invicem, sicut dilexi vos* : vous ne croyiez pas que la charité pût être portée plus haut. Cet amour d'un Dieu sacrifié pour le salut des hommes, vous paroissoit le dernier terme où l'amour du prochain pût s'élever. Mais voici quelque chose encore de plus grand : car il faut nous aimer, comme les trois personnes de la Trinité s'aiment ; comme le Père aime le Fils, comme le Fils aime le Père, comme le Père & le Fils s'aiment dans le Saint-Esprit. Tel est l'exemplaire qui nous est aujourd'hui proposé : *Inspice & fac secundum exemplar.* Et par qui nous est-il proposé ? par Jesus-Christ même, l'oracle & la sagesse de Dieu. *Pater sancte*, disoit-il parlant à son Père, *serva eos in nomine tuo quos dedisti mihi, ut sint unum sicut & nos.* Mon Père je vous offre tous mes élus, tous mes fidèles, tous ceux que vous m'avez donné à instruire : conservez-les par votre grace, afin qu'ils soient

Joan. 13. 34.

Exod. c. 14.

Joan. c. 17.

un comme vous & moi. Que veut-il dire ? & comment prierons-nous pour cette perfection ? le Pere & le Fils ne font qu'un même Dieu dans la Trinité ; le Fils est consubstantiel au Pere, le Pere est la même substance que le Fils ; quelle charité nous peut-on dire de la sorte ? Ah ! répond S. Augustin, ce que le Sauveur du monde a voulu nous faire entendre, c'est que nous devons être parfaitement unis de cœur & de volonté, que nous devons être par grace & par imitation, comme les trois divines Personnes sont par la nécessité de leur être, que comme il n'y a rien qui ne soit commun entr'elles, aussi la charité du Christianisme doit nous faire renoncer à tous nos intérêts propres, que de même que le Fils de Dieu disoit à son Pere, *Pater, omnia mea tua sunt, & tua mea sunt* ; tout ce qui est à moi est à vous, & tout ce qui est à vous est à moi : de même, il faut que nous soyons prêts de dire à nos freres, ces biens que Dieu m'a donnés sont pour vous aussi-bien que pour moi ; & ces miséres que vous souffrez, sont les miennes aussi-bien que les vôtres. Que seroit-ce que le Christianisme, si cette charité y régnoit ? Que seroit-ce que tant de familles, si les peres & les enfans, si les maîtres & les domestiques, & le mari & la femme, si les freres & les sœurs gardoient entr'eux ce parfait accord ? Au lieu de ces troubles qui y mettent la confusion, au lieu de ces procès qui les désolent, au lieu de ces éclats honteux qui les décrient, elles se soutiendroient, & dans un repos inaltérable, elles goûteroient toutes les douceurs d'une paix chrétienne. Alors plein de consolation, j'aurois de quoi vous féliciter,

Joan. 17.

& je m'écrierois avec le Prophéte : *Quam bo-* Pſ. 132.
*num & quam jucundum habitare fratres in unum!*
Quel bonheur pour ces chrétiens, quel bonheur pour ces maiſons de vivre dans une concorde, qui y entretient le calme & qui y fait fleurir la piété.

Mais que voyons-nous ? tout le contraire, & c'eſt ce que nous ne pouvons aſſez déplorer. Point d'union dans le chriſtianiſme, & même entre ceux que les loix de la nature les plus inviolables & les plus ſacrées devroient tenir étroitement liées les uns aux autres : je veux dire, point d'union ; entre qui ? ſouvent entre des proches, ſouvent entre des freres & des ſœurs, ſouvent entre des peres & des enfans. Je dis plus : point d'union, ſouvent entre des Miniſtres de Jeſus-Chriſt, qui par état néanmoins & par profeſſion doivent être des Miniſtres de paix : ſouvent entre des perſonnes conſacrées au Dieu de la paix par les vœux les plus ſolemnels, portant le même habit & vivant ſous la même régle. Voilà ce que nous voyons : & pourquoi ? parce que nous ne ſçavons pas, ou plutôt, parce que nous ne voulons pas nous former ſur le grand modéle que la foi nous met devant les yeux. Prenez garde : dans l'adorable Trinité, point de ſentimens oppoſés ; ce que veut une perſonne divine, les autres le veulent : mais parmi nous, ce ſont des contradictions éternelles, ſoit bizarrerie d'humeur, ſoit malignité de naturel, ſoit hauteur d'eſprit, & fauſſe gloire qu'on ſe fait de ne céder jamais, quel que puiſſe être le principe du mal : on a ſes idées particuliéres, & l'on veut qu'elles prévalent à tout ; on a ſes caprices, & l'on veut qu'ils ſoient ſuivis en

tout : Et parce que nous ne trouvons pas toujours des gens assez dociles pour s'asservir à nos caprices & à nos idées ; parce que chacun au contraire prétend dominer, se faire écouter, l'emporter ; delà les contestations & les disputes, delà les guerres qui commencent par l'esprit & qui finissent par le cœur, delà les aigreurs & une maligne détermination à se battre toujours les uns les autres. C'est assez qu'un tel ait parlé de telle maniére, pour engager un tel à tenir un langage tout différent ; c'est assez que celui-ci estime telle chose, pour porter celui-là à la condamner ; comme si l'on n'avoit point d'autre réglé, ou pour penser, ou pour agir, qu'une aveugle obstination à ne s'accommoder au gré de personne & à ne convenir avec personne. Dans l'adorable Trinité point d'intérêts séparés ; parmi nous, mille intérêts qui nous divisent. On ne pense qu'à soi-même, on n'a égard qu'à soi-même, on raporte tout à soi-même. Et comme cet intérêt propre à quoi l'on est résolu de ne rien refuser, ne peut souvent s'accorder avec l'intérêt du prochain, il n'y a point d'injustice & de violence à quoi l'on ne se porte pour écarter ou pour détruire tout ce qui pourroit faire obstacle & arrêter les desseins qu'on a formés. Delà les mauvais tours, les trahisons, les faux raports, les médisances, les calomnies, les chicanes, les procès, toutes les vexations qu'inspire la cupidité & qui ruinent la charité. C'est sur quoi l'Apôtre s'expliquoit encore avec tant d'éloquence & tant de zéle en parlant aux Corinthiens. Il avoit apris qu'ils s'apelloient les uns les autres devant les tribunaux de la justice pour terminer leurs différens, & là-dessus

que leur disoit-il ? Ah mes Frères, que ne souffrez-vous plutôt l'injure qu'on vous fait, *quare non magis injuriam accipitis* ? Que ne souffrez-vous plutôt le dommage que vous recevez, *quare non magis fraudem patimini* ? Mais bien loin, poursuivoit le S. Apôtre, d'être ainsi disposés à pardonner & à souffrir, vous vous outragez mutuellement, & vous travaillez à vous entre-détruire : *Sed vos injuriam facitis & fraudatis*. Ce qui le touchoit davantage, & ce qui leur reprochoit plus vivement c'est que des frères, que des chrétiens se traitassent de la sorte : *Et hoc fratribus*. Comme s'il eût dit : que des païens aient ensemble de pareils démêlés, je n'en suis point surpris, ils ont des Dieux qui leur en donnent l'exemple : mais nous, qui dans le Dieu que nous adorons, avons le modèle de la plus parfaite unité, d'une unité constante, d'une unité indivisible, d'une unité éternelle ; qu'on nous voie former entre nous des partis, des intrigues, des cabales ; que pour les moindres intérêts, & pour des viles prétentions dont nous ne voulons rien relacher, un fidèle s'élever contre des fidèles, parler contre des fidèles, agir contre des fidèles : *Et hoc fratribus* ; c'est ce qui m'étonne, & ce que je n'accorde pas avec le caractère de leur Religion.

1. Cor. c. 6. Ibidem. Ibidem. Ibidem.

Apliquons-nous à nous-mêmes ces reproches, Chrétiens Auditeurs ; car ils ne nous conviennent que trop ? & en quels termes se fût exprimé S. Paul, s'il eût été témoin de notre conduite, je veux dire de nos animosités, de nos envies, de nos ressentimens, de nos vengeances, de tant d'éclats scandaleux, qui sont le sujet des entretiens du monde, &

que le monde lui-même est le premier à vous damner ? C'est à vous, ô Dieu de la charité & de la paix, c'est à vous à maintenir parmi nous l'un & l'autre, ou plutôt à les y rétablir : car elles ne sont que trop altérées. Pere tout-puissant, vous avez formé nos cœurs, & vous êtes toujours maître de les tourner comme il vous plaît. Fils égal à votre Pere, & éternel comme lui, mais fait chair pour nous, vous nous avez rassemblés sous une même loi, & c'est une loi d'amour. Esprit Saint, vous êtes l'amour substantiel du pere & du Fils ; & c'est par vous que la charité est répandue dans les ames. Trinité souverainement adorable & aimable, c'est de votre sein que nous sommes sortis, & c'est dans votre sein que vous voulez nous rappeller. Unissez-nous sur la terre, comme nous devons l'être dans l'éternité bienheureuse, où nous conduise, &c.

# SERMON

## SUR LE

## TRE'S-SAINT

# SACREMENT.

Caro mea verè eſt cibus.

*Ma chair eſt vraiment une viande.* En S. Jean, chap. 6.

C'Est ainſi que le Sauveur du monde faiſoit en deux mots l'éloge de ſon corps adorable ; & c'eſt, Chrétiens, de cette chair toute ſainte & toute divine que j'ai moi-même à vous entretenir. Ce n'eſt point de la perſonne de Jeſus-Chriſt ; ce n'eſt ni de ſa divinité, ni de ſon ame, mais de ſa chair : *Caro mea.* Et pour en venir d'abord au point que j'ai entrepris de traiter, remarquez, s'il vous plaît, avec moi, que dans les paroles de mon texte, le Fils de Dieu voulant recommander ſon corps aux Juifs, ne leur dit pas que c'eſt le temple du Saint-Eſprit, que c'eſt le Sanctuaire de Dieu, que c'eſt le chef-d'œuvre des mains

& de la toute-puiſſance du Seigneur, mais que c'eſt une nourriture & une viande : *Caro mea verè eſt cibus.* Cependant, cet état de viande & d'aliment n'eſt-il pas le plus imparfait ? Il eſt vrai, mes chers Auditeurs, ſi nous l'entendons de cette viande commune, qui ſert à réparer les forces & à ſoutenir la vie naturelle de nos corps : mais une viande ſacramentelle, une viande qui toute materielle qu'elle eſt, a la vertu de nous conférer la grace, de nous donner une vie ſurnaturelle & toute ſpirituelle, de nous purifier, de nous ſanctifier, c'eſt ce qui nous la doit rendre infiniment précieuſe & ce qui en fait l'excellence. Vierge ſainte, c'eſt dans vos chaſtes entrailles que ce ſacré corps fut conçu ; votre chair innocente & pure a été la chair de Jeſus-Chriſt ; & la chair de Jeſus-Chriſt a été la vôtre ; c'eſt par l'opération de l'eſprit céleſte que cet ineffable myſtère s'eſt accompli, & c'eſt auprès de ce divin Epoux que j'implore votre aſſiſtance, en vous diſant, *Ave Maria.*

LE deſſein que je me propoſe dans ce Diſcours, vous ſurprendra peut-être, Chrétiens ; mais j'oſe dire que ſi vous voulez vous apliquer à le bien comprendre, il vous paroîtra très-convenable au myſtère de ce jour, & qu'il remplira parfaitement l'idée que vous avez de cette fête. Je veux vous montrer que c'eſt aujourd'hui par excellence la fête du corps de Jeſus-Chriſt, *Feſtum corporis Chriſti.* Car c'eſt le titre qu'elle porte, & ſous lequel elle a été inſtituée ; & mon deſſein & de vous juſtifier ce titre, en vous faiſant voir que le corps

de Jesus-Christ ne pouvoit être plus honoré qu'il l'est par le mystère de la divine Eucharistie : c'est-là ma proposition générale. Il faut seulement la réduire à quelques points particuliers & la partager. Or pour cela je considére le corps de Jesus-Christ en deux maniéres ; ou plutôt, je trouve que Jesus-Christ a tout à la fois un corps naturel & un corps mystique : son corps naturel c'est sa propre chair, cette chair dont il s'est revêtu pour nous ; & son corps mystique c'est l'Eglise, qu'il s'est unie & incorporée, selon la doctrine de S. Paul. Je dis donc que c'est aujourdhui la grande fête de l'un & de l'autre : pourquoi ? parce que c'est aujourdhui tout ensemble le triomphe de la chair de Jesus-Christ, & le triomphe de l'Eglise de Jesus-Christ. Le Sauveur du monde ne pouvoit faire plus d'honneur à sa chair, que de l'établir, comme il a fait, en sacrement & en sacrement le plus auguste de notre Religion qui est l'Eucharistie. Et j'ajoute que ce même Sauveur du monde ne pouvoit faire plus d'honneur à son Eglise, qu'en lui laissant sa chair établie de la sorte, & comme érigée en sacrement. Ainsi l'Eglise & la chair de Jesus-Christ sont-elles honorées réciproquement l'une par l'autre. Car la gloire du corps de Jesus-Christ, c'est d'avoir été donné à l'Eglise dans le S. Sacrement de l'Autel : vous le verrez dans la premiere Partie. Et la gloire de l'Eglise, c'est d'avoir reçu & de posséder le corps de Jesus-Christ dans ce Sacrement : ce sera la Seconde Partie. Quoique ce soit-là un éloge plutôt qu'une instruction, nous pourrons néanmoins en tirer des solides conséquences pour l'édification de nos ames. Commençons.

I. PART.

IL étoit juſte que la chair de Jeſus-Chriſt fût honorée, & que Jeſus-Chriſt travaillât lui-même à lui faire rendre les hommages qui lui ſont dus. Deux grandes raiſons l'y obligeoient. Premiérement, l'honneur qu'il avoit fait à cette chair de contracter une ſi étroite alliance avec elle, & de l'unir à ſa perſonne divine dans l'incarnation; & ſecondement, les humiliations extrêmes à quoi il l'avoit réduite dans ſa paſſion. Avez-vous jamais pris garde, Chrétiens, à une belle parole de S. Jean, pour exprimer le grand myſtère de l'Incarnation du Verbe? Il ne dit pas que le Verbe s'eſt fait homme, il ne dit pas qui s'eſt allié à une nature & intelligente & ſpirituelle comme les Anges, il ne dit pas qu'il a pris une ame telle que la nôtre; mais il dit ſimplement que le Verbe s'eſt fait chair: *Et Verbum caro factum eſt.* Hé quoi, reprend S. Auguſtin, la chair de l'homme eſt ce qu'il y a dans l'homme de plus imparfait, c'eſt en quoi l'homme eſt ſemblable aux bêtes; pourquoi donc raporter à la chair ſeule cet étonnant myſtère de l'union qui s'eſt faite entre l'homme & Dieu? Ah! répond ce S. Docteur, c'eſt pour nous aprendre ce que Dieu a fait pour nous, ce qu'il a voulu être pour nous, juſqu'à quel point il s'eſt anéanti pour nous, puiſqu'étant Dieu, il a bien daigné ſe faire chair. Il eſt vrai, Chrétiens; mais c'eſt par là même auſſi que le Saint-Eſprit nous a fait comprendre, ce qu'il étoit important que nous ſçuſſions, quelle eſt la dignité de la chair de Jeſus-Chriſt, puiſqu'en conſéquence de ces divines paroles, *Et Verbum caro factum eſt*, on peut dire, ſelon tous les principes de la Théologie & de la Foi, que

Joan. c. 1.

la chair de Jesus-Christ a été la chair d'un Dieu, qu'elle a subsisté de la subsistance d'un Dieu, qu'elle a fait partie d'un tout qui étoit Dieu, & que comme le Verbe en s'incarnant est devenu chair, *Et Verbum caro factum est*; ainsi la chair de l'homme par l'incarnation est devenue la chair d'un Dieu. Delà concluons qu'il n'y a donc point de gloire, point de culte qu'on ne doive à la chair de Jesus-Christ; & que Jesus-Christ même, après une si noble alliance, n'en pouvoit trop faire pour honorer sa chair.

D'autant plus qu'il la réduisit dans sa passion aux dernieres humiliations. Car c'est cette chair vénérable qui fut comblée pour nous d'ignominies & d'opprobres, c'est-elle qui fut déchirée de fouets, c'est-elle qui fut profanée par les mains des bourreaux; & pour tout dire en un mot, c'est-elle, si j'ose user ici de cette maniere de parler, qui fit tous les frais de notre rédemption. Ce ne fut point l'ame de Jesus-Christ qui servit de victime pour notre salut; ce fut son corps, ce fut sa chair virginale. Ce fut elle qu'il l'immola sur l'autel de la croix; elle étoit sainte, & il en fit un anathême & un sujet de malédiction: elle étoit digne de tous les respects des hommes, & il permit qu'elle fût exposée à toutes leurs insultes. Il falloit donc qu'il la récompensât & qu'il l'honorât autant qu'elle avoit été humiliée, ou plutot, autant qu'il l'avoit lui-même humiliée. Or c'est justement ce que Jesus-Christ a fait dans la divine Eucharistie: voilà la fin qu'il s'est proposée dans l'institution de ce mystère; & voilà aussi pourquoi nous célébrons aujourdhui la Fête de son corps.

En effet, Chrétiens, l'Eucharistie seule fait plus d'honneur à la chair de Jesus-Christ, que tous les autres mystères glorieux de cet homme-Dieu; & quand il sortit du tombeau, la gloire qu'il communiqua à son corps ne fut point comparable à celle qu'il lui avoit donnée & qu'il lui donne encore tous les jours dans son Saint Sacrement. Cette proposition vous paroît nouvelle; mais écoutez-moi; en voici la démonstration. J'avoue, mes Freres, que Jesus-Christ sortant du tombeau, donna à sa chair d'admirables qualités; impassibilité, subtilité, agilité, lumiére & splendeur: mais après tout, ces qualités n'ont rien qui surpasse l'ordre de la créature, au lieu qu'ici, c'est-à-dire, dans l'adorable Eucharistie, la chair du Sauveur est élevée à un ordre tout divin: elle y prend un être, elle y acquiert des propriétés, elle y fait ce que Dieu seul peut faire. Et quoi? il faudroit un discours entier pour vous l'expliquer. Je m'arrête à ce qu'il y a de plus essentiel, & à ce qui doit le plus vous toucher. Je ne vous dis point que cette chair bienheureuse possede une espéce d'immensité dans l'auguste Sacrement de l'autel, puisqu'il est certain qu'elle n'y est bornée par aucune espace, & qu'en vertu de ce mystère elle peut être tout à la fois dans tous les lieux du monde; qualité propre de Dieu. Je ne vous dis point qu'elle y devient toute spirituelle, mais bien autrement que dans la résurrection, puisque la chair de Jesus-Christ est dans l'hostie à la maniére des esprits, tout en tout, & toute en chaque partie, autre qualité miraculeuse. Je laisse ce qu'a remarqué l'Abbé Rupert; qu'elle,

qu'elle eſt comme éternelle & incorruptible dans ce Sacrement, parce qu'elle y ſera juſqu'à la conſommation des ſiécles ; ou plutôt, Chrétiens, qu'elle y meurt tous les jours, mais d'une mort mille fois plus merveilleuſe que l'immortalité même dont elle jouit dans le ciel, puiſque c'eſt pour y renaître continuellement par les paroles de la conſécration. Tout cela autant d'effets de la toute puiſſance divine, pour honorer le corps du Sauveur.

Mais le grand miracle, & celui qui comprend tous les autres, & celui que Jeſus-Chriſt nous a marqué plus expreſſément dans l'Evangile, & celui à quoi les hommes font moins de réflexions, & celui qui devroit être plus médité, & celui que je trouve inconteſtablement le plus glorieux à la chair du Fils de Dieu, je l'ai dit, & il faut le développer davantage, c'eſt que la chair de Jeſus-Chriſt dans l'Euchariſtie eſt l'aliment de nos ames. Quoiqu'elle ne ſoit qu'une ſubſtance terreſtre & matérielle, elle a la vertu de vivifier nos eſprits. Au lieu que naturellement c'eſt l'eſprit qui doit vivifier la chair, ici c'eſt la chair qui par un prodige bien ſurprenant vivifie l'eſprit & qui le ſoutient, & qui l'anime, & qui lui ſert de nourriture pour le conſerver. Car prenez garde, je vous prie, c'eſt la réflexion de S. Ambroiſe, quand le Fils de Dieu parloit aux Juifs de ce Sacrement, il ne leur diſoit pas, *Ego ſum cibus*, je ſuis la viande ; mais il leur diſoit, *Caro mea verè eſt cibus*, ma chair eſt la viande dont il faut que vous ſoyez ſpirituellement nourris. Ce n'eſt point l'ame, ce n'eſt point la divinité de Jeſus-Chriſt qui fait notre aliment ſpirituel

dans l'Euchariſtie, c'eſt ſa chair, *Caro mea.* Sa divinité & l'ame s'y trouvent, c'eſt comme parle l'Ecole, par concomitance : ce qui nous nourrit & ce qui nous eſt directement donné en qualité de nourriture, c'eſt la chair de cet Homme-Dieu dont notre ame eſt ſuſtentée, fortifiée, &, pour me ſervir du mot de Tertullien, engraiſſée. Or quel honneur pour une chair que ce ſoit elle qui nous rende tous ſpirituels, elle qui nous communique la grace, & qui nous faſſe vivre de la vie de Dieu même. Oui, Chrétiens, je le répete, ce miracle ſeul éleve la chair du Sauveur du monde à un ordre ſurnaturel & divin. Car il n'y a que la chair d'un Dieu qui puiſſe opérer de telles merveilles ; & Dieu prenant une chair ne pouvoit plus l'honorer, qu'en lui donnant la force & la vertu de les produire. Or tout cela convient à la chair de Jeſus-Chriſt dans l'Euchariſtie ; & c'eſt ce que l'Egliſe exprime en un mot, lorſqu'elle nous la préſente par les mains des Prêtres : *Corpus Domini noſtri Jeſu-Chriſti cuſtodiat animam tuam in vitam æternam.* Reçois, Chrétien, nous dit-elle, reçois le corps de ton Seigneur & de ton Dieu ; & pourquoi ? afin qu'il conſerve ton ame pour la vie éternelle. Voyez-vous, mes chers Auditeurs, une eſtimable prérogative du corps de Jeſus-Chriſt ? Dans l'ordre de la nature, c'eſt à l'ame de conſerver le corps ; mais dans l'ordre de la grace, c'eſt le corps de Jeſus-Chriſt qui conſerve notre ame ; & cet ordre qui eſt un ordre de grace pour nous, eſt pour le corps de Jeſus-Chriſt un ordre de gloire, mais de la gloire la plus éminente & la plus ſublime.

Après cela faut-il s'étonner que Dieu par

une conduite pleine de ſageſſe & par une diſpoſition de ſa providence nous ait propoſé ce corps à adorer dans nos temples ? A qui rendrons-nous plus juſtement le culte de l'adoration, qu'à une chair qui eſt le principe de notre vie & de notre immortalité ? Et où l'adorerons-nous avec plus de raiſon que dans ſon Sacrement, puiſque c'eſt là que Dieu l'a rendue toute-puiſſante, pour nous aimer de la vie de la grace, & nous vivifier ſelon l'eſprit ? Oui, mes Freres, dit S. Ambroiſe, nous adorons encore aujourdhui la chair de notre Rédempteur, & nous l'adorons dans les myſtéres qu'il a inſtitués lui-même, & qui ſe célebrent tous les jours ſur nos autels. Voilà, Chrétiens, des paroles bien preſſantes contre nos hérétiques, & qui de tout tems les ont jettés dans un étrange embarras. Cette chair de Jeſus-Chriſt, continue S. Ambroiſe, a été formée de la terre auſſi-bien que la nôtre, & la terre eſt apellée dans l'Ecriture l'eſcabeau des pieds de Dieu : mais cet eſcabeau conſidéré dans la perſonne du Sauveur & dans le Sacrement de ſa chair, eſt plus vénérable que tous les trônes des Rois, & c'eſt pour cela que nous l'adorons. Je ne ſçais pas, ajoute S. Auguſtin, ce que Dieu vouloit dire par ſon Prophéte, quand il nous ordonne d'adorer l'eſcabeau de ſes pieds, qui eſt la terre ; *Adorate ſcabellum pedum ejus* ; & je ne comprenois pas comment cela ſe pouvoit faire ſans impiété ; mais j'en ai trouvé le ſecret & le myſtére dans le Sacrement de Jeſus-Chriſt. Car c'eſt ce que nous faiſons tous les jours, lorſque nous mangeons ſa chair, & qu'avant que de la manger nous l'adorons, non-ſeulement ſans ſuperſtition, mais *Pſ.* 98.

avec tout le mérite de la foi ; parce que cette chair étant un aliment de ſalut, quoiqu'elle ſoit de terre & l'eſcabeau même des pieds de Dieu, il faut l'adorer : & bien-loin que nous péchions en l'adorant, ce ſeroit un crime de ne l'adorer pas : *Et quia illam carnem manducandam nobis ad ſalutem dedit, nemo autem illam manducat niſi priùs adoraverit ; ſic inventum eſt, quemadmodum adoretur tale ſcabellum pedum Domini, ut non ſolùm non peccemus adorando, ſed peccemus non adorando.* Ambr.

C'eſt pour cela, Chrétiens, que l'Egliſe a inſtitué cette fête que nous ſolemniſons ſous le titre & à l'honneur du corps de Jeſus-Chriſt. Elle a voulu ſe conformer aux ſentimens & à l'exemple de Jeſus-Chriſt même. Jeſus-Chriſt a prétendu honorer ſa chair dans l'Euchariſtie ; & l'Egliſe honore l'Euchariſtie pour honorer cette même chair. Vous me demandez ſur quoi eſt fondée cette cérémonie de porter en pompe le Corps du Fils de Dieu ? ſur les raiſons les plus ſolides & les plus touchantes. Ecoutez-les. On le porte, remarque un ſçavant Théologien, premiérement en mémoire de ce qu'il ſe porta lui-même, quand il diſtribua à ſes Apôtres ſa chair & ſon ſang. Car alors, dit Saint Auguſtin, il eſt évident qu'il portoit ſon propre corps ; & que ce que l'Ecriture diſoit de David dans un ſens figuré, ſçavoir, qu'il ſe portoit lui-même dans ſes mains, s'accomplit à la lettre dans la perſonne du Sauveur : ce ſont les termes exprès de S. Auguſtin. Mais que fit cet Homme-Dieu, quand il ſe porta ainſi lui-même ? il ſe fit comme un triomphe à ſoi-même ; car il ne pouvoit être plus honorablement porté que par ſoi-même, & dans ſes

propres mains. Or c'eſt le myſtére que l'Egliſe nous repréſente aujourdhui, faiſant porter ce corps vénérable dans les mains des Prêtres, qui ſont comme les propres mains du Fils de Dieu. Mais pourquoi le porter hors des temples, pourquoi dans les rues & dans les places publiques ? c'eſt, répond l'auteur que j'ai cité, en action de graces, de ce qu'il alloit lui-même autrefois parcourant les Villes & les Bourgades, faiſant le tour de la Judée & de Galilée, & guériſſant les malades par-tout où il paſſoit : *Circuibat omnes civitates & caſtella.* Voilà pourquoi l'Egliſe le fait encore porter par toute la Chrétienté, eſpérant du reſte qu'il opérera parmi nous les mêmes merveilles qu'il opéroit parmi les Juifs. Car ne doutez pas, mes chers Auditeurs, que ce Sauveur paſſant aujourdhui devant vos maiſons, ne les ait ſanctifiées par ſa préſence ; ne doutez pas qu'il n'ait répandu dans toutes les places publiques des bénédictions particulieres, & qu'on n'ait pu dire de lui, *Pertranſiit benefaciendo*, il a paſſé, & il a laiſſé ſur tout ſon paſſage des effets de ſa liberté. C'eſt ce que Dieu ſemble avoir voulu nous marquer dans une des plus belles figures de l'ancien Teſtament. L'Ecriture dit, que parce que Joſeph avoit pourvu de pain toute l'Egypte dans le tems de la ſtérilité & de la famine, le Roi Pharaon le fit monter ſur un char, & le fit conduire par toutes les provinces de ſon Royaume, avec ordre à chacun de l'adorer & de ſe proſterner devant lui. Ainſi parce que le Fils de Dieu nous a donné ce pain céleſte qui eſt ſon corps, l'Egliſe le fait paroître comme ſur un trône & ſous un dais ; & dans cet état elle le conduit dans tous les lieux du

*Matth. c. 9.*

*Act. c. 10.*

monde chrétien, ordonnant à tous les fidéles de fléchir le genou devant lui, & de lui préſenter leurs reſpects & leurs adorations. Il y a plus, elle le porte, ajoute le bienheureux Evêque de Geneve, pour lui faire une réparation authentique de tous les oprobres qu'il ſouffrit dans les rues de Jéruſalem, lorſqu'il fut traîné de Conſiſtoire en Conſiſtoire & de Tribunal en Tribunal. L'Egliſe veut lui faire ſatisfaction de cette injure; & dans cette vue, elle le porte publiquement & le fait ſuivre de tout le peuple, avec des acclamations & des chants d'alégreſſe. Enfin pourquoi le porte-t-elle? Voici, Chrétiens, la raiſon capitale. Elle le porte, dit le grand Cardinal du Perron, pour lui faire honneur, mais un honneur ſolemnel de toutes les victoires qu'il a remportées ſur l'héréſie & ſur l'infidélité dans le Sacrement de ſon Corps. Ne perdez pas, s'il vous plaît, cette remarque: Nos hérétiques nous reprochent que ces proceſſions ſont des nouveautés qui n'ont jamais été en uſage dans les premiers ſiécles de l'Egliſe; & nous leur répondons, qu'il faut bien que ce ſoient des nouveautés, puiſqu'elles ne ſe font qu'en ſigne de leurs nouvelles erreurs détruites & confondues par la vérité de l'Euchariſtie. On ne portoit point de la ſorte autrefois le Corps du Fils de Dieu, parce qu'il n'y avoit point encore eu d'erreurs dont il eût triomphé; mais depuis qu'il s'eſt élevé des Héréſiarques pour le combattre, depuis qu'il y a eu des hommes conjurés contre ſa préſence réelle dans le Sacrement & que par la force de ſa parole il les a foudroyés & terraſſés, l'Egliſe s'eſt crue obligée de lui en ordonner le triomphe. Telle eſt

l'origine de ces proceſſions. Ainſi parloit le ſçavant Prélat dont nous venons de raporter la penſée.

Mais ajoutons un point qui doit encore plus ſervir à notre inſtruction : diſons que par ces proceſſions, l'Egliſe prétend réparer tant d'outrages qu'ont fait au Sauveur du monde & qui lui font ſans ceſſe les mauvais chrétiens dans l'Euchariſtie. Oui, mes chers Auditeurs, c'eſt pour nous-mêmes que l'Egliſe a établi cette fête en forme d'amende honorable ; c'eſt pour toutes nos profanations, c'eſt pour tous nos ſacrilèges, c'eſt pour toutes nos irrévérences devant les autels de Jeſus-Chriſt & dans ſon ſanctuaire ; c'eſt pour tous les ſcandales que nous y donnons, pour toutes les communions indignes de tant de pécheurs hypocrites, pour toutes les Meſſes célébrées par des Prêtres vicieux, pour toutes nos froideurs en aprochant de la ſainte table, pour toutes les négligences même qu'y aportent les ames juſtes ; c'eſt pour les vôtres, Chrétiens ; & pour les miennes, depuis tant d'années que nous fréquentons ce myſtère d'amour ; c'eſt pour vous & pour moi que ces proceſſions ſont ordonnées, afin que l'honneur qui y eſt rendu à la chair de notre Dieu, la dédommage en quelque ſorte de toutes les inſultes qu'elle a reçues juſqu'à préſent de nous & qu'elle en reçoit tous les jours. Permettez-moi de vous dire une choſe qui doit vous confondre & que vous ne pouvez pleurer trop amérement. Que faiſons-nous quand nous manquons de reſpect envers la Ste. Euchariſtie ? voici une penſée capable, ce me ſemble, de toucher les cœurs les plus inſenſibles. Nous faiſons que l'Euchariſtie inſtituée

eſſentiellement pour honorer la chair du Sauveur, devient pour cette même chair un myſtère d'humiliation, un myſtère de confuſion & de honte, un myſtère d'ignominie. Peſez bien ce que je dis. Oui, la chair du Sauveur ſouffre mille fois plus de notre part dans l'Euchariſtie, qu'elle n'a jamais ſouffert des Juifs dans ſa paſſion. Car dans ſa paſſion elle ne ſouffrit que pour un tems; mais ici elle eſt expoſée à ſouffrir juſques à la fin des ſiécles: dans ſa paſſion elle ne ſouffroit qu'autant que Jeſus-Chriſt le vouloit & que parce qu'il le vouloit; mais ici elle ſouffre, pour ainſi dire, par force & par violence: ſi elle ſouffrit dans ſa paſſion, c'étoit dans l'état d'une nature paſſible & mortelle; mais ici elle ſouffre dans l'état même de l'impaſſibilité: ce qu'elle ſouffrit dans ſa paſſion étoit glorieux à Dieu & ſalutaire aux hommes; mais ici ce qu'elle ſouffre eſt pernicieux aux hommes & injurieux à Dieu. Ah! Chrétiens, les puiſſans motifs pour réveiller & pour exciter toute votre religion à l'égard de ce grand myſtére!

Quelle doit donc être l'occupation d'une ame chrétienne pendant les ſaints jours de cette octave? Ecoutez, Meſdames, écoutez-tous, mes Freres, voici de quoi entretenir votre piété. L'occupation d'une ame chrétienne en ce ſaint tems doit être d'entrer dans les ſentimens de l'Egliſe, & d'honorer avec elle la chair du Rédempteur. Voilà à quoi elle doit s'employer. Qu'eſt-ce à dire, honorer la chair du Rédempteur? c'eſt-à-dire, lui rendre tout le culte qu'elle peut recevoir de nous dans le Sacrement de l'Autel; imiter Magdelaine qui eut un zéle tout particulier pour cette ſainte chair;

l'arrosant de ses larmes, l'essuyant de ses cheveux & répandant sur elle des parfums. Exercice, dit S. Thomas, dont le Fils de Dieu la loua, tout éloigné qu'il étoit des délices de la vie ; pourquoi ? parce qu'il aimoit à voir que sa chair fût honorée. De même, nous prosterner souvent en la présence de ce sacré corps, & là lui offrir mille sacrifices de louanges, mille adorations intérieures, mille hommages & mille actions de graces ; lui dire quelquefois, mais avec une foi vive, mais avec une dévotion ardente : Corps divin, corps bienheureux, vous avez été le prix de mon salut ; que ne dois-je donc pas faire pour vous glorifier ? Mais puisque vous vous êtes mis dans le Sacrement pour y recevoir le tribut de gloire qui vous apartient, comment y a-t-il des chrétiens assez impies pour venir vous y profaner ? Du moins j'irai moi, vous présenter mon encens, & je voudrois y conduire avec moi tout ce qu'il y a d'hommes sur la terre. Tels sont, dis-je, les sentimens que nous devons prendre ; & parce que le corps de Jesus-Christ doit être aujourdhui porté en cérémonie & avec apareil, notre devoir est de contribuer à cet apareil & à cette cérémonie dans toute l'étendue de notre pouvoir. Vous sur-tout, Mesdames, si curieuses de mille superfluités qui ne servent qu'à votre luxe & à votre vanité, c'est-là que vous le pouvez sanctifier, les consacrant au corps de votre Dieu, les employant à enrichir les vases qui le contiennent, à embellir les tabernacles où il est renfermé, à parer les oratoires où il doit reposer. Vous êtes si soigneuses d'orner vos corps, vous usez pour cela de tant d'artifices, vous faites pour cela tant de

dépenſes, vous prenez pour céla tant de meſures & tant de ſoins : mais vos corps, ces corps infectés de la corruption du péché, ces corps ſujets à la pourriture & qui bientôt ne ſeront que pouſſiére & cendre, vous doivent-ils être plus chers que le corps de Jeſus-Chriſt ? Enfin parce que le corps du Fils de Dieu eſt enlevé hors de ſes temples & porté en triomphe, que fait l'ame chrétienne ? elle le ſuit dans ce triomphe, c'eſt-à-dire, elle l'accompagne dans ces proceſſions & lui fait eſcorte de ſa propre perſonne. Et c'eſt, mes chers Auditeurs, ce que l'eſprit de Dieu nous a divinement exprimé dans l'Epouſe des Cantiques : ce paſſage convient admirablement à mon ſujet, & l'aplication que j'en fais vous paroîtra bien naturelle. L'Epouſe dit qu'elle a cherché ſon bien-aimé dans le lieu ordinaire où il a accoutumé de prendre ſon repos, mais qu'elle ne l'a pas trouvé : *Quæſivi quem diligit anima mea : quæſivi illum & non inveni* : que là-deſſus elle a pris réſolution de ſortir, de faire le tour de la ville, d'aller dans les rues & dans les places chercher celui qu'elle aime ; *Surgam & circuibo civitatem, per vicos & plateas quæram quem diligit anima mea.* Elle ajoute que les gardes & les officiers de la ville l'ont rencontrée, *Invenerunt me vigiles qui cuſtodiunt civitatem* ; qu'elle leur a demandé s'ils n'avoient point vu ſon époux, & qu'immédiatement après elle l'a aperçu au milieu d'eux, *Paululùm cùm pertranſiſſem eos, inveni quem diligit anima mea* ; qu'elle a couru à lui, qu'elle ne l'a point quitté juſqu'à ce qu'elle l'eût conduit dans la maiſon de ſa mere, *Tenui illum, nec dimittam donec introducam illum in domum matris meæ.* Que veut dire

Cant. c. 3.

Ibidem. c. 1.

Ibid.

Ibid.

Ibid.

tout cela, Chrétiens ? vous prévenez déja ma penſée. Cette épouſe eſt l'ame fidéle : elle cherche aujourdhui le Sauveur du monde dans le ſanctuaire de l'Euchariſtie, qui eſt comme ſon lit myſtérieux, & elle ne l'y trouve pas ; elle s'en va donc par les rues & dans les places publiques pour voir s'il y ſera. C'eſt-là en effet qu'elle le rencontre, environné de gardes, entouré de ſes miniſtres qui le portent avec honneur, & de tout le peuple qui lui fait une cour nombreuſe ; elle ſe jette à ſes pieds, elle l'adore, elle le ſuit des yeux & elle ne l'abandonne point qu'il ne ſoit rentré dans le temple d'où il étoit parti, & qui eſt proprement la maiſon de notre mere, puiſque c'eſt la maiſon de l'Egliſe : y a-t-il rien de plus juſte que cette figure ? Mais reprenons. La gloire du corps de Jeſus-Chriſt eſt d'avoir été donné à l'Egliſe dans le Sacrement de l'Autel ; & la gloire auſſi de l'Egliſe eſt d'avoir reçu & de poſſéder le corps de Jeſus-Chriſt dans ce Sacrement. Renouvellez, s'il vous plaît, votre attention pour cette ſeconde Partie.

II. PART.

SI le Fils de Dieu étoit intéreſſé à honorer ſa chair, il ne l'étoit pas moins à honorer ſon corps myſtique qui eſt l'Egliſe. Nous ne faiſons tous qu'un même corps avec Jeſus-Chriſt, dit S. Paul : *Vos eſtis corpus Chriſti & membra de membro.* En qualité de Sauveur, Jeſus-Chriſt eſt notre chef, & en qualité de juſtes nous ſommes ſes membres ; & comme il eſt de l'honneur des membres d'avoir un chef couronné de gloire, auſſi eſt-il de l'honneur du chef de répandre ſur ſes membres toute la gloire dont ils ſont capables. Or c'eſt ce que Jeſus-Chriſt,

1. Cor. c. 12.

fait dans l'inſtitution de la divine Euchariſtie, que nous pouvons proprement encore apeller la fête de l'Egliſe, ou la fête du corps myſtique de Jeſus-Chriſt, *Feſtum corporis Chriſti* : pourquoi cela ? parce que ce Myſtère eſt celui dont l'Egliſe ſe tient plus honorée, & qui la rend plus glorieuſe devant Dieu.

Non, Chrétiens, le Sauveur du monde avec toute ſa magnificence ne pouvoit rien faire de plus honorable pour ſon Egliſe ni de plus grand que de lui laiſſer le Sacrement de ſon corps : c'étoit le comble de toute la gloire qu'il lui pouvoit procurer ; & l'on peut bien dire après cela que cet Homme-Dieu avoit pleinement accompli le deſſein qu'il s'étoit formé d'avoir, comme parle l'Apôtre, une Egliſe illuſtre, éclatante, enrichie des plus beaux ornemens du Ciel, *Ut exhiberet ſibi gloriſam Eccleſiam* ; parce qu'en effet la poſſeſſion du corps & du ſang de Jeſus-Chriſt donne à l'Egliſe tous ces avantages & toutes ces qualités. Vous voulez ſçavoir comment ? Ah ! mes chers Auditeurs, la riche matiére à vos réflexions ! Autrefois les Juifs ſe préféroient à toutes les nations du monde, & ſe glorifioient d'avoir un Dieu qui ne dédaignoit pas de demeurer au milieu d'eux & de marcher avec eux. Non, diſoit Moyſe, il n'y a point de peuple qui ait des Dieux ſi proche de ſoi, & par conſéquent il n'y a point de peuple ſur la terre ſi honoré que nous : *Nec eſt alia natio tam grandis, quæ habeat deos appropinquantes ſibi.* Mais de quelle maniére Dieu demeuroit-il avec les Juifs ? par cette Arche d'alliance où il rendoit des oracles, & à laquelle il avoit attaché

*Epheſ. c. 5.*

*Deuter. c. 4.*

protection. Cette Arche étoit-elle le vrai Dieu d'Israël ? elle n'en étoit que la figure ; que le tabernacle ; & cependant parce qu'elle étoit placée au milieu des douze Tribus, qu'elle les accompagnoit dans toutes leurs marches, & qu'ils la portoient dans leurs camps & dans leurs armées, ils se vantoient que leur Dieu les suivoit par-tout, & que par-tout il leur étoit présent. Mais qu'est-ce que cela, Chrétiens, si nous le comparons avec l'honneur que l'Eglise reçoit, & que nous recevons comme elle dans l'Eucharistie ? Un Dieu lui-même dans sa propre substance & avec toute la plénitude de sa Divinité, demeure corporellement & réellement parmi nous, il réside dans nos temples, il vient jusques dans nos maisons ; il se laisse non-seulement aprocher, mais toucher, mais manger ; & c'est bien à nous désormais de dire : *Nec est alia natio tam grandis, quæ habeat deos appropinquantes sibi.* Ezechiel nous parle d'une cité mystérieuse dont il décrit les richesses & la grandeur, & qui n'avoit point d'autre nom que celui-ci, c'est le séjour de Dieu, & Dieu y est : *Et nomen civitatis, Dominus ibidem.* Ezech. 48. Mais cette cité ne pouvoit être que l'Eglise chrétienne, dont Dieu représentoit déjà l'excellence à ce Prophéte. Car quel nom plus propre peut-on donner à l'Eglise, *Dominus ibidem* ; c'est là que Dieu habite ; c'est là que par un engagement irrévocable il s'est obligé de demeurer jusqu'à la consommation des siécles, & même plus encore par l'Eucharistie qui le tient comme attaché à son Eglise, sans qu'il puisse jamais s'en séparer : *Et nomen civitatis, Dominus ibidem.*

Cependant est-ce en cela seul que consiste

tout l'honneur qui revient à l'Eglise, de ce Sacrement ? non, Chrétiens, il y a quelque chose de plus important : écoutez-le. Etre honoré de la présence d'un Dieu, cela est grand ; mais être honoré de ses entretiens, mais être honoré de sa familiarité la plus intime, c'est bien encore une autre gloire. Or tel est l'avantage de l'Eglise dans le Sacrement du corps de Jesus-Christ. Que fait Jesus-Christ dans ce mystère, demande l'Abbé Rupert ? il y converse avec les hommes, il y visite les hommes & il y est visité des hommes ; il y écoute les plaintes des hommes, il y reçoit les requêtes que lui présentent les hommes, il y accorde les différens des hommes, il y instruit, il y console les hommes. Parce que les hommes sont les membres de son Eglise, c'est à son Eglise qu'il défere tout cet honneur. Sur quoi, mes Freres, il me souvient d'une remarque qu'a fait Guillame de Paris expliquant la Prophétie de Daniel. Quand le Roi de Babylone consulta les divins sur la vision qu'il avoit eue, & qu'il les obligea de lui dire le songe qui l'avoit occupé pendant son sommeil, ils lui répondirent qu'il n'y avoit point d'homme mortel qui le pût faire, que cela n'apartenoit qu'aux Dieux, parce que les Dieux n'avoient point de commerce avec les hommes : *Nec reperietur quisquam qui indicet illum, exceptis Diis, quorum non est cum hominibus conversatio.* Cette parole, dit l'Ecriture, fut vraie, & elle connut que toute la sagesse des divins n'étoit qu'erreur & que mensonge : pourquoi ? lui répond Guillaume de Paris, il y eut en ceci du mystère. Ils présupposoient que les Dieux du Ciel ne s'abbaissoient pas jusqu'à

*Daniel. 2.*

s'entretenir avec des hommes ; & en cela ils firent paroître, sans y penser, leur ignorance, parce qu'il y avoit un Dieu, le Dieu des Chrétiens qui devoit honorer un jour les hommes de sa conversation, & qui mettroit là ses plus cheres délices : *Delicia mea esse cum filiis hominum.* Voilà, dis-je, la prérogative de l'Eglise de Jesus-Christ, de pouvoir traiter familièrement avec son Dieu ; & par-là, reprend Saint Chrysostome, nous avons en quelque sorte sur la terre le même avantage que les bienheureux dans le Ciel. Car le bonheur du Ciel est de posséder Dieu, & ne le possédons-nous pas tout entier dans la divine Eucharistie ? Jesus-Christ, ajoute S. Chrysostome, se trouvoit partagé entre l'Eglise triomphante & l'Eglise militante ; elles disputoient à qui auroit son corps adorable, & l'une & l'autre y prétendoient ; mais ce nouveau Salomon a fait ce que le premier avec toute sa sagesse ne put faire. Sans diviser son corps, il l'a donné à l'une & à l'autre ; à l'Eglise triomphante, il l'a donné sans voile & à découvert ; à la militante, il l'a donné sous les espèces de son Sacrement. Prov. c. 8.

Peut-on, Chrétiens, enchérir sur ses pensées ? oui, on le peut, & voici des avantages encore mille fois plus grands ; & quoi ? souffrez que je les ramasse en abrégé, & que je vous en propose seulement l'idée, capable de ravir d'admiration les Anges & les hommes. C'est que le Sacrement de l'Eucharistie est pour nous & pour tous les fidéles qui le reçoivent, une extension continuelle & perpétuelle du mystère de l'Incarnation. Ainsi parlent les Peres. Vous sçavez à quel point d'honneur fut élevée l'humanité de Jesus-Christ, dans ce bienheureux

moment qui l'unit au Verbe divin. Or je dis que Jesus-Christ se donnant à nous par le Sacrement de l'Autel, a fait entrer tous les membres de son Eglise en communication de la même gloire, puisqu'il vient à nous, qu'il s'unit à nous, qu'il ne fait, pour ainsi dire, qu'un avec nous. Et c'est delà, selon la doctrine de Saint Cyrille, fondée sur la parole du Fils de Dieu, que ce Sacrement s'apelle Communion : *Qui manducat meam carnem & bibit meum sanguinem, in me manet, & ego in eo.* D'où il s'ensuit même encore que dans une certaine propriété de termes, le Sauveur du monde est à tous momens comme incarné de nouveau entre les mains des Prêtres qui sont ses ministres. *O veneranda sacerdotum dignitas, in quorum manibus Filius Dei perpetuò incarnatur*, s'écrie Saint Augustin ! O vénérable & sacré caractère des Prêtres, puisque Jesus-Christ, puisque le Fils du Pere Eternel, puisque notre Dieu, qui ne s'est incarné qu'une fois dans le sein de Marie, s'incarne sans cesse dans leurs mains ! Jugez, Chrétiens, de cet honneur par celui que Dieu fit à Marie quand il la choisit pour sa Mere. Nous rendons à cette Vierge un culte singulier de religion, parce que c'est en elle que le Verbe s'est fait chair ; & que devons-nous penser des Prêtres qui ont le pouvoir de le former dans leurs propres mains, de le produire par l'efficace de leur parole, de le faire reposer dans leur sein, non pas une fois, mais autant de fois qu'ils célebrent les Saints Mystères ?

Joan. c. 6.

August.

Mais pourquoi entrer dans les secrets de la divine Eucharistie, pour connoître les privilége de gloire que l'Eglise y trouve ? Arretons-

nous à ce qui se présente d'abord dans ce mystère, à ce qui en fait toute la substance, à ce que nous voyons, à ce qui frape nos sens. Car c'est là que Jesus-Christ pour honorer son Eglise la repaît de son corps, qui donne son sang pour breuvage & sa chair pour aliment; c'est-à-dire, la chair d'un Dieu, le sang d'un Dieu, le corps d'un Dieu. Ah! Chrétiens, que dirons-nous après cela? Pouvons-nous jamais exprimer ce qui est au-dessus de toute expression, au-dessus de toutes nos pensées, & même de tous les souhaits de notre cœur? Etre nourri de la chair d'un Dieu, c'étoit à l'Eglise comme à la fille de Sion, comme à l'épouse du Roi de gloire, & particulièrement comme au corps mystique de Jesus-Christ qu'un tel honneur étoit réservé. Car il faut que l'épouse soit nourrie conformément à la grandeur de son époux, la fille par rapport à la noblesse de son pere, & les membres du corps selon la dignité du chef. Or pour l'épouse d'un Dieu, pour la fille d'un Dieu, pour le corps mystique d'un Dieu, il n'y avoit que la chair d'un Dieu qui pût être une viande sortable. Pour les Juifs qui furent les esclaves de Dieu, c'étoit assez, dit S. Jerôme, de manger la manne apellée dans l'Ecriture le pain des Anges; mais à nous que Dieu a annoblis jusqu'à nous faire ses enfans d'adoption, mais à l'Eglise qui a été engendrée du sang de Jesus-Christ, le pain des Anges ne suffit pas, il faut le pain de Dieu, & c'est pour cela que Jesus-Christ nous le donne dans l'Eucharistie.

De tout ce que j'ai dit, Chrétiens, remportons deux sentimens, qui sont les conséquences naturelles de ce discours; l'un de respect & de

vénération pour l'Eglise, & l'autre de zèle pour l'innocence & la pureté de nos corps. Respect & vénération pour l'Eglise, qui est le corps mystique de Jesus-Christ. Car pouvons-nous l'honorer assez, après que Jesus-Christ lui-même l'a tant honorée? C'est par elle qu'il nous donne sa chair & son sang; c'est à elle qu'il veut que nous en soyons redevables, puisqu'il l'en a fait la dépositaire; & si nous recevions ce sang & cette chair divine par d'autres mains que par les siennes, la chair & le sang de Jesus-Christ non-seulement ne nous seroient plus salutaires, mais deviendroient pour nous le poison le plus mortel. Il est vrai, c'est Marie mere de Jesus qui d'abord nous l'a donné, ce sacré corps; mais Marie après tout ne nous l'a donné qu'une fois, & l'Eglise nous le donne tous les jours; mais Marie nous l'a donné à tous en général, & l'Eglise nous le donne à chacun en particulier; mais Marie nous l'a donné comme un Sauveur qui devoit régner sur nous, & l'Eglise nous le donne comme une viande qui s'unit à nous. D'où il nous est toujours aisé de conclure ce que nous devons à cette épouse du Fils de Dieu, avec quelle fidélité nous devons lui demeurer attachés, avec quelle ardeur nous devons défendre ses intérêts, avec quelle docilité nous devons recevoir ses ordres, avec quelle piété & quelle soumission nous devons les exécuter. Cependant à quels combats & à quelles insultes ne s'est-elle pas vue exposée en nous faisant le don le plus précieux, & même parce qu'elle nous le faisoit & nous le conservoit? car vous sçavez combien de fois les hérétiques sont entrés dans ses temples pour le lui arracher; vous sçavez quels

excès ils y ont commis ; comment ils ont souillé son sanctuaire, renversé ses Autels, brisé ses tabernacles, enlevé ses vases sacrés ; comment ils ont porté leurs mains sacrilèges & parricides jusques sur ses enfans, jusques sur ses ministres, jusques sur son époux & son redoutable Sacrement. Attentats dont le souvenir nous saisit encore d'horreur. Mais, Chrétiens, ce qu'il y a de plus déplorable, c'est que cette mere des fidéles ainsi outragée par ses ennemis, reçoive de nous tous les jours les mêmes outrages ; & n'est-ce pas pour cela qu'elle peut bien dire dans l'amertume de sa douleur : *Filios enutrivi, & exaltavi, ipsi autem spreverunt me* : j'ai formé des enfans, je les ai élevés dans mon sein, je les ai nourris du lait de la plus sainte doctrine, je leur ai donné un aliment tout divin, & ils m'ont mépriſée ? Car prenez garde, mes chers Auditeurs, & du moins faisons-y quelque réflexion : les hérétiques l'ont mépriſée en profanant ses Temples ; & par tant de scandaleuses irrévérences, n'en sommes-nous pas les profanateurs ? Les hérétiques l'ont mépriſée en souillant son Sanctuaire, en renversant ses Autels, en brisant ses tabernacles : & combien peut-être dans ce même Sanctuaire, à la face de ces mêmes Autels, devant ces mêmes Tabernacles, tout sanctifiés qu'ils sont par la présence réelle de Jesus-Christ, avez-vous formé de criminels desseins & entretenu de honteuses passions ? Les hérétiques l'ont mépriſée en se jouant de ses mystères & en déshonorant son adorable Sacrement ; & n'est-ce pas le déshonorer ce même Sacrement, que de le recevoir dans l'état de votre péché ? n'est-ce pas vous jouer de ce

*Isaïe. 1.*

divins mystères, que d'y assister avec aussi peu d'attention, avec aussi peu de respect & de retenue qu'aux assemblées les plus mondaines ? Quand les hérétiques l'ont méprisée, c'étoient ses ennemis déclarés & ses persécuteurs, & dès-lors leurs mépris lui devenoient beaucoup moins sensibles : mais les nôtres la doivent toucher d'autant plus que nous sommes son troupeau, que nous sommes ses disciples, que nous sommes ses enfans : *Filios enutrivi, & exaltavi, ipsi autem spreverunt me.*

Je dis de plus, que nous devons remporter un sentiment de zéle pour l'innocence & la pureté de nos corps. Oui, mes chers Auditeurs, tout méprisables d'ailleurs que nous pouvons être, nous devons, si je l'ose dire, nous honorer nous-mêmes ; puisque nous participons nous-mêmes à cette glorieuse qualité de corps mystique du Rédempteur, & que c'est de nous comme de l'Eglise, que S. Paul a dit, *vos estis corpus Christi* ? vous êtes le corps de Jesus-Christ. Quelque vils que soient nos corps par eux-mêmes, nous devons néanmoins avoir pour eux un certain respect, que la foi de l'Eucharistie doit nous inspirer, & que la piété doit entretenir : pourquoi ? non plus seulement parce que nos corps sont les temples du Saint-Esprit, selon l'Ecriture ; cela dit beaucoup, mais cela ne dit pas encore assez : non plus seulement parce qu'ils sont les sanctuaires vivans où le corps de Jesus-Christ repose ; c'est encore trop peu : mais parce qu'en vertu de la communion, ils deviennent les membres de Jesus-Christ même, ainsi que l'Apôtre nous l'enseigne. *Nescitis quoniam corpora vestra membra sunt Christi* ? Ne sçavez-vous pas, disoit-il,

1. Cor. 6. 15.

aux Corinthiens, que vos corps ſont les membres de Jeſus-Chriſt, & par conſéquent que vous n'êtes plus maîtres d'en diſpoſer, mais qu'ils appartiennent à Jeſus-Chriſt, qu'ils ſont affectés à Jeſus-Chriſt, qu'ils ſont du corps de Jeſus-Chriſt ? *Et non eſtis veſtri.* Ah ! Chrétiens, la grande vérité & le grand motif pour conſerver vos corps innocens & purs. Voilà l'importante morale ſur laquelle inſiſtoit continuellement Saint Paul dans les inſtructions qu'il faiſoit aux chrétiens : il avoit du zéle pour la ſanctification de leurs ames ; mais il avoit encore un zéle ſpécial pour la ſanctification de leurs corps, parce qu'il les conſidéroit comme les membres de Jeſus-Chriſt. Voilà ſur quoi il s'expliquoit dans les termes les plus énergiques & les plus forts. Quelle indignité, mes Freres, & quelle horreur ! ces membres de Jeſus-Chriſt les profaner, les ſouiller, les livrer aux ſales deſirs d'une proſtituée ! Plût au ciel, mon cher Auditeur, que je n'euſſe pas plus lieu que l'Apôtre de vous faire le même reproche ! Mais à quoi ne vous a pas porté la corruption du ſiécle ? à quels débordemens & à quelles profanations ? Je dis à quelles profanations ; car ne vous croyez pas ſeulement profanateurs du corps de Jeſus-Chriſt quand vous le recevez dans l'état de votre péché : mais vous l'êtes encore, comment ? par ces voluptés brutales & ces plaiſirs infames où vous plonge la paſſion, & qui déshonorent le corps du Sauveur en déshonorant le vôtre. Tellement que je puis alors prononcer contre vous le même anathême que S. Paul a prononcé contre les chrétiens ſacrilèges : *Reus erit corporis & ſanguinis Domini, non dijudicans corpus Domini.* *Ibidem.* 1. Cor. c. 11.

parce que vous n'avez pas fait dans vous-même le juſte diſcernement qu'il falloit faire du corps du Seigneur, vous êtes coupable devant Dieu de ce corps & de ce ſang précieux. N'attirons pas ſur nous, mes chers Auditeurs, ce terrible arrêt. Ne renverſons pas les favorables deſſeins de Jeſus-Chriſt. Honorons ſur la terre par la ſainteté de nos corps, la ſainteté du corps de cet Homme-Dieu, afin d'avoir part à ſa gloire dans le ciel, où nous conduiſe, &c.

# TABLE DES SERMONS, AVEC l'Abrégé de chaque Sermon.


## Sermon ſur la Nativité de N. S. Jeſus-Chriſt, *page* 1.

SUJET. *Voici la marque à quoi vous connoîtrez le Sauveur qui vous eſt né : c'eſt que vous trouverez un enfant emmailloté & couché dans une crêche.* Quel ſigne pour connoître un Dieu Sauveur ! une étable, une crêche, de pauvres langes. C'eſt néanmoins le ſigne le plus convenable, comme on verra dans ce diſcours ; *Et hoc vobis ſignum*, page 11. 2. 3.

DIVISION. Signe le plus convenable, parce que c'eſt le ſigne le plus naturel & le plus efficace. Le plus naturel, puiſqu'il nous marque parfaitement que le Sauveur eſt né, & pourquoi il eſt né : 1. Partie. Le plus efficace, parce qu'il commence déjà à produire dans les eſprits & dans les cœurs les merveilleux effets pour

lesquels le Sauveur est né : 1. Partie, p. 3. 4. &
I. Partie. Signe le plus naturel, puisqu'il nous marque parfaitement que le Sauveur est né, & pourquoi il est né. Ce Dieu Sauveur devoit faire deux choses ; 1. expier le péché, 2. réformer l'homme pécheur. Or pour nous marquer qu'il venoit accomplir l'un & l'autre, il ne pouvoit choisir un signe plus propre que la pauvreté & l'obscurité de sa naissance. p. 5.

1. Il devoit expier le péché & satisfaire à la justice de son Pere. Voilà ce qu'il fait dans la crêche & à quoi lui servent les misères & les humiliations de la crêche. Que nous aprend donc autre chose cet état pauvre, cet état humble, cet état souffrant où il naît, sinon qu'il vient faire pénitence pour nous, & nous aprendre à la faire ? Mystére adorable & capable d'exciter dans nos cœurs les sentimens de la plus vive contrition. Cet Enfant-Dieu pleure dans sa crêche, & ses larmes, dit Saint Bernard, me causent tout à la fois & de la douleur & de la honte. De la honte, quand je considére que le Fils unique de Dieu a pleuré mes péchés, & que je ne les pleure pas moi-même. De la douleur, quand je pense qu'après avoir fait pleurer Jesus-Christ, je lui en donne tous les jours de nouveaux sujets. p. 5. 6. 7. & 9. 10.

2. Il devoit réformer l'homme pécheur. Ce qui perdoit l'homme & ce qui le perd encore, c'est l'attachement aux honneurs, aux richesses & aux plaisirs du siécle. Mais que fait Jesus-Christ ? il vient au monde avec le signe de l'humilité, pour l'opposer à notre ambition, à

avec

avec le ſigne de la pauvreté, pour l'oppoſer à notre avare convoitiſe; avec le ſigne de la mortification, pour l'oppoſer à notre ſenſualité. Pouvoit-il mieux nous faire entendre qu'il eſt ce Sauveur par excellence qui doit délivrer ſon peuple de la ſervitude du péché, & guérir toutes les bleſſures de notre ame? Raiſonnons tant qu'il nous plaira; ce ſigne de l'humilité d'un Dieu confondra toujours l'orgueil du monde; ce ſigne de la pauvreté d'un Dieu confondra toujours l'aveugle cupidité du monde; ce ſigne de la mortification d'un Dieu confondra toujours la moleſſe du monde. p. 10. 11. 12. 13. 14. 15. 16. 17. 18. 19.

II. Partie. Signe le plus efficace, puiſqu'il commence déjà à produire dans les eſprits & dans les cœurs les merveilleux effets, pour leſquels le Sauveur eſt né. C'eſt ce qui paroît, 1. dans les Paſteurs qui furent apellés à la crêche de Jeſus-Chriſt; 2. Dans les Mages qui vinrent adorer Jeſus-Chriſt. p. 19. 20. 21.

1. Dans les Paſteurs. C'étoient des ſimples & des ignorans; c'étoient des pauvres; c'étoient des hommes mépriſables ſelon le monde par leur condition: mais tout-à-coup, à la vue de ce ſigne de la crêche, ces ignorans ſont éclairés & remplis de la ſcience de Dieu; ces pauvres commencent à connoître le prix de leur pauvreté & à l'aimer; ces hommes ſi vils & ſi mépriſables ſelon le monde, deviennent les premiers Apôtres de Jeſus-Chriſt, & l'annoncent de toutes parts. C'eſt ce même ſigne qui dans la ſuite des tems a encore formé au milieu de l'Egliſe tant de ſaints pauvres; & voilà ce qui doit conſoler les petits, & faire trembler les grands. p. 21. 22. 23. 24. 25. 26.

2. Dans les Mages. Car ſi l'exemple des Paſteurs doit faire trembler les Grands, l'exemple des Mages les doit raſſurer. C'étoient des grands du monde, des ſages du monde, des riches du monde: mais par la vertu de ce ſigne, ces grands s'abaiſſent devant Jeſus-Chriſt, ces ſages ſe ſoumettent à la ſimplicité de la foi, ces riches ſe détachent de leurs richeſſes, & ſe font au moins pauvres de cœur. Changement d'autant plus miraculeux, que la grandeur du ſiécle eſt plus opoſée à l'humilité chrétienne, la ſageſſe du ſiécle à la docilité chrétienne, & les richeſſes du ſiécle à la pauvreté chrétienne. Voilà ce qu'a pu opérer le ſigne de la crêche, & ce qu'il doit encore opérer dans chacun de nous, ſi nous voulons que ce ſoit pour nous un ſigne de ſalut. p. 26. 27. 28. 29.

COMPLIMENT AU ROI. p. 30. 31. 32. 33. 34.

---

## Sermon ſur la Circonciſion de N. S. Jeſus-Chriſt. *pag* 35.

SUJET. *Lorſque le huitiéme jour fut arrivé où l'enfant devoit être circoncis, on le nomma Jeſus, ainſi que l'Ange l'avoit marqué, avant qu'il eût été conçu dans le ſein de Marie ſa mere.* Pourquoi attend-on que l'enfant ſoit circoncis pour lui donner le nom de Jeſus, c'eſt-à-dire, de Sauveur; & quel raport le nom de Sauveur peut-il avoir avec la circonciſion du Fils de Dieu? Importante queſtion qui ſervira de fond à ce diſcours. p. 35. 36. 37.

DIVISION. Il falloit que Jeſus-Chriſt pour

être parfaitement Sauveur, non-seulement en fît lui-même la fonction, mais qu'il nous apprît qu'elle devoit être, pour l'accompliſſement de ce grand ouvrage, notre coopération. Or dans ce myſtére il s'eſt admirablement acquité de ces deux devoirs. Il a commencé à nous ſauver par l'obéiſſance qu'il a rendue à la loi de l'ancienne Circonciſion, qui étoit la circonciſion de la chair? 1. Partie. Et il nous a donné un moyen ſûr pour nous aider nous-mêmes à nous ſauver par la loi qu'il a établie de la circonciſion nouvelle, qui eſt la circonciſion du cœur: 2. Partie. p. 37. 38. 39.

I. Partie. Jeſus-Chriſt a commencé à nous ſauver par l'obéiſſance qu'il a rendue à la loi de l'ancienne circonciſion. Car au moment qu'il fut circoncis, 1. il ſe trouva dans la diſpoſition prochaine & néceſſaire pour pouvoir être la victime du péché; 2. il offrit à Dieu les prémices de ſon ſang adorable, qui devoit être le reméde du péché; 3. il s'engagea à répandre ce même ſang plus abondamment ſur la croix, pour la réparation entiere du péché. p. 40.

1. Au moment qu'il fut circoncis il ſe trouva dans la diſpoſition prochaine & néceſſaire pour pouvoir être la victime du péché, & par conſéquent pour être parfaitement Sauveur. Car pour ſauver des pécheurs & des coupables il falloit un juſte; mais un juſte, dit S. Auguſtin, qui pût ſatisfaire à Dieu dans toute la rigueur de ſa juſtice, & pour cela même un juſte ſur qui pût tomber la malédiction que traîne après ſoi le péché & le châtiment qui lui eſt dû. Ce juſte c'étoit Jeſus-Chriſt. Il ne devoit pas être pécheur; comme pécheur, il

eût été rejetté de Dieu. Il ne ſuffiſoit pas qu'il fut juſte : comme juſte, il n'auroit pu être l'objet des vengeances de Dieu. Mais en qualité de Médiateur il devoit, quoiqu'exempt du péché & impeccable même, tenir une eſpèce de milieu entre l'innocence & le péché, & ce milieu entre l'innocence & le péché, ajoute S. Auguſtin, c'étoit qu'il eût la marque du péché. Or où a-t-il pris la marque du péché ? dans ſa circonciſion. p. 40. 41. 42. 43. 44. 45. 46.

2. Au moment qu'il fut circoncis, il offrit à Dieu les prémices de ſon ſang adorable qui devoit être le reméde du péché. La moindre action du Fils de Dieu pouvoit ſuffire pour nous racheter : mais dans l'ordre des décrets divins de cette rigide ſatisfaction à laquelle il s'étoit ſoumis, il falloit qu'il lui en coutât du ſang ; & c'eſt aujourdhui qu'il commence à accomplir cette condition. Bien différent des Prêtres de Baal, qui pour honorer leur Dieu ſe faiſoient de douloureuſes inciſions, juſqu'à ce qu'ils fuſſent tout couvert de ſang, c'eſt pour ſauver ſon peuple que, tout Dieu qu'il eſt, il endure une ſanglante opération. p. 46. 47. 48.

3. Au moment qu'il fut circoncis, il s'engagea à répandre ſon ſang plus abondamment ſur la croix pour la réparation entiere du péché. Car, ſelon S. Paul, tout homme qui ſe faiſoit circoncire, ſe chargeoit d'accomplir toute la loi. Or l'accompliſſement de la loi, dit S. Jerôme, par raport à Jeſus-Chriſt, c'étoit la mort de Jeſus-Chriſt même ; puiſqu'il étoit la fin de la loi, & qu'il n'en devoit être la fin que par la conſommation du ſacrifice de ſon humanité ſainte. p. 48. 49.

Ce n'eſt donc pas ſans raiſon que le nom de Jeſus lui eſt donné dans ce myſtére ; & le ſang qu'il verſe pour nous ſauver, nous fait bien voir de quel prix eſt notre ſalut, & quelle eſtime nous en devons faire. p. 50. 51. 52. 53. 54.

II. PARTIE. Jeſus-Chriſt nous a donné un moyen ſûr pour nous aider nous-mêmes à nous ſauver, par la loi qu'il a établie de la circonciſion nouvelle. Cette nouvelle circonciſion eſt la circonciſion du cœur. Il nous en fait une loi. 2. Il nous en explique le précepte. 3. Il nous en facilite l'uſage. p. 54. 55. 56.

1. Il nous propoſe la circonciſion du cœur, & il nous en fait une loi. Car il n'abolit l'ancienne circonciſion, ou plutôt l'ancienne circonciſion ne finit en lui que parce qu'il établit la nouvelle. Circonciſion du cœur, c'eſt-à-dire, retranchement de tous les deſirs criminels & de toutes les paſſions déréglées. Circonciſion néceſſaire pour le ſalut, puiſque la ſource de tous nos péchés, ce ſont nos deſirs & nos paſſions. Circonciſion entiere, qui s'étend à tout & qui n'excepte rien : il ne faut qu'une paſſion pour nous damner. p. 56. 57. 58. 59. 60. 61. 62.

2. Il nous explique le précepte de cette circonciſion nouvelle : comment ? par ſon exemple. Car dans ſa circonciſion nous trouvons les quatre paſſions les plus dominantes & les plus difficiles à vaincre, parfaitement ſanctifiées & ſoumiſes à Dieu : celle de la liberté, par l'obéiſſance qu'il rend à une loi qui ne l'obligeoit point ; celle de l'intérêt, par le dépouillement & le dénuement où il veut paroître ; celle de l'honneur, par ce caractère ignominieux du péché dont il

conſent à ſubir toute la honte ; & celle du plaiſir, par cette operation douloureuſe qu'il ſouffre. Voilà ſur-tout les quatre paſſions que nous devons nous-mêmes déraciner de notre cœur. p. 62. 63. 64. 65. 66. 67. 68.

3. Il nous facilite l'uſage de cette nouvelle circonciſion : par où ? par la vertu même du ſang qu'il commence à répandre. Ce ſang divin porte avec ſoi une double grace : grace intérieure, qui eſt celle du Sauveur ; grace extérieure, qui eſt celle de l'exemple. Profitons-en & entrons ainſi dans cette année qui ſera peut-être la derniere de notre vie. p. 68. 69. 70.

---

## Sermon ſur l'Epiphanie. *page* 71.

SUJET. *Jeſus étant né dans Bethléem de Juda au tems que régnoit Hérodes, des Mages vinrent d'Orient à Jéruſalem ; & ils demandoient : Où eſt le Roi des Juifs, qui eſt nouvellement né ? car nous avons vu ſon étoile en Orient, & nous ſommes venus l'adorer. Le Roi Hérodes ayant apris cela, en fut troublé, & toute la ville de Jéruſalem avec lui.* Deux conduites bien différentes des Mages & d'Hérodes à l'égard de Jeſus-Chriſt. Les Mages le viennent chercher, mais Hérodes conſpire contre lui. Tirons delà deux grandes inſtructions qui feront la matiere de ce diſcours. p. 71. 72. 73.

DIVISION. Modéle de la ſolide ſageſſe des élus & des vrais chrétiens, dans la conduite des Mages qui cherchent le Fils de Dieu : 1. Partie. Idée de l'aveugle ſageſſe des réprouvés & des impies, dans la conduite d'Hérodes qui

persécute le Fils de Dieu : 2. Partie. p. 73. 74. 75.

1. Partie. Modéle de la solide sagesse des élus & des vrais chrétiens, dans la conduite des Mages qui cherchent le Fils de Dieu. Examinons tous les caractères de leur foi : 1. dans son commencement ; 2. dans son progrès ; 3. dans sa perfection. p. 75. 76. 77.

1. Dans son commencement. Promptitude à suivre la vocation du ciel : ce fut le premier effet de la foi des Mages, & le premier trait de cette haute sagesse qui les mit en état de trouver Jesus-Christ. Dès qu'ils virent son étoile, ils partirent pour aller à lui. Ainsi chercher Dieu de la maniere efficace & solide dont le cherche une ame fidéle, ce n'est plus raisonner ni délibérer, c'est exécuter & agir : point de retardement. De plus, courage à surmonter toutes les difficultés : les Mages quitterent leur pays, leurs maisons, leurs familles, leurs états ; autre démarche de leur foi naissante ; & nouvelle preuve de leur éminente sagesse. Si nous voulons trouver comme eux Jesus-Christ, il faut vaincre comme eux tous les obstacles qui étonnent notre lâcheté & qui nous arrêtent. p. 77. 78. 79. 80. 81. 82.

2. Dans son progrès. Constance qu'ils témoignent lorsque l'étoile vient à disparoître : leur foi n'en est point troublée ni déconcertée : ils marchent & ils agissent toujours. C'est en quoi paroît le don de sagesse dont ils sont remplis ; & c'est à de pareilles épreuves que Dieu nous met quelquefois après une conversion. Il retire certaines graces sensibles, & il nous abandonne en quelque sorte à nous-

mêmes, afin de nous donner lieu de lui marquer notre conſtance. Cependant que font les Mages pour ſupléer au défaut de l'étoile ; ils s'informent, ils ont recours aux Prêtres & aux Docteurs de la loi : & nous, pour nous éclairer & nous ſoutenir, en quelque délaiſſement que nous ſemblions être, nous avons auſſi-bien qu'eux dans l'Egliſe de Dieu, des Prêtres, des Docteurs à qui nous devons nous adreſſer. Les Mages nous aprennent quelque choſe encore de plus, & quoi ? à chercher Dieu avec un généreux mépris de tous les reſpects humains. Au milieu de Jéruſalem, & en préſence même d'Hérodes, ils demandent où eſt le nouveau Roi des Juifs. p. 82. 83. 84. 85. 86. 87. 88.

3. Dans ſa perfection. Perfection de leur foi : arrivés à Bethléem, ils trouvent Jeſus-Chriſt dans une étable & dans une crêche ; & malgré l'état miſérable où il eſt, ils le reconnoiſſent pour leur ſouverain. Perfection de leur foi : non contens de l'honorer, comme le ſouverain Monarque du monde, ils l'adorent comme leur Dieu. Perfection de leur foi : ils lui font des offrandes myſtérieuſes, qui expriment ſa divinité, ſon humanité, ſa ſouveraineté ; car voilà ce que ſignifient l'encens & la myrrhe, & l'or qu'ils lui préſentent. C'eſt ainſi que des étrangers vinrent chercher Jeſus-Chriſt dans la Judée, tandis que les Juifs, au milieu de qui il étoit né, le renonçoient ; & qui ſçait ſi Dieu ne nous enlevera pas à nous-mêmes le talent de la foi dont nous ne profitons pas, pour le tranſporter à des infidéles ? p. 88. 89. 90. 91. 92. 93. 94. 95.

II. Partie. Idée de l'aveugle ſageſſe des réprouvés & des impies, dans la conduite

d'Hérodes qui persécute Jesus-Christ. Cette fausse sagesse, 1. est ennemie de Dieu, voilà son désordre ; 2. & Dieu est son ennemi, voilà son malheur. Nous voyons l'un & l'autre dans Hérodes. p. 95. 96.

1. Sagesse ennemie de Dieu, qui l'attaque & qui s'éleve contre lui. Que ne fit point Hérodes pour perdre Jesus-Christ ? Or tout ce qu'il fit, ce fut une fausse politique qui le lui inspira : & combien y a-t-il encore de ces sages mondains aussi impies qu'Hérodes, aussi opposés à Jesus-Christ, aussi intéressés & aussi hypocrites ? p. 96. 97. 98. 99. 100.

2. Sagesse dont Dieu est ennemi & qu'il réprouve. Que fait de sa part J. C. naissant pour confondre la politique d'Hérodes ? 1. Il la trouble : Hérodes est combattu de mille soupçons & de mille frayeurs ; & rien, ajoute S. Chrysostome, n'est plus capable de troubler la paix d'un mondain, que la pensée d'un Dieu pauvre & humble. 2. Il la rend odieuse : Hérodes en voulant satisfaire son ambition, est devenu l'horreur du genre humain ; & qu'y a-t-il encore maintenant de plus odieux, qu'un mondain qui se sacrifie tout à sa fortune & à son intérêt ? 3. Il la rend vaine & inutile : Hérodes a beau faire massacrer tous les enfans qui sont aux environs de Bethléem ; J. C. échape à sa fureur ; & le mondain avec sa prétendue sagesse a beau vouloir se rendre heureux, il ne l'est jamais. 4. Il la fait même servir malgré elle aux desseins de Dieu : Hérodes veut éteindre le nom du nouveau Roi d'Israël qui vient de naître, & par les mesures qu'il prend, il contribue au contraire à le faire connoître davantage. Combien de fois l'impie a-t-il vu de la sorte

par une ſecrette diſpoſition de la Providence; retomber ſur lui ſon impiété même? Renonçons donc pour jamais à la ſageſſe du monde, qui eſt une ſageſſe réprouvée, & ſuivons la ſainte ſageſſe de l'Evangile, pour aller à Dieu & pour le trouver. p. 101. 102. 103. 104. 105. 106. 107. 108. 109.

---

## Sermon ſur la paſſion de N. S. Jeſus-Chriſt. *page* 110.

SUJET. *Or il était ſuivi d'une grande multitude de peuple, & de femmes qui ſe frappoient la poitrine & qui pleuroient. Et Jeſus ſe tournant vers elles, il leur dit: Filles de Jéruſalem, ne pleurez point ſur moi; mais pleurez ſur vous-mêmes & ſur vos enfans.* Au lieu de pleurer Jeſus-Chriſt, pleurons ce qui a fait pleurer Jeſus-Chriſt: c'eſt ainſi que nous ſanctifierons aujourd'hui nos larmes, & que nous nous les rendrons ſalutaires. p. 110. 111. 112. 113.

DIVISION. Paſſion de Jeſus-Chriſt cauſée par le péché, 1. Partie: renouvellée par le péché, 2. Partie: rendue inutile par le péché, 3. Partie. Voilà ce qui mérite toutes nos larmes. p. 113. 114.

I. PARTIE. Paſſion de Jeſus-Chriſt cauſée par le péché. Car cette paſſion eſt la pénitence publique du péché, & nous devons ici conſidérer Jeſus-Chriſt comme un Dieu pénitent. Or la pénitence renferme deux choſes, la contrition, & la ſatisfaction. Ainſi nous allons voir, 1. Jeſus-Chriſt dans le jardin contrit & reſſentant toute l'amertume du péché. Jeſus-Chriſt

du Calvaire, expirant & portant ſur ſon corps toute la peine du péché. p. 114. 115.

1. Jeſus-Chriſt dans le Jardin, contrit & reſſentant toute l'amertume du péché. C'eſt-là qu'il s'attriſte, qu'il eſt ſaiſi de frayeur, qu'il eſt accablé d'ennui, qu'il pleure : pourquoi ? pour les péchés de tous les hommes, dont ſon Pere l'a chargé, ſelon la parole du Prophéte. Eſt-ce ainſi que nous pleurons nous-mêmes nos péchés ? nous les enviſageons avec des ſentimens tout contraires ; ou ſi nous en concevons quelque douleur, ce n'eſt qu'une contrition languiſſante, une contrition ſuperficielle, une contrition imaginaire, qui nous rend encore plus coupables devant Dieu. p. 116. 117. 118. 119. 120. 121. 122. 123. 124. 125.

2. Jeſus-Chriſt au Calvaire, expirant & portant ſur ſon corps toute la peine du péché. Cela nous étonne ; mais notre erreur eſt de conſidérer Jeſus-Chriſt, parce qu'il eſt en ſoi infiniment ſaint & le Saint des Saints ; & nous ne prenons pas garde qu'il ne parut au Calvaire que comme la victime du péché, & qu'en cet état il n'y avoit point de ſuplice qui ne lui fût dû. Auſſi eſt-ce dans cette vue que le Pere éternel prononce contre lui un arrêt de mort. Car, dit S. Pierre, c'eſt par un ordre exprès de Dieu qu'il a été livré, & les Juifs n'ont été que les exécuteurs de la ſentence portée dans le ciel. Dieu ne ſe contente pas de le fraper ; il ſemble vouloir le réprouver en le délaiſſant. Ce délaiſſement eſt en quelque ſorte la peine du dam, qu'il falloit que Jeſus-Chriſt éprouvât pour nous tous, comme dit S. Paul. Voilà ce que le péché a coûté à un Dieu ; mais n'eſt-ce pas le plus déplorable

renverſement, que nous pécheurs nous nous épargnons ; tandis que le juſte fait une ſi ſévere pénitence ? p. 125. 126. 127. 128. 129. 130. 131. 132. 133.

II. PARTIE. Paſſion de Jeſus-Chriſt renouvellée par le péché. Que voyons-nous dans cette paſſion ? 1. un Dieu trahi & abandonné par de lâches diſciples : 2. un Dieu mortellement perſécuté par des Pontifes & des Prêtres hypocrites : un Dieu raillé & moqué dans le Palais d'Hérodes par des courtiſans impies : 4. un Dieu mis en parallele avec Barrabas, & à qui Barrabas eſt préféré par un peuple aveugle & inconſtant : 5. un Dieu expoſé aux inſultes & traité de Roi chimérique par une troupe de faux adorateurs : 6. un Dieu crucifié par d'impitoyables bourreaux. Or voilà ce qui ſe renouvelle tous les jours dans le Chriſtianiſme, p. 133. 134. 135.

1. Un Dieu trahi & abandonné par de lâches diſciples. Combien de Chrétiens l'abandonnent de la ſorte ! p. 135. 136.

2. Un Dieu mortellement perſécuté par des Pontifes & des Prêtres hypocrites. Ne voit-on pas encore de mauvais Prêtres, qui le perſécutent par une vie ſcandaleuſe ? Ennemis de Jeſus-Chriſt, encore plus dangereux lorſqu'ils ſe couvrent du voile de l'hypocriſie. p. 136. 137. 138.

3. Un Dieu raillé & moqué dans le Palais d'Hérodes par des courtiſans impies. Comment eſt-il traité dans les Cours des Princes & même des Princes chrétiens ? Comment ſa doctrine, ſes maximes, & la vertu y ſont-elles regardées ? p. 138. 139. 140. 141.

4. Un Dieu mis en parallele avec Barrabas,

& à qui Barrabas eſt préféré par un peuple aveugle & inconſtant. Combien de fois lui avons-nous préféré nous-mêmes une paſſion honteuſe & un plaiſir criminel ? p. 141-142.

5. Un Dieu expoſé aux inſultes, & traité de Roi chimérique par une troupe de faux adorateurs. N'allons-nous pas l'inſulter juſqu'à ſes Autels, en préſence de ſon Sacrement, & dans la célébration des divins myſtères ? p. 143. 144. 145.

6. Un Dieu crucifié par d'impitoyables bourreaux. Ne le crucifions-nous pas par nos péchés ? p. 145. 146. 147.

III. Partie. Paſſion de Jeſus-Chriſt rendue inutile par le péché. C'eſt ſelon la penſée d'Arnould de Chartres, de quoi il ſe plaignit ſur la croix ? en diſant à ſon Pere : *Mon Dieu, pourquoi m'avez-vous délaiſſé ?* Il fut touché de la plus vive douleur, à la vue de tant de réprouvés pour qui ſes ſouffrances ne ſeroient de nul effet. p. 147. 148.

Encore ſi le péché nous rendoit ſa paſſion ſeulement inutile : mais au moment qu'elle nous devient inutile, elle nous eſt préjudiciable ; car c'eſt un titre de condamnation contre nous. Que faiſons-nous donc quand nous conſentons à un péché contre lequel notre conſcience réclame ? ſans y penſer & ſans le vouloir expreſſément, nous prononçons contre nous le même arrêt de mort que les Juifs prononcent contre eux-mêmes devant Pilate, lorſqu'ils lui dirent : *Que ſon ſang retombe ſur nous.* Entrons dans le ſentiment de S. Bernard : *In me, non ſuper me* ; ah ! Seigneur, que votre ſang tombe dans moi pour me ſanctifier, & non ſur moi pour me réprouver. p. 148. 149. 150. 151. 152. 153. 154.

## Autre Sermon ſur la Paſſion de N. S. Jeſus-Chriſt. *page* 155.

SUJET. *C'eſt aujourd'hui le jugement du monde ; c'eſt maintenant que le Prince du monde va être chaſſé : & quand on m'aura élevé de la terre, j'attirerai tout à moi. Ce qu'il diſoit pour marquer de quelle ſorte de mort il devoit mourir.* Le jugement du monde dans la Paſſion de Jeſus-Chriſt, c'eſt le myſtère que nous avons à conſidérer, p. 155. 156. 157.

DIVISION. Jeſus-Chriſt jugé par le monde, 1. Partie. Le monde jugé par Jeſus-Chriſt, 2. Partie. p. 157. 158.

I. PART. Jeſus-Chriſt jugé par le monde : 1. au tribunal de Caïphe, qui fut le tribunal de la Paſſion : au tribunal d'Hérodes, qui fut le tribunal du libertinage : 3. au tribunal de Pilate qui fut le tribunal de la politique. p. 158. 159.

1. Au tribunal de Caïphe, qui fut le tribunal de la paſſion : pourquoi ? parce que ce fut la paſſion ſeule qui préſida à ce premier jugement ; car ce furent les ennemis de Jeſus-Chriſt. Les Pontifes, les Scribes, les Phariſiens, qui contre toutes les loix de l'équité, ſe déclarerent alors ſes juges : parce que dans ce premier jugement on n'obſerva point d'autres procédures que celles que la paſſion ſuggéra, ſçavoir, la violence, l'impoſture, la calomnie : 2. parce que la paſſion ſeule exécuta ce jugement ſi inique. A peine le grand Prêtre a-t-il prononcé que Jeſus-Chriſt eſt digne de mort, que ſes

juges mêmes ſe mettent à l'inſulter & à l'outrager. Ils font plus : ils perſuâdent au peuple de demander à Pilate qu'il délivré Barrabas plutôt que Jeſus-Chriſt. Tel eſt encore tous les jours le jugement du monde, jugement de paſſion. p. 159. 160. 161. 162. 163. 164. 165.

2. Au tribunal d'Hérodes, qui fut le tribunal du libertinage ; car ce fut là que Jeſus-Chriſt fut mépriſé, comme il l'eſt encore préſentement de tant d'impies. Quatre caractères de l'impiété. 1. Curioſité : Hérodes, homme ſans religion, ayant entendu parler des miracles de Jeſus-Chriſt, voulut lui en voir faire quelqu'un. 2. Ignorance : Jeſus-Chriſt, ſans faire aucun des miracles qu'Hérodes attendoit, en fait d'autres qui ſont des miracles d'humilité, de patience, de douceur ; mais Hérodes ne les connoît point. 3. Mépriſes des choſes de Dieu : Hérodes ne trouvant point dans Jeſus-Chriſt de quoi contenter ſa curioſité, il le mépriſe. 4. Eſprit railleur : Hérodes, par dériſion, fait couvrir Jeſus-Chriſt d'une robe blanche & le renvoie comme un fou. Idée parfaite du libertinage. p. 166. 167. 168. 169. 170. 171. 172. 173.

3. Au tribunal de Pilate, qui fut le tribunal de la politique. 1. Politique timide & foible pour les intérêts de Dieu : Pilate devoit uſer d'autorité pour maintenir le bon droit de Jeſus-Chriſt ; mais il n'oſe le faire. 2. Politique zélée pour les intérêts du monde : dès qu'il entend parler de Céſar & du raport que cette cauſe pouvoit avoir avec la perſonne de ce Prince, il témoigne de l'empreſſement & de l'ardeur. 3. Politique ſubtile & artificieuſe pour accorder les intérêts de Dieu avec ceux du

monde : il condamne Jesus-Christ à une sanglante flagellation, espérant par-là d'une part lui sauver la vie, & d'autre part satisfaire les Juifs. 4. Politique déterminée à tout pour son intérêt propre : pressé par les Juifs qui le menacent de l'Empereur, il consent à tout ce qu'ils demandent, & leur abandonne Jesus-Christ. Peinture abrégée, mais bien naturelle de la politique du siecle. p. 173. 174. 175. 176. 177. 178. 179.

II. Partie Le monde jugé par Jesus-Christ. Les mêmes signes qui paroîtront au Jugement dernier, parurent à la mort de Jesus-Christ. Le Ciel s'éclipsa, la terre trembla, les morts ressuscitèrent ; pour marquer que le Fils de Dieu dès ce moment-là même commençoit à juger le monde. C'est aussi pour cela qu'il fut proclamé Roi sur la croix, *Jesus Nazarenus Rex*, comme il est qualifié de Roi dans la description du Jugement universel. Et dans ce Jugement universel que fera-t-il autre chose que ce qu'il faisoit en publiant au monde son Evangile, & en prononçant contre les mondains ces fameux anathêmes, *Va vobis*, malheur à vous. Or c'est sur la croix, reprend S. Jerôme, qu'il les a fulminés solemnellement & authentiquement, non par ses paroles, mais par son exemple : *Malheur à vous, riches ; malheur à vous qui cherchez votre consolation en ce monde* &c, p. 179. 180. 181. 182. 183. 184.

Trois circonstances essentielles servent de preuve à cette vérité. 1. Au Jugement dernier le signe de la croix paroîtra dans le Ciel. Or tout ce qu'elle aura alors de plus terrible & de plus convaincant contre les pécheurs, ne l'a-t-elle pas dès aujourdhui ? 2. Selon le

témoignage de S. Jean, le désespoir des damnés sera de voir leur Dieu qu'ils auront outragé & crucifié. Or dès ce jour les réprouvés du siécle & les mondains n'ont-ils pas à soutenir cette vue & les remords qu'elle excite dans leurs cœurs ? 3. Les Prophétes nous aprennent que le jour du Jugement doit être singuliérement & par excellence le jour des vengeances du Seigneur. Or il est d'ailleurs évident que jamais Dieu n'a bien commencé à se venger que dans la Passion de Jesus-Christ, & par la Passion de Jesus-Christ ; d'où il s'ensuit, selon la parole d'Isaïe, que le jour de la rédemption est le jour de la vengeance, & par conséquent celui du Jugement du monde. p. 184. 185. 186. 187. 188. 189. 190. 191. 192.

Voulez-vous quelques effets particuliers de ce Jugement ? les voici. Jesus-Christ meurt en réprouvant les uns & en sauvant les autres ; en réprouvant Judas, les Juifs ; un criminel crucifié à ses côtés, Jugement de rigueur ; & en sauvant un autre criminel pénitent, en convertissant des Gentils & plusieurs même de ceux qui l'ont crucifié, Jugement de faveur. Tâchons à mériter nous-mêmes un Jugement favorable. p. 192. 193. 194.

qui leur ſont dus ; mais que ce ne ſoit jamais aux dépens de Dieu, ni de notre conſcience. p. 222. 223. 224.

6. Péché qui a exécuté l'arrêt porté contre Jeſus-Chriſt, c'eſt la cruauté de ſes bourreaux. Ils le déchirent de coups par une ſanglante flagellation, ils le comblent d'opprobres, ils lui mettent ſur la tête une couronne d'épines. Examinons bien notre conduite, & nous trouverons que nous avons mille fois ainſi traité ce Roi de gloire. p. 224. 225. 226. 227.

II. PARTIE. Jeſus-Chriſt a fait mourir le péché : 1. dans le corps de l'homme ; 2. dans l'eſprit de l'homme ; 3. dans la volonté de l'homme ; 4. dans les paſſions de l'homme. p. 227. 228.

1. Dans le corps de l'homme, en nous inſpirant par ſon exemple la mortification contre la ſenſualité & la molleſſe. Il n'y a qu'à préſenter à un ſenſuel ce Dieu pénitent, dans l'état où Pilate le fit voir aux Juifs en leur diſant : *Voilà l'Homme.* A la vue de ce corps meurtri & enſanglanté, qui ne ſe confondra pas de ſes délicateſſes ? p. 228. 229. 230. 231. 232.

2. Dans l'eſprit de l'homme, en nous inſpirant par ſon exemple l'humilité contre l'orgueil. Il veut être raſſaſié, comme dit le Prophéte, d'outrages & d'affrons. Après cela, un Chrétien peut-il chercher à s'élever ? p. 232. 233. 234. 235. 236.

3. Dans la volonté de l'homme, en nous inſpirant par ſon exemple la ſoumiſſion contre l'amour de l'indépendance. C'eſt par obéiſſance à ſon Pere qu'il meurt. Car, dit

S. Paul, *il s'eſt fait obéiſſant juſqu'à la mort.* D'où nous aprenons deux choſes. 1. La néceſſité de l'obéiſſance, puiſque c'eſt par elle que s'accomplit aujourdhui notre ſalut. 2. La meſure de l'obéiſſance qui doit s'étendre à tout, puiſqu'un Dieu obéit juſqu'à donner ſa vie & à mourir ſur une croix. p. 236. 237. 238. 239. 240.

4. Dans les paſſions de l'homme, ſur-tout dans la plus violente de toutes, qui eſt la vengeance, en nous aprenant par ſon exemple à pardonner; il prie pour ſes bourreaux. N'a-t-il donc pas bien droit de nous faire cette loi: *Aimez vos ennemis.* p. 240 241. 242. 243.

Voilà le péché détruit: mais hélas! combien de fois l'allons-nous faire revivre? Le péché eſt l'ennemi de Dieu, c'eſt mon propre ennemi, cela ne ſuffit-il pas pour me le faire déteſter? p. 243. 244. 245.

---

## Sermon ſur la Réſurrection de N. S. Jeſus-Chriſt. *page* 246.

SUJET. *L'Ange dit aux femmes: Ne craignez point; vous cherchez Jeſus de Nazareth qui a été crucifié; il eſt reſſuſcité, il n'eſt plus ici; voici le lieu où on l'avoit mis.* Sainte & merveilleuſe réſurrection qui doit ſervir de fondement à la foi & à l'eſpérance chrétienne. p. 246. 247.

DIVISION. Le Fils de Dieu, dit S. Auguſtin, nous préſente tout à la fois dans ſa

réſurrection, & un grand miracle & un grand exemple. Miracle de la réſurrection de Jeſus-Chriſt, preuve inconteſtable de ſa divinité : c'eſt par-là qu'il confirme notre foi, 1. partie. Exemple de la réſurrection de Jeſus-Chriſt, gage aſſuré de notre réſurrection future : c'eſt par-là qu'il anime notre eſpérance, 2. partie. p. 248. 249.

I. Partie. Miracle de la réſurrection de Jeſus-Chriſt, preuve inconteſtable de ſa divinité. Pourquoi la révélation de la divinité de Jeſus-Chriſt étoit-elle ſur-tout attachée à ſa réſurrection ? 1. parce que ſa réſurrection étoit la preuve que cet homme-Dieu devoit expreſſément donner aux Juifs, pour leur faire connoître ſa divinité : 2. parce que cette preuve étoit en effet la plus naturelle & la plus convaincante de ſa divinité : 3. parce que de tous les miracles de Jeſus-Chriſt, faits par la vertu de ſa divinité, il n'y en a point eu de ſi avéré que la réſurrection de ſon corps : 4 parce que c'eſt celui de tous qui a le plus ſervi à la propagation de la foi & à l'établiſſement de l'Evangile, dont la ſubſtance & le capital eſt de croire en Jeſus-Chriſt, & de confeſſer ſa divinité. p. 249. 250. 251. 252. 253.

1. La réſurrection de Jeſus-Chriſt étoit la preuve que cet Homme-Dieu devoit expreſſément donner aux Juifs, pour leur faire connoître ſa divinité. Car pendant ſa vie il leur avoit toujours donné cette preuve préférablement à toute autre ; marque évidente, dit S. Chryſoſtome, que dans le deſſein de Dieu, la réſurrection de Jeſus-Chriſt avoit été ordonnée comme le ſigne de ſa filiation divine. Delà dépendoit la foi de tout le reſte. Qu'euſſent dit

les Juifs & ſes propres diſciples, s'il ne fut pas reſſuſcité, après avoir prédit tant de fois qu'il reſſuſciteroit ? p. 153. 254. 255.

2. La réſurrection de Jeſus-Chriſt étoit en effet la preuve la plus naturelle & la plus convaincante de ſa divinité : car quel miracle que de ſe reſſuſciter ſoi-même ! p. 255. 256. 257.

12. La réſurrection de Jeſus-Chriſt eſt de tous les miracles le plus avéré. Les Juifs mêmes contribuerent à le confirmer, en demandant à Pilate qu'il mît des gardes autour du ſépulchre. Car on ne peut pas dire que ſes diſciples aient enlevé ſon corps : ces gardes l'auroient-ils permis ? De plus, à quel deſſein ſes diſciples auroient-ils enlevé ſon corps, & pourquoi ſe ſeroient-ils tant intéreſſés pour un homme dont ils euſſent reconnu l'impoſture, ſi tout ce qu'il leur avoit dit de ſa réſurrection ſe fût trouvé faux ; p. 257. 258. 259. 260. 261.

4. La réſurrection de Jeſus-Chriſt eſt de tous les miracles celui qui a le plus ſervi à la propagation de la foi & à l'établiſſement de l'Evangile, dont la ſubſtance & le capital eſt de croire en Jeſus-Chriſt, & de confeſſer ſa divinité. Avec quel zéle les Apôtres ont-ils publié par toute la terre cette réſurrection du Fils de Dieu, & qui ne ſçait pas quel a été le ſuccès de leurs prédications ? Diſons donc à Jeſus-Chriſt, comme S. Thomas : *Vous êtes mon Seigneur & mon Dieu.* Servons-nous de la foi de ſa réſurrection & de ſa divinité pour vaincre le monde : car, diſoit S. Jean : *Quel eſt celui qui triomphe du monde, ſinon celui qui croit que Jeſus-Chriſt eſt Dieu ?* p. 261. 262. 263. 264. 265. 266. 267.

II. Partie. Exemple de la réſurrection de

Jesus-Christ, gage assuré de notre résurrection future. Nous trouvons tout à la fois dans cette résurrection, 1. le principe, 2. le motif, 3. le modèle de la nôtre. p. 267. 268. 269. 270.

1. Le principe par où Dieu peut nous ressusciter. Car la résurrection miraculeuse de Jesus-Christ est l'effet d'une force souveraine & toute-puissante. Or s'il a pu, par sa toute puissance, le ressusciter lui-même, pourquoi ne pourra-t-il pas nous ressusciter ? Ainsi raisonnoient S. Paul & le saint homme Job. p. 270. 271. 272.

2. Le motif qui engage Dieu à nous ressusciter. Car il est naturel que les membres soient unis au chef ; & quand le chef se ressuscite lui-même, n'est-ce pas une suite qu'il doit ressusciter ses membres avec lui ? Or notre chef c'est Jesus-Christ, & nous sommes tous les membres de Jesus-Christ. p. 272. 273. 274.

3. Le modèle sur lequel Dieu veut nous ressusciter. Car selon le témoignage de S. Paul, quand Dieu ressuscitera nos corps, ce sera pour les conformer au divin exemplaire qui nous est proposé dans la résurrection de Jesus-Christ : enforte que nous aurons, pour parler de la sorte, la même incorruptibilité, la même impassibilité, la même immortalité, la même clarté, &c. p. 274. 275.

Les grandes vérités ! Malheur au libertin qui ne les croit pas. Malheur au chrétien qui les croit, & qui vit comme s'il ne les croyoit pas. Mais heureux le fidéle, qui non content de les croire, en fait la régle de sa vie & en tire de puissans motifs pour animer sa ferveur. p. 275. 276. 277. 278. 279. 280. 281. 282. 283.

COMPLIMENT AU ROI. p. 283. 284. 285. 286.

Sermon

## Sermon pour le Lundi de Pâques, sur la Réſurrection de N. S. Jeſus-Chriſt. *page* 287.

SUJET. *Tandis qu'ils s'entretenaient & qu'ils raiſonnoient enſemble, Jeſus ſe joignit à eux & marcha avec eux : mais ils avoient un voile ſur les yeux pour ne le pas connoître.* Ces diſciples, dont il eſt parlé dans l'Evangile, manquoient de foi en Jeſus-Chriſt & d'amour pour Jeſus-Chriſt. Or c'eſt pour leur inſpirer l'un & l'autre, qu'il les rend témoins de ſa reſurrection. p. 287. 288. 289.

DIVISION. Réſurrection de Jeſus-Chriſt, motif puiſſant pour croire ſa divinité : 1. partie. Réſurrection de Jeſus-Chriſt, engagement indiſpenſable à aimer ſa ſainte humanité : 2. partie. p. 289. 290.

*La premiere partie de ce Sermon eſt la même que celle du Sermon précédent.*

II. PARTIE. Réſurrection de Jeſus-Chriſt, engagement indiſpenſable à aimer ſa ſainte humanité, pourquoi ? 1. parce que c'eſt pour nous qu'il eſt reſſuſcité. 2. Parce que dans le triomphe même de ſa réſurrection, il a voulu conſerver les marques les plus authentiques & les caractères les plus viſibles de ſon amour pour nous, ſçavoir les cicatrices des bleſſures qu'il avoit reçues dans ſa Paſſion. 3. Parce

qu'en reſſuſcitant glorieux, il a élevé ſon humanité à un état de perfection où nous ne pouvons nous défendre de l'aimer, mais d'un amour pur & tout ſpirituel. p. 190. 191. 192.

1. C'eſt pour nous que Jeſus-Chriſt eſt reſſuſcité. Ainſi nous l'enſeigne l'Apôtre: *Reſurrexit propter juſtificationem noſtram.* En effet, il n'eſt reſſuſcité qu'afin de nous reſſuſciter avec lui, & de reſſuſciter lui-même dans nous. Dieu donc dans ſa réſurrection nous le donne une ſeconde fois, comme il nous le donna dans ſa naiſſance, en qualité de Sauveur, en qualité de Paſteur, en qualité de Docteur & de Maître. En qualité de Sauveur, puiſque dans ſa réſurrection il mit le ſceau à tout ce qu'il avoit fait & à tout ce qu'il avoit ſouffert pour notre ſalut. En qualité de Paſteur, puiſque ſon premier ſoin, après ſa réſurrection, fut de ramaſſer ſon troupeau que l'infidélité avoit diſſipé. En qualité de Docteur & de Maître, puiſque tout le tems qu'il demeura ſur la terre depuis qu'il fut reſſuſcité, il l'employa à inſtruire ſes Diſciples. Or que nous doit inſpirer tout cela? un zéle ardent & un amour tendre pour cet Homme-Dieu. p. 192. 193. 194. 195.

2. Dans ſa réſurrection Jeſus-Chriſt a voulu conſerver les marques les plus authentiques & les caractéres les plus viſibles de ſon amour pour nous, ſçavoir les cicatrices des bleſſures qu'il avoit reçues dans ſa paſſion. Par où il nous fait entendre que dans le ſéjour même de ſa gloire, il ne veut point nous oublier, mais qu'il veut nous ſervir d'avocat auprès de ſon Pere. Nous ne devons donc jamais l'oublier nous-mêmes. p. 195. 196. 197.

3. Jesus-Christ en ressuscitant glorieux, a élevé son humanité à un état de perfection où nous ne pouvons nous défendre de l'aimer ; mais d'un amour pur & tout spirituel. Il l'a rendue impassible & immortelle ; il l'a revêtue de toute la splendeur que répand sur elle sa divinité. p. 297. 298.

Conclusion avec S. Paul : *Que celui qui n'aime pas le Seigneur Jesus, soit anathème.* Aimons-le, non pas toujours d'un amour sensible, mais d'un amour solide. Or est-ce d'aimer de la sorte que de vivre comme nous vivons ? p. 298. 299. 300. 301. 302.

---

## Sermon sur l'Ascension de N. S. Jesus-Christ. *page* 303.

SUJET. *Après qu'il eut parlé de la sorte, il fut élevé à leur vue vers le Ciel.* Jesus-Christ dans son Ascension, nous fait connoître à quelle gloire nous sommes apellés, & la vue de cette gloire doit exciter toute notre ferveur. p. 303. 304. 305.

DIVISION. Pour arriver à la même gloire que Jesus-Christ, il faut la mériter comme Jesus-Christ : 1. Partie. Pour la mériter comme Jesus-Christ, il faut souffrir comme Jesus-Christ : 2. Partie. p. 305. 306. 307. 308.

1. Partie. Pour arriver à la même gloire que Jesus-Christ, il faut la mériter : car il n'y est parvenu lui-même que par la voie du mérite, ainsi, 1. on n'obtient cette gloire qu'en la méritant ; 2. mais aussi est-on sûr de ne la mériter jamais sans l'obtenir. p. 308. 309.

1. On ne l'a point qu'on ne la mérite ; on ne l'a que parce qu'on ne la mérite ; & on ne l'a qu'autant qu'on la mérite. On ne l'a point, dis-je, qu'on ne la mérite ; tel eſt l'ordre de Dieu, & c'eſt un article de notre foi. Fauſſe doctrine de Calvin qui a voulu combattre ce point. On ne l'a que parce qu'on la mérite ; tellement qu'elle eſt le partage du mérite ſeul, à l'excluſion de tout autre titre. La raiſon eſt, que ſuivant les decrets de la Providence, cette gloire ne doit être donnée aux hommes, que ſelon les loix d'une juſtice rigoureuſe. Il n'en eſt pas ainſi des récompenſes du monde. Enfin, on ne l'a qu'autant qu'on la mérite. Si l'un eſt plus récompenſé dans le Ciel que l'autre, ce n'eſt que parce qu'il a acquis plus de mérites que l'autre. Il en va tout autrement dans le monde. On voit tous les jours des mérites médiocres l'emporter ſur des mérites éclatants. p. 310. 311. 312. 313. 314. 315. 316. 317. 318.

2. D'ailleurs auſſi eſt-on ſûr de ne mériter jamais la gloire du Ciel, ſans l'obtenir. On mérite ſouvent les récompenſes du monde ſans les avoir : outre le mérite il faut des patrons ; on eſt expoſé à l'envie, à l'intrigue, à la cabale, aux caprices & aux préjugés d'un maître. Mais rien de tout cela avec Dieu. Quoi que je faſſe, ſi c'eſt pour lui que je le fais, il m'en tiendra compte. Quel eſt donc notre aveuglement de mener une vie ſi inutile ? *Enfans des hommes juſqu'à quand aimerez-vous la vanité, & chercherez-vous le menſonge* ? Vous êtes ſi ardents pour des biens périſſables, juſqu'à quand négligerez-vous des biens éternels ? p. 318. 319. 320. 321. 322. 323.

II. Partie. Pour mériter la même gloire

que Jeſus-Chriſt, il faut ſouffrir comme Jeſus-Chriſt. 1. On ne va à la gloire du Ciel que par les ſouffrances. 2. Mais toutes ſortes de ſouffrances ne conduiſent pas à cette gloire. pag. 323. 324.

1. On ne va à la gloire du Ciel que par les ſouffrances : Jeſus-Chriſt n'y eſt point autrement arrivé ; car *il a fallu que le Chriſt ſouffrit & qu'il entra ainſi dans ſa gloire.* Or s'il l'a fallu pour le Chriſt, ne le faut-il pas pour nous? C'eſt pourquoi les Saints ſe glorifioient & ſe félicitoient eux-mêmes de leurs ſouffrances ; & c'eſt cela même qui leur a donné, ſur le ſujet des proſpérités temporelles, des ſentimens ſi contradictoirement opoſés à la cupidité & à l'amour-propre. Enfin, c'eſt dans cette vue que le Fils de Dieu a prononcé ces anathêmes : *Malheur à vous, riches, malheur à vous qui goûtez les douceurs de la vie* : & qu'au contraire il a dit : *Bienheureux les pauvres, bienheureux ceux qui pleurent.* Cependant on veut avoir en ce monde toutes ſes aiſes, & l'on écarte autant qu'il eſt poſſible, tout ce qui fait de la peine & qui mortifie. p. 325. 326. 327. 328. 329. 330.

2. Toutes ſortes de ſouffrances ne conduiſent pas à la gloire du Ciel. Il faut que ce ſoient des ſouffrances pour la juſtice & pour Dieu ; des ſouffrances ſanctifiées par notre ſoumiſſion à la volonté de Dieu. Sans cela, c'eſt ſouffrir comme les démons : c'eſt aller à la perdition & à la mort, par où les juſtes & les vrais Chrétiens vont au ſalut & à la vie. Car les ſouffrances, ſelon l'uſage qu'on en fait, menent à l'un & à l'autre. Que ne ſouffre-t-on pas tous les jours pour le monde ? mais on ne veut rien

ſouffrir pour Dieu. Ayons ſans ceſſe pour nous animer, Jeſus-Chriſt devant les yeux, & la gloire dont il va prendre poſſeſſion p. 330. 331. 332. 333. 334. 335. 336.

---

Sermon pour la Fête de la Pentecôte. *page* 337.

SUJET. *Ils furent tous remplis du Saint-Eſprit.* Il eſt important de connoître quel eſt cet eſprit que le Fils de Dieu nous a promis comme aux Apôtres, & quels effets il doit opérer en nous. p. 337. 338. 339.

DIVISION. Eſprit de vérité qui nous éclaire, 1. partie. Eſprit de vérité qui nous purifie, 2. partie. Eſprit de force qui nous anime, 3. partie. p. 339. 340. 341.

I. PARTIE. Eſprit de vérité qui nous éclaire. Pouvoir, 1. enſeigner ſans exception toute vérité : 2. l'enſeigner ſans diſtinction à toutes ſortes de ſujets : 3. l'enſeigner en toutes manieres, c'eſt ce qui n'apartient qu'à l'eſprit de Dieu, p. 342.

1. Il n'apartient qu'au Saint-Eſprit de nous enſeigner toute vérité : car il y a des vérités que la chair & le ſang ne révelent point, des vérités qui ſemblent choquer la raiſon humaine, des vérités gênantes, humiliantes, mortifiantes. Si donc un homme en eſt perſuadé, ce ne peut être que l'effet d'un eſprit ſupérieur qui agit en lui ; & cet eſprit ſupérieur, c'eſt l'eſprit de Dieu. p. 342. 343.

2. Il n'apartient qu'au Saint-Eſprit d'enſeigner toute vérité à toutes ſortes de ſujets.

Donnez au plus habile Docteur certains esprits grossiers à instruire, avec toutes ses lumiéres il ne les éclairera pas. Mais quand l'esprit de Dieu s'en rend le maître, comme c'est lui qui les a formés, il les éleve à tout ce qu'il veut. p. 343. 344.

3. Il n'apartient qu'au Saint-Esprit d'enseigner toute vérité en toutes maniéres c'est-a-dire, dans un instant, sans qu'il en coûte ni étude ni travail, & jusqu'à déterminer les hommes à mourir pour la défense des vérités qui leur ont été révélées. p. 344. 345.

Or voilà ce que fait le Saint-Esprit dans les Apôtres. Il leur enseigne les vérités les plus dures en aparence & les plus contraires aux sens & à la nature. Il les leur enseigne sans nulle disposition de leur part, puisque c'étoient des hommes à qui Jesus-Christ lui-même avoit reproché leur aveûglement & leur lenteur à comprendre & à croire. Il les leur enseigne dans un moment, & jusqu'à les résoudre à souffrir le martyre. On a vu dans la suite ces mêmes effets du Saint-Esprit en des millions de Fidéles. Mais qu'a fait le démon? il a opposé à cet esprit de vérité, l'esprit du monde qui est un esprit de mensonge, & c'est cet esprit du monde qui conduit tout. Car à nous voir agir, peut-on dire que ce soit l'esprit de Dieu qui nous dirige, & que nous soyons bien convaincus des vérités, qu'il est venu nous aprendre? p. 345. 346. 347. 348. 349. 350. 351. 352. 353. 354. 355.

II. Partie. Esprit de sainteté qui nous purifie. C'est pour cela que le Fils de Dieu en parloit à ses Disciples comme d'un baptême: *Vos autem baptisabimini Spiritu Sancto.* Voyons, I.

l'excellence, les obligations de ce baptême. p. 355. 356.

1. Excellence de ce baptême. Ce fut comme un baptême de feu; & ce baptême de feu alla juſqu'à purifier les cœurs des Apôtres, d'un certain genre d'attache qu'ils avoient en, & qu'ils conſervoient pour Jeſus-Chriſt même. Car s'attachant à Jeſus-Chriſt, dit S. Auguſtin, ils ne l'enviſageoient point encore avec des yeux aſſez purs, & ils le conſidéroient trop ſelon l'humanité & ſelon la chair. Voilà pourquoi le Sauveur du monde leur diſoit : *Si je ne m'en vais, l'eſprit conſolateur ne viendra point dans vous.* Jugeons déſà ce que nous devons penſer, non-ſeulement de ces attaches groſſiéres qui portent évidemment le crime avec elles, mais de bien d'autres attaches innocentes, à ce qu'il paroit, honnêtes & même ſaintes, mais dont l'eſprit de Dieu nous feroit voir le danger, ſi nous voulions nous rendre attentifs à ſa voix. p. 356. 357. 358. 359. 360. 361. 362. 363.

2. Obligations de ce baptême. C'eſt de retrancher tout ce qu'il y a d'humain dans nos penſées, dans nos deſirs, dans nos paroles & dans nos actions. Voilà le miracle que nous devons demander au Saint-Eſprit, & c'eſt pour nous purifier de la ſorte qu'il ſe répandra ſur nous. p. 363. 364. 365. 366.

III. Partie. L'eſprit de force qui nous anime. Nous en avons un exemple bien ſenſible dans les Apôtres. L'eſprit de force dont ils ſont remplis, leur inſpire un zéle : 1. qui les fait parler hautement & ſe déclarer : 2. qui les encourage à tout entreprendre : 3. qui les rend capables de tout ſouffrir pour le nom de Jeſus-Chriſt. p. 366. 367.

1. Zéle qui les fait parler hautement & ſe déclarer. Ils s'étoient tenus renfermés dans le Cénacle ; mais tout à coup ils en ſortent, & rendent un témoignage public à Jeſus-Chriſt. p. 367. 368. 369.

2. Zéle qui les encourage à tout entreprendre. Ils ſe propoſent la converſion du monde entier, ils en viennent à bout. p. 369. 370.

3. Zéle qui les rend capables de tout ſouffrir. Perſécutions, contradictions, oprobres, rien ne les arrête. Ils mépriſent les tourmens & la mort. p. 370. 371.

C'eſt par cette force chrétienne que nous pourrons connoître ſi nous avons reçu nous-mêmes le Saint-Eſprit. p. 371. 372. 373.

COMPLIMENT A LA REINE D'ANGLETERRE. p. 373. 374.

---

## Sermon ſur la très-ſainte Trinité. *page* 375.

SUJET. *Au nom du Pere, du Fils & du Saint-Eſprit.* Voilà en trois paroles le ſommaire de notre foi. C'eſt à Dieu à nous éclairer pour pouvoir parler dignement de ce grand myſtère, & en tirer de ſalutaires inſtructions, p. 375. 376.

DIVISION. Croire un Dieu en trois perſonnes, c'eſt le plus grand hommage de foi qu'une créature puiſſe rendre à Dieu, 1. partie. Croire un Dieu en trois perſonnes, c'eſt le plus grand ſujet de confiance que la créature puiſſe avoir en ſon Dieu, 2. partie. Croire un Dieu en trois perſonnes, c'eſt avoir devant les yeux le plus puiſſant motif, & plus excellent modèle

de la charité, qui doit tous nous unir en Dieu & selon Dieu, 3. partie. p. 376. 377.

I. Partie. Croire un Dieu en trois personnes, c'est le plus grand hommage de foi que la créature puisse rendre à Dieu. Je ne puis me former de Dieu une plus haute idée, que quand je reconnois qu'il est incompréhensible. Or dans quel mystère Dieu est-il plus incompréhensible à l'homme ? n'est-ce pas dans la Trinité ? D'où il s'ensuit que je ne puis plus exalter de ma part le souverain Etre de Dieu que par la créance de cette ineffable Trinité. p. 377. 378. 379. 380.

Que fais-je quand je crois un Dieu en trois personnes ? je lui fais un sacrifice de la plus noble partie de moi-même, qui est ma raison ; & comment le fais-je ? de la manière la plus excellente & la plus héroïque. Et en quoi consiste-t-il ? le voici. Je crois un mystère dont je n'ai nulle expérience, & dont il m'est impossible d'avoir la moindre idée avant que Dieu me l'ait révélé : & quand Dieu me l'a révélé, je le crois de telle sorte que ma raison ne peut s'en faire juge, ni l'examiner ; enfin, ce qui fait la perfection de mon sacrifice, je crois ce mystère, quoiqu'il semble répugner positivement à ma raison. p. 380. 381. 382. 383.

Telle est notre foi. Nous la professons de bouche ; nous disons assez que nous serions prêts à mourir pour la défendre : mais il ne s'agit point présentement de mourir pour la foi ; il s'agit de la soutenir & de l'honorer par l'innocence & la pureté de nos mœurs. Souvenons-nous que nous adorons une Trinité, dont le caractère propre & essentiel est la sainteté, p. 383. 384. 385.

II. Partie. Croire un Dieu en trois perſonnes, c'eſt le plus grand ſujet de confiance que la créature puiſſe avoir en ſon Dieu. Quand on nous inſtruit au Chriſtianiſme, par où commence-t-on ? par ce qu'il y a de plus rélevé & de plus difficile à croire, qui eſt le myſtère de la Trinité. Pourquoi s'attache-t-on d'abord à cet article ? parce que c'eſt le fondement de toute notre eſpérance. Car je ne puis être ſauvé ſans la foi d'un Dieu en trois perſonnes : comme cette foi demande un plus grand effort de notre part, auſſi la profeſſion que nous en faiſons eſt-elle d'un plus grand mérite ; & Dieu nous dit alors ce qu'il dit à Abraham : *Quia feciſti hanc rem, multiplicabo ſemen tuum.* Delà vient que cette formule de foi que nous prononçons en confeſſant la Trinité, & qui eſt conçue en ces termes : Au nom du Pere, du Fils & du Saint-Eſprit, eſt ſi ſainte & ſi vénérable dans notre Religion. Delà vient que nous la mettons à la tête de toutes nos actions, afin qu'elle les ſanctifie & qu'elle les rende méritoires. Pratique qui nous eſt venue des Apôtres, & que l'Egliſe obſerve ſolemnellement & conſtamment dans tous ſes divins offices. Si nous l'avions juſques à préſent obſervée nous-mêmes dans le même eſprit & avec la même piété que l'Egliſe, combien de mérites aurions-nous acquis devant Dieu ? p. 385. 386. 387. 388. 389. 390. 391.

Quand à l'heure de notre mort le Prêtre priera pour nous, quels noms emploiera-t-il pour rendre ſes vœux plus efficaces ? les noms du Pere, du Fils & du Saint-Eſprit. Et quand s'adreſſant à Dieu il lui recommandera l'ame du mourant, de quelle raiſon ſe ſervira-t-il ?

de celle-ci : *Quoiqu'il ait péché, Seigneur, il a confessé votre auguste Trinité.* p. 391. 392.

III. Partie. Croire un Dieu en trois personnes, c'eſt avoir devant les yeux le plus puiſſant motif & le plus excellent modèle de la charité qui doit tous nous unir en Dieu & ſelon Dieu. 1. La foi de la Trinité eſt le motif & comme le lien ſubſtantiel de la charité qui doit être entre nous. 2. Le myſtère de la Trinité en eſt encore le grand modèle que Jeſus-Chriſt nous a donné dans ſon Evangile. p. 392. 393.

1. La foi de la Trinité doit être le lien de notre charité mutuelle. Ainſi l'enſeigne Saint Paul : Puiſque vous n'avez tous qu'un même Dieu, diſoit-il aux premiers fidéles, que vous n'avez tous qu'une même foi, que vous n'avez tous qu'un même Baptême, & que vous ne faites tous qu'un même corps qui eſt l'Egliſe, n'eſt-il pas juſte que vous n'ayez tous qu'un même eſprit ? Au nom de qui avez-vous été baptiſés, ajoutoit le même Apôtre, pour arrêter certaines diſcordes ; n'eſt-ce pas au nom du Pere, du Fils, & du Saint-Eſprit, & cette unité de Religion ne doit-elle pas former entre nous l'union des cœurs ? Ainſi l'ont compris les hérétiques même : dès-là qu'ils font ſecte & qu'ils compoſent une Egliſe prétendue, ils commencent à s'entr'aider. p. 393. 394. 395. 396. 397.

Le myſtère de la Trinité eſt le grand modèle de notre charité. Que demandoit Jeſus-Chriſt à ſon Pere pour ſes diſciples ? qu'ils ne fuſſent qu'un entr'eux, comme le Pere & le Fils dans l'auguſte Trinité ne ſont qu'un. Dans cette Trinité adorable, point d'intérêts différens, point de ſentimens opoſés, point de volontés

contraires. Nous formons-nous ſur ce modèle ? p. 397. 398. 399. 400. 401. 402.

---

## Sermon ſur le très-Saint Sacrement. *page* 403.

SUJET. *Ma chair eſt vraiment une viande.* Une viande ſacramentelle, une viande qui toute matérielle qu'elle eſt, a la vertu de nous conſerver la grace, c'eſt ce qui en fait l'excellence. Telle eſt la chair du Fils de Dieu. p. 403. 404.

DIVISION. La gloire du corps de Jeſus-Chriſt, c'eſt d'avoir été donné à l'Egliſe dans le Saint Sacrement de l'Autel, 1. partie. La gloire de l'Egliſe, c'eſt d'avoir reçu & de poſſéder le corps de Jeſus-Chriſt dans ce Sacrement, 2. partie. p. 404. 405.

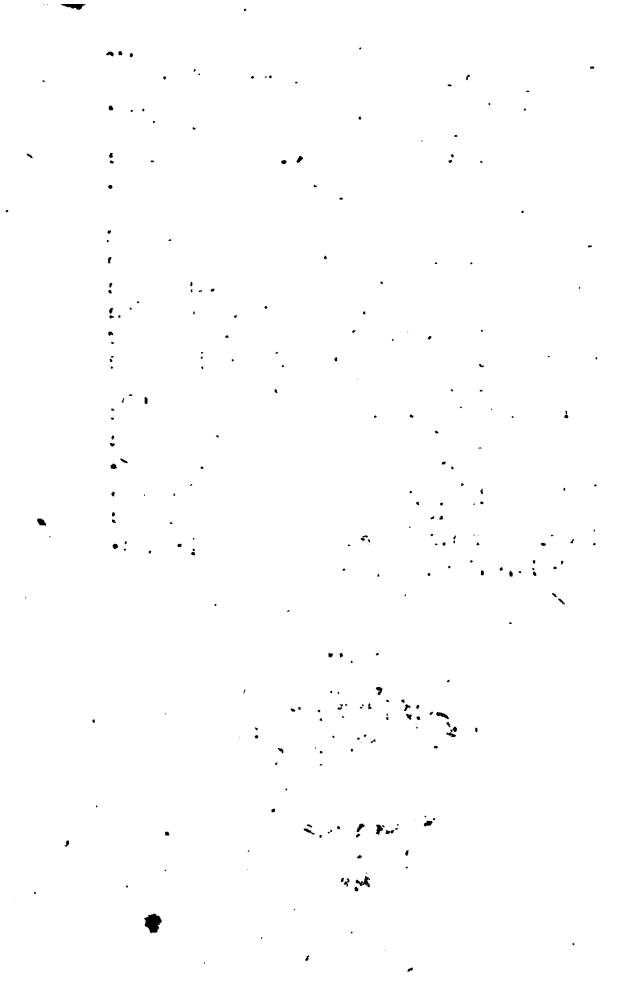
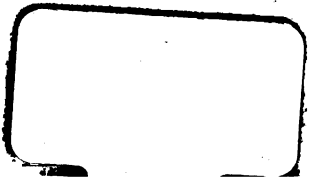
I. PARTIE. La gloire du corps de Jeſus-Chriſt, c'eſt d'avoir été donné à l'Egliſe dans le Saint Sacrement de l'Autel. Il étoit juſte que Jeſus-Chriſt travaillât à honorer ſa chair, & deux raiſons l'y obligeoient 1. L'honneur qu'il avoit fait à cette chair de contracter avec elle une alliance ſi étroite dans ſon incarnation. 2. Les humiliations extrêmes à quoi il l'avoit réduite dans ſa paſſion. Or c'eſt dans la divine Euchariſtie qu'il l'éleve juſqu'à être l'aliment de nos ames, & que toute matérielle qu'elle eſt, il lui donne la vertu de vivifier nos eſprits. p. 406. 407. 408. 409. 410.

Après cela faut-il s'étonner que Jeſus-Chriſt nous ait propoſé ſon corps à adorer dans nos temples ; car nous l'y adorons, diſent Saint

Ambroiſe & S. Auguſtin ; deux témoignages bien preſſans contre les hérétiques. C'eſt pour cela même auſſi que l'Egliſe a inſtitué cette Fête, que nous célébrons à l'honneur du corps de Jeſus-Chriſt. p. 410. 411. 412.

Mais pourquoi cette cérémonie de porter en pompe le corps du Fils de Dieu ? C'eſt 1. en mémoire de ce qu'il ſe porta lui-même, quand il diſtribua à ſes Apôtres ſa chair & ſon ſang. 2. En action de graces de ce qu'il alloit lui-même autrefois parcourant les villes & les bourgades. 3. Pour lui faire une réparation authentique des opprobres qu'il ſouffrit dans les rues de Jéruſalem, lorſqu'il fut traîné de tribunal en tribunal. 4. Pour lui faire honneur, dit le Cardinal du Perron, de toutes les victoires qu'il a remportées ſur l'héréſie dans le Sacrement de ſon corps. 5. Pour lui faire comme une amende honorable de tant d'outrages qu'il a reçus & qu'il reçoit ſans ceſſe des mauvais Chrétiens, dans l'Euchariſtie. Quelle doit donc être pendant cette Octave l'occupation d'une ame fidéle ? d'entrer dans les ſentimens de l'Egliſe, & d'honorer avec elle la chair du Rédempteur. p. 411. 413. 414. 415. 416. 417. 418. 419.

II. PARTIE. La gloire de l'Egliſe, c'eſt d'avoir reçu & de poſſéder le corps de Jeſus-Chriſt dans le Sacrement de l'Autel. Car c'eſt par-là, 1. qu'elle eſt honorée de la préſence réelle d'un Dieu ; 2. qu'elle eſt honorée de ſes entretiens & de ſa familiarité la plus intime ; 3. qu'elle eſt même honorée de l'union la plus parfaite avec lui, puiſque ce Dieu-Homme, par le moyen de ſon Sacrement, s'unit aux Fidéles qui ſont les membres de l'Egliſe, & rien

demeurer en eux : tellement que dans la penſée des Peres, l'Euchariſtie eſt pour nous comme une extenſion du myſtère de l'incarnation ; 4. qu'elle eſt enfin nourrie de ſon corps & de ſon ſang adorable. p. 419. 420. 421. 422. 423. 424. 425.

De tout ceci nous devons remporter deux ſentimens : 1. de reſpect & de vénération pour l'Egliſe, de zéle pour l'innocence & la pureté de nos corps. Reſpect & vénération pour l'Egliſe ; car pouvons-nous l'honorer aſſez après que Jeſus-Chriſt l'a tant honorée ? Cependant c'eſt nous-mêmes tous les jours qui la déshonorons. Zéle pour l'innocence & la pureté de nos corps : puiſqu'en vertu de la communion ils deviennent les ſanctuaires vivans & les membres de Jeſus-Chriſt même. Quelle indignité donc, & quelle horreur de les profaner par des excès honteux ! p. 425. 426. 427. 428. 429. 430.